

Michelet Jeanne d'Arc



folio

Texte intégral

COLLECTION FOLIO

Jules Michelet

Jeanne d'Arc

et autres textes

*Édition établie
et présentée
par Paul Viallaneix*

Gallimard

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.**

© Éditions Gallimard, 1974.

PRÉFACE

Michelet, dans une lettre qu'il adresse à Gustave d'Eichthal le 21 septembre 1841, peu après la mise en vente du tome V de l'Histoire de France, prie son correspondant de « considérer avec quelle méthode sévère, dans l'affaire de la Pucelle... », il a « écarté la chronique pour (s)'en tenir aux actes ». Quel imprudent conseil! Lorsqu'il sera suivi, beaucoup plus tard, par un Rudler, on découvrira tous les manquements de l'historien à sa « méthode sévère ». Elle lui commandait de dépouiller les « actes » manuscrits des deux procès, celui de la condamnation et celui de la réhabilitation. Il se contenta de consulter les copies, tardives, qu'il avait sous la main à la section historique des Archives et il utilisa couramment les extraits qu'il héritait de ses prédécesseurs : L'Averdy, Lebrun de Charmettes ou Buchon. Il lui fallait critiquer l'ensemble des dépositions. Il prit le parti facile de ne retenir que le témoignage de l'accusée. Il devait encore s'enquérir de la procédure, si complexe, de l'Inquisition. Il ne put comprendre, en l'ignorant, certaines intentions ou réactions de Cauchon et de ses conseillers. Il ne lui était pas interdit, enfin, d'éclairer, par des recoupements, les épisodes de la carrière de Jeanne que les interrogatoires laissent dans la pénombre.

Il préféra les négliger, donnant, par exemple, un simple résumé de la période de neuf mois qui sépare le sacre du roi de la capture de la Pucelle.

Voilà ce qu'il ne fit pas. Mais il reste ce qu'il fit, mieux que personne, et que ni les progrès ni les modes de la science historique ne sauraient disqualifier. Louis Hachette, éditeur émérite, s'avisa le premier que l'imparfait chapitre de l'Histoire de France composait un véritable livre et qu'il exercerait sur un vaste public la fascination dont Michelet citait l'exemple au début de son récit : « J'entrais un jour chez un homme qui a beaucoup vécu, beaucoup fait et beaucoup souffert. Il tenait à la main un livre qu'il venait de fermer, et semblait plongé dans un rêve; je vis, non sans surprise, que ses yeux étaient pleins de larmes. Enfin, revenant à lui-même : " Elle est donc morte! dit-il. — Qui? — La pauvre Jeanne d'Arc. " » La Jeanne d'Arc que la Bibliothèque des chemins de fer proposa, en 1853, aux voyageurs pressés se conformait à un modèle littéraire que Michelet s'était proposé depuis longtemps en désespérant de le reproduire. Elle avait la minceur et la densité d'un livre populaire. Elle ressemblait ainsi à L'Imitation de Jésus, dont l'étude admirative introduit, au tome V de l'Histoire de France, l'épisode de la Pucelle, ou à ce « livre unique » qui suffisait au Français d'autrefois et dont le pédagogue de Nos Fils garde la nostalgie quand il confie « Dans ma jeunesse un mot me frappait quelquefois, un mot que l'ouvrier, le pauvre, répétaient volontiers : Mon livre. On n'était pas, comme aujourd'hui, inondé de journaux, de romans, d'un déluge de papiers. On n'avait guère qu'un livre (ou deux), et on y tenait fort, comme le paysan tient à son almanach. Ce livre unique inspirait confiance. C'était comme un ami. A tel moment de vide, où un ami vous eût mené au cabaret, on restait près des siens, et on prenait " son livre ". On lisait beaucoup moins, avec un

esprit neuf, on y mettait du sérieux, et la disposition qu'on avait ce jour-là... On l'avait lu vingt fois. Il ne dominait point par l'attrait de la nouveauté, comme tant de livres d'aujourd'hui qui prétendent être neufs et s'imposent à ce titre. Ce livre aimé était réellement un texte élastique, qui laissait le lecteur broder dessus. Il ne pouvait donner l'information diverse des livres d'aujourd'hui. Mais en revanche il stimulait, éveillait l'initiative. La pensée solitaire, se lisant à travers, souvent entre les lignes, voyait, trouvait, créait... » Tel est bien le « livre de poche » que Michelet écrivit lui-même, comme par mégarde. Il devint, avant l'avènement de la littérature de consommation et le débordement de ses produits, le livre de beaucoup. Quel homme capable de « pensée solitaire » laisserait-il indifférent?

La Jeanne d'Arc, si elle n'était qu'un livre d'histoire, ne pourrait aborder aujourd'hui une seconde carrière. Mais elle est une « histoire », qui mobilise l'imagination et que la mémoire retient. Michelet, en 1841, se défend d'en faire une « légende ». Il annonce que rien ne la distingue d'un chapitre ordinaire de l'Histoire de France. Quel aveu, cependant, dans l'insistance de sa dénégation! L'heureux conteur n'est pas sans savoir que la composition de son récit, suspecte à l'historien, respecte les étapes obligées de toute geste. Il a déjà succombé à la « tentation » qu'il prétend écarter : « Le cadre serait tout tracé, précise-t-il; c'est la formule même de la vie héroïque : 1. la forêt, la révélation; 2. Orléans, l'action; 3. Reims, l'honneur; 4. Paris et Compiègne, la tribulation, la trahison; 5. Rouen, la passion. Mais rien ne fausse plus l'histoire que d'y chercher des types complets et absolus. Quelle qu'ait été l'émotion de l'historien en écrivant cet Evangile, il s'est attaché au réel, sans jamais céder à la tentation d'idéaliser. » Lorsqu'il accepte, en 1853, la publication séparée de sa Jeanne, Michelet ne s'embarrasse

plus de pareils scrupules. L'échec de la Seconde République vient de lui signifier la nécessité d'une littérature militante; il travaille à une Légende d'or de la démocratie. Retrouvant la confiance que le témoignage de la tradition orale lui avait inspirée dans sa jeunesse, il a cessé surtout de déprécier la « formule de la vie héroïque ». Au Collège de France, en 1843, il a fait l'apologie de la Légende dorée et admis que ces vies de saints, colportées à travers les campagnes avant d'être recueillies par des moines diligents, composaient une « histoire, vraie et réelle » des mœurs du temps : « La voilà, cette petite histoire, cette pauvre fille du peuple, qui a l'honneur d'être adoptée du couvent, de bien des couvents, du diocèse, de l'Eglise universelle. Elle s'en va figurer glorieusement dans la légende dorée... Mais n'est-ce pas poésie, vaine fable? Non. Le miracle, c'est que plus elle est travaillée et plus elle devient vraie, vraie comme histoire des mœurs du temps, vraie et réelle, criant son objet (vous avez vu la Pucelle). Voilà ce que la scolastique allemande ne voit pas, croyant que la légende aboutit à des mots, et non à des actes, à des êtres réels. La légende trop historique n'a pas la grandeur, la fécondité; même elle trompe souvent. » La « formule » spontanément adoptée dans la biographie de la Pucelle se trouve donc réhabilitée. Bien loin d'en rougir, Michelet se flatte plutôt d'avoir imité les rédacteurs de la Légende dorée. Si la Jeanne d'Arc n'est pas « trop historique », elle n'en est que plus suggestive et plus fiable. Il faut la prendre comme elle est. Elle appartient au genre romantique de la « légende », conçu par des écrivains qui se mirent à l'école des conteurs pour innocenter la littérature en la délivrant de ses artifices.

Parmi eux, Michelet jouit d'un privilège qu'il partage avec Quinet, mais qui fait défaut à Lamartine ou à Hugo. Il connaît, pour les avoir étudiés sous

la direction de Vico, Niebuhr, Creuzer et Burnouf, un grand nombre de récits mythiques, épopées ou recueils de formules juridiques. Il n'est pas même nécessaire qu'il songe à s'en inspirer pour que leur souvenir le guide, quand il donne sa propre version d'une légende qu'il n'a pas inventée, puisque toute une nation, depuis cinq siècles, se la raconte. La Jeanne d'Arc reproduit d'autant mieux le modèle épique que, dans le format de la miniature, elle n'en peut retenir que l'essentiel. Voici donc le premier temps des enfances cachées; le signe de l'élection est donné par les voix qui s'élèvent près de l'église. Puis commence l'épiphanie : Jeanne se voit reconnue comme l'envoyée de Dieu; elle accomplit ses travaux, dont les plus éclatants sont la délivrance d'Orléans et le sacre du roi. Alors surviennent les inévitables épreuves : blessure, capture, abandon, procès, doute, condamnation. Enfin l'apothéose s'accomplit : Jeanne périt dans les flammes, mais la mort qu'elle a acceptée inaugure la résurrection de la France. Le contraste est la loi du genre. Elle s'applique tout naturellement à l'histoire de la vierge guerrière, de la bergère qui fit obéir un roi. Du coup, la Jeanne d'Arc s'approprie l'autorité de la tradition narrative, vieille comme le monde, qu'elle suit si bien. Elle captive le lecteur. Il la lit d'une traite en se rappelant le quatrain de Ronsard :

Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homère
Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moi.
Si rien me vient troubler, je t'assure ma foi,
Tu sentiras combien pesante est ma colère.

Mais il ne suffit pas de caractériser le récit de Michelet par la règle générale qui s'y trouve appliquée. Il se conforme, plus précisément, à trois modèles héroïques dont il combine les traits. Le premier vient de Vico. En traduisant la *Scienza nuova*

et le De antiquissima Italorum sapientia, Michelet s'est persuadé que, dans les épopées, les « noms propres » ne désignaient que des « types idéaux » et qu'il fallait, par conséquent, considérer « les noms d'Hermès, de Romulus, d'Hercule et d'Homère comme les expressions de tel caractère national, à telle époque ». Prêt à douter de l'existence d'Homère, il ne croit plus du tout à celle des premiers rois de Rome. Dans son Histoire romaine (1831), il plaide, avec la véhémence d'un néophyte, la cause du « radicalisme historique », qui ne concède au héros qu'un rôle représentatif : « L'humanité est divine, mais il n'y a pas d'homme divin. Ces héros mythiques, ces Hercule dont le bras sépare les montagnes, ces Lycurgue et ces Romulus, législateurs rapides, qui, dans une vie d'homme, accomplissent le long ouvrage des siècles, sont les créations de la pensée des peuples. Dieu seul est grand. Quand l'homme a voulu des hommes-dieux, il a fallu qu'il entassât des générations en une personne, qu'il résûmât en un héros les conceptions de tout un cycle poétique. A ce prix, il s'est fait des idoles historiques, des Romulus et des Numa. Les peuples restaient prosternés devant ces gigantesques ombres. Le philosophe les relève et leur dit : " Ce que vous adorez, c'est vous-mêmes, ce sont vos propres conceptions... Ces bizarres et inexplicables figures qui flottaient dans les airs, objet d'une puérile admiration, redescendent à notre portée. Elles sortent de la poésie pour entrer dans la science. Les miracles du génie individuel se classent sous la loi commune. " »

Mais l'historien du Moyen Age doit corriger, sinon le principe, du moins la méthode qu'il a empruntée au fondateur de la philosophie de l'histoire. Tandis que les origines de Rome se perdent dans une nuit archaïque peuplée d'« idoles », celles de la France ne tardent pas trop à baigner dans le grand jour de l'histoire. L'existence de la plupart des conquérants

ou des saints que la légende a glorifiés devient une certitude. Il n'est plus du tout permis de les traiter comme des « ombres », fussent-elles « gigantesques ». Michelet leur reconnaît donc un statut historique. Mais il continue de se référer au modèle héroïque de Vico pour les représenter et les juger. Ils n'ont d'importance, à ses yeux, que dans la mesure où ils traduisent la volonté de tout un peuple auquel ils ont prêté leur bras, leur voix, leur pensée. Il faut l'entendre, ce Bossuet républicain, endoctriné par Rousseau, remonter aux grands de ce monde qu'ils ne sont pas propriétaires de leur pouvoir puisqu'ils l'exercent avec l'assentiment de tous les « umiliati ». Qu'est-ce qu'un roi exemplaire? « Sa force n'éclate pas dans l'héroïsme; il grandit d'une végétation puissante, d'une progression continue, lente et fatale comme la nature. Expression générale d'une diversité immense, symbole d'une nation tout entière, plus il la représente, plus il semble insignifiant. La personnalité est faible en lui; c'est moins un homme qu'une idée. Etre impersonnel, il vit dans l'universalité, dans le peuple, dans l'Eglise, fille du peuple; c'est un personnage profondément catholique, dans le sens étymologique du mot. »

Dans les premiers tomes de l'Histoire de France, Michelet distribue avec parcimonie les certificats de catholicité. Saint Louis ne s'impose tout à fait à son admiration qu'au moment de mourir. Mais devant la Pucelle, quel éblouissement! Elle fait descendre l'héroïsme du ciel des mythes sur la terre des hommes. Elle l'incarne si bien qu'elle ne se pare d'aucun prestige usurpé. Jeanne, en effet, ne se prend pas pour un être d'exception. Devant le roi, elle décline le plus simplement du monde son identité de « pauvre petite bergerette ». Elle a été élevée de manière banale, recevant la religion, « non comme une leçon, une cérémonie, mais dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée ».

Elle a subi l'épreuve commune de la guerre. A la Cour, les habiles la soupçonnent de servir un parti. Mais elle n'est et ne veut être qu'une des innombrables Françaises qui pleurent les malheurs de la France. Dans l'action, elle ne manie pas, comme Roland, l'épée meurtrière du preux. Nul exploit, mais le don de rendre irrésistible, en le prenant au sérieux, un sursaut unanime. A Rouen, ce fut « comme si toute autorité eût cessé ». La Pucelle « chevaucha autour des murs, et le peuple la suivit sans crainte. Le jour d'après, elle alla visiter de près les bastilles anglaises; toute la foule, hommes, femmes et enfants, allaient aussi regarder ces fameuses bastilles où rien ne remuait. Elle ramena la foule après elle à Sainte-Croix pour l'heure des vêpres. Elle pleurait aux offices, et tout le monde pleurait. Le peuple était hors de lui; il n'avait plus peur de rien ». Lors du combat décisif, qui sait si Jeanne conduit le peuple ou si le peuple l'entraîne? « La foule déborda. Les Anglais, voyant venir cette mer de peuple, croyaient que le monde entier était rassemblé. » Pas plus que le succès, l'adversité n'est pour Jeanne une occasion de sortir du rang. Elle réplique aux questions embarrassantes du tribunal avec le bon sens et la ruse d'une paysanne. Quand elle se voit perdue, elle succombe, d'abord, à la plus humaine des défaillances, pleure, signe une abjuration. Puis elle se reprend et meurt, comme elle a vécu, avec un courage tranquille, « sans miracles ni extravagances ».

Michelet apprécie mieux que quiconque cet exemple d'humilité sublime. Non pas seulement parce qu'il est fils du peuple. Mais aussi parce qu'il est historien. Il a rencontré en parcourant les siècles, d'autres héros. Pour un jour ou pour un temps, dans leur conduite publique, ils devenaient des « êtres impersonnels ». Mais il fallait recourir à la méthode « radicaliste » pour les dépouiller de leur livrée.

individuelle et montrer qu'ils avaient vécu « dans l'universalité ». Jeanne, au contraire, se présente, d'emblée, comme « un personnage catholique ». Elle a pour vocation d'être « insignifiante ». Quand les Français du xv^e siècle sont tentés de « se prosterner » devant elle, point n'est besoin que « le philosophe les relève et leur dise : " Ce que vous adorez, c'est vous-mêmes, ce sont vos propres conceptions. " » Jeanne garde ses fidèles de l'idolâtrie en fixant leur regard sur la destinée de la France envahie, seul objet de sa propre pensée. L'oubli de soi lui est naturel. « La Pitié fut si grande en elle, observe Michelet, qu'elle n'eut plus pitié d'elle-même. » Ici naît précisément le héros. Il a pour vocation de ne pas s'appartenir. C'est pourquoi, avant que le consentement unanime ou l'analyse historique ne fasse de lui « le symbole d'une nation entière », il le devient en ne se préférant jamais à la volonté générale. Quoi de plus singulier, toutefois, que ce refus de la singularité? Michelet convient que la leçon d'héroïsme que Jeanne lui a donnée l'oblige à nuancer la thèse de l'Histoire romaine. Il note dans son Journal, le 30 mars 1842, sept mois après la mise en vente du tome V de l'Histoire de France : « Je me suis mis ce matin à revoir mon vieux Vico. Le principe est bien celui que j'ai signalé dans la préface de l'Histoire romaine : l'humanité est son œuvre à elle-même. Seulement j'ai eu tort, dans cette préface, de trop lier ce principe à l'anéantissement des grandes individualités historiques. » La correction publique qui s'impose ne se fait pas longtemps attendre. Michelet y procède dans les deux chapitres du Peuple (1846) réservés à l'« homme de génie ». Il soumet à un nouvel examen la « merveille » de l'héroïsme, qui lui est apparue pour la première fois dans la destinée de la Pucelle. « Cette mystérieuse créature, lisait-on dans l'Histoire de France, que tous jugèrent surnaturelle, cet ange ou ce démon,

qui, selon quelques-uns, devait s'envoler un matin, il se trouva que c'était une femme, une jeune fille, qu'elle n'avait point d'ailes, qu'attachée comme nous à un corps mortel elle devait souffrir, mourir, et de quelle affreuse mort! » Le Peuple expose clairement, dans un langage tour à tour pascalien et franciscain, le paradoxe héroïque. C'est en partageant fraternellement la misère des simples que l'« homme de génie » acquiert, à leurs yeux, sa grandeur. Il n'est donc ni un demi-dieu, ni un surhomme. Seule le distingue sa complète humanité. Il mérite de porter le surnom que Michelet aimait donner à Luther, en jouant sur le patronyme du Réformateur : Herr Omnes, Monseigneur Tout-le-Monde. Il incarne le sublime défini dans la Préface de 1869 à l'Histoire de France : « Le sublime n'est point hors nature; c'est, au contraire, le point où la nature est le plus elle-même, en sa hauteur, profondeur naturelle. »

Du Peuple à la Préface de 1869, c'est donc le souvenir de la Pucelle qui continue d'occuper la réflexion de Michelet. Mais il ne faudrait pas appliquer sans précaution à la « légende » de 1841 la formule héroïque qui en sera dégagée par la suite. Elle s'y associe, en effet, à deux autres modèles. Il en est un que Michelet n'a pas emprunté, mais conçu. Son invention remonte aux Trois Glorieuses. Le jeune professeur d'histoire et de philosophie à l'Ecole Normale fut illuminé par l'« éclair de juillet ». La suite des siècles lui apparut comme une révolution permanente. Il eut l'audace de peindre à fresque, dans le format d'un petit livre (déjà un), ce « Juillet éternel ». Il ne pouvait être question de détailler le tableau. L'effort de Michelet, dans l'Introduction à l'histoire universelle, se porta plutôt sur la composition d'un modèle narratif, applicable dans les œuvres ultérieures. Il est livré solennellement aux premières lignes de l'opuscule : « Avec le monde

a commencé une guerre qui doit finir avec le monde, et pas avant; celle de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité. L'histoire n'est pas autre chose que le récit de cette interminable lutte. » Quoi de plus proprement héroïque que cette ouverture aux accents beethovéniens? En réduisant l'histoire à la tension d'une lutte toujours recommencée, Michelet pose une formule qui lui est dictée, non plus par le génie de Vico, mais par le sien. La pauvreté l'a initié, enfant, au culte de l'énergie. Il se souvient, comme de l'acte fondateur de sa personnalité, du coup de poing qu'il donna, certain matin d'hiver, sur sa table de chêne, et qui l'emplit d'une « joie virile de jeunesse et d'avenir ». Dans sa mythologie privée, Hercule, le travailleur, et Prométhée, le révolté, se partagent la suprématie. De même, dans sa philosophie de l'histoire, révolution et résistance constituent l'honneur de l'homme.

Racontant l'avènement de la France, Michelet guette l'occasion qui lui permettra de donner du modèle prométhéen une reproduction pleinement autorisée par les faits. Il doit longtemps l'attendre. La fatalité raciale ralentit la gestation du peuple. Le déterminisme géographique, qui perpétue les particularités locales, contrarie la naissance de la nation. Que d'essais obscurs, que de douteux combats! Michelet ne les méprise pas et il y relève les signes du « Juillet éternel ». Mais il se réserve pour la célébration de la véritable Nativité de la France, qu'il identifie déjà à la geste de la Pucelle. Enfin commence, au temps prévu, la grande fête. Pour l'ordonner, Michelet s'inspire du programme qu'il a arrêté dans l'Introduction à l'histoire universelle. L'histoire de Jeanne, épisode capital de la légende des siècles, est le « récit d'une interminable lutte ». Succès, revers y alternent; devant le bûcher éteint, l'Anglais doute encore de sa victoire. Pareille épreuve requiert

L'héroïsme que Michelet préfère, celui de Prométhée ou de Sisyphe. Il est foncièrement actif, se prouve dans l'effort. La bergère de Domrémy s'improvise capitaine, Ses voix, loin de l'inciter au recueillement ou à la contemplation, lui ordonnent de se mêler des affaires du siècle : « Jeanne, va au secours du roi de France, et tu lui rendras son royaume. » Dans l'action, l'héroïne ne souffre ni halte ni hésitation. Orléans délivrée, il est temps de partir pour Reims. La promptitude de l'exécution compense l'inexpérience de la Cour et des armes. La « folie héroïque » déconsidère la prudence des professionnels, parce qu'elle est la « sagesse même ».

Elle l'est dans la mesure où elle engage la volonté. Jeanne ne cède pas à des impulsions. Elle délibère, décide et exécute. Comment donc ignorerait-elle la tentation? Michelet, sachant qu'ils l'honorent, ne manque pas d'évoquer les assauts intérieurs qu'elle soutient. A Domrémy, elle doit vaincre l'« attrait de douceur », qu'exercent sur elle le « petit jardin sous l'ombre de l'église », la sonnerie des cloches familières, la présence des animaux et des oiseaux du ciel; il lui faut aussi renoncer au mariage et s'éloigner des siens. Sur les champs de bataille, elle s'expose à l'« ivresse sanguinaire de la lutte et de la victoire » ou à l'adoration populaire. En prison, la tentation devient continuelle; les juges se relaient auprès de l'accusée pour obtenir son reniement en trompant sa vigilance. Chaque fois, le combat semble inégal. Jeanne ne possède ni le pouvoir, ni la force physique, ni l'expérience de l'âge ou du métier. Elle n'a pour se défendre que sa volonté. Mais c'est par elle précisément qu'elle en impose à ses amis comme à ses adversaires. Elle ne se soumet qu'à l'autorité des voix célestes. Ce que Dieu a voulu, elle le veut à son tour et elle le fait vouloir par sa résolution communicative. « Sans nul appui de prêtre ou de parents, commente son historien, elle

marche tout ce temps seule avec Dieu dans la solitude de son grand dessein. Elle attend qu'elle ait dix-huit ans, et alors immuable, elle l'exécute malgré les siens et malgré tout le monde. Elle traverse la France ravagée et déserte, les routes infestées de brigands; elle s'impose à la Cour de Charles VII, se jette dans la guerre; et dans les camps qu'elle n'a jamais vus, dans les combats rien ne l'étonne; elle plonge intrépide au milieu des épées; blessée toujours, découragée jamais, elle rassure les vieux soldats, entraîne tout le peuple qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé! » Michelet en proclamant qu'elle sauva la France par l'exemple de sa seule énergie, rend à Jeanne l'hommage qu'il juge le plus éclatant. Telle est, en effet, la confiance qu'il met dans la volonté humaine qu'elle l'a empêché, naguère, d'accepter et même de comprendre la théologie de Luther, dont le personnage lui semble pourtant héroïque. Il n'a pu admettre que la toute-puissance d'un dieu qui est amour pût respecter le libre arbitre de la créature, le gouverner sans l'abolir. Il s'émerveille, au contraire, de découvrir chez Jeanne une sainteté toute volontaire, qui s'accomplit, comme il se doit, dans le sacrifice. Et dans quel sacrifice! Il n'est pas, en effet, « accepté et subi ». La fin de l'héroïne, sur son bûcher, « n'est point passive. C'est un dévouement voulu, prémédité, couvé de longues années; une mort active, héroïque et persévérante, de blessure en blessure, sans que le fer décourage jamais, jusqu'à l'affreux bûcher ».

Faut-il donc appeler du nom consacré de martyr l'indomptable Française? Oui, sans doute, puisqu'elle témoigne, envers et contre tous les ennemis de son pays et de l'humanité, que nulle servitude ne saurait étouffer la voix (ou les voix?) de la conscience, et que, selon la sentence de l'Introduction à l'histoire universelle, l'histoire est « l'éternelle pro-

testation de la liberté ». Michelet l'inscrit, à ce titre et en première ligne, dans le martyrologe où il admettra aussi les Vaudois, les Hussites et les Camisards. Mais il lui prête, à elle comme à ses frères... protestants, une attitude quasi prométhéenne, moins conforme au témoignage d'un chrétien qui réforme sa foi pour mieux la vivre sous le signe de la grâce qu'au type héroïque entrevu dans l'« éclair de juillet ». Jeanne appartient, dans l'Histoire de France, à la communauté des martyrs militants. Elle ne se retire pas du monde pour préserver sa pureté. Elle y plonge pour « mettre ici-bas la justice de Dieu ». Elle fait la guerre, sans l'aimer, pour que l'esprit de paix triomphe de la violence. « Elle eut la douceur des anciens martyrs, conclut Michelet, mais avec une différence. Les premiers chrétiens ne restaient doux et purs qu'en fuyant l'action, en s'épargnant la lutte et l'épreuve du monde. Celle-ci fut douce dans la plus âpre lutte, bonne parmi les mauvais, pacifique dans la guerre même; la guerre, ce triomphe du diable, elle y porta l'esprit de Dieu. »

En s'éloignant de sainte Blandine, Jeanne, la combattante, se rapproche de Frère Jean des Entommeures. Cependant sa « tendresse », fût-elle « héroïque », la distingue ostensiblement du moine brutal, grand pourfendeur de picrocholiens. Toute l'épaisseur de l'Evangile la sépare, à plus forte raison, de Prométhée ou de Sisyphe. C'est que Michelet, composant la « légende » de la Pucelle, évite de sacrifier aux autres formules dont il dispose celle qui consiste en l'imitation de Jésus-Christ. Le modèle chrétien lui est à la fois étranger et familier. Enfant, il ne le reçut pas de la tradition, puisqu'il ne fut pas catéchisé. Il le découvrit au hasard de ses lectures et, d'abord, à douze ans, dans l'Imitation. Ce fut, pour lui, un choc dont le souvenir l'accompagna tout au long de sa vie, comme l'atteste la préface du Peuple :

« Et voilà que dans ces pages j'aperçois tout à coup au bout de ce triste monde, la délivrance de la mort, l'autre vie et l'espérance ! La religion reçue ainsi, sans intermédiaire humain, fut très forte en moi. Elle me resta comme chose mienne, chose libre, vivante, si bien mêlée à ma vie qu'elle s'alimenta de tout, se fortifiant sur la route d'une foule de chose tendres et saintes, dans l'art et dans la poésie, qu'à tort on lui croit étrangères. Comment dire l'état de rêve où me jetèrent ces premières paroles de L'Imitation ? Je ne lisais pas, j'entendais... comme si cette voix douce et paternelle se fût adressée à moi-même... Je vois encore la grande chambre froide et démeublée, elle me parut vraiment éclairée d'une lueur mystérieuse... Je ne pus aller bien loin dans ce livre, ne comprenant pas le Christ, mais je sentis Dieu. » Le baptême, reçu tardivement, le 23 juin 1816, sous l'œil maternel d'une femme de cœur, la lecture des Evangiles, corrigèrent à peine ce déisme sentimental. Lorsqu'il exposa, en 1831, sa philosophie de l'histoire, Michelet ne se soucia guère de la mettre en accord avec le dogme de la Révélation. Il assistait cependant aux offices et, de passage à Rome, baisait « de bon cœur » la croix de bois du Colisée. Doutant de la divinité de Jésus, il restait attaché à une Eglise dont l'agonie lui rappelait celle de sa propre mère. Dans la préface aux Mémoires de Luther, rédigée en août 1835, il repoussait, par pitié filiale, l'exemple du Réformateur : « Toucher au christianisme ! Ceux-là n'hésiteraient point qui ne le connaissent pas... Pour moi, je me rappelle les nuits où je veillais sur une mère malade ; elle souffrait d'être immobile, elle demandait qu'on l'aidât à changer de place, et voulait se retourner. Les mains filiales hésitaient ; comment remuer ses membres endoloris ? » Fidélité fragile. Elle ne devait pas résister à la passion anticléricale que la lutte contre les Jésuites déchaîna huit

ans plus tard. Et qu'en restait-il dès 1835? Deux ans plus tôt, au dernier chapitre du tome second de l'Histoire de France, la condamnation de l'Eglise avait été prononcée, et sa mort datée... de la fin du Moyen Age.

Mais comment reconstituer, en s'appuyant sur des textes et en avançant des dates, l'itinéraire invisible de l'Esprit, de ce Paraclet que Michelet, comme Vigny, vénéra jusqu'à la fin de son existence? Au moment même où le fils prodigue préparait son départ et ne le retardait que par scrupule, l'historien, moins lié qu'on aurait pu le croire par sa profession de foi prométhéenne de 1831, se donnait un nouveau modèle, celui-là profondément chrétien. Il l'adopta en considérant la destinée des personnages qui représentaient le mieux, à ses yeux, le Moyen Age, après avoir été, de leur temps, les plus populaires. Il crut s'apercevoir que les plus grands n'étaient pas les plus glorieux : guerriers, conquérants, fondateurs d'empires, mais que leur héroïsme s'était révélé dans l'infortune, la souffrance et la mort. Il convint qu'ils avaient, comme Jésus, porté la croix et conjuré, en la partageant, la misère de leurs contemporains. Tel fut le premier idéal chevaleresque, avant que l'« orgueil héroïque » ne devint l'« âme du monde féodal ». Roland, vainqueur, ne serait que le valeureux propriétaire de Durandal. Mais il périt abandonné et le fatal Roncevaux hante la rêverie d'un peuple qui gravit son propre calvaire. Roland est donc « un héros chrétien, un Christ guerrier, barbare; comme Christ, il est vendu avec ses douze compagnons; comme Christ, il se voit abandonné, délaissé. De son calvaire pyrénéen, il crie, il sonne de ce cor qu'on entend de Toulouse à Saragosse. Il sonne, et le traître Ganelon de Mayence, et l'insouciant Charlemagne, ne veulent point entendre. Il sonne, et la chrétienté, pour laquelle il meurt, s'obstine à ne pas répondre. Alors

il brise son épée, il veut mourir. Mais il ne mourra ni du fer sarrasin, ni de ses propres armes. Il enfle le son accusateur, les veines de son col se gonflent, elles crèvent, son noble sang s'écoule; il meurt de son indignation, de l'injuste abandon du monde ».

A la légende de Roland correspond l'histoire de Louis le Débonnaire, de Robert le Pieux, de Thomas Becket et de Saint Louis. Louis le Débonnaire, ce « Saint Louis du neuvième siècle » n'offre aucun signe extérieur de supériorité. « Non, c'est un homme de chair et de sang comme nous, une âme douce, un esprit faible, voulant le bien, faisant parfois le mal, et sans mesure dans le repentir, livré à ce qui l'entoure, et vendu par les siens... » Il pratique la justice, mais il se laisse dévoyer par une « belle et dangereuse Eve ». Conscient de ses fautes, il les confesse coram populo, et l'on assiste, pour la première fois depuis Théodose, à « ce grand spectacle d'humiliation d'un homme tout-puissant ». Mais il faut boire la coupe jusqu'à la lie. Les fils de l'empereur, voulant se partager ses terres, se liguent contre lui. Ils réunissent une armée. La bataille est imminente, quand le Débonnaire la refuse, avec ce mot : « Je ne veux point que personne meure pour moi. » Lothaire, son aîné, imagine de « le dégrader en lui imposant une pénitence publique et si humiliante, qu'il ne s'en (puisse) jamais relever ». Le vieux roi n'oppose aucune résistance. Dans l'église Saint-Médard de Soissons, il reconnaît ses péchés et revêt le cilice. Il paraît moralement mort. Il ne l'est pas pour son peuple qui s'identifie à lui. « Le parricide, observe Michelet, croyait avoir tué Louis. Mais une immense pitié s'éleva dans l'Empire. Ce peuple, si malheureux lui-même, trouva des larmes pour son vieil empereur. On raconta avec horreur comment le fils l'avait tenu à l'autel pleurant et balayant la poussière de ses cheveux blancs; comment il s'était

enquis des péchés de son père, nouveau Cham qui livrait à la risée la nudité paternelle... C'était l'archevêque Ebbon, condisciple de Louis et son frère de lait, l'un de ces fils de serfs qu'il aimait tant, qui lui avait arraché le baudrier et mis le cilice. Mais en lui enlevant la ceinture et l'épée, en lui ôtant le costume des tyrans et des nobles, ils l'avaient fait apparaître au peuple comme peuple, comme saint et comme homme.»

Dans la « vallée de larmes » que parcourt l'historien du Moyen Age, le seul héroïsme possible, celui de Louis le Débonnaire, « se moque » donc de l'héroïsme. Il s'apparente à la sainteté. Saint, Robert le Pieux, qui régnait au moment de la grande peur de l'an mil et « en qui s'était comme incarnée la paix de Dieu ». Saint, Thomas Becket, qui revint volontairement à Kenterbury pour y affronter les derniers outrages et l'agonie du Seigneur. Sa mort fut une victoire comme jamais chevalier n'en remporta : « C'est en effet une chose vivace que l'homme; il n'est pas facile de le détruire. Le délivrer du corps, le guérir de cette vie terrestre, c'est le purifier, l'orner et l'achever. Aucune parure ne lui va mieux que la mort. Un moment avant que les meurtriers n'eussent frappé, les partisans de Thomas étaient las et refroidis, le peuple doutait, Rome hésitait. Dès qu'il eut été touché du fer, inauguré de son sang, couronné de son martyre, il se trouva d'un coup grandi de Kenterbury jusqu'au ciel. " Il fut roi ", comme avaient dit les meurtriers, répétant, sans le savoir, le mot de la Passion. » Et que dire de Saint Louis? En sa personne, Michelet salue, une nouvelle fois, la grandeur de l'humilité chrétienne, seule capable de conférer à la monarchie une « autorité religieuse ».

Mais il ne lui suffit pas d'instruire, à sa manière, des procès en canonisation. Il se préoccupe de définir le modèle commun que reproduisent les « légendes

des » de ses saints. Il y parvient dans le chapitre (t. IV, chap. 8) qui, succédant à la relation du règne de Saint Louis, conclut, en 1833, le second tome de l'Histoire de France. Le principe héroïque de l'Introduction à l'histoire universelle, s'il n'est pas abandonné, n'est plus posé dans les mêmes termes. En prenant connaissance des faits et actes des fondateurs de sa patrie, bien plus tangibles que les entreprises des fabuleux Romains, Michelet dépouille de tout triomphalisme sa philosophie de l'histoire. Il n'ignore plus que l'« interminable lutte » de l'esprit contre la matière divise l'homme contre lui-même et que les défenseurs les plus pathétiques de la liberté ne sont pas les moins admirables. C'est pourquoi il reconnaît volontiers dans les vies exemplaires qu'il vient de raconter l'image de la Passion. Ne va-t-il pas jusqu'à admettre qu'elle n'a pas cessé encore, au siècle où il vit, de servir de repère public ou intime? « Eternel mystère, qui, pour avoir eu son idéal au Calvaire, n'en continue pas moins encore. Oui, le Christ est encore sur la croix, et il n'en descendra point. La Passion dure et durera. Le monde a la sienne, et l'humanité dans sa longue vie historique, et chaque cœur d'homme dans ce peu d'instants qu'il bat. A chacun sa croix et ses stigmates. Les miennes datent du jour où mon âme tomba dans ce corps misérable, que j'achève d'user en écrivant ceci. Ma Passion commença avec mon Incarnation... Vivre, c'est déjà un degré dans la Passion. » Emporté par sa sincérité, le futur historien de la Pucelle, qui est déjà celui de Saint Louis, convient que les hommes du Moyen Age qui vécurent sous le signe de la Passion furent bien plus grands que les imitateurs d'Hercule et les « athlètes de la moralité ». La leçon qu'ils lui donnent : « Vivre pur dans l'impureté du monde, l'aimer et mourir pour lui » lui paraît si caractéristique de leur culture qu'il considère l'art gothique, à son tour, comme une mise

en scène de la Passion. « L'église est ce drame elle-même. C'est un Mystère pétrifié, une Passion de pierre, ou plutôt c'est le Patient. L'édifice tout entier, dans l'austérité de sa géométrie architecturale, est un corps vivant, un homme. La nef, étendant ses deux bras, c'est l'Homme sur la croix; la crypte, l'église souterraine, c'est l'Homme au tombeau; la tour, la flèche, c'est encore lui, mais debout, et montant au ciel. Dans ce chœur, incliné par rapport à la nef, vous voyez sa tête penchée dans l'agonie; vous reconnaissez son sang dans la pourpre ardente des vitraux. »

A la figure du Crucifié, Michelet, dans le modèle chrétien qu'il décrit, n'oublie pas d'associer celle du Ressuscité. Il sait que le sens du Vendredi saint éclate dans la lumière de Pâques. Aussi s'interroge-t-il sur la vie nouvelle qu'annonce la mort de chacun des personnages qui, dans l'histoire de la France médiévale, reprisent l'ascension du Golgotha. Que prédit-elle, cette mort, et que permet-elle sinon que renaisse ce qui précisément a été sacrifié dans l'humiliation : la dignité du roi, de l'Eglise et de l'homme? Mais une résurrection n'est pas une restauration. Elle marque le début d'une ère à nulle autre pareille. Au christianisme lui-même s'applique la nouvelle loi qu'il a enseignée. Il se transforme chaque fois que l'un de ses témoins accompagne le Patient jusque sur la croix : « Ah! je me fie, s'écrie Michelet pour conclure sa méditation, dans ce mot même que l'Eglise adresse à ses morts : " Qui croit en moi ne peut mourir. " Seigneur, le christianisme a cru, il a aimé, il a compris; en lui se sont rencontrés Dieu et l'homme. Il peut changer de vêtement, mais périr, jamais. Il se transformera pour vivre encore. Il apparaîtra un matin aux yeux de ceux qui croient garder son tombeau, et ressuscitera le troisième jour. »

Le récit de la guerre de Cent Ans, réparti entre

les tomes IV et V de l'Histoire de France, donne lieu précisément à la représentation d'un véritable mystère de la Passion. La France, crucifiée, y meurt et y renaît, et sa rédemption s'accomplit par le sacrifice de Jeanne. La voici, d'abord, au fond de l'abîme, livrée à son ennemie, désunie comme un agonisant d'Homère. Sur le trône, un roi fou, mais bon, qui renvoie au peuple, dans un miroir brisé, l'image de sa propre déchéance. « Rien d'étonnant, commente Michelet, qui se souvient de Louis le Débonnaire et des rois fainéants, si le peuple, au milieu de tous ces princes orgueilleux, violents et sanguinaires, prenait pour objet de prédilection cette pauvre créature, comme lui humiliée sous la main de Dieu. Dieu pouvait par lui, aussi bien que par un plus sage, guérir les maux du royaume. Il n'avait pas fait grand-chose; mais visiblement il aimait le peuple. Il aimait! mot immense. Le peuple le lui rendit bien. Il lui resta toujours fidèle. Dans quelque abaissement qu'il fût, il s'obstina à espérer en lui; il ne voulait être sauvé que par lui. » Le salut, hélas! ne vient pas de Charles VI, incapable d'atteindre le sommet du Golgotha. Quand le roi meurt, la France ne sait plus si elle est encore en vie. Elle oscille entre vie et mort. Son balancement s'accuse dans le rythme des danses macabres, dont la frise court à travers les dernières pages du tome IV de l'Histoire de France comme sur la muraille de La Chaise-Dieu : « Les rondes allaient se multipliant, s'enlaçant; elles devenaient de plus en plus vastes, de plus en plus aveugles, rapides, furieuses à briser tout, comme d'immenses reptiles qui, de minute en minute, iraient grossissant, se tordant... Si l'on eût trouvé un peu dures ces dérisions de la Mort, elle eût eu de quoi répondre. Elle eût dit qu'à bien regarder, on verrait qu'elle n'avait guère tué que ceux qui ne vivaient plus... Chacun survivait ainsi à son principe et à sa foi; la mort morale, qui est la

vraie, était au fond de tous les cœurs. Pour regarder la danse des morts, il ne restait que des morts.»

Au tableau des misères de la France va succéder la « légende » salulaire de Jeanne. Mais Michelet prend le temps d'en deviner la signification dans l'Imitation, dont le premier manuscrit connu « paraît être de la fin du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième » et dont les copies, « depuis 1421,... deviennent innombrables ». Il soutient, non sans raison, que le petit livre qui jeta dans sa propre enfance une lueur d'espérance popularisa, au dernier siècle du Moyen Age, le seul exemple mystique susceptible de régénérer la France. Alliant la « simplicité » à la « profondeur », l'Imitation fit comprendre à tous que « le Christ, descendu pour nous encourager à monter » proposait « en lui », dans sa personne et dans sa vie, « le suprême modèle ». Il apparut qu'au moment où Satan, sous le masque de la « respectabilité » anglaise, gouvernait une bonne part du territoire national, « il fallait que Notre-Seigneur se laissât condamner et brûler, comme diable, par le Diable ». Et Michelet d'ajouter, sur un ton prophétique et comme si son discours devenait contemporain de l'Imitation : « Les choses doivent aller jusque-là... C'est alors que l'assistance émerveillée verra cet honnête homme de juge, se troubler à son tour, perdre contenance et se tordre dans son hermine... Alors chacun reprendra son rôle naturel; le drame complet, le Mystère consommé... » Le mystère de Jeanne, ultime version médiévale de la Passion, est ainsi introduit avec toute la solennité qui s'impose : « L'Imitation de Jésus-Christ, sa Passion reproduite dans la Pucelle, telle fut la rédemption de la France. »

Cette formule marque, une fois pour toutes, la distance qui va séparer la Pucelle de la Vierge. L'importance du culte marial dans la piété des hommes du Moyen Age n'échappe pas à Michelet.

Le Mémoire sur l'éducation des femmes au Moyen Age (1838) analyse cet autre paradigme religieux que fut l'« imitation de la Vierge ». Mais aucun de ses trois éléments : « la Vierge humble et docile sous la discipline de sa mère, la Vierge, allant chercher son fils au temple et l'écoutant parmi les docteurs, la Vierge honorée des disciples et triomphant au ciel », ne reparaitra dans la légende de la Pucelle. S'il est vrai que la France du XV^e siècle eut besoin, pour se ressaisir, d'une « Vierge descendue du ciel » et dont une prophétie annonçait la venue, Jeanne la combattante, ne ressemble nullement à la Béatrice de Dante, symbole de la « beauté éternelle », qui fut, selon Michelet, la dernière expression tout aristocratique, du culte marial. Elle est encore plus différente de la femme sensuelle qui enchantait l'imagination des contemporains de Philippe le Bon et dont le peintre du duc de Bourgogne, le Flamand Van Eyck, couvrit les épaules de « ruisselantes chevelures d'or ». Pendant le calvaire du procès de Rouen, ce n'est pas Marie que l'on reconnaît en Jeanne, mais « le Christ parmi les pharisiens ».

En vérité, toute la carrière de la Pucelle est interprétée par Michelet comme imitation de Jésus-Christ. Plus rares dans la première moitié du récit, que clôt l'épisode du sacre, les concordances n'en sont pas moins expressives. Jeanne, ainsi que Jésus, répugne à signifier par des miracles qu'elle est l'envoyée du ciel. « Je ne suis point venue, déclare-t-elle à Poitiers, pour faire des signes ou miracles; mon signe sera de faire lever le siège d'Orléans. Qu'on me donne des hommes d'armes, peu ou beaucoup, et j'irai. » Jésus, à douze ans, s'asseyait parmi les docteurs, « les écoutant et les interrogeant, et tous ceux qui l'entendaient étaient frappés de son intelligence et de ses réponses ». Jeanne, à dix-huit ans, comparait devant les théologiens commis par Charles VII pour l'examiner, réplique avec succès à leurs ques-

tions et prend sur eux un tel ascendant qu'ils acceptent qu'elle leur dicte une lettre. Elle entre dans Orléans comme Jésus à Jérusalem, sous les acclamations, et peu s'en faut que le peuple ne jette sous ses pas vêtements et branchages.

Mais, pas plus que son Seigneur, la Pucelle n'est venue pour remporter ce genre de triomphe. La tentation est pourtant forte. Satan entraîna Jésus sur une montagne, « lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire et lui dit : « Je te donnerai toutes ces choses, si tu te prosternes et m'adores. » » Jeanne, après avoir conduit le roi à Reims, « devient tout à coup riche, noble, honorée, l'égale des seigneurs et des princes ». Quand elle est capturée, elle tente, par deux fois, de s'évader, tant la brûle le désir de poursuivre ses exploits de « capitaine ». Mais elle se rappelle l'avertissement qu'elle avait adressé à ses fidèles avant de se laisser quelque peu griser par ses succès : « Il me faut employer; je ne durerai qu'un an, ou guère plus. » Elle finit par obéir à ses voix, qui lui déconseillent la fuite. Elle entre alors dans le temps de la Passion, où elle n'imitera plus que le Sauveur. A ce « point d'intersection » de l'héroïsme et de la sainteté, que Péguy définira plus tard, Michelet imprime à son récit une orientation nouvelle. La Vierge guerrière s'humilie. Elle affronte sciemment le sacrifice. Elle n'est plus que chrétienne : « Qu'il en dût advenir ainsi, elle le savait d'avance; cette chose cruelle était infaillible, disons-le, nécessaire. Il fallait qu'elle souffrît. Si elle n'eût pas eu l'épreuve et la purification suprême, il serait resté sur cette sainte figure des ombres douteuses parmi les rayons; elle n'eût pas été dans la mémoire des hommes la Pucelle d'Orléans. »

Le calvaire de Ronen reproduit donc celui du Golgotha. Jamais Jeanne n'a été plus elle-même, plus jeune dans sa conduite, plus rustique dans son parler

et sa pensée. Elle a dépouillé le «*vieil homme*». Le modèle de la Vierge et celui, plus ou moins chevaleresque, du combattant ont cessé définitivement d'infléchir le cours de sa vocation. Telle qu'elle est, et tout entière, Jeanne se voue à une «*répétition*» quasi kierkegaardienne de la Passion. Trahie par quelque Judas, dont elle semble connaître le nom lorsqu'elle avertit les «*bonnes gens*» et les enfants de Compiègne qu'elle sera «*livrée à la mort*», oubliée par les siens et par un roi aussi léger que Pierre, mise en jugement par le «*souverain sacrificateur*» Cauchon, interrogée par les «*scribes*» de l'Université, exposée aux outrages de la soldatesque, elle rencontre en Warwick, «*gouverneur*» étranger de Rouen, un autre Pilate, tandis que les Anglais (seule inconséquence dans le récit de l'évangéliste) se montrent plus «*animés*» contre elle que «*jamais les Juifs ne (le) furent contre Jésus*». Mais il y a pis encore. Jeanne doit passer par l'épreuve du doute. Si elle ne s'écrie pas, à son tour «*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné(e)?*», elle s'inquiète de ne plus recevoir aussi souvent la visite des saintes et des anges : «*Pourquoi, hélas! viennent-ils donc plus rarement dans un si grand besoin? Pourquoi ces consolants visages de saintes n'apparaissent-ils plus que dans une douteuse lumière et chaque jour pâlissant?... Cette délivrance tant promise, comment n'arrive-t-elle pas? Nul doute que la prisonnière ne se soit fait bien souvent ces questions, qu'elle n'ait tout bas, bien doucement, querellé les saintes et les anges.*» Au pied du bûcher, Jeanne a un mouvement de désespoir, quand elle comprend qu'aucune intervention surnaturelle ne la sauvera. Mais elle s'avise que la mort lui apporte la «*délivrance promise*». Elle cesse d'entendre «*le salut au sens judaïque*», c'est-à-dire charnel. Il faut qu'elle meure pour que revive la France. C'est pourquoi elle voit sereinement monter les flammes. Elle

prononce un nom, un seul, que Michelet n'a pas manqué de rejeter à l'extrémité du récit : « Jésus ! » Jeanne morte en Christ, le peuple au nom duquel elle a gravi le Calvaire peut attendre Pâques avec confiance. Les témoins anglais du supplice le savent bien. L'un d'eux le dit « tout haut en revenant : " Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. " »

Ainsi s'achève comme un mystère une histoire qui est aussi une légende. Le modèle chrétien a prévalu, comme le laissait prévoir, en 1833, l'historien de la France, quand il affirmait, à propos de la Pucelle : « Celle-ci, en qui le peuple meurt pour le peuple, sera la dernière figure du Christ du Moyen Age. » Mais « la Passion selon Michelet » n'atteindrait pas la plénitude lyrique si elle n'était, en même temps que l'accomplissement de cette promesse, l'expression et le remède d'une crise intime. Au printemps de 1839, la préparation des tomes V et VI de l'Histoire de France (de l'avènement de Charles VII à la mort de Louis XI) est bien avancée. Le cours semestriel du Collège de France, qui a commencé le 15 avril, prend la forme d'un tableau du XV^e siècle. Dans les leçons du 23 et du 27 mai, le professeur explique comment « l'histoire moderne part de la mort de la Pucelle d'Orléans ». Il parle doctement, sans hausser le ton, si l'on en juge d'après les notes prisés par son futur gendre, Alfred Dumesnil. Que reste-t-il de l'élan qui le soutenait dans la méditation de 1833 ? Deux mois plus tard, Michelet a perdu sa sérénité. Il pleure Pauline, rivale malheureuse de Clio, qui s'est éteinte le 24 juillet. Des remords l'assaillent, des images macabres le hantent. Son incrédulité l'empêche d'implorer le secours du Dieu de miséricorde. Une seule présence spirituelle lui est sensible, celle de la France humiliée de la guerre de Cent Ans. « Que j'ai besoin de me serrer à la

patrie, confesse-t-il, le 30 juillet, de connaître et d'aimer de plus en plus la France! » Il commence donc par revivre, avec une sympathie que sa douleur exaspère, le règne de Charles VI le Fou, le temps des danses macabres. « Ma femme mourut et mon cœur fut déchiré, notera-t-il dans le Journal, le 29 avril 1841. Mais de ce déchirement même sortit une force violente et presque frénétique : je me plongeai avec un plaisir sombre dans la mort de la France au XV^e siècle, y mêlant des passions de sensualité farouche que je trouvai également et dans moi et dans mon sujet. »

Faux remède, et pire que le mal qu'il copie. C'est l'exemple de la Pucelle qui va guérir Michelet. Il lui enseigne une charité active, exempte de tout dolorisme, qu'il pratiquera envers lui-même comme envers ses proches et qui lui permettra de ne plus se complaire dans son « déchirement ». Mais l'« imitation » n'est pas ici simple cure d'âme. Elle renouvelle la méthode et la mystique de l'historien. Encouragé par Jeanne, il n'hésite plus à considérer que la « pitié » justifie sa propre mission. Le Journal du 18 juin 1841 enregistre, deux mois avant le premier bon à tirer du tome V de l'Histoire de France, ce progrès décisif : « L'histoire : violente chimie morale, où nos passions individuelles tournent en généralités, où mes généralités deviennent passions, où mes peuples se font moi, où mon moi retourne animer les peuples. Ils s'adressent à moi pour que je les fasse vivre. Hélas! suis-je bien vivant? Ah! frères, la compassion ne me manque pas, elle est immense et douloureuse. Mais pensez-vous que je puisse parmi mes douleurs, bien démêler vos douleurs? Ma vie individuelle ne se substituera-t-elle pas à votre vie générale? Alors ils me disaient, en gémissant, que c'était la même chose, que leur vie vivait dans ma vie, que ces pâles ombres étaient mon ombre, ou plutôt que moi-même, j'étais l'ombre vivante, fugitive,

des peuples fixés dans la véritable existence et dans l'immutabilité. » Entre les lignes se lit la légende de Jeanne, dont la « compassion », poussée jusqu'au sacrifice, sauva de la mort un peuple « gémissant ». En y conformant son œuvre, Michelet espère opérer, à son tour, une « résurrection ». Il trouve, du même coup, une réponse à l'insupportable énigme que lui pose, après la disparition de Pauline, l'agonie de son « ange blanc », Madame Dumesnil. Par l'intercession de Jeanne au bûcher, il croit comprendre la nécessité de la mort. Le 26 mars 1842, veille de Pâques, il écrit avec confiance dans son Journal : « Fécondité, vitalité de la mort, pour les hommes et pour les systèmes... Elle trie, elle crible, c'est-à-dire qu'elle écarte le mal, dégage le bien pour qu'il subsiste; elle assure la vraie perpétuité, la vraie vie. » Preuve immédiate de cette « perpétuité » : en racontant la Passion de la Pucelle, Michelet l'a partagée, répétée, revécue, ressuscitée. Le peintre et le modèle ne font plus qu'un.

Paul Viallaneix.

JEANNE D'ARC

(1412-1432)

AVIS DES ÉDITEURS

Nous réimprimons, à peu près sans changement, la *Jeanne d'Arc* de M. Michelet, telle qu'on la lit au cinquième volume de son *Histoire de France*.

Les travaux d'une érudition ingénieuse, pénétrante, parce qu'elle est complète ¹, sont venus donner à cette œuvre une nouvelle consécration. Plus les actes originaux ont été connus et compris, plus ils ont confirmé la vérité générale du récit et l'interprétation que l'auteur avait donnée de quelques faits obscurs.

1. *Procès de la Pucelle*, publié par M. Jules Quicherat, et précédé d'une Introduction critique; 5 vol. in-8°.

INTRODUCTION

J'entrais un jour chez un homme qui a beaucoup vécu, beaucoup fait et beaucoup souffert. Il tenait à la main un livre qu'il venait de fermer, et semblait plongé dans un rêve; je vis, non sans surprise, que ses yeux étaient pleins de larmes. Enfin, revenant à lui-même : « Elle est donc morte ! dit-il. — Qui ? — La pauvre Jeanne d'Arc. »

Telle est la force de cette histoire, telle sa tyrannie sur le cœur, sa puissance pour arracher les larmes. Bien dite ou mal contée, que le lecteur soit jeune ou vieux, qu'il soit, tant qu'il voudra, affermi par l'expérience, endurci par la vie, elle le fera pleurer. Hommes, n'en rougissez pas, et ne vous cachez pas d'être hommes. Ici la cause est belle. Nul deuil récent, nul événement personnel n'a droit d'émouvoir davantage un bon et digne cœur.

La vérité, la foi et la patrie ont eu leurs martyrs, et en foule. Les héros eurent leurs dévouements, les saints leur Passion. Le monde a admiré, et l'Eglise a prié. Ici c'est autre chose. Nulle canonisation, ni culte, ni autel. On n'a pas prié, mais on pleure.

L'histoire est telle :

Une enfant de douze ans, une toute jeune fille, confondant la voix de son cœur avec la voix du ciel, conçoit l'idée étrange, improbable, absurde, si

l'on veut, d'exécuter la chose que les hommes ne peuvent plus faire, de sauver son pays. Elle couve cette idée pendant six ans sans la confier à personne; elle n'en dit rien même à sa mère, rien à nul confesseur. Sans nul appui de prêtre ou de parents, elle marche tout ce temps seule avec Dieu dans la solitude de son grand dessein. Elle attend qu'elle ait dix-huit ans, et alors immuable, elle l'exécute malgré les siens et malgré tout le monde. Elle traverse la France ravagée et déserte, les routes infestées de brigands; elle s'impose à la cour de Charles VII, se jette dans la guerre; et dans les camps qu'elle n'a jamais vus, dans les combats rien ne l'étonne; elle plonge intrépide au milieu des épées; blessée toujours, découragée jamais, elle rassure les vieux soldats, entraîne tout le peuple qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé! La pauvre fille, de sa chair pure et sainte, de ce corps délicat et tendre, a émoussé le fer, brisé l'épée ennemie, couvert de son sein le sein de la France.

La récompense, la voici. Livrée en trahison, outragée des barbares, tentée des pharisiens qui essayent en vain de la prendre par ses paroles, elle résiste à tout en ce dernier combat, elle monte au-dessus d'elle-même, éclate en paroles sublimes, qui feront pleurer éternellement... Abandonnée et de son roi et du peuple qu'elle a sauvés, par le cruel chemin des flammes, elle revient dans le sein de Dieu. Elle n'en fonde pas moins sur l'échafaud le droit de la conscience, l'autorité de la voix intérieure.

Nul idéal qu'avait pu se faire l'homme, n'a approché de cette très-certaine réalité.

Ce n'est pas ici un docteur, un sage éprouvé par la vie, un martyr fort de ses doctrines, qui pour elles accepte la mort. C'est une fille, une enfant, qui n'a de force que son cœur.

Le sacrifice n'est pas accepté et subi; la mort n'est point passive. C'est un dévouement voulu, prémédité, couvé de longues années; une mort active, héroïque et persévérante, de blessure en blessure, sans que le fer décourage jamais, jusqu'à l'affreux bûcher.

Sa sublime ignorance enfin qui fit taire toute science en sa dernière épreuve, et rendit muets les docteurs, c'est là un trait unique devant qui tout s'efface. Les vrais sages ici et les savants du cœur ne diront pas comme Moïse : « Dieu a passé... Je l'ai vu par derrière. » Ils diront : « Le voici... Cette lueur est le regard de Dieu. »

Ce mystère est fait pour confondre! Comment en saurions-nous la source, si elle-même ne l'eût révélée?

Quand on lui demanda à cette fille jeune et simple qui n'avait rien fait que coudre et filer pour sa mère, comment elle avait pris sur elle de se faire homme, malgré les commandements de l'Eglise, comment elle avait fait l'effort (elle si timide et rougissante) de s'en aller parler aux soldats, de les mener, les commander, les réprimander, les forcer de combattre...

Elle ne dit qu'un mot :

« *La Pitié* qu'il y avoit au royaume de France. »

Touchant secret de femme! La Pitié fut si grande en elle qu'elle n'eut plus pitié d'elle-même, qu'elle fit ce souverain effort de s'arracher à sa nature; elle souffrit tant des maux des autres, et fut si tendre, qu'elle en fut intrépide, et brava tous les maux.

Tout ceci se comprendra mieux, si du point élevé où nous place sa légende, nous voulons bien descendre, si nous observons un moment la sombre et laide époque, le monde de profonde boue, d'où surgit l'extraordinaire apparition. Mais comment un mo-

ment donnera-t-il l'idée de la continuité éternelle, d'une guerre sans fin, sans but et sans idée?

Lorsque, des nobles historiens du xiv^e siècle, on tombe au barbare et grossier chroniqueur qui ouvre le xv^e (le Bourgeois de Paris), la chute est lourde; on entre dans la pesante matérialité, dans un monde misérable et bas, qui ne sent qu'une chose, la faim. Ce triste chroniqueur n'est inquiet que du prix des denrées, de savoir s'il pourra se remplir; le pain est cher, les légumes ont manqué, les vignes ont gelé, etc., etc. Notre grenier, la Beauce, n'est plus qu'une forêt. La misère, les épidémies ont tué cent mille âmes dans Paris. En récompense, d'autres habitants y viennent la nuit, les loups, insolents, impudents et ne craignant plus rien. Parmi leurs hurlements, des cris funèbres d'agonisants qui crient dans les longues nuits d'hiver : « Je meurs de faim! de froid! » Des vingt et trente enfants aux coins des bornes, sans parents, sans soin ni secours, couchés sur les ordures, cherchant leur vie dans le fumier...

Monde de damnation! Le laboureur, pillé à mort, laisse là tout, quitte femme et enfants; qu'ils meurent de faim s'ils veulent. Il se jette au bois, et se fait brigand, prenant pour maître et capitaine, le Diable, seul roi visible d'une terre maudite.

Hélas! où Dieu est-il? Et, parmi tant de morts, la Pitié aussi est-elle morte?

Elle vivait au cœur d'une femme.

Tout le fond de ce cœur est dans ces mots naïfs, d'accent profond :

« La Pitié qu'il y avoit au royaume de France! »

« Je n'ai jamais vu sang de François que mes cheveux ne levassent. »

Et encore (n'ayant pas été avertie d'une bataille) : « Méchants, vous ne me diriez donc pas qu'on répandit le sang de France! »

Ce mot qui va au cœur, c'est la première fois qu'on le dit. Pour la première fois, on le sent, la France

est aimée comme une personne. Et elle devient telle, du jour qu'elle est aimée.

C'était jusque-là une réunion de provinces, un vaste chaos de fiefs, grand pays, d'idée vague. Mais, dès ce jour, par la force du cœur, elle est une Patrie.

Beau mystère! touchant, sublime! Comment l'amour immense et pur d'un jeune cœur, embrassa tout un monde, lui donna cette seconde vie, la vraie vie que l'amour seul donne.

Enfant, elle aimait toute chose, disent les témoins de son jeune âge. Elle aimait jusqu'aux animaux; les oiseaux se fiaient à elle, jusqu'à lui venir manger dans la main. Elle aimait ses amies, ses parents, mais surtout les pauvres... Or, le pauvre des pauvres, la plus misérable personne et la plus digne de pitié, en ce moment, c'était la France.

Elle aima tant la France!... Et la France touchée, se mit à s'aimer elle-même.

On le voit dès le premier jour qu'elle paraît devant Orléans. Tout le peuple oublie son péril; cette ravissante image de la Patrie, vue pour la première fois, le saisit et l'entraîne; il sort hardiment hors des murs, il déploie son drapeau, il passe sous les yeux des Anglais qui n'osent sortir de leurs bastilles.

Souvenons-nous toujours, Français, que la Patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous.

ENFANCE ET VOCATION DE JEANNE

Ce qui fait de Jeanne d'Arc une figure éminemment originale, ce qui la sépare de la foule des enthousiastes qui dans les âges d'ignorance entraînèrent les masses populaires, c'est que ceux-ci pour la plupart durent leur puissance à une force contagieuse de vertige. Elle, au contraire, eut action par la vive lumière qu'elle jeta sur une situation obscure, par une force singulière de bon sens et de bon cœur.

Le nœud que les politiques et les incrédules ne pouvaient délier, elle le trancha. Elle déclara, au nom de Dieu, que Charles VII était l'héritier; elle le rassura sur sa légitimité dont il doutait lui-même. Cette légitimité, elle la sanctifia, menant son roi droit à Reims, et gagnant de vitesse sur les Anglais l'avantage décisif du sacre.

Il n'était pas rare de voir les femmes prendre les armes. Elles combattaient souvent dans les sièges ¹, témoin les trente femmes blessées à Amiens ², témoin Jeanne Hachette. Au temps de la Pucelle et dans les

1. Les exemples seraient innombrables. Citons seulement les dames de Lalaing (1452, 1581). La seconde défendit Tournai contre le plus grand capitaine du xvr^e siècle, le prince de Parme. Reiffenberg, notes sur l'édition belge (6^e édition) de Barante, V, 341.

2. Voy. tome II de notre *Histoire de France*.

mêmes années, les femmes de Bohême se battaient comme les hommes, dans les guerres des hussites ¹.

L'originalité de la Pucelle, je le répète, ne fut pas non plus dans ses visions. Qui n'en avait au moyen âge? Même dans ce prosaïque xv^e siècle, l'excès des souffrances avait singulièrement exalté les esprits. Nous voyons, à Paris, un frère Richard remuer tout le peuple par ses sermons, au point que les Anglais finirent par le chasser de la ville ². Le carme breton Conecta était écouté à Courtrai, à Arras, par des masses de quinze ou vingt mille hommes ³. Dans l'espace de quelques années, avant et après la Pucelle, toutes les provinces ont leurs inspirés. C'est une Pierrette bretonne qui converse avec Jésus-Christ ⁴. C'est une Marie d'Avignon ⁵, une Catherine de la Rochelle ⁶. C'est un petit berger, que Saintrilles amène de son pays, lequel a des stigmates aux pieds et aux mains ⁷, et qui sue du sang aux saints jours, comme nous voyons aujourd'hui la béate du Tyrol ⁸.

La Lorraine était, ce semble, l'une des dernières provinces où un tel phénomène eût dû se présenter. Les Lorrains sont braves, batailleurs, mais volon-

1. « Et armoient les femmes, ainsi que diables, pleines de toutes cruautés, et en furent trouvées plusieurs mortes et occises aux rencontres. » Monstrelet, t. IV, p. 366.

2. *Journal du Bourgeois de Paris*, t. XV, p. 119-122 [lire 383-387]. D'Artigny, Voltaire et Beaumarchais, ont cru que ce Richard pouvait avoir endoctriné Jeanne d'Arc. Voy. la réfutation péremptoire de M. Berriat-Saint-Prix, dans son *Histotre de la Pucelle*, p. 242-3.

3. Meyer, *Annales rerum Flandricarum*, f. 271 verso.

4. « De Bretagne bretonnant. » *Journal du Bourgeois de Paris*, t. XV, p. 134 [lire 411-412]? 1430.

5. *Notices des mss.*, t. III, p. 347.

6. Procès, éd. Buchon, 1827, p. 87.

7. *Journal du Bourgeois*, t. XV, p. 411 [lire 428], 1430. Jean Chartier, p. 47.

8. Voy. la *Mystique chrétienne* de J. Goerres, et les articles de M. Guido Goerres dans la *Revue de Munich*. Historisch-politische Blätter, 1839. Quelque éloigné que ce point de vue puisse être du nôtre, nous devons la plus sérieuse attention à des faits si curieux.

tiers intriguants et rusés. Si le grand Guise sauva la France, avant de la troubler, ce ne fut pas par des visions. Nous trouvons deux Lorrains au siège d'Orléans, et tous deux y déploient le naturel facétieux de leur spirituel compatriote Callot; l'un est le canonnier maître Jean qui faisait si bien le mort; l'autre est un chevalier qui fut pris par les Anglais, chargé de fers, et qui à leur départ revint à cheval sur un moine anglais ¹.

La Lorraine des Vosges a, il est vrai, un caractère plus grave. Cette partie élevée de la France d'où descendent de tous côtés des fleuves vers toutes les mers, était couverte de forêts, forêts vastes et telles que les Carlovingiens les jugeaient les plus dignes de leurs chasses impériales. Dans les clairières de ces forêts, s'élevaient les vénérables abbayes de Luxeuil et de Remiremont; celle-ci, comme on sait, gouvernée par une abbesse qui était princesse du Saint-Empire, qui avait ses grands officiers, toute une cour féodale, qui faisait porter par son sénéchal l'épée nue devant elle. Cette royauté de femme avait eu pour vassal, et pendant longtemps, le duc de Lorraine.

Ce fut justement entre la Lorraine des Vosges et celle des plaines, entre la Lorraine et la Champagne, que naquit, à Domremy, la belle et brave fille qui devait porter si bien l'épée de la France.

Il y a quatre Domremy le long de la Meuse dans un cercle de dix lieues, trois du diocèse de Toul, un de celui de Langres ². Probablement, ces quatre villages étaient, dans des temps plus anciens, des domaines de l'abbaye de Saint-Remy de Reims ³. Nos

1. *Histoire au vray du siège*, p. 92, éd. 1606.

2. Il y a encore un Domremy, mais plus loin de la Meuse.

3. Un diplôme de 1090 compte Domremy-la-Pucelle parmi les propriétés de l'abbaye. M. Varin, *Archives administratives de Reims*, p. 242. Depuis, cette propriété fut aliénée; mais la cure du village semble être restée longtemps à la nomination du monastère de Saint-Remy (M. Varin, d'après D. Martel, *Hist. mss. de Reims*). Ce fait est plus important qu'il ne

grandes abbayes avaient, comme on sait, dans les temps carlovingiens, des possessions bien plus éloignées, jusqu'en Provence, jusqu'en Allemagne, jusqu'en Angleterre ¹.

Cette ligne de la Meuse est la marche de Lorraine et de Champagne, tant disputée entre le roi et le duc. Le père de Jeanne, Jacques Darc ², était un digne Champenois ³. Jeanne tint sans doute de son père; elle n'eut point l'âpreté lorraine, mais bien plutôt la douceur champenoise, la naïveté mêlée de sens et de finesse, comme vous la trouvez dans Joinville.

Quelques siècles plus tôt, Jeanne serait née serve de l'abbaye de Saint-Remy; un siècle auparavant, serve du sire de Joinville. Il était en effet seigneur de la ville de Vaucouleurs dont le village de Domremy dépendait. Mais en 1335, le roi obligea les Joinville de lui céder Vaucouleurs ⁴. C'était alors le grand passage de la Champagne à la Lorraine, la droite route d'Allemagne, non seulement la route d'Allemagne, mais aussi celle des bords de la Meuse, la croix des routes. C'était encore, pour ainsi dire, la frontière des partis; il y avait près de Domremy un dernier village du parti bourguignon, tout le reste était pour Charles VII.

semble. La Pucelle étant née dans un ancien fief de Saint-Remy, on comprend mieux pourquoi l'idée de Reims, l'idée du sacre domina toute sa mission. Elle n'appela Charles VII que *dauphin*, jusqu'à ce qu'il fût sacré.

1. Voy. entre autres ouvrages, la savante introduction de M. Varin. *Archives de Reims*, p. 23-24 [lire xxiii-xxiv].

2. C'est l'orthographe que suit Jean Hordal, descendant d'un frère de la Pucelle. Hordal, *Johannæ Darc historia*, 1612, in-4°. Dès lors on ne peut guère tirer ce nom du village d'Arc.

3. De Montier-en-Der. — Un Allemand vient, dit-on, de trouver moyen de donner à cette famille une illustre origine italienne.

4. Charles V l'unit inséparablement à la couronne en 1365. « On voit encore en Champagne, près de Vaucouleurs, de grosses pierres que l'empereur Albert et Philippe le Bel firent planter pour servir de bornes à leurs empires. » *Dict. géogr. de Vosgien*, chanoine de Vaucouleurs; éd. 1767. Lebrun de Charmettes, t. I, p. 323.

Cette marche de Lorraine et de Champagne avait en tout temps cruellement souffert de la guerre; longue guerre entre l'est et l'ouest, entre le roi et le duc, pour la possession de Neufchâteau et des places voisines; puis guerre du nord au sud, entre les bourguignons et les armagnacs. Le souvenir de ces guerres sans pitié n'a pu s'effacer jamais. On montrait naguère encore, près de Neufchâteau, un arbre antique au nom sinistre, dont les branches avaient sans doute porté bien des fruits humains : *Le chêne des partisans*.

Les pauvres gens des marches avaient l'honneur d'être sujets directs du roi, c'est-à-dire qu'au fond ils n'étaient à personne, n'étaient appuyés, ni ménagés de personne, qu'ils n'avaient de seigneur, de protecteur que Dieu. Les populations sont sérieuses dans une telle situation; elles savent qu'elles n'ont à compter sur rien, ni sur les biens, ni sur la vie. Elles labourent, et le soldat moissonne. Nulle part le laboureur ne s'inquiète davantage des affaires du pays; personne n'y a plus d'intérêt; il en sent si rudement les moindres contre-coups! Il s'informe, il tâche de savoir, de prévoir; du reste, il est résigné, quoi qu'il arrive, il s'attend à tout, il est patient et brave. Les femmes même le deviennent; il faut bien qu'elles le soient, parmi tous ces soldats, sinon pour leur vie, au moins pour leur honneur, comme la belle et robuste Dorothee de Goethe.

Jeanne était la troisième fille d'un laboureur ¹ Jacques Darc ou d'Arc et d'Isabelle Romée ². Elle eut

1. On voit encore aujourd'hui, au-dessus de la porte de la chaumière qu'habita Jeanne d'Arc, trois écussons sculptés : celui de Louis XI, qui fit embellir la chaumière; celui qui fut donné sans doute à l'un des frères de la Pucelle avec le surnom de Du Lis; et un troisième écusson qui porte une étoile et trois socs de charrue pour exprimer la mission de la Pucelle et l'humble condition de ses parents. Vallet, *Mémoire adressé à l'Institut historique, sur le nom de la famille de la Pucelle*.

2. Le nom de Romée était souvent pris au moyen âge par ceux qui avaient fait le pèlerinage de Rome.

deux marraines, dont l'une s'appelait *Jeanne*, l'autre *Sibylle*.

Le fils aîné avait été nommé *Jacques*, un autre *Pierre*. Les pieux parents donnèrent à l'une de leurs filles le nom plus élevé de saint *Jean*¹.

Tandis que les autres enfants allaient avec le père travailler aux champs ou garder les bêtes, la mère tint Jeanne près d'elle, l'occupant à coudre ou à filer². Elle n'apprit ni à lire, ni à écrire; mais elle sut tout ce que savait sa mère des choses saintes³. Elle reçut sa religion, non comme une leçon, une cérémonie, mais dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée, comme la foi simple d'une mère... Ce que nous recevons ainsi avec le sang et le lait, c'est chose vivante, et la vie même.

Nous avons sur la piété de Jeanne un touchant témoignage, celui de son amie d'enfance, de son amie de cœur, Haumette, plus jeune de trois ou quatre ans. « Que de fois, dit-elle, j'ai été chez son père, et

1. Ce prénom est celui d'un grand nombre d'hommes célèbres du moyen âge : Jean de Parme, auteur supposé de l'Evangile éternel, Jean Fidenza (saint Bonaventure), Jean Gerson, Jean Petit, Jean d'Occam, Jean Huss, Jean Calvin, etc. Il semble annoncer dans les familles qui le donnaient à leurs enfants une sorte de tendance mystique. Le choix du nom a une singulière importance dans tous les âges religieux (voy. mes *Origines du droit*), à plus forte raison chez les chrétiens du moyen âge, qui plaçaient l'enfant sous le patronage du saint dont il portait le nom. J'ai parlé déjà au tome II de l'*Histoire de France* (chap. 1), du nom de Jean, et au tome IV de l'opposition de Jean et de Jacques.

2. « Interrogée se elle avoit apprins aucun art ou mestier, dist : Que oul et que sa mère lui avoit apprins à coustre, et qu'elle ne cuidoit point qu'il y eust femme dans Rouen qui lui en sceust apprendre aucune chose. Ne alloit point aux champs garder les brebis ne autres bestes... — Depuis qu'elle a esté grande et qu'elle a eu entendement, ne les gardoit pas...; mais de son jeune aage, se elle les gardoit ou non, n'en a pas la mémoire. » Procès, interrog. des 22 et 24 février 1431, p. 58, 69, éd. Buchon, 1827. Le témoignage de Jeanne me paraît devoir être préféré à celui des témoins du second procès, qui d'ailleurs parlent si longtemps après.

3. « Que autre personne que sadite mère ne lui apprint sa eréance. » *Ibidem*, interrog. du 22 février, p. 55.

couché avec elle, de bonne amitié¹... C'était une bien bonne fille, simple et douce. Elle allait volontiers à l'église et aux saints lieux. Elle filait, faisait le ménage, comme font les autres filles... Elle se confessait souvent. Elle rougissait, quand on lui disait qu'elle était trop dévote, qu'elle allait trop à l'église. » Un laboureur, appelé aussi en témoignage, ajoute qu'elle soignait les malades, donnait aux pauvres. « Je le sais bien, dit-il; j'étais enfant alors, et c'est elle qui m'a soigné. »

Tout le monde connaissait sa charité, sa piété. Ils voyaient bien que c'était la meilleure fille du village. Ce qu'ils ignoraient, c'est qu'en elle la vie d'en haut absorba toujours l'autre et en supprima le développement vulgaire. Elle eut, d'âme et de corps, ce don divin de rester enfant. Elle grandit, devint forte et belle, mais elle ignora toujours les misères physiques de la femme². Elles lui furent épargnées, au profit de la pensée et de l'inspiration religieuse. Née sous les murs mêmes de l'église, bercée du son des cloches et nourrie de légendes, elle fut une légende elle-même, rapide et pure, de la naissance à la mort.

Elle fut une légende vivante... Mais la force de vie, exaltée et concentrée, n'en devint pas moins créatrice. La jeune fille, à son insu, *créait*, pour ainsi parler, et *réalisait* ses propres idées, elle en faisait des êtres, elle leur communiquait, du trésor de sa vie virginale, une splendide et toute-puissante existence, à faire pâlir les misérables réalités de ce monde.

Si *poésie* veut dire *création*, c'est là sans doute la poésie suprême. Il faut savoir par quels degrés

1. « Stetit et jacuit amorose in domo patris sui. » Déposition d'Haumette, Procès ms. de Révision.

2. « A ouy dire à plusieurs femmes que la ditte Pucelle... oncques n'avoit eu... » Déposition de son vieil écuyer, Jean Daulon. Procès ms. de Révision.

elle en vint jusque-là, de quel humble point de départ.

Humble à la vérité, mais déjà poétique. Son village était à deux pas des grandes forêts des Vosges. De la porte de la maison de son père, elle voyait le vieux bois des *chênes*¹. Les fées hantaient ce bois; elles aimaient surtout une certaine fontaine près d'un grand hêtre qu'on nommait l'arbre des fées, des *dames*². Les petits enfants y suspendaient des couronnes, y chantaient. Ces anciennes *dames* et maîtresses des forêts ne pouvaient plus, disait-on, se rassembler à la fontaine; elles en avaient été exclues pour leurs péchés³. Cependant l'Eglise se défiait toujours des vieilles divinités locales; le curé, pour les chasser, allait chaque année dire une messe à la fontaine.

Jeanne naquit parmi ces légendes, dans ces rêveries populaires. Mais le pays offrait à côté une tout autre poésie, celle-ci, sauvage, atroce, trop réelle, hélas! la poésie de la guerre... La guerre! ce mot seul dit toutes les émotions; ce n'est pas tous les jours sans doute l'assaut et le pillage, mais bien plutôt l'attente, le tocsin, le réveil en sursaut, et dans la plaine au loin le rouge sombre de l'incendie... Etat terrible, mais poétique; les plus prosaïques des hommes, les Ecossais du bas pays, se sont trouvés poètes parmi les hasards du *border*; de ce désert sinistre, qui semble encore maudit, ont pourtant germé les ballades, sauvages et vivaces fleurs.

Jeanne eut sa part dans ces romanesques aventures. Elle vit arriver les pauvres fugitifs, elle aida, la bonne fille, à les recevoir; elle leur cédait son lit et allait coucher au grenier. Ses parents furent aussi une fois obligés de s'enfuir. Puis, quand le

1. « Que on voit de l'huys de son père. » Procès, interrog. du 24 février 1431, p. 71, éd. Buchon, 1827.

2. *Ibidem*, p. 69.

3. « Propter earum peccata. » Procès de Révision, déposition de Béatrix.

flot des brigands fut passé, la famille revint et retrouva le village saccagé, la maison dévastée, l'église incendiée.

Elle sut ainsi ce que c'est que la guerre. Elle comprit cet état antichrétien, elle eut horreur de ce règne du diable, où tout homme mourait en péché mortel. Elle se demanda si Dieu permettrait cela toujours, s'il ne mettrait pas un terme à ces misères, s'il n'enverrait pas un libérateur, comme il l'avait fait si souvent pour Israël, un Gédéon, une Judith?... Elle savait que plus d'une femme avait sauvé le peuple de Dieu, que dès le commencement il avait été dit que la femme écraserait le serpent. Elle avait pu voir au portail des églises sainte Marguerite, avec saint Michel, foulant aux pieds le dragon¹... Si comme tout le monde disait, la perte du royaume était l'œuvre d'une femme, d'une mère dénaturée, le salut pouvait bien venir d'une fille. C'est justement ce qu'annonçait une prophétie de Merlin; cette prophétie, enrichie, modifiée selon les provinces, était devenue toute lorraine dans le pays de Jeanne d'Arc. C'était une pucelle des marches de *Lorraine* qui devait sauver le royaume². La prophétie avait pris probablement cet embellissement, par suite du mariage récent de René d'Anjou avec l'héritière du duché de Lorraine, qui, en effet, était très heureux pour la France.

Un jour d'été, jour de jeûne, à midi, Jeanne étant au jardin de son père, tout près de l'église³, elle vit

1. Voy. les actes des Bollandistes, au 20 juillet. Sainte Marguerite voit apparaître le diable sous la forme d'un dragon; elle le met en fuite par un signe de croix. Elle s'échappe de la maison de son mari *en habit d'homme* : « Tonsis crinibus in virili habitu. » *Legenda aurea Sanctorum*, cap. cXLVI, éd. 1489.

2. Cette pucelle devait venir du bois *chenu*; or il se trouvait un bois appelé ainsi à la porte même du village de Jeanne d'Arc : « Quod debebat venire puella ex quodam nemore canuto ex partibus Lotharingie. » *Déposit*, du premier témoin de l'enquête de Rouen. *Notices des mss.*, t. III, p. 347.

3. Procès, interrogat. du 22 février, p. 59, éd. Buchon, 1827.

de ce côté une éblouissante lumière, et elle entendit une voix : « Jeanne, sois bonne et sage enfant; va souvent à l'église. » La pauvre fille eut grand'peur.

Une autre fois, elle entendit encore la voix, vit la clarté, mais dans cette clarté de nobles figures dont l'une avait des ailes et semblait un sage prud'homme. Il lui dit : « Jeanne, va au secours du roi de France, et tu lui rendras son royaume. » Elle répondit, toute tremblante : « Messire, je ne suis qu'une pauvre fille; je ne saurais chevaucher ¹, ni conduire les hommes d'armes. » La voix répliqua : « Tu iras trouver M. de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, et il te fera mener au roi. Sainte Catherine et sainte Marguerite viendront t'assister. » Elle resta stupéfaite et en larmes, comme si elle eût déjà vu sa destinée tout entière.

Le prud'homme n'était pas moins que saint Michel, le sévère archange des jugements et des batailles. Il revint encore, lui rendit courage, « et lui raconta la pitié qui estoit au royaume de France ² ». Puis vinrent les blanches figures de saintes, parmi d'innombrables lumières, la tête parée de riches couronnes, la voix douce et attendrissante, à en pleurer. Mais Jeanne pleurait surtout quand les saintes et les anges la quittaient. « J'aurais bien voulu, dit-elle, que les anges m'eussent emportée ³... »

Si elle pleurait, dans un si grand bonheur, ce n'était pas sans raison. Quelque belles et glorieuses que fussent ces visions, sa vie dès lors avait changé. Elle qui n'avait entendu jusque-là qu'une voix, celle de sa mère, dont la sienne était l'écho, elle entendait maintenant la puissante voix des anges!... Et que voulait la voix céleste? Qu'elle délaissât cette mère, cette douce maison. Elle qu'un seul mot décon-

1. *Ibidem*.

2. Procès, interrog. du 15 mars, p. 123, éd. Buchon, 1827.

3. *Ibidem*, 27 février, p. 75.

certain¹, il lui fallait aller parmi les hommes, parler aux hommes, aux soldats. Il fallait qu'elle quittât pour le monde, pour la guerre, ce petit jardin sous l'ombre de l'église, où elle n'entendait que les cloches² et où les oiseaux mangeaient dans sa main. Car tel était l'attrait de douceur qui entourait la jeune sainte; les animaux et les oiseaux du ciel venaient à elle³, comme jadis aux pères du désert, dans la confiance de la paix de Dieu.

Jeanne ne nous a rien dit de ce premier combat qu'elle soutint. Mais il est évident qu'il eut lieu et qu'il dura longtemps, puisqu'il s'écoula cinq années entre sa première vision et sa sortie de la maison paternelle.

Les deux autorités, paternelle et céleste, commandaient des choses contraires. L'une voulait qu'elle restât dans l'obscurité, dans la modestie et le travail, l'autre qu'elle partît et qu'elle sauvât le royaume. L'ange lui disait de prendre les armes. Le père, rude et honnête paysan, jurait que, si sa fille s'en allait avec les gens de guerre, il la noierait plutôt de ses propres mains⁴. De part ou d'autre, il fallait qu'elle désobéît. Ce fut là sans doute son plus grand combat; ceux qu'elle soutint contre les Anglais ne devaient être qu'un jeu à côté.

Elle trouva dans sa famille, non pas seulement résistance, mais tentation. On essaya de la marier, dans l'espoir de la ramener aux idées qui semblaient plus raisonnables. Un jeune homme du village prétendit qu'étant petite, elle lui avait promis mariage; et comme elle le niait, il la fit assigner devant le juge ecclésiastique de Toul. On pensait qu'elle n'ose-

1. « Sæpe habebat verecundiam ». etc, Procès ms. de Révision, déposition de Haumette.

2. Elle avait une sorte de passion pour le son des cloches : « Promiserat dare lanas... ut diligentiam haberet pulsandi. » Procès ms. de Révision, déposition de Périn.

3. *Journal du Bourgeois de Paris*, t. XV, p. 387, éd. 1827.

4. Procès, interrog. du 12 mars, éd. 1827, p. 97 [lire 100].

rait se défendre, qu'elle se laisserait plutôt condamner, marier. Au grand étonnement de tout le monde, elle alla à Toul, elle parut en justice, elle parla, elle qui s'était toujours tue.

Pour échapper à l'autorité de sa famille, il fallait qu'elle trouvât dans sa famille même quelqu'un qui la crût; c'était le plus difficile. Au défaut de son père, elle convertit son oncle à sa mission. Il la prit avec lui, comme pour soigner sa femme en couches. Elle obtint de lui qu'il irait demander pour elle l'appui du sire de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs. L'homme de guerre reçut assez mal le paysan, et lui dit qu'il n'y avait rien à faire, sinon de la ramener chez son père, « bien soufflée¹ ». Elle ne se rebuta pas; elle voulut partir, et il fallut bien que son oncle l'accompagnât. C'était le moment décisif; elle quittait pour toujours le village et la famille; elle embrassa ses amies, surtout sa petite bonne amie Mengette, qu'elle recommanda à Dieu; mais pour sa grande amie et compagne, Haumette, celle qu'elle aimait le plus, elle aima mieux partir sans la voir².

Elle arriva donc dans cette ville de Vaucouleurs, avec ses gros habits rouges de paysanne³, et alla loger avec son oncle chez la femme d'un charron, qui la prit en amitié. Elle se fit mener chez Baudricourt, et lui dit avec fermeté : « Qu'elle venait vers lui de la part de son Seigneur, pour qu'il mandât au dauphin de se bien maintenir, et qu'il n'assignât point de bataille à ses ennemis, parce que son Seigneur lui donnerait secours dans la mi-carême... Le royaume n'appartenait pas au dauphin, mais à son Seigneur; toutefois son Seigneur voulait que le dauphin devînt roi, et qu'il eût ce royaume en

1. « Daret ei alapas. » *Notices des mss.*, t. III, p. 301.

2. « Nescivit recessum.. Multum flevit.. » *Procès ms. de Révision; déposition d'Haumette.*

3. « Pauperibus vestibis rubeis. » *Ibidem*, dép. de Jean de Metz.

dépôt. » Elle ajoutait que malgré les ennemis du dauphin, il serait fait roi, et qu'elle le mènerait sacrer.

Le capitaine fut bien étonné; il soupçonna qu'il y avait là quelque diablerie. Il consulta le curé, qui apparemment eut les mêmes doutes. Elle n'avait parlé de ses visions à aucun homme d'Eglise¹. Le curé vint donc avec le capitaine dans la maison du charron; il déploya son étole et adjura Jeanne de s'éloigner, si elle était envoyée du mauvais esprit².

Mais le peuple ne doutait point; il était dans l'admiration. De toutes parts on venait la voir. Un gentilhomme lui dit pour l'éprouver : « Eh bien! ma mie, il faut donc que le roi soit chassé et que nous devenions Anglais. » Elle se plaignit à lui du refus de Baudricourt : « Et cependant, dit-elle, avant qu'il soit la mi-carême, il faut que je sois devers le roi, dussé-je, pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux genoux. Car personne au monde, ni rois, ni ducs, ni fille du roi d'Ecosse, ne peuvent reprendre le royaume de France, et il n'y a pour lui de secours que moi-même, quoique j'aimasse mieux rester à filer près de ma pauvre mère, car ce n'est pas là mon ouvrage; mais il faut que j'aille et que je le fasse, parce que mon Seigneur le veut. — Et quel est votre Seigneur? — C'est Dieu!... » Le gentilhomme fut touché. Il lui promit « par sa foi, la main dans la sienne, que sous la conduite de Dieu, il la mènerait au roi ». Un jeune gentilhomme se sentit aussi toucher et déclara qu'il suivrait cette sainte fille.

Il paraît que Baudricourt envoya demander l'autorisation du roi³. En attendant il la conduisit chez

1. Procès, interrog. du 12 mars, p. 97, éd. 1827.

2. « Apportaverat stolam... adjuraverat. » *Ibidem*, déposition de Catherine, femme du charron.

3. Comparer sur ce point important Lebrun et Laverdy. Je suis loin de croire que Jeanne ait été choisie et désignée, comme quelques-uns le disent, du bon et brave André Hofer (Lewald, Tyrol, 2^e band, 1835 München). Mais je croirais volontiers que le capitaine Baudricourt consulta le roi, et que sa belle-mère, la reine Yolande d'Anjou, s'entendit avec le

le duc de Lorraine qui était malade et voulait la consulter. Le duc n'en tira rien que le conseil d'apaiser Dieu en se réconciliant avec sa femme. Néanmoins il l'encouragea ¹.

De retour à Vaucouleurs, elle y trouva un messenger du roi qui l'autorisait à venir. La perte d'une nouvelle bataille décidait à essayer de tous les moyens. Elle avait annoncé le combat le jour même qu'il eut lieu. Les gens de Vaucouleurs, ne doutant point de sa mission, se cotisèrent pour l'équiper et lui acheter un cheval ². Le capitaine ne lui donna qu'une épée.

Elle eut encore à ce moment un obstacle à surmonter. Ses parents, instruits de son prochain départ, avaient failli en perdre le sens; ils firent les derniers efforts pour la retenir; ils ordonnèrent, ils menacèrent. Elle résista à cette dernière épreuve et leur fit écrire qu'elle les priait de lui pardonner.

C'était un rude voyage et bien périlleux qu'elle entreprenait. Tout le pays était couru par les hommes d'armes des deux partis. Il n'y avait plus ni route, ni pont; les rivières étaient grosses; c'était au mois de février 1429.

S'en aller ainsi avec cinq ou six hommes d'armes, il y avait de quoi faire trembler une fille. Une Anglaise, une Allemande, ne s'y fût jamais risquée; l'indélicatesse d'une telle démarche lui eût fait horreur. Celle-ci ne s'en émut pas; elle était justement trop pure pour rien craindre de ce côté. Elle avait pris l'habit d'homme, et elle ne le quitta plus; cet habit serré, fortement attaché, était sa meilleure sauvegarde. Elle était pourtant jeune et belle. Mais

duc de Lorraine sur le parti qu'on pouvait tirer de cette fille. Elle fut encouragée au départ par le duc, et à son arrivée accueillie par la reine Yolande, comme on le verra.

1. Chronique de Lorraine, ap. D. Calmet, *Preuves*, t. II, p. 6 [lire III, vi].

2. « Equum pretii xvi francorum. » Procès ms. de Révision, déposition de Jean de Metz.

il y avait autour d'elle, pour ceux même qui la voyaient de plus près, une barrière de religion et de crainte; le plus jeune des gentilshommes qui la conduisirent, déclare que, couchant près d'elle, il n'eut jamais l'ombre même d'une mauvaise pensée.

Elle traversait avec une sérénité héroïque tout ce pays désert ou infesté de soldats. Ses compagnons regrettaient d'être partis avec elle; quelques-uns pensaient que peut-être elle était sorcière; ils avaient grande envie de l'abandonner. Pour elle, elle était tellement paisible, qu'à chaque ville elle voulait s'arrêter pour entendre la messe. « Ne craignez rien, disait-elle, Dieu me fait ma route; c'est pour cela que je suis née. » Et encore : « Mes frères de paradis me disent ce que j'ai à faire ¹. »

La cour de Charles VII était loin d'être unanime en faveur de la Pucelle. Cette fille inspirée qui arrivait de Lorraine, et que le duc de Lorraine avait encouragée, ne pouvait manquer de fortifier près du roi le parti de la reine et de sa mère, le parti de Lorraine et d'Anjou. Une embuscade fut dressée à la Pucelle à quelque distance de Chinon, et elle n'y échappa que par miracle ².

L'opposition était si forte contre elle que, lorsqu'elle fut arrivée, le conseil discuta encore pendant deux jours si le roi la verrait. Ses ennemis crurent ajourner l'affaire indéfiniment en faisant décider qu'on prendrait des informations dans son pays. Heureusement, elle avait aussi des amis, les deux reines, sans doute, et surtout le duc d'Alençon, qui, sorti récemment des mains des Anglais, était fort impatient de porter la guerre dans le nord pour recouvrer son duché. Les gens d'Orléans, à qui, depuis le 12 février, Dunois promettait ce merveil-

1. « *Sui fratres de paradiso.* » *Proces ms. de Révision*, déposition de Jean de Metz.

2. *Ibidem*, dépos. de frère Séguin.

leux secours, envoyèrent au roi et réclamèrent la Pucelle.

Le roi la reçut enfin, et au milieu du plus grand appareil; on espérait apparemment qu'elle serait déconcertée. C'était le soir; cinquante torches éclairaient la salle; nombre de seigneurs, plus de trois cents chevaliers étaient réunis autour du roi. Tout le monde était curieux de voir la sorcière ou l'inspirée.

La sorcière avait dix-huit ans¹; c'était une belle fille² et fort désirable, assez grande de taille, la voix douce et pénétrante³.

Elle se présenta humblement, « comme une pauvre petite bergerette⁴ », démêla au premier regard le roi qui s'était mêlé exprès à la foule des seigneurs, et quoiqu'il soutint d'abord qu'il n'était pas le roi, elle lui embrassa les genoux. Mais, comme il n'était pas sacré, elle ne l'appelait que dauphin : « Gentil dauphin, dit-elle, j'ai nom Jehanne la Pucelle. Le Roi des cieux vous mande par moi que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims, et vous serez lieutenant du Roi des cieux qui est roi de France. » Le roi la prit alors à part, et après un moment

1. Elle déclara, en février 1431 : « Qu'elle avait dix-neuf ans ou environ. » Procès, interrog. du 21 février 1431, p. 54, éd. 1827. Vingt témoins déposèrent dans le même sens. Voy. le résumé de tous les témoignages dans Berriat-Saint-Prix, p. 178, 179.

2. « Mammas, quæ pulchræ erant. » Dépôtions. *Notices des mss.*, t. III, p. 373. M. Lebrun de Chârmettes voudrait en faire une beauté accomplie. L'Anglais Grafton, au contraire, dans son amusante fureur, dit : « Elle était si laide qu'elle n'eût pas grand mal à rester pucelle (*because of her foule face*). » Grafton, p. 534. — Le portrait de Jeanne d'Arc, qu'on trouve à la marge d'une copie du procès, n'est qu'un griffonnage du greffier. Voy. le *fac-similé* des mss. de la Bibliothèque royale, dans la seconde édition de M. Guido Goerres, *Die Jungfrau von Orleans*, 1841.

3. Philippus Bergam. *De claris mulieribus*, cap. CLVII; d'après un seigneur italien qui avait vu la Pucelle à la cour de Charles VII. *Ibidem* [Lebrun], p. 369.

4. « Paupercula bergereta... » Procès ms. de Révision, déposition de Gaucourt, grand maître de la maison du roi.

d'entretien, tous deux changèrent de visage; elle lui disait, comme elle l'a raconté depuis à son confesseur : « Je te dis de la part de Messire, que tu es *vrai héritier de France et fils du roi*¹. »

Ce qui inspira encore l'étonnement et une sorte de crainte, c'est que la première prédiction qui lui échappa se vérifia à l'heure même. Un homme d'armes qui la vit et la trouva belle, exprima brutalement son mauvais désir, en jurant le nom de Dieu à la manière des soldats : « Hélas! dit-elle, tu le renies, et tu es si près de ta mort! » Il tomba à l'eau un moment après et se noya².

Ses ennemis objectaient qu'elle pouvait savoir l'avenir, mais le savoir par inspiration du diable. On assembla quatre ou cinq évêques pour l'examiner. Ceux-ci, qui sans doute ne voulaient pas se compromettre avec les partis qui divisaient la cour, firent renvoyer l'examen à l'université de Poitiers. Il y avait dans cette grande ville université, parlement, une foule de gens habiles.

L'archevêque de Reims, chancelier de France, présidant le conseil du roi, manda des docteurs, des professeurs en théologie, les uns prêtres, les autres moines, et les chargea d'examiner la Pucelle.

Les docteurs introduits et placés dans une salle, la jeune fille alla s'asseoir au bout du banc et répondit à leurs questions. Elle raconta avec une simplicité

1. Quinzième témoin. *Notices*, p. 348. Selon un récit moins ancien, mais très-vraisemblable, elle lui rappela une chose qu'il savait seul : Qu'un matin dans son oratoire il avait demandé à Dieu la grâce de recouvrer son royaume, s'il était l'héritier légitime, sinon celle de ne point périr ni de tomber en captivité; mais de pouvoir se réfugier en Espagne ou en Ecosse. Sala, *Exemples de hardiesse*, ms. français de la Bibl. royale, n° 180. Lebrun, t. I, p. 180-183 [lire 379-85]. — Il semble résulter des réponses, du reste fort obscures, de la Pucelle à ses juges, que cette cour astucieuse abusa de sa simplicité, et que pour la confirmer dans ses visions, on fit jouer devant elle une sorte de mystère où un ange apportait la couronne. *Procès*, p. 77, 94, 95, 102-106, éd. 1827.

2. *Notices des mss.*, t. III, p. 348.

pleine de grandeur¹ les apparitions et les paroles des anges. Un dominicain lui fit une seule objection, mais elle était grave : « Jehanne, tu dis que Dieu veut délivrer le peuple de France; si telle est sa volonté, il n'a pas besoin de gens d'armes. » Elle ne se troubla point : « Ah! mon Dieu, dit-elle, les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire. »

Un autre se montra plus difficile à contenter; c'était un frère Séguin, Limousin, professeur de théologie à l'université de Poitiers, « bien aigre homme », dit la chronique. Il lui demanda dans son français limousin, quelle langue parlait donc cette prétendue voix céleste? Jeanne répondit avec un peu trop de vivacité : « Meilleure que la vôtre. — Crois-tu en Dieu? dit le docteur en colère. Eh bien! Dieu ne veut pas que l'on ajoute foi à tes paroles à moins que tu ne montres un signe. » Elle répondit : « Je ne suis point venue à Poitiers pour faire des signes ou miracles; mon signe sera de faire lever le siège d'Orléans. Qu'on me donne des hommes d'armes, peu ou beaucoup, et j'irai². »

Cependant, il en advint à Poitiers comme à Vaucouleurs, sa sainteté éclata dans le peuple; en un moment tout le monde fut pour elle. Les femmes, damoiselles et bourgeoises, allaient la voir chez la femme d'un avocat du parlement, dans la maison de laquelle elle logeait, et elles en revenaient tout émue. Les hommes même y allaient; ces conseillers, ces avocats, ces vieux juges endurcis, s'y laissaient mener sans y croire, et quand ils l'avaient entendue, ils pleuraient tout comme les femmes³, et disaient : « Cette fille est envoyée de Dieu. »

Les examinateurs allèrent la voir eux-mêmes, avec l'écuyer du roi, et comme ils recommençaient leur

1. « Magno modo. » Déposition de frère Séguin, *ibidem*, p. 349.

2. *Notices des mss.*, déposition de frère Séguin, t. III, p. 349.

3. « Plouroient à chaudes larmes. » *Chronique de la Pucelle*, p. 300, éd. 1827.

éternel examen, lui faisant de doctes citations, et lui prouvant, par tous les auteurs sacrés, qu'on ne devait pas la croire : « Ecoutez, leur dit-elle, il y en a plus au livre de Dieu que dans les vôtres... Je ne sais ni A ni B; mais je viens de la part de Dieu pour faire lever le siège d'Orléans et sacrer le dauphin à Reims... Auparavant, il faut pourtant que j'écrive aux Anglais, et que je les somme de partir. Dieu le veut ainsi. Avez-vous du papier et de l'encre? Ecrivez, je vais vous dicter¹... : " A vous! Suffort, Classidas et la Poule, je vous somme de par le Roi des cieux, que vous vous en alliez en Angleterre²... " » Ils écrivirent docilement; elle avait pris possession de ses juges mêmes.

Leur avis fut qu'on pouvait licitement employer la jeune fille, et l'on reçut même réponse de l'archevêque d'Embrun que l'on avait consulté³. Le prélat rappelait que Dieu avait maintes fois révélé à des vierges, par exemple aux sibylles, ce qu'il cachait aux hommes. Le démon ne pouvait faire pacte avec une vierge; il fallait donc bien s'assurer si elle était vierge en effet. Ainsi la science poussée à bout, ne pouvant ou ne voulant point s'expliquer sur la distinction délicate des bonnes et des mauvaises révélations, s'en remettait humblement des choses spirituelles au corps, et faisait dépendre du féminin mystère cette grave question de l'esprit.

Les docteurs ne sachant que dire, les dames décidèrent⁴. La bonne reine de Sicile, belle-mère du roi,

1. Déposition du témoin oculaire Versailles. *Notices des mss.*, t. III, p. 350.

2. Cette lettre et les autres que la Pucelle a dictées, sont certainement authentiques. Elles ont un caractère héroïque que personne n'eût pu feindre, une vivacité toute française, à la Henri IV, mais deux choses de plus : naïveté, sainteté. Voy. ces lettres dans Buchon, Quicherat.

3. Lenglet du Fresnoy, d'après le ms. de Jacques Gelu, *De puella aurelianensi*, ms. lat. Bibl. regiæ, n° 6199.

4. « Fut icelle Pucelle baillée à la royne de Cecille », etc. *Notices des mss.*, t. III, p. 351.

s'acquitta avec quelques dames du ridicule examen, à l'honneur de la Pucelle. Des franciscains qu'on avait envoyés dans son pays aux informations, avaient rapporté les meilleurs renseignements. Il n'y avait plus de temps à perdre. Orléans criait au secours; Dunois envoyait coup sur coup. On équipa la Pucelle; on lui forma une sorte de maison. On lui donna d'abord pour écuyer un brave chevalier, d'âge mûr, Jean Daulon, qui était au comte de Dunois, et le plus honnête homme qu'il eût parmi ses gens. Elle eut aussi un noble page, deux hérauts d'armes, un maître d'hôtel, deux valets; son frère, Pierre d'Arc, vint la trouver et se joignit à ses gens. On lui donna pour confesseur Jean Pasquerel, frère ermite de Saint-Augustin.

Ce fut une merveille pour les spectateurs, de voir la première fois Jeanne d'Arc dans son armure blanche et sur son beau cheval noir, au côté une petite hache¹ et l'épée de sainte Catherine. Elle avait fait chercher cette épée derrière l'autel de Sainte-Catherine de Fierbois, où on la trouva en effet. Elle portait à la main un étendard blanc fleurdelisé, sur lequel était Dieu avec le monde dans ses mains; à droite et à gauche, deux anges qui tenaient chacun une fleur de lis. « Je ne veux pas, disait-elle, me servir de mon épée pour tuer personne². » Et elle ajoutait que,

1. « Et fit ladite Pucelle très-bonne chère à mon frère et à moy, armée de toutes pièces, sauve la teste, et la lance en la main. Et après que nous feusmes descendus à Selles, j'allay à son logis la voir, et fit venir le vin, et me dit qu'elle m'en feroit bien tost boire à Paris, et semble chose toute divine de son fait, et de la voir, et de l'oir... Et la vels monter à cheval armée toute en blanc, sauf la teste, une petite hache en sa main, sur un grand coursier noir... et lors se tourna vers l'huis de l'église, qui estoit bien prochain, et dist en assez voix de femme : *Vous, les prêtres et gens d'Eglise, faites processions et prières à Dieu.* Et lors se retourna à son chemin en disant : *Tirez avant, tirez avant,* son estendard ployé que portoit un gracieux palge et avoit sa hache petite en la main. » Lettre de Guy de Laval à ses mère et aïeule, Labbe, *Alliance chronol.*, p. 672.

2. « *Nolebat uti ense suo, nec volebat quemquam interficere.* » Procès ms. de Révision, déposition de frère Séguin.

quoiqu'elle aimât son épée, elle aimait « quarante fois plus » son étendard. Comparons les deux partis, au moment où elle fut envoyée à Orléans.

Les Anglais s'étaient bien affaiblis dans ce long siège d'hiver. Après la mort de Salisbury, beaucoup d'hommes d'armes qu'il avait engagés se crurent libres, et s'en allèrent. D'autre part, les Bourguignons avaient été rappelés par le duc de Bourgogne. Quand on força la principale bastille des Anglais, dans laquelle s'étaient repliés les défenseurs de quelques autres bastilles, on y trouva cinq cents hommes. Il est probable qu'en tout ils étaient deux ou trois mille. Sur ce petit nombre, tout n'était pas Anglais; il y avait aussi quelques Français, dans lesquels les Anglais n'avaient pas sans doute grande confiance.

S'ils avaient été réunis, cela eût fait un corps respectable; mais ils étaient divisés dans une douzaine de bastilles ou boulevards¹, qui, pour la plupart, ne communiquaient pas entre eux. Cette disposition prouve que Talbot et les autres chefs anglais avaient eu jusque-là plus de bravoure et de bonheur que d'intelligence militaire. Il était évident que chacune de ces petites places isolées serait faible contre la grande et grosse ville qu'elles prétendaient garder; que cette nombreuse population, aguerrie par un long siège, finirait par assiéger les assiégeants.

Quand on lit la liste formidable des capitaines qui se jetèrent dans Orléans, La Hire, Saintrailles, Gaucourt, Culan, Coaraze, Armagnac; quand on voit qu'indépendamment des Bretons du maréchal de Retz, des Gascons du maréchal de Saint-Sévère, le capitaine de Châteaudun, Florent d'Illiers, avait entraîné la noblesse du voisinage à cette courte expé-

1. Monstrelet exagère au hasard; il dit *soixante* bastilles; il porte à *sept ou huit mille* hommes les Anglais tués dans les bastilles du sud, etc.

dition, la délivrance d'Orléans semble moins miraculeuse.

Il faut dire pourtant qu'il manquait une chose pour que ces grandes forces agissent avec avantage, chose essentielle, indispensable, l'unité d'action. Dunois eût pu la donner, s'il n'eût fallu pour cela que de l'adresse et de l'intelligence. Mais ce n'était pas assez. Il fallait une autorité, plus que l'autorité royale; les capitaines du roi n'étaient pas habitués à obéir au roi. Pour réduire ces volontés sauvages, indomptables, il fallait Dieu même. Le Dieu de cet âge, c'était la Vierge bien plus que le Christ¹. Il fallait la Vierge descendue sur terre, une vierge populaire, jeune, belle, douce, hardie.

La guerre avait changé les hommes en bêtes sauvages; il fallait de ces bêtes refaire des hommes, des chrétiens, des sujets dociles. Grand et difficile changement! quelques-uns de ces capitaines armagnacs étaient peut-être les hommes les plus féroces qui eussent jamais existé. Il suffit d'en nommer un, dont le nom seul fait horreur, Gilles de Retz, l'original de la Barbe bleue².

Il restait pourtant une prise sur ces âmes qu'on pouvait saisir; elles étaient sorties de l'humanité, de la nature, sans avoir pu se dégager entièrement de la religion. Les brigands, il est vrai, trouvaient moyen d'accommoder de la manière la plus bizarre la religion au brigandage. L'un d'eux, le Gascon La Hire, disait avec originalité : « Si Dieu se faisait homme d'armes, il serait pillard. » Et quand il allait au butin, il faisait sa petite prière gasconne, sans trop dire ce qu'il demandait, pensant bien que Dieu l'entendrait à demi-mot : « Sire Dieu, je te prie de faire pour La Hire ce que La Hire ferait pour

1. Je l'ai remarqué ailleurs et j'y reviendrai tout à l'heure.

2. Voir l'épouvantable procès, conservé au greffe de Nantes.

toi, si tu étais capitaine et si La Hire était Dieu ¹. »

Ce fut un spectacle risible et touchant de voir la conversion subite des vieux brigands armagnacs. Ils ne s'amendèrent pas à demi. La Hire n'osait plus jurer; la Pucelle eut compassion de la violence qu'il se faisait, elle lui permit de jurer : « Par son bâton. » Les diables se trouvaient devenus tout à coup de petits saints.

Elle avait commencé par exiger qu'ils laissassent leurs folles femmes et se confessassent ². Puis, dans la route, le long de la Loire, elle fit dresser un autel sous le ciel, elle communia, et ils communieraient. La beauté de la saison, le charme d'un printemps de Touraine, devaient singulièrement ajouter à la puissance religieuse de la jeune fille. Eux-mêmes, ils avaient rajeuni; ils s'étaient parfaitement oubliés, ils se retrouvaient, comme en leurs belles années, pleins de bonne volonté et d'espoir, tous jeunes comme elle, tous enfants... Avec elle, ils commençaient de tout cœur une nouvelle vie. Où les menait-elle? peu leur importait. Ils l'auraient suivie, non pas à Orléans, mais tout aussi bien à Jérusalem. Et il ne tenait qu'aux Anglais d'y venir aussi; dans la lettre qu'elle leur écrivit, elle leur proposait gracieusement de se réunir et de s'en aller tous, Anglais et Français, délivrer le saint sépulcre ³.

1. « Sur quoy le chapelain lui donna absolution telle quelle, et lors La Hire fit sa prière à Dieu, en disant en son gascon... » *Mémoires concernant la Pucelle*, collection Petitot, VIII, 127.

2. Procès ms. de Révision, déposition de Dunois. — « Jeanne ordonna que tous se confessassent... et leur flet oster leurs fillettes. » *Mémoires concernant la Pucelle*, collection Petitot, VIII, 163.

3. « Vous, duc de Bedford, la Pucelle vous prie et vous requiert que vous ne vous faictes mie destruire. Se vous lui faictes raison, encor pourrez-vous venir en sa compagnie, l'où que les Franchois feront le plus bel fait que oncques fut fait pour la Chrestienté. » *Lettre de la Pucelle*, dans Lebrun, I, 450, d'après le ms. 5965 de la Bibl. royale.

II

JEANNE DÉLIVRE ORLÉANS
ET FAIT SACRER LE ROI À REIMS

La première nuit qu'ils campèrent, elle coucha tout armée, n'ayant point de femmes près d'elle; mais elle n'était pas encore habituée à cette vie dure; elle en fut malade¹. Quant au péril, elle ne savait ce que c'était. Elle voulait qu'on passât du côté du nord, sur la rive anglaise, à travers les bastilles des Anglais, assurant qu'ils ne bougeraient point. On ne voulut pas l'écouter; on suivit l'autre rive, de manière à passer deux lieues au-dessus d'Orléans. Dunois vint à la rencontre : « Je vous amène, dit-elle, le meilleur secours qui ait jamais été envoyé à qui que ce soit, le secours du roi des cieux. Il ne vient pas de moi, mais de Dieu même qui, à la requête de saint Louis et de saint Charlemagne, a eu pitié de la ville d'Orléans et n'a pas voulu souffrir que les ennemis eussent tout ensemble le corps du duc et sa ville². »

Elle entra dans la ville à huit heures du soir (29 avril), lentement; la foule ne permettait pas d'avancer. C'était à qui toucherait au moins son cheval. Ils la regardaient « comme s'ils veissent Dieu³ ». Tout en parlant doucement au peuple, elle alla jusqu'à l'église, puis à la maison du trésorier du duc d'Orléans, homme honorable dont la femme

1. « Multum læsa, quia decubuit cum armis. » Procès ms. de Révision, dépos. de Louis de Contes, page de la Pucelle.

2. Procès ms. de Révision, dépos. de Dunois, *Notices des mss.*, III, 353.

3. Elle semblait tout au moins un ange, une créature étrangère à tous les besoins physiques. Elle restait parfois tout un jour à cheval, sans descendre, sans manger ni boire, sauf le soir un peu de pain et de vin mêlé d'eau. Voy les diverses dépositions et la *Chronique de la Pucelle*, éd. Quicherat.

et les filles la reçurent; elle coucha avec Charlotte, l'une des filles.

Elle était entrée avec les vivres; mais l'armée redescendit pour passer à Blois. Elle eût voulu néanmoins qu'on attaquât sur-le-champ les bastilles des Anglais. Elle envoya du moins une seconde sommation aux bastilles du nord, puis elle alla en faire une autre aux bastilles du midi. Le capitaine Glasdale l'accabla d'injures grossières, l'appelant vachère et ribaude¹. Au fond, ils la croyaient sorcière et en avaient grand'peur. Ils avaient gardé son héraut d'armes, et ils pensaient à le brûler, dans l'idée que peut-être cela romprait le charme. Cependant, ils crurent devoir, avant tout, consulter les docteurs de l'université de Paris. Dunois les menaçait d'ailleurs de tuer aussi leurs hérauts qu'il avait entre les mains. Pour la Pucelle, elle ne craignait rien pour son héraut; elle en envoya un autre, en disant : « Va dire à Talbot que s'il s'arme, je m'armerai aussi... S'il peut me prendre, qu'il me fasse brûler. »

L'armée ne venant point, Dunois se hasarda à sortir pour l'aller chercher. La Pucelle, restée à Orléans, se trouva vraiment maîtresse de la ville, comme si toute autorité eût cessé. Elle chevaucha autour des murs, et le peuple la suivit sans crainte². Le jour d'après, elle alla visiter de près les bastilles anglaises; toute la foule, hommes, femmes et enfants, allaient aussi regarder ces fameuses bastilles où rien ne remuait. Elle ramena la foule après elle à Sainte-Croix pour l'heure des vêpres. Elle pleurait aux

1. Les injures des Anglais lui étaient fort sensibles. S'entendant appeler « la putain des Armignats », elle pleura à chaudes larmes et prit Dieu à témoin; puis, se sentant consolée, elle dit : « J'ai eu des nouvelles de mon Seigneur. » (*Notices des mss.*, III, 359).

2. « Après laquelle couroit le peuple à très-grand'foule, prenant moult grand plaisir à la veoir et estre entour elle. Et quand elle eust veu et regardé à son plaisir les fortifications des Anglois... » (*L'Histoire et discours au vray du siège*, p. 80, éd. 1606.)

offices¹, et tout le monde pleurait. Le peuple était hors de lui; il n'avait plus peur de rien; il était ivre de religion et de guerre, dans un de ces formidables accès de fanatisme où les hommes peuvent tout faire et tout croire, où ils ne sont guère moins terribles aux amis qu'aux ennemis.

Le chancelier de Charles VII, l'archevêque de Reims, avait retenu la petite armée à Blois. Le vieux politique était loin de se douter de cette toute-puissance de l'enthousiasme, ou peut-être il la redoutait. Il vint donc bien malgré lui. La Pucelle alla au-devant, avec le peuple, et les prêtres qui chantaient des hymnes; cette procession passa et repassa devant les bastilles anglaises; l'armée entra protégée par des prêtres et par une fille (4 mai 1429)².

Cette fille, qui, au milieu de son enthousiasme et de son inspiration, avait beaucoup de finesse, démêla très bien la froide malveillance des nouveaux venus. Elle comprit qu'on voudrait agir sans elle, au risque de tout perdre. Dunois lui ayant avoué qu'on craignait l'arrivée d'une nouvelle troupe anglaise, sous les ordres de sir Falstoff : « Bastard, bastard, lui dit-elle, au nom de Dieu, je te commande, dès que tu sauras la venue de ce Falstoff, tu me le fasses savoir; car, s'il passe sans que je le sache, je te ferai couper la tête³. »

Elle avait raison de croire qu'on voulait agir sans elle. Comme elle se reposait un moment près de la jeune Charlotte, elle se dresse tout à coup : « Ah! mon Dieu! dit-elle, le sang de nos gens coule par terre... c'est mal fait! pourquoi ne m'a-t-on pas éveillée? Vite, mes armes, mon cheval! » Elle fut armée en un moment, et trouvant en bas son jeune page

1. Procès ms. de Révision, dépos. de Compaing, chanoine d'Orléans.

2. Procès ms. de Révision, dépos. de frère Pasquerel, confesseur de la Pucelle.

3. Dépos. de Daulon, écuyer de la Pucelle. (*Notices des mss.*, III, 355.)

qui jouait : « Ah ! méchant garçon ! lui dit-elle, vous ne me diriez donc pas que le sang de France feust rependu ! » Elle partit au grand galop ; mais déjà, elle rencontra des blessés qu'on rapportait. « Jamais, dit-elle, je n'ai veu sang de François que mes cheveux ne levassent ¹. »

A son arrivée, les fuyards tournèrent visage. Du nois, qui n'avait pas été averti non plus, arrivait en même temps. La bastille (c'était une des bastilles du nord) fut attaquée de nouveau. Talbot essaya de la secourir. Mais il sortit de nouvelles forces d'Orléans, la Pucelle se mit à leur tête, et Talbot fit rentrer les siens. La bastille fut emportée.

Beaucoup d'Anglais qui avaient pris des habits de prêtres pour se sauver, furent emmenés par la Pucelle et mis chez elle en sûreté ² ; elle connaissait la férocité des gens de son parti. C'était sa première victoire, la première fois qu'elle voyait un champ de massacre. Elle pleura, en voyant tant d'hommes morts sans confession ³. Elle voulut se confesser, elle et les siens, et déclara que le lendemain, jour de l'Ascension, elle communierait et passerait le jour en prières.

On mit ce jour à profit. On tint le conseil sans elle, et l'on décida que cette fois l'on passerait la Loire pour attaquer Saint-Jean-le-Blanc, celle des bastilles qui mettait le plus d'obstacle à l'entrée des vivres, et qu'en même temps l'on ferait une fausse attaque de l'autre côté. Les jaloux de la Pucelle lui parlèrent seulement de la fausse attaque, mais Du nois lui avoua tout.

Les Anglais firent alors ce qu'ils auraient dû faire plus tôt : ils se concentrèrent. Brûlant eux-mêmes

1. « Que mes cheveux ne me levassent en sus. » *Ibidem*, déposition du même.

2. Procès ms. de Révision, dépos. de Louis de Contes, page de la Pucelle.

3. *Ibidem*, déposition du frère Pasquerel, son confesseur.

la bastille qu'on voulait attaquer, ils se replièrent dans les deux autres bastilles du midi, celles des Augustins et des Tournelles. Les Augustins furent attaqués à l'instant, attaqués et emportés. Le succès fut dû encore en partie à la Pucelle. Les Français eurent un moment de terreur panique et refluèrent précipitamment vers le pont flottant qu'on avait établi. La Pucelle et La Hire se dégagèrent de la foule, se jetèrent dans des bateaux et vinrent charger les Anglais en flanc.

Restaient les Tournelles. Les vainqueurs passèrent la nuit devant cette bastille. Mais ils obligèrent la Pucelle, qui n'avait rien mangé de la journée (c'était vendredi), à repasser la Loire. Cependant le conseil s'était assemblé. On dit le soir à la Pucelle qu'il avait été décidé unanimement que, la ville étant maintenant pleine de vivres, on attendrait un nouveau renfort pour attaquer les Tournelles. Il est difficile de croire que telle fût l'intention sérieuse des chefs; les Anglais pouvant d'un moment à l'autre être secourus par Falstoff, il y avait le plus grand danger à attendre. Probablement on voulait tromper la Pucelle et lui ôter l'honneur du succès qu'elle avait si puissamment préparé. Elle ne s'y laissa pas prendre.

« Vous avez été en votre conseil, dit-elle; et j'ai été au mien ¹. » Et se tournant vers son chapelain : « Venez demain à la pointe du jour, et ne me quittez pas; j'aurai beaucoup à faire; il sortira du sang de mon corps; je serai blessée au-dessus du sein. »

Le matin, son hôte essaya de la retenir. « Restez, Jeanne, lui dit-il; mangeons ensemble ce poisson qu'on vient de pêcher. — Gardez-le, dit-elle gaie-ment; gardez-le jusqu'à ce soir, lorsque je repasserai

1. « Vos fuistis in vestro consilio, et ego in meo. » (Procès ms. de Révision, déposition du confesseur de la Pucelle. *Notices des mss.* III, 359.)

le pont après avoir pris les Tournelles; je vous amènerai un *Godden* qui en mangera sa part ¹. »

Elle chevaucha ensuite avec une foule d'hommes d'armes et de bourgeois jusqu'à la porte de Bourgogne. Mais le sire de Gaucourt, grand maître de la maison du roi, la tenait fermée. « Vous êtes un méchant homme, lui dit Jeanne; que vous le vouliez ou non, les gens d'armes vont passer. » Gaucourt sentit bien que, devant ce flot de peuple exalté, sa vie ne tenait qu'à un fil; d'ailleurs ses gens ne lui obéissaient plus. La foule ouvrit la porte et en força une autre à côté.

Le soleil se levait sur la Loire, au moment où tout ce monde se jeta dans les bateaux. Toutefois, arrivés aux Tournelles, ils sentirent qu'il fallait de l'artillerie, et ils allèrent en chercher dans la ville. Enfin ils attaquèrent le boulevard extérieur qui couvrait la bastille. Les Anglais se défendaient vaillamment ². La Pucelle, voyant que les assaillants commençaient à faiblir, se jeta dans le fossé, prit une échelle, et elle l'appliquait au mur, lorsqu'un trait vint la frapper entre le cou et l'épaule. Les Anglais sortaient pour la prendre; mais on l'emporta. Éloignée du combat, placée sur l'herbe et désarmée, elle vit combien sa blessure était profonde : le trait ressortait par derrière; elle s'effraya et pleura ³... Tout à coup, elle se relève; ses saintes lui avaient apparu; elle éloigne les gens d'armes qui croyaient *charmer* la blessure par des paroles; elle ne voulait pas guérir, disait-elle, contre la volonté de Dieu. Elle laissa seulement mettre de l'huile sur la blessure et se confessa.

Cependant rien n'avancait, la nuit allait venir.

1. Procès ms. de Révision, dépos. de Colette, femme du trésorier Milet, chez lequel elle logeait.

2. « Sembloit... qu'ils cuidassent estre immortels. » (*Histoire et discours au vray du siège*, p. 67.)

3. « Timuit, flevit... Apposuerunt oleum olivarum cum lardo. » (*Notices des mss.*, III, 360.)

Dunois lui-même faisait sonner la retraite. « Attendez encore, dit-elle, buvez et mangez »; et elle se mit en prières dans une vigne. Un Basque avait pris des mains de l'écuyer de la Pucelle son étendard si redouté de l'ennemi : « Dès que l'étendard touchera le mur, disait-elle, vous pourrez entrer. — Il y touche. — Eh bien, entrez, tout est à vous. » En effet, les assaillants, hors d'eux-mêmes, montèrent « comme par un degré ». Les Anglais en ce moment étaient attaqués des deux côtés à la fois.

Cependant les gens d'Orléans qui, de l'autre bord de la Loire, suivaient des yeux le combat, ne purent plus se contenir. Ils ouvrirent leurs portes, et s'élancèrent sur le pont. Mais il y avait une arche rompue; ils y jetèrent d'abord une mauvaise gouttière, et un chevalier de Saint-Jean, tout armé, se risqua à passer dessus. Le pont fut rétabli tant bien que mal. La foule déborda. Les Anglais, voyant venir cette mer de peuple, croyaient que le monde entier était rassemblé¹. Le vertige les prit. Les uns voyaient saint Aignan, patron de la ville, les autres l'archange Michel². Glasdale voulut se réfugier du boulevard dans la bastille par un petit pont; ce pont fut brisé par un boulet; l'Anglais tomba et se noya, sous les yeux de la Pucelle qu'il avait tant injuriée. « Ah! disait-elle, que j'ai pitié de ton âme³! » Il y

1. C'est ce qu'ils dirent le soir même, quand ils furent amenés à Orléans. (*Histoire et discours au vray*, etc., p. 89.)

2. Selon la tradition orléanaise conservée par Le Maire (*Histoire d'Orléans*), ce serait en mémoire de cette apparition que Louis XI aurait institué l'ordre de Saint-Michel, avec la devise : « Immensi tremor Oceani. » Néanmoins Louis XI n'en dit rien dans l'ordonnance de fondation. Cette devise se rapporte sans doute uniquement au célèbre pèlerinage : *In periculo maris*.

3. « Clamando et dicendo : « Classidas, Classidas, ren ty, ren ty Regi cœlorum! Tu me vocasti putain. Ego habeo magnam pietatem de tua anima, et tuorum »... « Incepit flere fortiter pro anima ipsius et aliorum submersorum. » (*Notices des mss.*, III, 362.)

avait cinq cents hommes dans la bastille; tout fut passé au fil de l'épée.

Il ne restait pas un Anglais au midi de la Loire. Le lendemain, dimanche, ceux du nord abandonnèrent leurs bastilles, leur artillerie, leurs prisonniers, leurs malades. Talbot et Suffolk dirigeaient cette retraite en bon ordre et fièrement. La Pucelle défendit qu'on les poursuivît, puisqu'ils se retiraient d'eux-mêmes. Mais avant qu'ils s'éloignassent et perdissent de vue la ville, elle fit dresser un autel dans la plaine, on y dit la messe, et en présence de l'ennemi le peuple rendit grâces à Dieu (dimanche 8 mai)¹.

L'effet de la délivrance d'Orléans fut prodigieux. Tout le monde y reconnut une puissance surnaturelle. Plusieurs la rapportaient au diable, mais la plupart à Dieu; on commença à croire généralement que Charles VII avait pour lui le bon droit.

Six jours après le siège, Gerson publia et répandit un traité où il prouvait qu'on pouvait bien, sans offenser la raison, rapporter à Dieu ce merveilleux événement². La bonne Christine de Pisan écrivit aussi pour féliciter son sexe³. Plusieurs traités furent publiés, plus favorables qu'hostiles à la Pucelle, et par les sujets mêmes du duc de Bourgogne, allié des Anglais⁴.

1. Le siège avait duré sept mois, du 12 octobre 1428 au 8 mai 1429. Dix jours suffirent à la Pucelle pour délivrer la ville; elle y était entrée le 29 avril au soir. Le jour de la délivrance resta une fête pour Orléans; cette fête commençait par l'éloge de Jeanne d'Arc, une procession parcourait la ville, et au milieu marchait un jeune garçon qui représentait la Pucelle. (Polluche, *Essais hist. sur Orléans*, remarque 77, Lebrun de Charmette, II, 128.)

2. Il n'est pas sûr que ce pamphlet soit de Gerson. (*Gersonit Opera*, IV, 859.)

3. « Je Christine, qui ay plouré xi ans en l'abbaye close, etc. » (Raimond Thomassy, *Essai sur les écrits de Christine de Pisan*. p. XLII.) Ce petit poème sera publié en entier par M. Jubinal.

4. Henrici de Gorckheim propos. libr. duo, in Sibylla Francica, ed. Goldast. 1606. Voy. les autres auteurs cités par Lebrun, II, 325, et III, 7-9, 72.

Charles VII devait saisir ce moment, aller hardiment d'Orléans à Reims, mettre la main sur la couronne. Cela semblait téméraire, et n'en était pas moins facile dans le premier effroi des Anglais. Puisqu'ils avaient fait l'insigne faute de ne point sacrer encore leur jeune Henri VI, il fallait les devancer. Le premier sacré devait rester roi. C'était aussi une grande chose pour Charles VII de faire sa royale chevauchée à travers la France anglaise, de prendre possession, de montrer que partout en France le roi est chez lui.

La Pucelle était seule de cet avis, et cette folie héroïque était la sagesse même. Les politiques, les fortes têtes du conseil souriaient, ils voulaient qu'on allât lentement et sûrement, c'est-à-dire qu'on donnât aux Anglais le temps de reprendre courage. Ces conseillers donnaient tous des avis intéressés. Le duc d'Alençon voulait qu'on allât en Normandie, qu'on reconquit Alençon. Les autres demandèrent et obtinrent qu'on resterait sur la Loire, qu'on ferait le siège des petites places; c'était l'avis le plus timide, et surtout l'intérêt des maisons d'Orléans, d'Anjou, celui du Poitevin la Trémouille, favori de Charles VII.

Suffolk s'était jeté dans Jargeau; il y fut renfermé, forcé¹. Beaugency fut pris aussi, avant que lord Talbot eût pu recevoir les secours du régent que lui amenait sir Falsioff. Le connétable de Richemond, qui depuis longtemps se tenait dans ses fiefs, vint avec ses Bretons, malgré le roi, malgré la Pucelle, au secours de l'armée victorieuse².

Une bataille était imminente; Richemond venait

1. Voy. surtout dans le Procès de Révision la déposition du duc d'Alençon. Le duc voulant différer l'assaut, la Pucelle lui dit : « Ah! gentil duc, as-tu peur? ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf? » (*Notices des mss.*, t. III, p. 354.)

2. Tout cela est fort long dans le panégyrique de Richemond, par Guillaume Gruel, collection Petitot, t. VIII.

pour en avoir l'honneur. Talbot et Falstoff s'étaient réunis; mais, chose étrange qui peint et l'état du pays et cette guerre toute fortuite, on ne savait où trouver l'armée anglaise dans le désert de la Beauce, alors couverte de taillis et de broussailles. Un cerf découvrit les Anglais; poursuivi par l'avant-garde française, il alla se jeter dans leurs rangs.

Les Anglais étaient en marche, et n'avaient pas comme à l'ordinaire planté leur défense de pieux. Talbot voulait seul se battre, enragé qu'il était, depuis Orléans, d'avoir montré le dos aux Français; sire Falstoff, au contraire, qui avait gagné la bataille des Harengs, n'avait pas besoin d'une bataille pour se réhabiliter; il disait en homme sage qu'avec une armée découragée il fallait rester sur la défensive. Les gens d'armes français n'attendirent pas la fin de la dispute; ils arrivèrent au galop, et ne trouvèrent pas grande résistance¹. Talbot s'obstina à combattre, croyant peut-être se faire tuer, et ne réussit qu'à se faire prendre. La poursuite fut meurtrière; deux mille Anglais couvrirent la plaine de leurs corps. La Pucelle pleurait, à l'aspect de tous ces morts; elle pleura encore plus en voyant la brutalité du soldat, et comme il traitait les prisonniers qui ne pouvaient se racheter; l'un d'eux fut frappé si rudement à la tête qu'il tomba expirant; la Pucelle n'y tint pas, elle s'élança de cheval, souleva la tête du pauvre homme, lui fit venir un prêtre, le consola, l'aïda à mourir².

Après cette bataille de Patay (28 ou 29 juin), le moment était venu, ou jamais, de risquer l'expédi-

1. Falstoff s'enfuit, comme les autres, et fut dégradé de l'ordre de la Jarretière. Il était grand maître d'hôtel de Bedford. Sa dégradation, dont il fut au reste bientôt relevé, fut probablement un coup porté à Bedford. Voy. Grafton et le mémoire curieux que M. Berbruger prépare pour réhabiliter Falstoff.

2. « Tenendo eum in caput et consolando. » Procès ms. de la Pucelle, déposition de son page Louis de Contes.

tion de Reims. Les politiques voulaient qu'on restât encore sur la Loire, qu'on s'assurât de Cosne et de la Charité. Ils eurent beau dire cette fois; les voix timides ne pouvaient plus être écoutées. Chaque jour, affluaient des gens de toutes les provinces qui venaient au bruit des miracles de la Pucelle, ne croyaient qu'en elle, et comme elles avaient hâte de mener le roi à Reims. C'était un irrésistible élan de pèlerinage et de croisade. L'indolent jeune roi lui-même finit par se laisser soulever à cette vague populaire, à cette grande marée qui montait et poussait au nord. Roi, courtisans, politiques, enthousiastes, tous ensemble, de gré ou de force, les fols, les sages, ils partirent. Au départ, ils étaient douze mille; mais le long de la route, la masse allait grossissant; d'autres venaient, et toujours d'autres; ceux qui n'avaient pas d'armures suivaient la sainte expédition en simples jacques, tout gentilshommes qu'ils pouvaient être, comme archers, comme coutiliers.

L'armée partit de Gien le 28 juin, passa devant Auxerre, sans essayer d'y entrer; cette ville était entre les mains du duc de Bourgogne que l'on ménageait. Troyes avait une garnison mêlée de Bourguignons et d'Anglais; à la première apparition de l'armée royale, ils osèrent faire une sortie. Il y avait peu d'apparence de forcer une grande ville, si bien gardée, et cela sans artillerie. Mais comment s'arrêter à en faire le siège? Comment, d'autre part, avancer en laissant une telle place derrière soi? l'armée souffrait déjà de la faim. Ne valait-il pas mieux s'en retourner? Les politiques triomphaient.

Il n'y eut qu'un vieux conseiller armagnac, le président Maçon, qui fut d'avis contraire, qui comprit que dans une telle entreprise la sagesse était du côté de l'enthousiasme, que dans une croisade populaire, il ne fallait pas raisonner. « Quand le roi a entrepris ce voyage, dit-il, il ne l'a pas fait pour la grande puissance de gens d'armes, ni pour le grand argent

qu'il eût, ni parce que le voyage lui semblait possible; il l'a entrepris parce que Jeanne lui disait d'aller en avant et de se faire couronner à Reims, qu'il y trouverait peu de résistance, tel étant le bon plaisir de Dieu. »

La Pucelle venant alors frapper à la porte du conseil, assura que dans trois jours on pourrait entrer dans la ville. « Nous en attendrions bien six, dit le chancelier, si nous étions sûrs que vous dites vrai. — Six? vous y entrerez demain ! »

Elle prend son étendard; tout le monde la suit aux fossés; elle y jette tout ce qu'on trouve, fagots, portes, tables, solives. Et cela allait si vite que les gens de la ville crurent qu'en un moment il n'y aurait plus de fossés. Les Anglais commencèrent à s'éblouir, comme à Orléans; ils croyaient voir une nuée de papillons blancs qui voltigeaient autour du magique étendard. Les bourgeois, de leur côté, avaient grand'peur, se souvenant que c'était à Troyes que s'était conclu le traité qui déshéritait Charles VII; ils craignaient qu'on ne fit un exemple de leur ville; ils se réfugiaient déjà aux églises; ils criaient qu'il fallait se rendre. Les gens de guerre ne demandaient pas mieux. Ils parlementèrent, et obtinrent de s'en aller avec tout ce qu'ils avaient.

Ce qu'ils avaient, c'étaient surtout des prisonniers, des Français. Les conseillers de Charles VII qui dressèrent la capitulation n'avaient rien stipulé pour ces malheureux. La Pucelle y songea seule. Quand les Anglais sortirent avec leurs prisonniers garrottés, elle se mit aux portes, et s'écria : « O mon Dieu! ils ne les emmèneront pas! » Elle les retint en effet, et le roi paya leur rançon.

Maître de Troyes le 9 juillet, il fit le 15 son entrée à Reims; et le 17 (dimanche) il fut sacré. Le matin même, la Pucelle mettant, selon le précepte de l'Evan-

gile, la réconciliation avant le sacrifice, dicta une belle lettre pour le duc de Bourgogne; sans rien rappeler, sans irriter, sans humilier personne, elle lui disait avec beaucoup de tact et de noblesse : « Pardonnez l'un à l'autre de bon cœur, comme doivent faire loyaux chrétiens. »

Charles VII fut oint par l'archevêque de l'huile de la sainte ampoule qu'on apporta de Saint-Remi. Il fut, conformément au rituel antique¹, soulevé sur son siège par les pairs ecclésiastiques, servi des pairs laïques et au sacre et au repas. Puis il alla à Saint-Marcou toucher les écrouelles². Toutes les cérémonies furent accomplies, sans qu'il y manquât rien. Il se trouva le vrai roi, et le seul, dans les croyances du temps. Les Anglais pouvaient désormais faire sacrer Henri; ce nouveau sacre ne pouvait être, dans la pensée des peuples, qu'une parodie de l'autre.

Au moment où le roi fut sacré, la Pucelle se jeta à genoux, lui embrassant les jambes et pleurant à chaudes larmes. Tout le monde pleurait aussi.

On assure qu'elle lui dit : « O gentil roi, maintenant est fait plaisir de Dieu qui voulait que je fisse lever le siège d'Orléans, et que je vous amenasse en votre cité de Reims, recevoir votre saint sacre, montrant que vous êtes vrai roi, et qu'à vous doit appartenir le royaume de France. »

La Pucelle avait raison; elle avait fait et fini ce qu'elle avait à faire. Aussi, dans la joie même de cette triomphante solennité, elle eut l'idée, le presentiment peut-être, de sa fin prochaine. Lorsqu'elle entra à Reims avec le roi, et que tout le peuple venait au-devant en chantant des hymnes : « O le bon

1. Voy. Varin, *Archives de Reims*, et mes *Origines du droit*.

2. Un anonyme du ^{xiii}e siècle parle déjà de ce don transmis à nos rois par saint Marculphe. *Acta SS. ord. S. Bened.*, t. VI. M. de Reiffenberg donne la liste des auteurs qui en ont fait mention. Notes de son édition de Barante, t. IV, p. 261.

et dévot peuple! dit-elle... Si je dois mourir, je serais bien heureuse que l'on m'enterrât ici! — Jeanne, lui dit l'archevêque, où croyez-vous donc mourir? — Je n'en sais rien, où il plaira à Dieu... Je voudrais bien qu'il lui plût que je m'en allasse garder les moutons avec ma sœur et mes frères... Ils seraient si joyeux de me revoir!... J'ai fait du moins ce que Notre-Seigneur m'avait commandé de faire.» Et elle rendit grâces en levant les yeux au ciel. Tous ceux qui la virent en ce moment, dit la vieille chronique, « crurent mieux que jamais que c'estoit chose venue de la part de Dieu¹ ».

III

JEANNE EST TRAHIE ET LIVRÉE

Telle fut la vertu du sacre et son effet tout-puissant dans la France du nord, que dès lors l'expédition sembla n'être qu'une paisible prise de possession, un triomphe, une continuation de la fête de Reims. Les routes s'aplanissaient devant le roi, les villes ouvraient leurs portes et baissaient leurs pont-levis. C'était comme un royal pèlerinage de la cathédrale de Reims à Saint-Médard de Soissons, à Notre-Dame de Laon. S'arrêtant quelques jours dans chaque ville, chevauchant à son plaisir, il entra dans Château-Thierry, dans Provins, d'où, bien refait et reposé, il reprit vers la Picardie sa promenade triomphale.

Y avait-il encore des Anglais en France? on eût pu vraiment en douter. Depuis l'affaire de Patay, on n'entendait plus parler de Bedford. Ce n'était pas que l'activité ou le courage lui manquât. Mais il avait usé ses dernières ressources. On peut juger de sa détresse par un seul fait qui en dit beaucoup;

1. *Chronique de la Pucelle*, collection Petitot, t. VIII, p. 206, 207. *Notices des mss.*, t. III, p. 369, déposition de Dunois.

c'est qu'il ne pouvait plus payer son parlement, que cette cour cessa tout service, et que l'entrée même du jeune roi Henri ne put être, selon l'usage, écrite avec quelque détail sur les registres, « parce que le parchemin manquait ¹ : »

Dans une telle situation, Bedford n'avait pas le choix des moyens. Il fallut qu'il se remit à l'homme qu'il aimait le moins, à son oncle, le riche et tout-puissant cardinal de Winchester. Mais celui-ci, non moins avare qu'ambitieux, se faisait marchander et spéculait sur le retard ². Le traité ne fut conclu que le 1^{er} juillet, le surlendemain de la défaite de Patay. Charles VII entra à Troyes, à Reims; Paris était en alarmes, et Winchester était encore en Angleterre. Bedford, pour assurer Paris, appela le duc de Bourgogne. Il vint en effet, mais presque seul; tout le parti qu'en tira le régent, ce fut de le faire figurer dans une assemblée de notables, de le faire parler, et répéter encore la lamentable histoire de la mort de son père. Cela fait, il s'en alla, laissant pour tout secours à Bedford quelques hommes d'armes picards; encore fallut-il qu'en retour on lui engageât la ville de Meaux ³.

Il n'y avait d'espoir qu'en Winchester. Ce prêtre régnait en Angleterre. Son neveu, le *protecteur* Gloucester, chef du parti de la noblesse, s'était perdu à force d'imprudences et de folies. D'année en année,

1. « Ob defectum pergameni et eclipsim justiciæ. » Registre du parlement, cité dans la préface du tome XIII des *Ordonnances*, p. LXVII. « Pour escrire les plaidoiries et les arretz... plusieurs fois a convenu par nécessité...., que les greffiers.... à leurs despens aient acheté et païé le parchemin. » *Archives*, registres du parlement, samedi, 20^e jour de janvier 1431.

2. Dès le 15 juin, on presse des vaisseaux pour son passage; les conditions auxquelles il veut bien aider le roi, son neveu, ne sont réglées que le 18; le traité est du 1^{er} juillet, et le 16, le régent et le conseil de France en sont encore à prier Winchester de venir et d'amener le roi au plus vite. Voy. tous ces actes dans Rymer, 3^e éd., t. IV, p. 144-150.

3. On lui donna en outre vingt mille livres, pour payement de gens d'armes. *Archives*, Trésor des chartes, J, 249, quit-tance du 8 juillet 1429.

son influence avait diminué dans le conseil; Winchester y dominait et réduisait à rien le protecteur, jusqu'à rogner le salaire du protectorat d'année en année¹; c'était le tuer, dans un pays où chaque homme est coté strictement au taux de son traitement. Winchester, au contraire, était le plus riche des princes anglais, et l'un des grands bénéficiers du monde. La puissance suivit l'argent, comme il arrive. Le cardinal et les riches évêques de Cantorbéry, d'York, de Londres, d'Ely, de Bath, constituaient le conseil; s'ils y laissaient siéger des laïques, c'était à condition qu'ils ne diraient mot, et aux séances importantes on ne les appelait même pas. Le gouvernement anglais, comme on pouvait le prévoir dès l'avènement des Lancastre, était devenu tout épiscopal. Il y paraît aux actes de ce temps. En 1429, le chancelier ouvre le parlement par une sortie terrible contre l'hérésie².

Pour porter au plus haut point la puissance du cardinal, il fallait que Bedford fût aussi bas en France que l'était Gloucester en Angleterre, qu'il en fût réduit à appeler Winchester, et que celui-ci, à la tête d'une armée, vînt faire sacrer le jeune Henri VI. Cette armée, Winchester l'avait toute prête; chargé par le pape d'une croisade contre les hussites de Bohême, il avait sous ce prétexte engagé quelques milliers d'hommes. Le pape lui avait donné l'argent des indulgences pour les mener en Bohême; le conseil d'Angleterre lui donna encore plus d'argent

1. Turner, vol. III, p. 2-6.

2. Cette royauté des évêques se marque fortement dans un fait très peu connu. Les francs-maçons avaient été signalés dans un statut de la troisième année d'Henri VI comme formant des associations contraires aux lois, leurs chapitres annuels défendus, etc. En 1429, lorsque l'influence du protecteur Gloucester fut annulée par celle de son oncle, le cardinal, nous voyons l'archevêque de Cantorbéry former une loge de francs-maçons et s'en déclarer le chef. *The early history of free masonry in England*, by James Orchard Halliwell, London, 1840, p. 95 [lire 42, avec référence à Lawrie, 95].

pour les retenir en France¹. Le cardinal, au grand étonnement des croisés, se trouva les avoir vendus; il en fut deux fois payé, payé pour une armée qui lui servait à se faire roi.

Avec cette armée, Winchester devait s'assurer de Paris, y mener le petit Henri, l'y sacrer. Mais ce sacre n'assurait la puissance du cardinal qu'autant qu'il réussirait à décrier le sacre de Charles VII, à déshonorer ses victoires, à le perdre dans l'esprit du peuple. Contre Charles VII en France, contre Gloucester en Angleterre, il employa, comme on verra, un même moyen, fort efficace alors : un procès de sorcellerie.

Ce fut seulement le 25 juillet, lorsque depuis neuf jours Charles VII était bien et dûment sacré, que le cardinal entra avec son armée à Paris. Bedford ne perdit pas un moment; il partit avec ses troupes pour observer Charles VII². Deux fois ils furent en présence, et il y eut quelques escarmouches. Bedford craignait pour la Normandie; il la couvrit, et pendant ce temps, le roi marcha sur Paris (août).

Ce n'était pas l'avis de la Pucelle; ses voix lui disaient de ne pas aller plus avant que Saint-Denis. La ville des sépultures royales était, comme celle du sacre, une ville sainte; au delà, elle pressentait quelque chose sur quoi elle n'avait plus d'action. Charles VII eût dû penser de même. Cette inspiration de sainteté guerrière, cette poésie de croisade qui avait ému les campagnes, n'y avait-il pas danger à la mettre en face de la ville raisonneuse et pro-

1. Rymer, t. IV, p. 159, 165, etc.

2. Le défi de Bedford « A Charles de Valois » est écrit dans la langue dévote et dans les formes hypocrites qui caractérisent généralement les actes de la maison de Lancastre : « Ayez pitié et compassion du povre peuple chrestien... Prenez au pays de Brie aucune place aux champs... Et lors, si vous voulez aucune chose offrir, regardant au bien de la paix, nous laisserons et ferons tout ce que bon prince catholique peut et doit faire. » (Monstrelet, t. V, p. 241, 7 août.)

saïque, du peuple moqueur, des scolastiques et des cabochiens?

L'entreprise était imprudente. Une telle ville ne s'emporte pas par un coup de main; on ne la prend que par les vivres; or les Anglais étaient maîtres de la Seine par en haut et par en bas. Ils étaient en force, et soutenus par bon nombre d'habitants qui s'étaient compromis pour eux. On faisait d'ailleurs courir le bruit que les Armagnacs venaient détruire, raser la ville.

Les Français emportèrent néanmoins un boulevard. La Pucelle descendit dans le premier fossé; elle franchit le dos d'âne qui séparait ce fossé du second. Là, elle s'aperçut que ce dernier, qui ceignait les murs, était rempli d'eau. Sans s'inquiéter d'une grêle de traits qui tombaient autour d'elle, elle cria qu'on apportât des fascines, et cependant de sa lance elle sondait la profondeur de l'eau. Elle était là presque seule, en butte à tous les traits; il en vint un qui lui traversa la cuisse. Elle essaya de résister à la douleur et resta pour encourager les troupes à donner l'assaut. Enfin, perdant beaucoup de sang, elle se retira à l'abri dans le premier fossé; jusqu'à dix ou onze heures du soir on ne put la décider à revenir. Elle paraissait sentir que cet échec solennel sous les murs mêmes de Paris devait la perdre sans ressource.

Quinze cents hommes avaient été blessés dans cette attaque, qu'on l'accusait à tort d'avoir conseillée. Elle revint, maudite des siens, comme des ennemis. Elle ne s'était pas fait scrupule de donner l'assaut le jour de la Nativité de Notre-Dame (8 septembre); la pieuse ville de Paris en avait été fort scandalisée¹.

1. Ici la violence du Bourgeois est amusante : « Etoient pleins de si grant maleur et de si malle créance, que, pour ledit d'une créature qui estoit en forme de femme avec eulx, qu'on nommoit la Pucelle (que c'estoit? Dieu le scet), le jour de la Nativité Notre-Dame firent conjuration... de celui jour assaillir Paris... » *Journal du Bourgeois de Paris*, éd. Buchon, p. 395.

La cour de Charles VII l'était encore plus. Les libertins, les politiques, les dévots aveugles de la lettre, ennemis jurés de l'esprit, tous se déclarent bravement contre l'esprit, le jour où il semble faiblir. L'archevêque de Reims, chancelier de France, qui n'avait jamais été bien pour la Pucelle, obtint, contre son avis, que l'on négocierait. Il vint à Saint-Denis demander une trêve; peut-être espérait-il en secret gagner le duc de Bourgogne, alors à Paris.

Mal voulue, mal soutenue, la Pucelle fit pendant l'hiver les sièges de Saint-Pierre-le-Moustier et de la Charité. Au premier, presque abandonnée¹, elle donna pourtant l'assaut et emporta la ville. Le siège de la Charité traîna, languit et une terreur panique dispersa les assiégeants.

Cependant les Anglais avaient décidé le duc de Bourgogne à les aider sérieusement. Plus il les voyait faibles, plus il avait l'espoir de garder les places qu'il pourrait prendre en Picardie. Les Anglais, qui venaient de perdre Louviers, se mettaient à sa discrétion. Ce prince, le plus riche de la chrétienté, n'hésitait plus à mettre de l'argent et des hommes dans une guerre dont il espérait avoir le profit. Pour quelque argent il gagna le gouverneur de Soissons. Puis il assiégea Compiègne, dont le gouverneur était aussi un homme fort suspect. Mais les habitants étaient trop compromis dans la cause de Charles VII pour laisser livrer leur ville. La Pucelle vint s'y jeter. Le jour même, elle fit une sortie et faillit surprendre les assiégeants. Mais ils furent remis

1. Lorsqu'on eut sonné la retraite, Daulon aperçut la Pucelle à l'écart avec les siens, « et lui demanda qu'elle faisoit là ainsi seule, pourquoy elle ne se retyroit comme les autres; laquelle, après ce qu'elle eust osté sa salade de dessus sa tête, lui respondit qu'elle n'estoit point seule, et que encore avoit-elle en sa compagnie cinquante mille de ses gens, et que d'illec ne se partiroit, jusque ad ce qu'elle eût prinse ladite ville. Il dict il qui parle que à celle heure, quelque chose qu'elle dict, n'avoit pas avec elle plus de quatre ou cinq hommes. » Déposition de Daulon, *Notices des mss.*, III, 370.

en un moment et poussèrent vivement les assiégés jusqu'au boulevard, jusqu'au pont. La Pucelle, restée en arrière pour couvrir la retraite, ne put rentrer à temps, soit que la foule obstruât le pont, soit qu'on eût déjà fermé la barrière. Son costume la désignait; elle fut bientôt entourée, saisie, tirée à bas de cheval. Celui qui l'avait prise, un archer picard, selon d'autres le bâtard de Vendôme, la vendit à Jean de Luxembourg. Tous, Anglais, Bourguignons, virent avec étonnement que cet objet de terreur, ce monstre, ce diable, n'était après tout qu'une fille de dix-huit ans.

Qu'il en dût advenir ainsi, elle le savait d'avance; cette chose cruelle était infaillible, disons-le, nécessaire. Il fallait qu'elle souffrît. Si elle n'eût pas eu l'épreuve et la purification suprême, il serait resté sur cette sainte figure des ombres douteuses parmi les rayons; elle n'eût pas été dans la mémoire des hommes *La Pucelle d'Orléans*.

Elle avait dit en parlant de la délivrance d'Orléans et du sacre de Reims : « C'est pour cela que je suis née. » Ces deux choses accomplies, sa sainteté était en péril.

Guerre, sainteté, deux mots contradictoires; il semble que la sainteté soit tout l'opposé de la guerre, qu'elle soit plutôt l'amour et la paix. Quel jeune courage se mêlera aux batailles sans partager l'ivresse sanguinaire de la lutte et de la victoire?... Elle disait à son départ qu'elle ne voulait se servir de son épée pour tuer personne. Plus tard, elle parle avec plaisir de l'épée qu'elle portait à Compiègne, « excellente, dit-elle, pour frapper d'estoc et de taille¹ ». N'y a-t-il pas là l'indice d'un changement? la sainte devenait un capitaine. Le duc d'Alençon dit qu'elle avait une singulière aptitude pour l'arme moderne, l'arme meurtrière, celle de l'artillerie. Chef de sol-

1. « Bonus ad dandum de bonnes buffes et de bons torchons. » Procès ms. 27 februaril 1431.

dates indisciplinables, sans cesse affligée, blessée de leurs désordres, elle devenait rude et colérique, au moins pour les réprimer. Elle était surtout impitoyable pour les femmes de mauvaise vie qu'ils traînaient après eux. Un jour, elle frappa de l'épée de sainte Catherine, du plat de l'épée seulement, une de ces malheureuses. Mais la virginale épée ne soutint pas le contact; elle se brisa, et ne se laissa reforge jamais ¹.

Peu de temps avant d'être prise, elle avait pris elle-même un partisan bourguignon, Franquet d'Aras, un brigand exécré dans tout le nord. Le bailli royal le réclama pour le pendre. Elle le refusa d'abord, pensant l'échanger; puis, elle se décida à le livrer à la justice ². Il méritait cent fois la corde; néanmoins d'avoir livré un prisonnier, consenti à la mort d'un homme, cela dut altérer, même aux yeux des siens, son caractère de sainteté.

Malheureuse condition d'une telle âme tombée dans les réalités de ce monde! elle devait chaque jour perdre quelque chose de soi. Ce n'est pas impunément qu'on devient tout à coup riche, noble, honoré, l'égal des seigneurs et des princes. Ce beau costume, ces lettres de noblesse, ces grâces du roi, tout cela aurait sans doute à la longue altéré sa simplicité héroïque. Elle avait obtenu pour son village l'exemption de la taille, et le roi avait donné à l'un de ses frères la prévôté de Vaucouleurs.

Mais le plus grand péril pour la sainte, c'était sa sainteté même, les respects du peuple, ses adorations. A Lagny, on la pria de ressusciter un enfant. Le comte d'Armagnac lui écrivit pour lui demander

1. Voy. la déposition du duc d'Alençon, et Jean Chartier, éd. Godefroy, p. 29, 42.

2. « Elle fut consentante de le faire mourir... pour ce qu'il confessast estre meurtrier, larron et traistre. » (Interrogatoire du 14 mars 1431.)

de décider lequel des papes il fallait suivre ¹. Si l'on s'en rapportait à sa réponse (peut-être falsifiée), elle aurait promis de décider à la fin de la guerre, se fiant à ses voix intérieures pour juger l'autorité elle-même.

Et pourtant ce n'était pas orgueil. Elle ne se donna jamais pour sainte; elle avoua souvent qu'elle ignorait l'avenir. On lui demanda la veille d'une bataille si le roi la gagnerait; elle dit qu'elle n'en savait rien. A Bourges, des femmes la priant de toucher des croix et des chapelets, elle se mit à rire et dit à la dame Marguerite, chez qui elle logeait : « Touchez-les vous-même; ils seront tout aussi bons ². »

C'était, nous l'avons dit, la singulière originalité de cette fille, le bon sens dans l'exaltation. Ce fut aussi, comme on verra, ce qui rendit ses juges implacables. Les scolastiques, les raisonneurs qui la haïssaient comme inspirée, furent d'autant plus cruels pour elle, qu'ils ne purent la mépriser comme folle et que souvent elle fit taire leurs raisonnements devant une raison plus haute.

Il n'était pas difficile de prévoir qu'elle périrait. Elle s'en doutait bien elle-même. Dès le commencement, elle avait dit : « Il me faut employer; je ne durerai qu'un an, ou guère plus. » Plusieurs fois, s'adressant à son chapelain, frère Pasquerel, elle répéta : « S'il faut que je meure bientôt, dites de ma part au roi, notre seigneur, qu'il fonde des chapelles où l'on prie pour le salut de ceux qui seront morts pour la défense du royaume ³. »

Ses parents lui ayant demandé, quand ils la revirent à Reims, si elle n'avait donc peur de rien : « Je ne crains rien, dit-elle, que la trahison ⁴. »

1. Dans Berriat-Saint-Prix, p. 337 [lire 339], et dans Buchon, p. 539, édition de 1838.

2. Procès de Révision, déposition de Marguerite la Touroulde.

3. Procès de Révision, déposition de frère Jean Pasquerel.

4. Procès de Révision, déposition de Spinal.

Souvent, à l'approche du soir, quand elle était en campagne, s'il se trouvait là quelque église, surtout de moines mendiants, elle y entraît volontiers et se mêlait avec les petits enfants qu'on préparait à la communion. Si l'on en croit une ancienne chronique, le jour même qu'elle devait être prise, elle alla communier à l'église Saint-Jacques de Compiègne, elle s'appuya tristement contre un des piliers, et dit aux bonnes gens et aux enfants qui étaient là en grand nombre : « Mes bons amis et mes chers enfants, je vous le dis avec assurance, il y a un homme qui m'a vendue; je suis trahie et bientôt je serai livrée à la mort. Priez Dieu pour moi, je vous supplie; car je ne pourrai plus servir mon roi ni le noble royaume de France ¹. »

Il est probable que la Pucelle fut marchandée, achetée, comme on venait d'acheter Soissons. Les Anglais en auraient donné tout l'or du monde, dans un moment si critique, lorsque leur jeune roi débarquait en France. Mais les Bourguignons voulaient l'avoir, et ils l'eurent; c'était l'intérêt, non seulement du duc, du parti bourguignon en général, mais directement celui de Jean de Ligny, qui s'empressa d'acheter la prisonnière.

Que la Pucelle fût tombée entre les mains d'un noble seigneur de la maison de Luxembourg, d'un vassal du chevaleresque duc de Bourgogne ², du bon duc, comme on disait, c'était une grande épreuve pour la chevalerie du temps. Prisonnière de guerre, fille, si jeune fille, vierge surtout, parmi de loyaux chevaliers, qu'avait-elle à craindre ³? On ne parlait que de chevalerie, de protection des dames et da-

1. Barante, d'après les *Chroniques de Bretagne*.

2. « Laquelle icelui duc alla voir au logis où elle estoit, et parla à elle aucunes paroles, dont je ne suis mie bien recors, jà soit ce que j'y estois présent. » (Monstrelet, V, 294.)

3. Voy. ce que j'ai dit plus haut sur l'influence des femmes au moyen âge, sur Héloïse, sur Blanche de Castille, sur Laure, etc.

moiselles affligées; le maréchal Boucicaut venait de fonder un ordre qui n'avait pas d'autre objet¹. D'autre part, le culte de la Vierge, toujours en progrès dans le moyen âge, étant devenu la religion dominante², la virginité semblait devoir être une sauvegarde inviolable.

Pour expliquer ce qui va suivre, il faut faire connaître le désaccord singulier qui existait alors entre les idées et les mœurs, il faut, quelque choquant que puisse être le contraste, placer en regard du trop sublime idéal, en face de la Pucelle, les basses réalités de l'époque; il faut (j'en demande pardon à la chaste fille qui fait le sujet de ce récit) descendre au fond de ce monde de convoitise et de concupiscence. Si nous ne le connaissions pas tel qu'il fut, nous ne pourrions comprendre comment les chevaliers livrèrent celle qui semblait la chevalerie vivante, comment, sous ce règne de la Vierge, la Vierge apparut pour être méconnue si cruellement.

La religion de ce temps-là, c'est moins la Vierge que la femme; la chevalerie, c'est celle du petit Jehan de Saintré³; seulement le roman est plus chaste que l'histoire.

1. « Font à scavoir les treize chevaliers compaignons, portanz en leur devise l'escu verd à la Dame blanche, premièrement, pourceque tout chevalier est tenu de droict de vouloir garder et défendre l'honneur, l'estat, les biens, la renommée et la louange de toutes dames et damoiselles, etc. » *Livre des faicts du maréchal de Boucicault*, collection Petitot, VI, 507.

2. Les fêtes de la Vierge vont toujours se multipliant : Annonciation, Présentation, Assomption, etc. Dans l'origine, sa fête principale est la *Purification*; au *xiii^e* siècle, elle a si peu besoin d'être purifiée, que la Conception immaculée triomphe de toute opposition et devient presque un dogme. M. Didron a remarqué que la Vierge, d'abord vieille dans les peintures des catacombes, rajeunit peu à peu dans le moyen âge. Voy. son *Iconographie chrétienne*. — Dès le *xvii^e* siècle, la Vierge perd beaucoup; on se moqua de l'ambassadeur du roi d'Espagne, qui de la part du roi son maître, demandait à Louis XIV d'admettre la Conception immaculée.

3. Voy. le tome IV de notre *Histoire de France*.

Les princes donnent l'exemple. Charles VII reçoit Agnès en présent de la mère de sa femme, de la vieille reine de Sicile; mère, femme, maîtresse, il les mène avec lui, tout le long de la Loire, en douce intelligence.

Les Anglais, plus sérieux, ne veulent d'amour que dans le mariage; Glocester épouse Jacqueline; parmi les dames de Jacqueline, il en remarque une, belle et spirituelle, il l'épouse aussi¹.

Mais la France, mais l'Angleterre, en cela, comme en tout, le cèdent de beaucoup à la Flandre², au comte de Flandre, au grand duc de Bourgogne. La légende expressive des Pays-Bas est celle de la fameuse comtesse qui mit au monde trois cent soixante-cinq enfants³. Les princes du pays, sans aller jus-

1. Selon quelques-uns, cette dame était déjà sa maîtresse; quoi qu'il en soit, le fait de la bigamie est incontestable. (Cf. Lingard, Turner, etc.)

2. J'ai caractérisé déjà cette grasse et molle Flandre. J'ai dit comment, avec sa coutume féminine, elle a sans cesse passé d'un maître à l'autre, convolé de mari en mari. Les Flamandes ont souvent fait comme la Flandre. Les divorces sont communs dans ce pays (Quételet, *Recherches*, 1822, p. 101). Sous ce point de vue, l'histoire de Jacqueline est fort curieuse; la vaillante comtesse aux quatre maris, qui défendit ses domaines contre le duc de Bourgogne, ne se garda pas si bien elle-même. Elle finit par troquer la Hollande contre un dernier époux. Retirée avec lui dans un vieux donjon, elle s'amusait, dit-on, tout en tirant au perroquet, à jeter dans les fossés des cruches, bien vidées, par-dessus sa tête. On assure qu'une de ces cruches retirées des fossés portait une inscription de quatre vers, dont voici le sens : « Sachez que dame Jacqueline, ayant bu une seule fois dans cette cruche, la jeta par-dessus sa tête dans le fossé où elle disparut. » (Reiffenberg, notes sur Barante, IV, 396; voy. les *Archives du nord de la France*, t. IV, 1^{re} livraison, d'après un ms. de la bibl. de l'Université de Louvain, et le travail que prépare M. Van Ertborn.) — Le 1^{er} décembre 1424, Jacqueline fit exposer les causes de nullité de son mariage avec le duc de Brabant : « Doudit mariage et alliance sentoît sa conscience blechie, se estoit confiessée et l'en avoit estet baillie absolution, moyennant XII cr. couronnes à donner en amonsnes et en penance de corps que elle avoit accomplit. » *Particularités curieuses sur Jacqueline de Bavière*, p. 76, in-8, Mons, 1838.

3. *Art de vérifier les dates*, Hollande, année 1276, III, 184 [lire 204].

que-là, semblent du moins essayer d'approcher. Un comte de Clèves a soixante-trois bâtards¹. Jean de Bourgogne, évêque de Cambrai, officie pontificalement avec ses trente-six bâtards et fils de bâtards qui le servent à l'autel².

Philippe le Bon n'eut que seize bâtards³, mais il n'eut pas moins de vingt-sept femmes, trois légitimes et vingt-quatre maîtresses⁴. Dans ces tristes années de 1429 et 1430, pendant cette tragédie de la Pucelle, il était tout entier à la joyeuse affaire de son troisième mariage. Cette fois, il épousait une infante de Portugal, Anglaise par sa mère, Philippa de Lancastre⁵. Aussi les Anglais eurent beau lui donner le commandement de Paris⁶, ils ne purent le retenir; il avait hâte de laisser ce pays de famine, de retourner en Flandre, d'y recevoir sa jeune épouse. Les actes, les cérémonies, les fêtes, célébrées, interrompues, reprises, remplirent des mois entiers. A Bruges surtout, il y eut des galas inouïs, de fabuleuses réjouissances, des prodigalités insensées, à ruiner tous les seigneurs; et les bourgeois les éclipsaient. Les dix-sept nations qui avaient leurs comp-

1. *Ibidem*, Clèves, III, 184. La partie relative aux Pays-Bas est, comme on le sait maintenant, du chanoine Ernst, le savant auteur de *l'Histoire du Limbourg*, éditée par M. Lavalleye, Liège, 1837.

2. Reiffenberg, *Hist. de la Toison d'or*, p. xxv [lire xxiv] de l'introduction.

3. Il reste je ne sais combien de lettres et d'actes de cet excellent prince, relativement aux nourritures de bâtards, pensions de mères et nourrices, etc. (Voy. particulièrement *Archives de Lille*, chambre de comptes, inventaire, t. VIII.)

4. Reiffenberg, *Histoire de la Toison d'or*, introd., p. xxv [lire xxiv].

5. Le père était le brave bâtard Jean I^{er}, qui venait de fonder en Portugal une nouvelle dynastie, comme le bâtard Transtamare en Castille. C'était le beau temps des bâtards. L'habile et hardi Dunois avait déclaré à douze ans qu'il n'était pas le fils du riche et ridicule Canny, qu'il ne voulait pas de sa succession, qu'il s'appelait le « bâtard d'Orléans ».

6. Les Anglais semblent y avoir été forcés : « Fut par les Parisiens requis au duc de Bourgogne qu'il lui plût à entreprendre le gouvernement de Paris. » (Monstrelet, V, 264.)

toirs à Bruges, y étalèrent les richesses du monde. Les rues étaient tendues des beaux et doux tapis de Flandre. Pendant huit jours et huit nuits coulaient les vins à flot, les meilleurs; un lion de pierre versait le vin du Rhin, un cerf celui de Beaune, une licorne, aux heures des repas, lançait l'eau de rose et le malvoisie ¹.

Mais la splendeur de la fête flamande, c'étaient les Flamandes, les triomphantes beautés de Bruges, telles que Rubens les a peintes dans sa Madeleine de la Descente de croix. La Portugaise ne dut pas prendre plaisir à voir ses nouvelles sujettes. Déjà l'Espagnole Jeanne de Navarre s'était dépitée en les voyant, et elle avait dit malgré elle : « Je ne vois ici que des reines ². »

Le jour de son mariage (10 janvier 1430), Philippe le Bon institua l'ordre de la Toison d'or ³, « conquise par Jason », et il prit la conjugale et rassurante devise : « Autre n'auray. »

La nouvelle épouse s'y fia-t-elle? Cela est douteux. Cette toison de Jason, ou de Gédéon ⁴ (comme l'Eglise se hâta de la baptiser), était, après tout, la toison d'or, elle rappelait ces flots dorés, ces ruisselantes chevelures d'or que Van Eyck, le grand peintre de Philippe le Bon ⁵, jette amoureusement sur les épaules

1. Monstrelet, V, 275, etc.

2. Voyez t. III de notre *Histoire*.

3. L'allégorisme absurde du x^e siècle crut voir dans l'ordre de la Toison le triomphe des drapiers de Flandre. Il n'y avait pourtant pas moyen de s'y tromper. Le galant fondateur joignait à la toison un collier de pierres à feu, avec ce mot : *Ante ferit quam flamma micat*. On y chercha vingt sens; il n'y en a qu'un. La Jarretière d'Angleterre avec sa devise prude, la Rose de Savoie, ne sont pas plus obscures.

4. Plus tard encore, le prince vieillissant, on fit de Jason Josué (Reiffenberg, *Histoire de la Toison d'or*, p. xxii-xxiv [lire xxvii]). J'insiste ailleurs sur l'importance politique de cet ordre.

5. Je parle au t. V de mon *Histoire de la révolution* que ce grand homme fit dans les arts. Il fut valet de chambre, puis conseiller de Philippe le Bon. Il faisait partie de l'ambassade qui alla chercher l'infante Isabelle en Portugal. Voy. la

de ses saintes. Tout le monde vit dans l'ordre nouveau le triomphe de la beauté blonde, de la beauté jeune, florissante du Nord, en dépit des sombres beautés du Midi. Il semblait que le prince flamand, consolant les Flamandes, leur adressait ce mot à double entente : « Autre n'auray. »

Sous ces formes chevaleresques, gauchement imitées des romans, l'histoire de la Flandre en ce temps n'en est pas moins comme une fougueuse kermesse, joyeuse et brutale. Sous prétexte de tournois, de pas d'armes, de banquets de la Table ronde, ce ne sont que galanteries, amours faciles et vulgaires, interminables bombances¹. La vraie devise de l'époque est celle que le sire de Ternant osa prendre aux joutes d'Arras : « Que j'aie de mes désirs assouvisance, et jamais d'autre bien² ! »

Ce qui pouvait surprendre, c'est que parmi les fêtes folles, les magnificences ruineuses, les affaires du comte de Flandre semblaient n'en aller que mieux. Il avait beau donner, perdre, jeter, il lui en venait toujours davantage. Il allait grossissant et s'arrondissant de la ruine générale. Il n'y eut d'obstacle qu'en Hollande; mais il acquit sans grande peine les positions dominantes de la Somme et de la Meuse, Namur, Péronne. Les Anglais, outre Péronne, lui mirent entre les mains Bar-sur-Seine, Auxerre, Meaux, les avenues de Paris, enfin Paris même.

Bonheur sur bonheur; la fortune allait le chargeant et le surchargeant. Il n'avait pas le temps de respirer. Elle fit tomber au pouvoir d'un de ses vassaux la Pucelle, ce précieux gage que les Anglais auraient acheté à tout prix. Et au même moment, sa

relation, dans les *Documents inédits* publiés par M. Gachard, II, 63-91.

1. La fête des mangeurs et buveurs a été célébrée encore en 1840 à Dilbeck et Zelick. On y donne en prix une dent d'argent au meilleur mangeur, un robinet d'argent au meilleur buveur.

2. Note de Reiffenberg sur Barante, V, 264.

situation se compliquant d'un nouveau bonheur, la succession du Brabant s'ouvrit, mais il ne pouvait la recueillir, s'il ne s'assurait de l'amitié des Anglais.

Le duc de Brabant parlait de se remarier, de se faire des héritiers. Il mourut à point pour le duc de Bourgogne¹. Celui-ci avait à peu près tout ce qui entoure le Brabant, je veux dire la Flandre, le Hainaut, la Hollande, Namur et le Luxembourg. Il lui manquait la province centrale, la riche Louvain, la dominante Bruxelles. La tentation était forte. Aussi ne fit-il aucune attention aux droits de sa tante², de laquelle pourtant il tenait les siens; il immola même les droits de ses pupilles, son propre honneur, sa probité de tuteur³. Il mit la main sur le Brabant. Pour le garder, pour terminer les affaires de Hollande et de Luxembourg, pour repousser les Liégeois qui venaient assiéger Namur⁴, il fallait rester bien avec les Anglais, c'est-à-dire livrer la Pucelle.

Philippe le Bon était un bon homme, selon les idées vulgaires, tendre de cœur, surtout aux femmes, bon fils, bon père, pleurant volontiers. Il pleura les morts d'Azincourt; mais sa ligue avec les Anglais fit plus de morts qu'Azincourt. Il versa des torrents de larmes sur la mort de son père, puis, pour le venger, des torrents de sang. Sensibilité, sensualité, ces deux choses vont souvent ensemble. Mais la sensualité, la concupiscence, n'en sont pas moins

1. Mort le 4 août, selon l'*Art de vérifier les dates*, le 8, selon Meyer. Il négociait avec René d'Anjou, héritier de Lorraine, pour épouser sa fille.

2. Marguerite de Bourgogne, comtesse de Hainaut, fille de Philippe le Hardi et de Marguerite de Flandre, par laquelle l'héritage féminin de Brabant était venu dans la maison de Bourgogne.

3. La mère de Charles et de Jean de Bourgogne (fils du comte de Nevers, tué à Azincourt) s'était remariée à Philippe le Bon en 1424, et il partageait avec elle la garde noble de ses deux beaux-fils. Sur la spoliation de la maison de Nevers, voy. surtout Bibl. royale, mss., fonds Saint-Victor, n° 1080, fol. 53-96.

4. Monstrelet, V, 298, août 1430.

cruelles dans l'occasion. Que l'objet désiré recule, que la concupiscence le voie fuir et se dérober à ses prises, alors elle tourne à la furie aveugle... Malheur à ce qui fait obstacle!... L'école de Rubens, dans ses bacchanales païennes, mêle volontiers des tigres aux satyres ¹ : « Lust hard by hate ². »

Celui qui tenait la Pucelle entre ses mains, Jean de Ligny, vassal du duc de Bourgogne, se trouvait justement dans la même situation que son suzerain. Il était, comme lui, dans un moment de cupidité, d'extrême tentation. Il appartenait à la glorieuse maison de Luxembourg; l'honneur d'être parent de l'empereur Henri VII et du roi Jean de Bohême valait bien qu'on le ménagât; mais Jean de Ligny était pauvre; il était cadet de cadet ³. Il avait eu l'industrie de se faire nommer seul héritier par sa tante, la riche dame de Ligny et de Saint-Pol ⁴. Cette donation, fort attaquable, allait lui être disputée par son frère aîné. Dans cette attente, Jean était le docile et tremblant serviteur du duc de Bourgogne, des Anglais, de tout le monde. Les Anglais le pressaient de leur livrer la prisonnière, et ils auraient fort bien pu la prendre dans la tour de Beaulieu en Picardie où il l'avait déposée. D'autre part, s'il la laissait prendre, il se perdait auprès du duc de Bourgogne, son suzerain, son juge dans l'affaire de la succession, et qui par conséquent pouvait le ruiner d'un seul mot. Provisoirement il l'envoya à son château de Beaurevoir, près Cambrai, sur terre d'Empire.

Les Anglais, exaspérés de haine et d'humiliation,

1. Voy. entre autres tableaux, un Jordaens qui appartient à M. Panckoucke.

2. Milton, *Paradise lost*, I, 417.

3. Il était le troisième fils de Jean, seigneur de Beaurevoir, qui, lui-même, était fils puîné de Guy, comte de Ligny.

4. La mort de la tante était imminente; elle eut lieu en 1491. (Voy. l'Art de vérifier les dates, comtes de Saint-Pol, II, 780.)

pressaient, menaçaient. Leur rage était telle contre la Pucelle, que, pour en avoir dit du bien, une femme fut brûlée vive¹. Si la Pucelle n'était elle-même jugée et brûlée comme sorcière, si ses victoires n'étaient rapportées au démon, elles restaient des miracles dans l'opinion du peuple, des œuvres de Dieu; alors Dieu était contre les Anglais, ils avaient été bien et loyalement battus : donc leur cause était celle du diable; dans les idées du temps, il n'y avait pas de milieu. Cette conclusion, intolérable pour l'orgueil anglais, l'était bien plus encore pour un gouvernement d'évêques, comme celui de l'Angleterre, pour le cardinal qui dirigeait tout.

Winchester avait pris les choses en main dans un état presque désespéré. Gloucester étant annulé en Angleterre, Bedford en France, il se trouvait seul. Il avait cru tout entraîner en amenant le jeune roi à Calais (23 avril), et les Anglais ne bougeaient pas. Il avait essayé de les piquer d'honneur en lançant une ordonnance : « contre ceux qui ont peur des enchantements de la Pucelle² ». Cela n'eut aucun effet. Le roi restait à Calais, comme un vaisseau échoué. Winchester devenait éminemment ridicule. Après avoir réduit la croisade de Terre sainte³ à celle de Bohême, il s'en était tenu à la croisade de Paris. Le belliqueux prélat, qui s'était fait fort d'officier en vainqueur à Notre-Dame et d'y sacrer son pupille, trouvait tous les chemins fermés; de Compiègne, l'ennemi lui barrait la route de Picardie, de Louviers celle de Normandie. Cependant la guerre traînait, l'argent s'écoulait⁴, la croisade se perdait

1. « Elle disoit... que dame Jehanne... estoit bonne. » *Journal du Bourgeois de Paris*, p. 411, édition 1827.

2. « Contra terrificatos incantationibus Puellæ. » (Rymer, t. IV, pars IV, p. 160, 165, 3 mai, 12 décembre 1430.)

3. Projetée par Henri V.

4. Quoique le cardinal se fit donner beaucoup d'argent, il y mettait aussi beaucoup du sien. Un chroniqueur assure que le couronnement se fit à ses frais; il fit aussi sans doute

en fumée. Le diable apparemment s'en mêlait; le cardinal ne pouvait se tirer d'affaire qu'en faisant le procès au Malin, en brûlant cette diabolique Pucelle.

Il fallait l'avoir, la tirer des mains des Bourguignons. Elle avait été prise le 23 mai; le 26, un message part de Rouen, au nom du vicaire de l'inquisition, pour sommer le duc de Bourgogne et Jean de Ligny de livrer cette femme suspecte de sorcellerie. L'inquisition n'avait pas grande force en France; son vicaire était un moine, fort peureux, un dominicain, et sans doute, comme les autres Mendiants, favorable à la Pucelle. Mais il était à Rouen sous la terreur du tout-puissant cardinal, qui lui tenait l'épée dans les reins. Le cardinal venait de nommer capitaine de Rouen un homme d'exécution, un homme à lui, lord Warwick, gouverneur d'Henri¹. Warwick avait deux charges fort diverses à coup sûr, mais toutes deux de haute confiance, la garde du roi et celle de l'ennemie du roi, l'éducation de l'un, la surveillance du procès de l'autre².

La lettre du moine était une pièce de peu de poids, on fit écrire en même temps l'Université. Il semblait difficile que les universitaires aidassent de

les avances nécessaires au procès : — « ... Magnificis suis sumtibus in regem Franciæ... coronari. » *Hist. Croyland. contin, apud Gale. Angl. script. I, 516.*

1. Le petit Henri VI dit dans son ordonnance : « Nous avons choisi le comte de Warwick... » *ad nos erudiendum... in et de bonis moribus, literatura, idiomate vario, nutritura et facia...* » Rymer, t. IV, pars IV, 1 junii 1428. — Ce *molle atque facetum* qu'Horace attribue à Virgile, comme le don suprême de la grâce, semble un peu étrange, appliqué, comme il l'est ici, au rude geôlier de la Pucelle. Il semble au reste n'avoir guère été plus doux pour son élève; la première chose qu'il stipule en acceptant la charge de gouverneur, c'est le droit de châtier. Voy. les articles qu'il présenta au conseil, Turner, II, 508.

2. Voy. Commission pour faire revue du comte de Warwick, capitaine des château, ville et pont de Rouen, et d'une lance à cheval, quatorze à pied et quarante-cinq archers, pour la sûreté du château, etc. Archives du royaume, K, 63, 22 mars 1430.

bon cœur un procès d'inquisition papale, au moment où ils allaient guerroyer à Bâle contre le pape pour l'épiscopat. Winchester lui-même, chef de l'épiscopat anglais, devait préférer un jugement d'évêques, ou, s'il pouvait, faire agir ensemble évêques et inquisiteurs. Or, il avait justement à sa suite et parmi ses gens, un évêque très propre à la chose, un évêque mendiant qui vivait à sa table, et qui assurément jugerait ou jurerait tant qu'on en aurait besoin.

Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, n'était pas un homme sans mérite. Né à Reims ¹, tout près du pays de Gerson, c'était un docteur fort influent de l'Université, un ami de Clémengis, qui nous assure qu'il était « bon et bienfaisant ² ». Cette bonté ne l'empêcha pas d'être l'un des plus violents dans le violent parti cabochien. Comme tel, il fut chassé de Paris en 1413. Il y rentra avec le duc de Bourgogne, devint évêque de Beauvais, et sous la domination anglaise, il fut élu par l'Université conservateur de ses privilèges. Mais l'invasion de la France du nord par Charles VII, en 1429, devint funeste à Cauchon; il voulut retenir Beauvais dans le parti anglais, et fut chassé par les habitants. Il ne s'amusa pas à Paris, près du triste Bedford, qui ne pouvait payer le zèle; il alla où étaient la richesse et la puissance, en Angleterre, près du cardinal Winchester. Il se fit Anglais, il parla anglais. Winchester sentit tout le parti qu'il pouvait tirer d'un tel homme; il se l'attacha en faisant pour lui autant et plus qu'il n'avait jamais pu espérer. L'archevêque de Rouen venait d'être

1. Voy. sur Cauchon, Du Boulay, *Historia Univers. Parisiensis*, 912. — Le Bourguignon Chastellain, éd. Buchon, 1836, p. 66, l'appelle : « Très-noble et solempnel clerc. » Nous avons parlé ailleurs de son extrême dureté pour les gens d'Eglise du parti contraire. Voy. le *Religieux de Saint-Denis*, mss. Baluze, Bibl. royale, tome dernier, folio 176.

2. Voy. aussi la lettre que Clémengis lui adresse, avec ce titre : « Contractus amicitiae mutae. » Nicol. de Clemang. epistolæ, II, 323. Voy. aussi l'Introd. de Quicherat.

transféré ailleurs¹; il le recommanda au pape pour ce grand siège². Mais ni le pape ni le chapitre ne voulaient de Cauchon; Rouen, alors en guerre avec l'Université de Paris³, ne pouvait prendre pour archevêque un homme de cette Université. Tout fut suspendu; Cauchon, en présence de cette magnifique proie, resta bouche bée, espérant toujours que l'invincible cardinal écarterait les obstacles, plein de dévotion en lui et n'ayant plus d'autre dieu.

Il se trouvait fort à point que la Pucelle avait été prise sur la limite du diocèse de Cauchon, non pas, il est vrai, dans le diocèse même, mais on espéra faire croire qu'il en était ainsi. Cauchon écrivit donc, comme juge ordinaire, au roi d'Angleterre, pour réclamer ce procès; et, le 12 juin, une lettre royale fit savoir à l'Université que l'évêque et l'inquisiteur jugeraient ensemble et concurremment. Les procédures de l'inquisition n'étaient pas les mêmes que celles des tribunaux ordinaires de l'Eglise. Il n'y eut pourtant aucune objection. Les deux justices voulant bien agir ainsi de connivence, une seule difficulté restait : l'inculpée était toujours entre les mains des Bourguignons.

L'Université se mit en avant; elle écrivit de nouveau au duc de Bourgogne, à Jean de Ligny (14 juillet). Cauchon, dans son zèle, se faisant l'agent des Anglais, leur courrier, se chargea de porter lui-même la lettre⁴, et la remit aux deux ducs. En même temps il leur fit une sommation comme évêque, à

1. *Gallia christiana*, XI, 87-88.

2. « Litteræ directæ Domino Summo Pontifici pro translatione D. Petri Cauchon, episcopi Belvacensis, ad ecclesiam metropolitanam Rothomagensis. » Rymer, t. IV, pars IV, p. 152, 15 décembre 1429.

3. Voy. la remontrance de Rouen contre l'Université. Chéruel, 167.

4. Cauchon recevait des Anglais cent sols par jour, d'après sa quittance (communiquée par M. Jules Quicherat, d'après le ms. de la Bibl. royale, coll. Gaignière, vol. IV).

cette fin de lui remettre une prisonnière sur laquelle il avait juridiction. Dans cet acte étrange, il passe du rôle de juge à celui de négociateur, et fait des offres d'argent; quoique cette femme ne puisse être considérée comme prisonnière de guerre, le roi d'Angleterre donnera deux ou trois cents livres de rente au bâtard de Vendôme, et à ceux qui la retiennent la somme de six mille livres. Puis, vers la fin de la lettre, il pousse jusqu'à dix mille francs, mais il fait valoir cette offre : « Autant, dit-il, qu'on donnerait pour un roi ou prince, selon la coutume de France. »

Les Anglais ne s'en fiaient pas tellement aux démarches de l'Université et de Cauchon qu'ils n'employassent des moyens plus énergiques. Le jour même où Cauchon présenta sa sommation, ou le lendemain, le conseil d'Angleterre interdit aux marchands anglais les marchés des Pays-Bas (19 juillet), notamment celui d'Anvers, leur défendant d'y acheter les toiles et les autres objets pour lesquels ils échangeaient leur laine¹. C'était frapper le duc de Bourgogne, comte de Flandre, par un endroit bien sensible, par les deux grandes industries flamandes, la toile et le drap; les Anglais n'allaient plus acheter l'une et cessaient de fournir la matière à l'autre.

Tandis que les Anglais agissaient si vivement pour perdre la Pucelle, Charles VII agissait-il pour la sauver? En rien, ce semble²; il avait pourtant des pri-

1. Rymer, t. IV, pars IV, p. 165, 19 Julii 1430. Pour saisir l'ensemble de l'espèce de guerre commerciale qui commençait entre la jeune industrie anglaise et celle des Pays-Bas, voy. les défenses d'importer en Flandre les draps et laines filées d'Angleterre (1428, 1464, 1494), et enfin l'importation permise (1499), sous promesse de réduire les droits sur la laine non travaillée que les Anglais vendront aux Flamands à Calais. *Rapport du jury sur l'industrie belge*, rédigé par M. Gachard, 1836.

2. M. de l'Averdy ne justifie le roi que par des conjectures. M. Berriat-Saint-Prix le trouve inexcusable, p. 239. Dans les

sonniers entre ses mains; il pouvait la protéger, en menaçant de représailles. Récemment encore, il avait négocié par l'entremise de son chancelier, l'archevêque de Reims; mais cet archevêque et les autres politiques n'avaient jamais été bien favorables à la Pucelle. Le parti d'Anjou-Lorraine, la vieille reine de Sicile qui l'avait si bien accueillie, ne pouvait agir pour elle en ce moment près du duc de Bourgogne. Le duc de Lorraine allait mourir¹, on se disputait d'avance sa succession, et Philippe le Bon soutenait un compétiteur de René d'Anjou, gendre et héritier du duc de Lorraine.

Ainsi, de toutes parts, ce monde d'intérêt et de convoitise se trouvait contraire à la Pucelle, ou tout au moins indifférent. Le bon Charles VII ne fit rien pour elle, le bon duc Philippe la livra. La maison d'Anjou voulait la Lorraine, le duc de Bourgogne voulait le Brabant; il voulait surtout la continuation du commerce flamand avec l'Angleterre. Les petits aussi avaient leurs intérêts : Jean de Ligny attendait la succession de Saint-Pol, Cauchon l'archevêché de Rouen.

En vain la femme de Jean de Ligny se jeta à ses pieds, elle le supplia en vain de ne pas se déshonorer. Il n'était pas libre, il avait déjà reçu de l'argent anglais²; il la livra, non, il est vrai, aux Anglais directement, mais au duc de Bourgogne. Cette famille de Ligny et de Saint-Pol, avec ses sou-

lettres par lesquelles Charles VII accorde divers privilèges aux Orléanais immédiatement après le siège, pas un mot de la Pucelle; la délivrance de la ville est due « à la divine grâce, au secours des habitants et à l'aide des gens de guerre ». *Ordonnances*, XIII, préface, p. 15. — Voy. toutefois plus bas l'expédition de Saintrailles.

1. Il mourut quelques mois après, le 25 janvier 1431. *Art de vérifier les dates*, III, 54.

2. La rançon fut payée avant le 20 octobre comme le prouve l'une des pièces copiées par M. Mercier aux archives de Saint-Martin-des-Champs. Note de l'abbé Dubois, dissertation, éd. Buchon, 1827, p. 217.

venirs de grandeur et ses ambitions effrénées, devait poursuivre la fortune jusqu'au bout, jusqu'à la Grève ¹. Celui qui livra la Pucelle semble avoir senti sa misère; il fit peindre sur ses armes un chameau succombant sous le faix, avec la triste devise inconnue aux hommes de cœur : « Nul n'est tenu à l'impossible ². »

IV

LE PROCÈS. —
JEANNE REFUSE
DE SE SOUMETTRE À L'ÉGLISE

Que faisait cependant la prisonnière? Son corps était à Beaurevoir, son âme à Compiègne; elle combattait d'âme et d'esprit pour le roi, qui l'abandonnait. Elle sentait que sans elle cette fidèle ville de Compiègne allait périr, et en même temps la cause du roi dans tout le nord. Déjà elle avait essayé d'échapper de la tour de Beaulieu. A Beaurevoir, la tentation de fuir fut plus forte encore; elle savait que les Anglais demandaient qu'on la leur livrât; elle avait horreur de tomber entre leurs mains. Elle consultait ses saintes, et n'en obtenait d'autre réponse, sinon qu'il fallait souffrir, « qu'elle ne serait point délivrée qu'elle n'eût vu le roi des Anglais », — « Mais, disait-elle en elle-même, Dieu laissera-t-il donc mourir ces pauvres gens de Compiègne ³ ? » Sous cette forme de vive compassion, la tentation

1. Ceci fait allusion à la mort du neveu de Jean de Ligny, le fameux connétable de Saint-Pol, qui crut un moment se faire un Etat entre les possessions des maisons de France et de Bourgogne, et fut décapité à Paris en 1475.

2. Le mausolée de la Toison d'Or. Amst. 1689, p. 14, *Histoire de l'ordre*, IV, 26 [lire 27].

3. « Comme Dieu layra mourir ces bonnes gens de Compiègne, qui ont esté et sont si loyaux à leur seigneur? » Interrogatoire du 14 mars 1431.

vainquit. Les saintes eurent beau dire, pour la première fois elle ne les écouta point; elle se lança de la tour et tomba au pied presque morte. Relevée, soignée par les dames de Ligny, elle voulait mourir et fut deux jours sans manger.

Livrée au duc de Bourgogne, elle fut menée à Arras, puis au donjon du Crotoy qui depuis a disparu sous les sables. De là elle voyait la mer, et parfois distinguait les dunes anglaises, la terre ennemie où elle avait espéré porter la guerre et délivrer le duc d'Orléans¹. Chaque jour, un prêtre prisonnier disait la messe dans la tour. Jeanne priait ardemment; elle demandait et elle obtenait. Pour être prisonnière, elle n'agissait pas moins; tant qu'elle était vivante, sa prière perçait les murs et dissipait l'ennemi.

Au jour même qu'elle avait prédit d'après une révélation de l'archange, au 1^{er} novembre, Compiègne fut délivrée. Le duc de Bourgogne s'était avancé jusqu'à Noyon, comme pour recevoir l'outrage de plus près et en personne. Il fut défait encore peu après à Germigny (20 novembre). A Péronne, Saint-trilles lui offrit la bataille, et il n'osa l'accepter.

Ces humiliations confirmèrent sans doute le duc dans l'alliance des Anglais et le décidèrent à leur livrer la Pucelle. Mais la seule menace d'interrompre le commerce y eût bien suffi. Le comte de Flandre, tout chevalier qu'il se croyait et restaurateur de la chevalerie, était au fond le serviteur des artisans et des marchands. Les villes qui fabriquaient le drap, les campagnes qui filaient le lin, n'auraient pas souffert longtemps l'interruption du commerce et le chômage : une révolte eût éclaté.

Au moment où les Anglais eurent enfin la Pucelle et purent commencer le procès, leurs affaires étaient bien malades. Loin de reprendre Louviers, ils avaient perdu Châteauguillard; La Hire qui le prit

1. Interrogatoire du 12 mars 1431.

par escalade, y trouva Barbazan prisonnier, et déchaîna ce redouté capitaine. Les villes tournaient d'elles-mêmes au parti de Charles VII; les bourgeois chassaient les Anglais. Ceux de Melun, si près de Paris, mirent leur garnison à la porte.

Pour enrayer, s'il se pouvait, dans cette descente si rapide des affaires anglaises, il ne fallait pas moins qu'une grande et puissante machine. Winchester en avait une à faire jouer, le procès et le sacre. Ces deux choses devaient agir d'ensemble, ou plutôt c'était même chose; déshonorer Charles VII, prouver qu'il avait été mené au sacre par une sorcière, c'était sanctifier d'autant le sacre d'Henri VI; si l'un était reconnu pour l'oint du diable, l'autre devenait l'oint de Dieu.

Henri entra à Paris le 2 décembre ¹. Dès le 21 novembre, on avait fait écrire l'Université à Cauchon pour l'accuser de lenteur et prier le roi de commencer le procès. Cauchon n'avait nulle hâte, il lui semblait dur apparemment de commencer la besogne, quand le salaire était encore incertain. Ce ne fut qu'un mois après qu'il se fit donner par le chapitre de Rouen l'autorisation de procéder en ce diocèse ². A l'instant (3 janvier 1431), Winchester rendit une ordonnance où il faisait dire au roi « qu'ayant été de ce requis par l'évêque de Beauvais, exhorté par sa chère fille l'Université de Paris, il commandait aux

1. La route de Picardie étant trop dangereuse, on le fit passer par Rouen. Dans sa lettre datée de Rouen, 6 novembre 1430, il donne pouvoir au chancelier de France de différer la rentrée du parlement : « Considérant que les chemins sont très dangereux et périlleux... » — Autre lettre datée de Paris, 13 novembre, par laquelle il donne un nouveau délai. Ordonnances, XIII, 159.

2. Le chapitre ne s'y décida qu'après une délibération solennelle : « Vocetur ad deliberandum super petitis per D. episcopum Belvacensem, et compareant sub pœna pro quolibet deficiente amittendi omnes distributiones per octo dies... Assertiones pro quadam muliere in carceribus detenta... eadem in gallico exponantur et caritative moneatur... » *Archives de Rouen*, reg. capitulaires, 14-15 avril 1431, fol. 98. (Communiqué par M. Chéruel.)

gardiens de *conduire* l'inculpée à l'évêque¹ ». Il était dit *conduire*, on ne remettait pas la prisonnière au juge ecclésiastique, on la prêtait seulement, « sauf à la reprendre si elle n'était convaincue ». Les Anglais ne risquaient rien, elle ne pouvait échapper à la mort; si le feu manquait, il restait le fer.

Le 9 janvier 1431, Cauchon ouvrit la procédure à Rouen. Il fit siéger près de lui le vicaire de l'inquisition et débuta par tenir une sorte de consultation avec huit docteurs, licenciés ou maîtres ès arts de Rouen. Il leur montra les informations qu'il avait recueillies sur la Pucelle. Ces informations prises d'avance par les soins des ennemis de l'accusée, ne parurent pas suffisantes aux légistes rouennais; elles l'étaient si peu en effet, que le procès, d'abord défini d'après ces mauvaises données, *procès de magie*, devint un *procès d'hérésie*.

Cauchon, pour se concilier ces Normands récalcitrants, pour les rendre moins superstitieux sur la forme des procédures, nomma l'un d'eux, Jean de la Fontaine, conseiller examinateur. Mais il réserva le rôle le plus actif, celui de promoteur du procès, à un certain Estivet, un de ses chanoines de Beauvais, qui l'avait suivi. Il trouva moyen de perdre un mois dans ces préparatifs²; mais enfin, le jeune roi ayant été ramené à Londres (9 février), Winchester, tranquille de ce côté, revint vivement au procès; il ne se fia à personne pour en surveiller la conduite; il crut avec raison que l'œil du maître vaut mieux, et

1. *Notices des mss.*, III, 13.

2. Le 13 janvier, Cauchon assemble quelques abbés, docteurs et licenciés, et leur dit qu'on peut extraire des informations déjà prises quelques articles sur lesquels on interrogera l'accusée. Dix jours sont employés à faire ce petit extrait; il est approuvé le 23, et Cauchon charge le Normand Jean de la Fontaine, licencié en droit canonique, de faire cet interrogatoire préliminaire, sorte d'instruction préparatoire, d'enquête sur vie et mœurs par laquelle commençaient les procès ecclésiastiques. *Notices des mss.*, t. III, 17. Voy. surtout l'Introd. de Quicherat.

s'établit à Rouen pour voir instrumenter Cauchon.

La première chose était de s'assurer du moine qui représentait l'inquisition. Cauchon, ayant assemblé ses assesseurs, prêtres normands et docteurs de Paris, dans la maison d'un chanoine, manda l'inquisiteur et le somma de s'adjoindre à lui. Le moine répondit que « si ses pouvoirs étaient jugés suffisants, il ferait ce qu'il devait faire ». L'évêque ne manqua pas de déclarer les pouvoirs bien suffisants. Alors, le moine objecta encore « qu'il voudrait bien s'abstenir, tant pour le scrupule de sa conscience que pour la sûreté du procès » ; que l'évêque devrait plutôt lui substituer quelqu'un jusqu'à ce qu'il fût bien sûr que ses pouvoirs fussaient.

Il eut beau dire, il ne put échapper ; il jugea bon gré mal gré. Ce qui sans doute, après la peur, aida à le retenir, c'est que Winchester lui fit allouer vingt sols d'or pour ses peines ¹. Le moine mendiant n'avait peut-être vu jamais tant d'or dans sa vie.

Le 21 février, la Pucelle fut amenée devant ses juges. L'évêque de Beauvais l'admonesta « avec douceur et charité », la priant de dire la vérité sur ce qu'on lui demanderait, pour abrégier son procès et décharger sa conscience, sans chercher de subterfuges. — Réponse : « Je ne sais sur quoi vous me voulez interroger ; vous pourriez bien me demander telles choses que je ne vous dirais point. » Elle consentait à jurer de dire vrai sur tout ce qui ne touchait point ses visions : « Mais pour ce dernier point, dit-elle, vous me couperiez plutôt la tête. » Néanmoins, on l'amena à jurer de répondre « sur ce qui toucherait la foi ».

Nouvelles instances le jour suivant, 22 février, et encore le 24. Elle résistait toujours : « C'est le mot des petits enfants, qu'on pend souvent les gens pour

1. Voy. la quittance dans les pièces copiées par M. Mercier aux archives de Saint-Martin-des-Champs. Note de l'abbé Dubois, dissertation, éd. Buchon, 1827, p. 219.

avoir dit la vérité. » Elle finit, de guerre lasse, par consentir à jurer « de dire ce qu'elle saurait sur son procès, mais non tout ce qu'elle saurait ¹ ».

Interrogée sur son âge, ses nom et surnom, elle dit qu'elle avait environ dix-neuf ans. « Au lieu où je suis née, on m'appelait Jehannette et en France Jehanne... » Mais quant au surnom (la Pucelle), il semble que, par un caprice de modestie féminine, elle eût eu peine à le dire; elle éluda par un pudique mensonge : « Du surnom, je n'en sais rien. »

Elle se plaignait d'avoir les fers aux jambes. L'évêque lui dit que, puisqu'elle avait essayé plusieurs fois d'échapper, on avait dû lui mettre les fers. « Il est vrai, dit-elle, je l'ai fait; c'est chose licite à tout prisonnier. Si je pouvais m'échapper, on ne pourrait me reprendre d'avoir faussé ma foi; je n'ai rien promis. »

On lui ordonna de dire le *Pater* et l'*Ave*, peut-être dans l'idée superstitieuse que, si elle était vouée au diable, elle ne pourrait dire ces prières : « Je les dirai volontiers si monseigneur de Beauvais veut m'ouïr en confession. » Adroite et touchante demande; offrant ainsi sa confiance à son juge, à son ennemi, elle en eût fait son père spirituel et le témoin de son innocence.

Cauchon refusa; mais je croirais aisément qu'il fut ému. Il leva la séance pour ce jour, et le lendemain il n'interrogea pas lui-même; il en chargea l'un des assesseurs.

A la quatrième séance, elle était animée d'une vivacité singulière. Elle ne cacha point qu'elle avait entendu ses voix : « Elles m'ont éveillée, dit-elle; j'ai joint les mains, et je les ai priées de me donner conseil; elles m'ont dit : Demande à Notre-Seigneur. — Et qu'ont-elles dit encore? — Que je vous réponde hardiment. »

1. Interrogatoire du 24 février 1431.

« ... Je ne puis tout dire; j'ai plutôt peur de dire chose qui leur déplaît, que je n'ai de répondre à vous... Pour aujourd'hui, je vous prie de ne pas m'interroger. »

L'évêque insista, la voyant émue : « Mais, Jehanne, on déplaît donc à Dieu en disant des choses vraies? — Mes voix m'ont dit certaines choses, non pour vous, mais pour le roi. » Et elle ajouta vivement : « Ah! s'il les savait, il en serait plus aise à dîner... Je voudrais qu'il les sût, et ne pas boire de vin d'ici à Pâques. »

Parmi ces naïvetés, elle disait des choses sublimes : « Je viens de par Dieu; je n'ai que faire ici; renvoyez-moi à Dieu, dont je suis venue... »

« Vous dites que vous êtes mon juge; avisez bien à ce que vous ferez, car vraiment je suis envoyée de Dieu; vous vous mettez en grand danger. »

Ces paroles sans doute irritèrent les juges, et ils lui adressèrent une insidieuse et perfide question, une question telle qu'on ne peut sans crime l'adresser à aucun homme vivant : « Jehanne, croyez-vous être en état de grâce? »

Ils croyaient l'avoir liée d'un lacs insoluble. Dire non, c'était s'avouer indigne d'avoir été l'instrument de Dieu. Mais d'autre part, comment dire oui? Qui de nous, fragiles, est sûr ici-bas d'être vraiment dans la grâce de Dieu? Nul, sinon l'orgueilleux, le présomptueux, celui justement qui de tous en est le plus loin.

Elle trancha le nœud avec une simplicité héroïque et chrétienne :

« Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre. Si j'y suis, Dieu veuille m'y tenir ¹. »

Les pharisiens restèrent stupéfaits ²...

Mais avec tout son héroïsme, c'était une femme

1. Interrogatoire du 24 février, éd. Buchon, 1827, p. 68.

2. « Fuerunt multum stupefacti, et illa hora dimiserunt. » Procès de Révision, *Notices des mss.*, III, 477.

pourtant... Après cette parole sublime, elle retomba, elle s'attendrit, doutant de son état, comme il est naturel à une âme chrétienne, s'interrogeant et tâchant de se rassurer : « Ah! si je savais ne pas être en la grâce de Dieu, je serais la plus dolente du monde... Mais, si j'étais en péché, la voix ne viendrait pas sans doute... Je voudrais que chacun pût l'entendre comme moi-même... »

Ces paroles rendaient prise aux juges. Après une longue pause, ils revinrent à la charge avec un redoublement de haine, et lui firent coup sur coup les questions qui pouvaient la perdre. Les voix ne lui avaient-elles pas dit de haïr les Bourguignons?... N'allait-elle pas dans son enfance à l'arbre des *fées*? etc. Ils auraient déjà voulu la brûler comme sorcière.

A la cinquième séance, on l'attaqua par un côté délicat, dangereux, celui des apparitions. L'évêque, devenu tout à coup compatissant, mielleux, lui fit faire cette question : « Jehanne, comment vous êtes-vous portée depuis samedi? — Vous le voyez, dit la pauvre prisonnière chargée de fers, le mieux que j'ai pu. »

« Jehanne, jeûnez-vous tous les jours de ce carême? — Cela est-il du procès? — Oui, vraiment. — Eh! bien, oui, j'ai toujours jeûné. »

On la pressa alors sur les visions, sur un signe qui aurait apparu au dauphin, sur sainte Catherine et saint Michel. Entre autres questions hostiles et inconvenantes, on lui demanda si, lorsqu'il lui apparaissait, saint Michel *était nu*?... A cette vilaine question, elle répliqua, sans comprendre, avec une pureté céleste : « Pensez-vous donc que Notre-Seigneur n'ait pas de quoi le vêtir ¹? »

Le 3 mars, autres questions bizarres pour lui faire

1. Interrogatoire du 27 février, édit. Buchon, 1827, p. 75. Voy. aussi d'autres questions bizarres de casuistes, p. 131 et *passim*.

avouer quelque diablerie, quelque mauvaise accointance avec le diable. « Ce saint Michel, ces saintes, ont-ils un corps, des membres? Ces figures sont-elles bien des anges? — Oui, je le crois aussi ferme que je crois en Dieu. » Cette réponse fut soigneusement notée.

Ils passent de là à l'habit d'homme, à l'étendard : « Les gens d'armes ne se faisaient-ils pas des étendards à la ressemblance du vôtre? Ne les renouvellent-ils pas? — Oui, quand la lance en était rompue. — N'avez-vous pas dit que ces étendards leur porteraient bonheur? — Non, je disais seulement : Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrerais moi-même.

— Mais pourquoi cet étendard fut-il porté en l'église de Reims, au sacre, plutôt que ceux des autres capitaines?... — Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur ¹.

— Quelle était la pensée des gens qui vous baissaient les pieds, les mains et les vêtements? — Les pauvres gens venaient volontiers à moi parce que je ne leur faisais point de déplaisir; je les soutenais et défendais, selon mon pouvoir ². »

Il n'y avait pas de cœur d'homme qui ne fût touché de telles réponses. Cauchon crut prudent de procéder désormais avec quelques hommes sûrs et à petit bruit. Depuis le commencement du procès, on trouve que le nombre des assesseurs varie à chaque séance ³; quelques-uns s'en vont, d'autres viennent. Le lieu des interrogatoires varie de même; l'accusée, interrogée d'abord dans la salle du château de Rouen, l'est maintenant dans la prison. Cauchon, « pour ne pas fatiguer les autres », y menait seule-

1. Interrogatoire des 3 et 17 mars, p. 81-82, 132-133.

2. *Ibidem*, 3 mars, p. 84.

3. Au premier interrogatoire, trente-neuf assesseurs; au second interrogatoire du 22 février, quarante-sept; le 24, quarante; le 27, cinquante-trois; le 3 mars, trente-huit, etc. *Notices des mss.*, t. III, 28.

ment deux assesseurs et deux témoins (du 10 au 17 mars). Ce qui peut-être l'enhardit à procéder ainsi à huis clos, c'est que désormais il était sûr de l'appui de l'inquisition; le vicaire avait enfin reçu de l'inquisiteur général de France l'autorisation de juger avec l'évêque (12 mars).

Dans ces nouveaux interrogatoires, on insiste seulement sur quelques points indiqués d'avance par Cauchon.

Les voix lui ont-elles commandé cette sortie de Compiègne où elle fut prise? — Elle ne répond pas directement : « Les saintes m'avaient bien dit que je serais prise avant la Saint-Jean, qu'il fallait qu'il fût ainsi fait, que je ne devais pas m'étonner, mais prendre tout en gré, et que Dieu m'aiderait... Puisqu'il a plu ainsi à Dieu, c'est pour le mieux que j'ai été prise.

— Croyez-vous avoir bien fait de partir sans la permission de vos père et mère? Ne doit-on pas honorer père et mère? — Ils m'ont pardonné. — Pensiez-vous donc ne point pécher en agissant ainsi? — Dieu le commandait; quand j'aurais eu cent pères et cent mères, je serais partie ¹.

— Les voix ne vous ont-elles pas appelée fille de Dieu, fille de l'Eglise, la fille au grand cœur? — Avant que le siège d'Orléans ait été levé, et depuis, les voix m'ont appelée, et m'appellent tous les jours : « Jehanne la Pucelle, fille de Dieu. »

— Etait-il bien d'avoir attaqué Paris le jour de la Nativité de Notre-Dame. — C'est bien fait de garder les fêtes de Notre-Dame; ce serait bien, en conscience, de les garder tous les jours.

— Pourquoi avez-vous sauté de la tour de Beaurevoir? (ils auraient voulu lui faire dire qu'elle avait voulu se tuer.) — J'entendais dire que les pauvres gens de Compiègne seraient tués tous, jusqu'aux

1. Procès, éd. 1827, 12 mars, p. 98.

enfants de sept ans; et je savais d'ailleurs que j'étais vendue aux Anglais; j'aurais mieux aimé mourir que d'être entre les mains des Anglais¹.

— Sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent-elles les Anglais? — Elles aiment ce que Notre-Seigneur aime, et haïssent ce qu'il hait. — Dieu hait-il les Anglais? — De l'amour ou haine que Dieu a pour les Anglais et ce qu'il fait de leurs âmes, je n'en sais rien; mais je sais bien qu'ils seront mis hors de France, sauf ceux qui y périront².

— N'est-ce pas un péché mortel de prendre un homme à rançon et ensuite de le faire mourir? — Je ne l'ai point fait. — Franquet d'Arras n'a-t-il pas été mis à mort? — J'y ai consenti, n'ayant pu l'échanger pour un de mes hommes; il a confessé être un brigand et un traître. Son procès a duré quinze jours au bailliage de Senlis. — N'avez-vous pas donné de l'argent à celui qui a pris Franquet? — Je ne suis pas trésorier de France, pour donner argent³.

— Croyez-vous que votre roi a bien fait de tuer ou faire tuer monseigneur de Bourgogne? — Ce fut grand dommage pour le royaume de France. Mais, quelque chose qu'il y eût entre eux, Dieu m'a envoyée au secours du roi de France⁴.

— Jehanne, savez-vous par révélation si vous échapperez? — Cela ne touche point votre procès. Voulez-vous que je parle contre moi? — Les voix ne vous en ont rien dit? — Ce n'est point de votre procès; je m'en rapporte à Notre-Seigneur, qui en fera son plaisir... » Et après un silence : « Par ma foi, je ne sais ni l'heure, ni le jour. Le plaisir de

1. Procès, éd. 1827, 14 mars, p. 108. Elle répond le lendemain à une question analogue qu'elle fultrait encore, si Dieu le permettait : « *Faceret ipsa une entreprinse, allegans proverbium gallicum : « Ayde-toi, Dieu te aydera. »* Procès ms., 15 mars.

2. Interrogatoire du 17 mars, éd. Buchon, 1827, p. 127.

3. Interrogatoire du 14 mars, p. 112.

4. Interrogatoire du 17 mars, éd. Buchon, 1827, p. 130.

Dieu soit fait. — Vos voix ne vous en ont donc rien dit en général? — Eh bien! oui, elles m'ont dit que je serais délivrée, que je soie gaie et hardie¹...

Un autre jour elle ajouta : « Les saintes me disent que je serai délivrée à grande victoire; et elles me disent encore : « Prends tout en gré; ne te soucie de ton martyre; tu en viendras enfin au royaume de Paradis². » — Et depuis qu'elles ont dit cela vous vous tenez sûre d'être sauvée et de ne point aller en enfer? — Oui, je crois aussi fermement ce qu'elles m'ont dit que si j'étais sauvée déjà. — Cette réponse est de bien grand poids. — Oui, c'est pour moi un grand trésor. — Ainsi vous croyez que vous ne pouvez plus faire de péché mortel? — Je n'en sais rien; je m'en rapporte de tout à Notre-Seigneur. »

Les juges avaient enfin touché le vrai terrain de l'accusation, ils avaient trouvé là une forte prise. De faire passer pour sorcière, pour suppôt du diable, cette chaste et sainte fille, il n'y avait pas apparence, il fallait y renoncer; mais dans cette sainteté même, comme dans celle de tous les mystiques, il y avait un côté attaquant : la voix secrète égalée ou préférée aux enseignements de l'Eglise, aux prescriptions de l'autorité, l'inspiration, mais libre, la révélation, mais personnelle, la soumission à Dieu; quel Dieu? le Dieu intérieur.

On finit ces premiers interrogatoires par lui demander si elle voulait s'en remettre de tous ses dits et faits à la détermination de l'Eglise. A quoi elle répondit : « J'aime l'Eglise et je la voudrais soutenir de tout mon pouvoir. Quant aux bonnes œuvres que j'ai faites, je dois m'en rapporter au Roi du ciel qui m'a envoyée³. »

La question étant répétée, elle ne donna pas d'au-

1. *Ibidem*, 3 et 14 mars, p. 79, 111.

2. Interrogatoire du 14 mars 1827, p. 111.

3. Interrogatoire du 17 mars, éd. Buchon, 1827, p. 125.

tre réponse, ajoutant : « C'est tout un, de Notre-Seigneur et de l'Eglise. »

On lui dit alors qu'il fallait distinguer, qu'il y avait l'Eglise *trionphante*, Dieu, les saints, les âmes sauvées, et l'Eglise *militante*, autrement dit, le pape, les cardinaux, le clergé, les bons chrétiens, laquelle Eglise, « bien assemblée » ne peut errer et est gouvernée du Saint-Esprit. « Ne voulez-vous donc pas vous soumettre à l'Eglise *militante*? — Je suis venue au roi de France de par Dieu, de par la vierge Marie, les saints et l'Eglise *victorieuse* de là-haut; à cette Eglise, je me sou mets, moi, mes œuvres, ce que j'ai fait ou à faire. — Et à l'Eglise *militante*? — Je ne répondrai maintenant rien autre chose. »

Si l'on en croyait un des assesseurs, elle aurait dit qu'en certains points elle n'en croyait ni évêque, ni pape, ni personne; que ce qu'elle avait, elle le tenait de Dieu ¹.

La question du procès se trouva ainsi posée dans sa simplicité, dans sa grandeur, le vrai débat s'ouvrit : d'une part, l'Eglise visible et l'autorité, de l'autre, l'inspiration attestant l'Eglise invisible... Invisible pour les yeux vulgaires, mais la pieuse fille la voyait clairement, elle la contemplait sans cesse et l'entendait en elle-même, elle portait en son cœur ces saintes et ces anges... Là était l'Eglise pour elle, là Dieu rayonnait; partout ailleurs combien il était obscur!...

Tel étant le débat, il n'y avait pas de remède; l'accusée devait se perdre. Elle ne pouvait céder, elle ne pouvait, sans mentir, désavouer, nier, ce qu'elle voyait et entendait si distinctement. D'autre part (pouvait-on dire), l'autorité restait-elle une autorité, si elle abdiquait sa juridiction, si elle ne punissait? L'Eglise *militante* est une Eglise armée,

1. « Non crederet nec prælato suo, nec papæ, nec culcunque, quia hoc habebat a Deo. » *Notices des mss.*, III, 477.

armée du glaive à deux tranchants, contre qui? apparemment contre les indociles.

Terrible était cette Eglise dans la personne des raisonneurs, des scolastiques, des ennemis de l'inspiration; terrible et implacable, si elle était représentée par l'évêque de Beauvais. Mais au-dessus de l'évêque n'y avait-il donc pas d'autres juges? Le parti épiscopal et universitaire, qui prêchait la suprématie des conciles, pouvait-il, dans ce cas particulier, ne pas reconnaître comme juge suprême son concile de Bâle qui allait ouvrir? D'autre part, l'inquisition papale, le dominicain qui en était le vicaire, ne contestait pas sans doute que la juridiction du pape ne fût supérieure à la sienne, qui en émanait.

Un légiste de Rouen, ce même Jean de la Fontaine, ami de Cauchon et hostile à la Pucelle, ne crut pas en conscience pouvoir laisser ignorer à une accusée sans conseil qu'il y avait des juges d'appel, et que, sans rien sacrifier sur le fond, elle pouvait y avoir recours. Deux moines crurent aussi que le droit suprême du pape devait être réservé. Quelque peu régulier qu'il fût, que des assesseurs pussent visiter isolément et conseiller l'accusée, ces trois honnêtes gens, qui voyaient toutes les formes violées par Cauchon pour le triomphe de l'iniquité, n'hésitèrent pas à les violer eux-mêmes dans l'intérêt de la justice. Ils allèrent intrépidement à la prison, se firent ouvrir et lui conseillèrent l'appel. Elle appela le lendemain au pape et au concile. Cauchon furieux fit venir les gardes, et leur demanda qui avait visité la Pucelle. Le légiste et les deux moines furent en grand danger de mort¹. Depuis ce jour ils disparaissent, et avec eux disparaît du procès la dernière image du droit.

1. L'inquisiteur déclara que si l'on inquiétait les deux moines, il ne prendrait plus aucune part au procès. *Ibidem.* 502.

Cauchon avait espéré d'abord mettre de son côté l'autorité des gens de loi, si grande à Rouen. Mais il avait vu bien vite qu'il faudrait se passer d'eux. Lorsqu'il communiqua les premiers actes du procès à l'un de ces graves légistes, maître Jehan Lohier, celui-ci répondit net que le procès ne valait rien, que tout cela n'était pas en forme, que les assesseurs n'étaient pas libres, que l'on procédait à huis clos, que l'accusée, simple fille, n'était pas capable de répondre sur de si grandes choses et à de tels docteurs. Enfin, l'homme de la loi osa dire à l'homme d'Eglise : « C'est un procès contre l'honneur du prince dont cette fille tient le parti; il faudrait l'appeler lui aussi et lui donner un défenseur. » Cette gravité intrépide qui rappelle celle de Papien devant Caracalla, aurait coûté cher à Lohier. Mais le Papinien normand n'attendit pas, comme l'autre, la mort sur sa chaise curule; il partit à l'instant pour Rome.

Cauchon devait, ce semble, être mieux soutenu des théologiens. Après les premiers interrogatoires, armé des réponses qu'elle avait données contre elle, il s'enferma avec ses intimes, et s'aidant surtout de la plume d'un habile universitaire de Paris, il tira de ces réponses un petit nombre d'articles, sur lesquels on devait prendre l'avis des principaux docteurs et des corps ecclésiastiques. C'était l'usage détestable, mais enfin (quoi qu'on ait dit) l'usage ordinaire et régulier des procès d'inquisition. Ces propositions extraites des réponses de la Pucelle et rédigées sous forme générale, avaient une fausse apparence d'impartialité. Dans la réalité, elles n'étaient qu'un travestissement de ses réponses, et ne pouvaient manquer d'être qualifiées par les docteurs consultés, selon l'intention hostile de l'inique rédacteur¹.

1. Elles furent communiquées d'abord à quelques-uns des assesseurs, à ceux que Cauchon croyait les plus sûrs. Ceux-ci,

Quelle que fût la rédaction, quelque terreur qui pesât sur les docteurs consultés, leurs réponses furent loin d'être unanimes contre l'accusée. Parmi ces docteurs, les vrais théologiens, les croyants sincères, ceux qui avaient conservé la foi ferme du moyen âge, ne pouvaient rejeter si aisément les apparitions, les visions. Il eût fallu douter aussi de toutes les merveilles de la vie des saints, discuter toutes les légendes. Le vénérable évêque d'Avranches, qu'on alla consulter, répondit que, d'après les doctrines de saint Thomas, il n'y avait rien d'impossible dans ce qu'affirmait cette fille, rien qu'on dût rejeter à la légère ¹.

L'évêque de Lisieux, en avouant que les révélations de Jeanne pouvaient lui être dictées par le démon, ajouta humainement qu'elles pouvaient aussi être *de simples mensonges*, et que, si elle ne se soumettait à l'Eglise, elle devait être jugée schismatique et véhémentement *suspecte* dans la foi.

Plusieurs légistes répondirent en normands, la trouvant coupable et très-coupable, *à moins qu'elle n'eût ordre de Dieu*. Un bachelier alla plus loin; tout en la condamnant, il demanda que, vu la fragilité de son sexe, *on lui fit répéter les douze propositions* (il soupçonnait avec raison qu'on ne les lui avait pas communiquées), et qu'ensuite on les adressât au pape. C'eût été un ajournement indéfini ².

Les assesseurs, réunis dans la chapelle de l'archevêché, avaient décidé contre elle sur les propositions. Le chapitre de Rouen, consulté aussi, n'avait pas hâte de se décider, de donner cette victoire à l'homme qu'il détestait, qu'il tremblait d'avoir pour

toutefois, crurent devoir ajouter un correctif aux articles : « Elle se soumet à l'Eglise militante, en tant que cette Eglise ne lui impose rien de contraire à ses révélations faites et à faire. » Cauchon crut, non sans quelque raison, qu'une telle soumission conditionnelle n'était pas une soumission, et il prit sur lui de supprimer ce correctif. *Ibidem*, 411.

1. *Notices des mss.* III, 418.

2. *Notices des mss.*, 52-53.

archevêque. Le chapitre eût voulu attendre la réponse de l'Université de Paris, dont on demandait l'avis. La réponse de Paris n'était pas douteuse; le parti gallican, universitaire et scolastique, ne pouvait être favorable à la Pucelle; un homme de ce parti ¹, l'évêque de Coutances, avait dépassé tous les autres par la dureté et la bizarrerie de sa réponse. Il écrivit à l'évêque de Beauvais qu'il la jugeait livrée au démon, « parce qu'elle n'avait pas les deux qualités qu'exige saint Grégoire, la vertu et l'humanité » et que ses assertions étaient tellement hérétiques que quand même elle les révoquerait, il n'en faudrait pas moins la tenir sous bonne garde.

L'importante question de savoir si les révélations intérieures doivent se taire, se désavouer elles-mêmes, lorsque l'Eglise l'ordonne, cette question débattue au dehors et à grand bruit, ne s'agitait-elle pas en silence dans l'âme de celle qui affirmait et croyait le plus fortement? Cette bataille de la foi ne se livrait-elle pas au sanctuaire même de la foi, dans ce loyal et simple cœur?... J'ai quelque raison de le croire.

Tantôt elle déclara se soumettre au pape et demanda à lui être envoyée. Tantôt elle distingua, soutenant qu'en matière de *foi*, elle était soumise au pape, aux prélats, à l'Eglise, mais que, pour ce qu'elle avait *fait*, elle ne pouvait s'en remettre qu'à Dieu. Tantôt, elle ne distingua plus, et, sans explication, s'en remit « à son Roi, au juge du ciel et de la terre ».

Quelque soin qu'on ait pris d'obscurcir ces choses, de cacher ce côté humain dans une figure qu'on voulait toute divine, les variations sont visibles. C'est à tort qu'on a prétendu que les juges parvinrent à lui faire prendre le change sur ces questions. • Elle était bien subtile, dit avec raison un témoin,

1. Il écrivit à l'évêque, ne voulant pas apparemment reconnaître l'inquisiteur comme juge. *Ibidem*, 53.

d'une subtilité de femme ¹. » J'attribuerais volontiers à ces combats intérieurs, la maladie dont elle fut atteinte et qui la mit bien près de la mort. Son rétablissement n'eut lieu qu'à l'époque où ses apparitions changèrent, comme elle nous l'apprend elle-même, au moment où l'ange Michel, l'ange des batailles qui ne la soutenait plus, céda la place à Gabriel, l'ange de la grâce et de l'amour divin.

Elle tomba malade dans la semaine sainte. La tentation commença sans doute au dimanche des Rameaux ². Fille de la campagne, née sur la lisière des bois, elle qui toujours avait vécu sous le ciel, il lui fallut passer ce beau jour de Pâques fleuries au fond de la tour. Le grand secours qu'invoque l'Eglise ³ ne vint pas pour elle; *la porte ne s'ouvrit point* ⁴.

Elle s'ouvrit le mardi, mais ce fut pour mener l'accusée à la grande salle du château par devant ses juges. On lui lut les articles qu'on avait tirés de ses réponses, et préalablement l'évêque lui remontra, « que ces docteurs étaient tous gens d'Eglise, clercs et lettrés en droit, divin et humain, et tous benins et pitoyables, voulaient procéder doucement, sans demander vengeance *ni punition corporelle* ⁵ mais que seulement ils voulaient l'éclairer et la mettre en la voie de vérité et de salut; que, comme

1. Déposition de Jean Beupère, *Notices des mss.*, III, 509.

2. « Je ne sais pourquoi, dit un grand maître des choses spirituelles, Dieu choisit les jours des fêtes les plus solennelles pour éprouver davantage et purifier ceux qui sont à lui... Ce n'est que là-haut, dans la fête du ciel, que nous serons délivrés de toutes nos peines. » Saint-Cyran, dans les *Mémoires de Lancelot*, I, 64.

3. Dimanche des Rameaux, à prime : « Deus in adiutorium meum intende... »

4. Tout le monde sait que l'office de cette fête est un de ceux qui ont conservé les formes du moyen âge. La procession trouve la porte de l'église fermée, le célébrant frappe : « Attollite portas... » Et la porte s'ouvre au Seigneur.

5. Procès, 3 avril et non 27 mars, comme porte le ms. d'Orléans, où il y a beaucoup de confusion dans les dates. Voy. éd. Buchon, 1827, p. 139.

elle n'était pas assez instruite en si haute matière, l'évêque et l'inquisiteur lui offraient qu'elle élût un ou plusieurs des assistants pour la conseiller ». L'accusée, en présence de cette assemblée, dans laquelle elle ne trouvait pas un visage ami, répondit avec douceur : « En ce que vous m'admonestez de mon bien et de notre foi, je vous remercie; quant au conseil que vous m'offrez, je n'ai point intention de me départir du conseil de Notre-Seigneur. »

Le premier article touchait le point capital, la soumission. Elle répondit comme auparavant : « Je crois bien que notre saint-père, les évêques et autres gens d'Eglise sont pour garder la *foi* chrétienne et punir ceux qui y défont. Quant à mes *faits*, je ne me soumettrai qu'à l'Eglise du ciel, à Dieu et à la Vierge, aux saints et saintes du paradis. Je n'ai point failli en la foi chrétienne, et je n'y voudrais faillir. »

Et plus loin : « J'aime mieux mourir que révoquer ce que j'ai fait par le commandement de Notre-Seigneur. »

Ce qui peint le temps, l'esprit inintelligent de ces docteurs, leur aveugle attachement à la lettre sans égard à l'esprit, c'est qu'aucun point ne leur semblait plus grave que le péché d'avoir pris un habit d'homme. Ils lui remontrèrent que, selon les canons, ceux qui changent ainsi l'habit de leur sexe sont abominables devant Dieu. D'abord elle ne voulut pas répondre directement, et demanda un délai jusqu'au lendemain. Les juges insistant pour qu'elle quittât cet habit, elle répondit : « Qu'il n'était pas en elle de dire quand elle pourrait le quitter. — Mais si l'on vous prive d'entendre la messe? — Eh bien, Notre-Seigneur peut bien me la faire entendre sans vous. — Voudrez-vous prendre l'habit de femme, pour recevoir votre Sauveur à Pâques? — Non, je ne puis quitter cet habit; pour recevoir mon Sauveur, je ne fais nulle différence de cet habit ou d'un autre. » — Puis elle semble ébranlée, et demande qu'au moins

on lui laisse entendre la messe, et elle ajoute :
 « Encore si vous me donniez une robe comme celles que portent les filles des bourgeois, une robe *bien longue* ¹. »

On voit bien qu'elle rougissait de s'expliquer. La pauvre fille n'osait dire comment elle était dans sa prison, en quel danger continuel. Il faut savoir que trois soldats couchaient dans sa chambre ², trois de ces brigands que l'on appelait *houspilleurs*. Il faut savoir qu'enchaînée à une poutre par une grosse chaîne de fer ³, elle était presque à leur merci; l'habit d'homme qu'on voulait lui faire quitter était toute sa sauvegarde... Que dire de l'imbécillité du juge, ou de son horrible connivence?

Sous les yeux de ces soldats, parmi leurs insultes et leurs dérisions ⁴, elle était de plus espionnée du dehors; Winchester, l'inquisiteur, et Cauchon ⁵, avaient chacun une clef de la tour, et l'observaient

1. « Sicut filix burgensium, unam houpplendam longam. » *Procès latin ms.*, dimanche, 15 mars.

2. « Cinq Anglois, dont en demouroit de nuyt trois en la chambre. » *Notices des mss.*, III, 506.

3. « De nuyt, elle estoit couchée ferrée par les jambes de deux paires de fers à chaîne, et attachée moult estroitement d'une chaîne traversante par les pieds de son lict, tenante à une grosse pièce de boys de longueur de cinq ou six pieds et fermante à clef, par quoi ne pouvoit mouvoir de la place. » *Notices des mss.* — Un autre témoin dit : « Fuit facta una trabes ferrea, ad detinendam eam erectam. » *Procès ms.*, déposition de Pierre Cusquel.

4. Le comte de Ligny vint la voir avec un lord anglais, et lui dit : « Jeanne, je viens vous mettre à rançon, pourvu que vous promettiez que vous ne porterez plus les armes contre nous. » Elle répondit : « Ah! mon Dieu, vous vous moquez de moi; je sais bien que vous n'en avez ni le vouloir, ni le pouvoir. » Et comme il répétait les mêmes paroles, elle ajouta : « Je sais bien que ces Anglais me feront mourir, croyant après ma mort gagner le royaume de France. Mais quand ils seroient cent mille *Goddén* (centum mille *Godons* gallice) de plus qu'ils ne sont aujourd'hui, ils ne gagneroient pas le royaume. » Le lord anglais fut si indigné qu'il tira sa dague pour la frapper, et il l'aurait fait sans le comte de Warwick. *Notices des mss.*, III, 371.

5. Non pas précisément Cauchon, mais son homme, Estivet, promoteur du procès, *Notices des mss.*, III, 473.

à chaque heure; on avait tout exprès percé la muraille; dans cet infernal cachot, chaque pierre avait des yeux.

Toute sa consolation, c'est qu'on avait d'abord laissé communiquer avec elle un prêtre qui se disait prisonnier et du parti de Charles VII. Ce Loyseleur, comme on l'appelait, était un Normand qui appartenait aux Anglais. Il avait gagné la confiance de Jeanne, recevait sa confession, et pendant ce temps des notaires cachés écoutaient et écrivaient... On prétend que Loyseleur l'encouragea à résister, pour la faire périr. Quand on délibéra si elle serait mise à la torture (chose bien inutile puisqu'elle ne niait et ne cachait rien), il ne se trouva que deux ou trois hommes pour conseiller cette atrocité, et le confesseur fut des trois¹.

L'état déplorable de la prisonnière s'aggrava dans la semaine sainte par la privation des secours de la religion. Le jeudi, la Cène lui manqua; dans ce jour où le Christ se fait l'hôte universel, où il invite les pauvres et tous ceux qui souffrent, elle parut oubliée².

Au vendredi saint, au jour du grand silence, où tout bruit cessant, chacun n'entend plus que son propre cœur, il semble que celui des juges ait parlé, qu'un sentiment d'humanité et de religion se soit éveillé dans leurs vieilles âmes scolastiques. Ce qui est sûr, c'est qu'au mercredi, ils siégeaient trente-cinq, et que le samedi ils n'étaient plus que neuf; les autres prétextèrent sans doute les dévotions du jour.

Elle au contraire, elle avait repris cœur; associant ses souffrances à celles du Christ, elle s'était relevée. Elle répondit de nouveau : « qu'elle s'en

1. *Notices des mss.*, III, p. 475, et *passim*. — Procès, éd. Buchon, 1827, p. 164, 12 mai.

2. « *Usquequo oblitisceris me in finem?* » Offices du jeudi saint, à laudes.

rapporterait à l'Eglise militante, *pourvu qu'elle ne lui commandât chose impossible*. — Croyez-vous donc n'être point sujette à l'Eglise qui est en terre, à notre saint-père le pape, aux cardinaux, archevêques, évêques et prélats? — Oui, sans doute, *notre Sire servi* — Vos voix vous défendent de vous soumettre à l'Eglise militante? — Elles ne le défendent point, *Notre-Seigneur étant servi premièrement*¹. »

V

LA TENTATION

Cette fermeté se soutint le samedi. Mais le lendemain, que devint-elle, le dimanche, ce grand dimanche de Pâques? Que se passa-t-il dans ce pauvre cœur, lorsque la fête universelle éclatant à grand bruit par la ville, les cinq cents cloches de Rouen jetant leurs joyeuses volées dans les airs², le monde chrétien ressuscitant avec le Sauveur, elle resta dans sa mort!

Qu'était donc en ce temps-là un si cruel isolement! Qu'était-ce pour une jeune âme qui n'avait vécu que de foi!... Elle qui, parmi sa vie intérieure de visions et de révélations, n'en avait pas moins obéi docilement aux commandements de l'Eglise, elle qui jusque là s'était crue naïvement fille soumise de l'Eglise, « bonne fille », comme elle disait, pouvait-elle voir sans terreur que l'Eglise était contre elle? Seule, quand tous s'unissent en Dieu, seule exceptée de la joie du monde et de l'universelle communion, au jour où la porte du ciel s'ouvre au genre humain, seule en être exclue!...

Et cette exclusion était-elle injuste?... L'âme chré-

1. Procès, éd. Buchon, 1827, p. 155.

2. Rapprochez de ceci ce que nous avons dit de l'impression profonde que le son des cloches produisait sur elle, p. 53 n. 2.

tienne est trop humble pour prétendre jamais qu'elle a droit à recevoir son Dieu.... Qui était-elle après tout, pour contredire ces prélats, ces docteurs? Comment osait-elle parler devant tant de gens habiles qui avaient étudié? Dans la résistance d'une ignorante aux doctes, d'une simple fille aux personnes élevées en autorité, n'y avait-il pas outrecuidance et damnable orgueil?... Ces craintes lui vinrent certainement.

D'autre part, cette résistance n'est pas celle de Jeanne, mais bien des saintes et des anges qui lui ont dicté ses réponses et l'ont soutenue jusqu'ici... Pourquoi, hélas! viennent-ils donc plus rarement dans un si grand besoin? Pourquoi ces consolants visages des saintes n'apparaissent-ils plus que dans une douteuse lumière et chaque jour pâlissants?... Cette délivrance tant promise, comment n'arrive-t-elle pas?... Nul doute que la prisonnière ne se soit fait bien souvent ces questions, qu'elle n'ait tout bas, bien doucement, querellé les saintes et les anges. Mais des anges qui ne tiennent point leur parole, sont-ce bien des anges de lumière?... Espérons que cette horrible pensée ne lui traversa point l'esprit.

Elle avait un moyen d'échapper. C'était, sans désavouer expressément, de ne plus affirmer, de dire : « Il me semble. » Les gens de loi trouvaient tout simple qu'elle dît ce petit mot ¹. Mais pour elle, dire une telle parole de doute, c'était au fond renier, c'était abjurer le beau rêve des amitiés célestes, trahir les douces sœurs d'en haut ²... Mieux valait mourir... Et en effet, l'infortunée, rejetée de l'Eglise visible, délaissée de l'invisible Eglise, du monde et de son propre cœur, elle défaiillit... Et le corps suivait l'âme défaiillante...

Il se trouva justement que ce jour-là, elle avait

1. C'était l'avis de Lohier. *Notices des mss.*, III, 500, 501.

2. « *Sui fratres de Paradiso.* » Procès ms. de Révision, déposition de Jean de Metz.

goûté d'un poisson que lui envoyait le charitable évêque de Beauvais ¹, elle put se croire empoisonnée. L'évêque y avait intérêt; la mort de Jeanne eût fini ce procès embarrassant, tiré le juge d'affaire. Mais ce n'était pas le compte des Anglais. Lord Warwick disait tout alarmé : « Le Roi ne voudrait pour rien au monde qu'elle mourût de sa mort naturelle; le Roi l'a achetée, elle lui coûte cher ²!... Il faut qu'elle meure par justice, qu'elle soit brûlée... Arrangez-vous pour la guérir. »

On eut soin d'elle en effet, elle fut visitée, saignée, mais elle n'en alla pas mieux. Elle restait faible et presque mourante. Soit qu'on craignît qu'elle n'échappât ainsi et ne mourût sans rien rétracter, soit que cet affaiblissement du corps donnât espoir qu'on aurait meilleur marché de l'esprit, les juges firent une tentative (18 avril). Ils vinrent la trouver dans sa chambre et lui remontrèrent qu'elle était en grand danger, si elle ne voulait prendre conseil et suivre l'avis de l'Eglise : « Il me semble, en effet, dit-elle, vu mon mal, que je suis en grand péril de mort. S'il est ainsi, que Dieu veuille faire son plaisir de moi, je voudrais avoir confession, recevoir mon Sauveur et être mise en terre sainte. — Si vous voulez avoir les sacrements de l'Eglise, il faut faire comme les bons catholiques et vous soumettre à l'Eglise. » Elle ne répliqua rien. Puis, le juge répétant les mêmes paroles, elle dit : « Si le corps meurt en prison, j'espère que vous le ferez mettre en terre

1. « Eam interrogavit quid habebat, quæ respondit quod « habebat quod fuerat missa quædam carpa sibi per episcopum Bellovacensem, de qua comederat, et dubitabat quod « esset causa suæ infirmitatis; et ipse de Estiveto ibidem « præsens, redarguit eam dicendo quod male dicebat, et « vocavit eam paillardam, dicens : *Tu, paillarda, comedisti « aloza et alia tibi contraria.* Cui ipsa respondit quod non « fecerat, et habuerunt ad invicem ipsa Joanna et de Estiveto « multa verba injuriosa. Postmodumque ipse loquens... audivit « ab aliquibus ibidem præsentibus quod ipsa passa fuerat « multum vomitum. » *Notices des mss.*, III, p. 471.

2. « Rex eam habebat caram et eam emerat. » *Ibidem*, [471].

sainte; si vous ne le faites, je m'en rapporte à Notre-Seigneur. »

Déjà, dans ses interrogatoires, elle avait exprimé une de ses dernières volontés. Demande : « Vous dites que vous portez l'habit d'homme par le commandement de Dieu, et pourtant vous voulez avoir chemise de femme en cas de mort? — Réponse : Il suffit qu'elle soit longue ¹. » Cette touchante réponse montrait assez, qu'en cette extrémité, elle était bien moins préoccupée de la vie que de la pudeur.

Les docteurs prêchèrent longtemps la malade, et celui qui s'était chargé spécialement de l'exhorter, un des scolastiques de Paris, maître Nicolas Midy, finit par lui dire aigrement : « Si vous n'obéissez à l'Eglise, vous serez abandonnée comme une Sarra-sine. — Je suis bonne chrétienne, répondit-elle doucement, j'ai été bien baptisée, je mourrai comme une bonne chrétienne. »

Ces lenteurs portaient au comble l'impatience des Anglais. Winchester avait espéré, avant la campagne, pouvoir mettre à fin le procès, tirer un aveu de la prisonnière, déshonorer le roi Charles. Ce coup frappé, il reprenait Louviers ², s'assurait de la Normandie, de la Seine, et alors il pouvait aller à Bâle commencer l'autre guerre, la guerre théologique, y siéger comme arbitre de la chrétienté, faire et défaire les papes ³. Au moment où il avait en vue de si grandes choses, il lui fallait se morfondre à attendre ce que cette fille voudrait dire.

Le maladroit Cauchon avait justement indisposé le chapitre de Rouen, dont il sollicitait une décision contre la Pucelle. Il se laissait appeler d'avance :

1. Procès, éd. Buchon, 1827, p. 158, 126.

2. « Non audebant, ea vivente, ponere obsidionem ante villam Locoveris. » *Notices des mss.*, III, 473.

3. Comme il l'avait fait au concile de Constance (voy. Endell Tyler, *Memoirs of Henry the Fifth*, II, 61 (London, 1838).

« Monseigneur l'archevêque ^{1.} » Winchester résolut, que sans s'arrêter aux lenteurs de ces Normands, on s'adresserait directement au grand tribunal théologique, à l'Université de Paris ^{2.}

Tout en attendant la réponse, on faisait de nouvelles tentatives pour vaincre la résistance de l'accusée; on employait la ruse, la terreur. Dans une seconde monition (2 mai), le prédicateur, maître Châtillon, lui proposa de s'en remettre de la vérité de ses apparitions à des gens de son propre parti ^{3.} Elle ne donna pas dans ce piège. « Je m'en tiens, dit-elle, à mon juge, au Roi du ciel et de la terre. » Elle ne dit plus cette fois, comme auparavant : « A Dieu et au pape. » — « Eh bien! l'Eglise vous laissera, et vous serez en péril du feu, pour l'âme et le corps. — Vous ne ferez ce que vous dites qu'il ne vous en prenne mal au corps et à l'âme. »

On ne s'en tint pas à de vagues menaces. A la troisième monition qui eut lieu dans sa chambre (11 mai), on fit venir le bourreau, on affirma que la torture était prête... Mais cela n'opéra point. Il se trouva au contraire qu'elle avait repris tout son courage, et tel qu'elle ne l'eut jamais. Relevée après la tentation, elle avait comme monté d'un degré vers les sources de la Grâce. « L'ange Gabriel est venu me fortifier, dit-elle; c'est bien lui, les saintes me l'ont assuré ^{4.}... Dieu a toujours été le maître en ce que j'ai fait; le diable n'a jamais eu puissance en

1. « La cædule que tenoit ledit monseigneur l'arcevesque. » (Lebrun, IV, 79, d'après le ms. d'Urfé.)

2. Les docteurs envoyés à l'Université parlèrent « au nom du roi » dans la grande assemblée tenue aux Bernardins (Bulæus, *Hist. Univ. Parisiensis*. t. V, *passim*). Ce couvent célèbre, où se tinrent tant d'assemblées importantes de l'Université, où elle jugea les papes, etc., subsiste encore aujourd'hui. C'est l'entrepôt des huiles.

3. L'archevêque de Reims, La Trémouille, etc. On lui offrit aussi de consulter l'église de Poitiers.

4. « L'ange Gabriel est venu me visiter le 3 mai pour me fortifier. » (Troisième monition, 11 mai). Lebrun, IV, 90, d'après les grosses latines du procès.

moi... Quand vous me feriez arracher les membres et tirer l'âme du corps, je n'en dirais pas autre chose. » L'Esprit éclatait tellement en elle, que Châtillon lui-même, son dernier adversaire, fut touché et devint son défenseur; il déclara qu'un procès conduit ainsi lui semblait nul. Cauchon, hors de lui, le fit taire.

Enfin, arriva la réponse de l'Université. Elle décidait, sur les douze articles, que cette fille était livrée au diable, impie envers ses parents, altérée de sang chrétien, etc.¹. C'était l'opinion de la faculté de théologie. La faculté de droit, plus modérée, la déclarait punissable, mais avec deux restrictions : 1° si elle s'obstinait; 2° si elle était dans son bon sens.

L'Université écrivait en même temps au pape, aux cardinaux, au roi d'Angleterre, louant l'évêque de Beauvais, et déclarant « qu'il lui semblait avoir été tenue grande gravité, sainte et juste manière de procéder, et dont chacun devait être bien content. »

Armés de cette réponse, quelques-uns voulaient qu'on la brûlât sans plus attendre; cela eût suffi pour la satisfaction des docteurs dont elle rejetait l'autorité, mais non pas pour celle des Anglais; il leur fallait une rétractation qui *infamât* le roi Charles. On essaya d'une nouvelle monition, d'un nouveau prédicateur, maître Pierre Morice, qui ne réussit pas mieux; il eut beau faire valoir l'autorité de l'Université de Paris, « qui est la lumière de toute science : » — « Quand je verrais le bourreau et le feu, dit-elle, quand je serais dans le feu, je ne pourrais dire que ce que j'ai dit. »

On était arrivé au 23 mai, au lendemain de la Pentecôte; Winchester ne pouvait plus rester à Rouen, il fallait en finir. On résolut d'arranger une grande et terrible scène publique qui pût ou effrayer l'obstinée, ou tout au moins donner le change au

1. Voy. cette pièce curieuse dans Bulæus, *Hist. Univ. Paris.*, V, 395-401.

peuple. On lui envoya la veille au soir Loyseleur, Châtillon et Morice, pour lui promettre que si elle était soumise, si elle quittait l'habit d'homme, elle serait remise aux gens d'Eglise et qu'elle sortirait des mains des Anglais.

Ce fut au cimetière de Saint-Ouen, derrière la belle et austère église monastique (déjà bâtie comme nous la voyons), qu'eut lieu cette terrible comédie. Sur un échafaud siégeaient le cardinal Winchester, les deux juges et trente-trois assesseurs, plusieurs ayant leurs scribes assis à leurs pieds. Sur l'autre échafaud, parmi les huissiers et les gens de torture était Jeanne en habit d'homme; il y avait en outre des notaires pour recueillir ses aveux, et un prédicateur qui devait l'admonester. Au pied, parmi la foule, se distinguait un étrange auditeur, le bourreau sur la charrette, tout prêt à l'emmener, dès qu'elle lui serait adjugée ¹.

Le prédicateur du jour, un fameux docteur, Guillaume Erard, crut devoir, dans une si belle occasion, lâcher la bride à son éloquence, et par zèle il gâta tout. « O noble maison de France, criait-il, qui toujours avais été protectrice de la foi, as-tu été ainsi abusée, de t'attacher à une hérétique et schismatique... » Jusque-là l'accusée écoutait patiemment, mais le prédicateur se tournant vers elle, lui dit en levant le doigt : « C'est à toi, Jehanne, que je parle, et je te dis que ton roi est hérétique et schismatique. » A ces mots, l'admirable fille, oubliant tout son danger, s'écria : « Par ma foi, sire, révérence gardée, j'ose bien vous dire et jurer, sur peine de ma vie, que c'est le plus noble chrétien de tous les chrétiens, celui qui aime le mieux la foi et l'Eglise, il n'est point tel que vous le dites. — Faites-la taire », s'écria Cauchon.

Ainsi tant d'efforts, de travaux, de dépenses, se

1. Voy. les dépositions du notaire Manchon, de l'huissier Massieu, etc. *Notices des mss.*, III. 502, 505 et *passim*.

trouvaient perdus. L'accusée soutenait son dire. Tout ce qu'on obtenait d'elle cette fois, c'était qu'elle voulait bien se soumettre *au pape*. Cauchon répondait : « Le pape est trop loin. » Alors il se mit à lire l'acte de condamnation tout dressé d'avance; il y était dit entre autres choses : « Bien plus, d'un esprit obstiné, vous avez refusé de vous soumettre *au Saint-Père* et au concile, etc. » Cependant Loyseleur, Erard, la conjuraient d'avoir pitié d'elle-même; l'évêque, reprenant quelque espoir, interrompit sa lecture. Alors les Anglais devinrent furieux; un secrétaire de Winchester dit à Cauchon qu'on voyait bien qu'il favorisait cette fille, le chapelain du cardinal en disait autant. « Tu en as menti ¹, s'écria l'évêque. — Et toi, dit l'autre, tu trahis le roi. » Ces graves personnages semblaient sur le point de se gourmer sur leur tribunal.

Erard ne se décourageait pas, il menaçait, il priait. Tantôt il disait : « Jehanne, nous avons tant pitié de vous!... » et tantôt : « Abjure, ou tu seras brûlée! » Tout le monde s'en mêlait, jusqu'à un bon huissier qui, touché de compassion, la suppliait de céder, et assurait qu'elle serait tirée des mains des Anglais, remise à l'Eglise. « Eh bien, je signerai », dit-elle. Alors Cauchon, se tournant vers le cardinal, lui demanda respectueusement ce qu'il fallait faire ²; « L'admettre à la pénitence », répondit le prince ecclésiastique.

Le secrétaire de Winchester tira de sa manche ³ une toute petite révocation de six lignes (celle qu'on publia ensuite avait six pages), il lui mit la plume en main, mais elle ne savait pas signer; elle sourit

1. « Mentiebatur, quia potius, quum judex esset in causa fidei, deberet quærere ejus salutem quam mortem. » *Notices des mss.*, 485. Cauchon, pour tout dire, devait ajouter que dans l'intérêt des Anglais, la rétractation était bien plus importante que la mort.

2. « Inquisivit a cardinali Angliæ quid agere deberet. » *Notices des mss.*, III, p. 484.

3. « A manica sua. » *Ibidem*, p. 486.

et traça un rond; le secrétaire lui prit la main et lui fit faire une croix.

La sentence de grâce était bien sévère : « Jehanne, nous vous condamnons par grâce et modération à passer le reste de vos jours en prison, au pain de douleur et à l'eau d'angoisse, pour y pleurer vos péchés. »

Elle était admise par le juge d'Eglise à faire pénitence, nulle autre part sans doute que dans les prisons d'Eglise¹. L'*in pace* ecclésiastique, quelque dur qu'il fût, devait au moins la tirer des mains des Anglais, la mettre à l'abri de leurs outrages, sauver son honneur. Quels furent sa surprise et son désespoir, lorsque l'évêque dit froidement : « Menez-la où vous l'avez prise. »

Rien n'était fait; ainsi trompée, elle ne pouvait manquer de rétracter sa rétraction. Mais, quand elle aurait voulu y persister, la rage des Anglais ne l'aurait pas permis. Ils étaient venus à Saint-Ouen, dans l'espoir de brûler enfin la sorcière; ils attendaient, haletants, et on croyait les renvoyer ainsi, les payer d'un petit morceau de parchemin, d'une signature, d'une grimace... Au moment même où l'évêque interrompit la lecture de la condamnation, les pierres volèrent sur les échafauds, sans respect du cardinal... Les docteurs faillirent périr en descendant dans la place; ce n'était partout qu'épées nues qu'on leur mettait à la gorge; les plus modérés des Anglais s'en tenaient aux paroles outrageantes :

1. Voy. au *Processus contra Templarios*, avec quelle insistance les défenseurs du Temple demandent « ut ponantur in manu Ecclesiæ ». Les prisons d'Eglise avaient autrefois cet inconvénient que presque toujours on y languissait longtemps. Nous voyons, en 1384, un meurtrier que se disputaient les deux juridictions de l'évêque et du prévôt de Paris, réclamer celle du prévôt et demander à être pendu par les gens du roi plutôt que par ceux de l'évêché, qui lui auraient fait subir préalablement une longue et dure pénitence : « Flere dies suos, et pœnitentiam, cum penurils multimodis, agere, temporis longo tractu. » (*Archives du royaume, registres du parlement, ann. 1384.*)

« Prêtres, vous ne gagnez pas l'argent du roi. » Les docteurs, défilant à la hâte, disaient tout tremblants : « Ne vous inquiétez, nous la retrouverons bien ¹. »

Et ce n'était pas seulement la populace des soldats, le *mob* anglais, qui montrait cette soif de sang. Les honnêtes gens, les grands, les lords, n'étaient pas moins acharnés. L'homme du roi, son gouverneur, lord Warwick, disait comme les soldats : « Le roi va mal ², la fille ne sera pas brûlée. »

Warwick était justement l'honnête homme, selon les idées anglaises, l'Anglais accompli, le parfait *gentleman* ³. Brave et dévot, comme son maître Henri V, champion zélé de l'Eglise établie, il avait fait un pèlerinage à la terre sainte, et maint autre voyage chevaleresque, ne manquant pas un tournoi sur sa route. Lui-même il en donna un des plus éclatants et des plus célèbres aux portes de Calais, où il défia toute la chevalerie de France. Il resta de cette fête un long souvenir; la bravoure, la magnificence de ce Warwick ne servirent pas peu à préparer la route au fameux Warwick, le *faiseur de rois*.

Avec toute cette chevalerie, Warwick n'en poursuivait pas moins âprement la mort d'une femme, d'une prisonnière de guerre; les Anglais, le meilleur et le plus estimé de tous, ne se faisaient aucun scrupule d'honneur de tuer par sentence de prêtres et par le feu celle qui les avait humiliés par l'épée.

Ce grand peuple anglais, parmi tant de bonnes et solides qualités, a un vice, qui gâte ces qualités mêmes. Ce vice immense, profond, c'est l'orgueil.

1. « Non curetis, bene rehabebimus eam. » *Notices des mss.*, III, 486.

2. « Quod rex male stabat. » *Ibidem*.

3. « A true pattern of the knightly spirit, taste, accomplishments and adventures, etc. » Il fut un des ambassadeurs envoyés au concile de Constance par Henri V; il y fut défié par un duc, et le tua en duel. Turner donne, d'après un manuscrit, la description de son fastueux tournoi de Calais (Turner, II, 506).

Cruelle maladie, mais qui n'en est pas moins leur principe de vie, l'explication de leurs contradictions, le secret de leurs actes. Chez eux, vertus et crimes, c'est presque toujours orgueil; leurs ridicules aussi ne viennent que de là. Cet orgueil est prodigieusement sensible et douloureux; ils en souffrent infiniment, et mettent encore de l'orgueil à cacher ces souffrances. Toutefois, elles se font jour; la langue anglaise possède en propre les deux mots expressifs de *disappointment* et *mortification* ¹.

Cette adoration de soi, ce culte intérieur de la créature pour elle-même, c'est le péché qui fit tomber Satan, la suprême impiété. Avec tant de vertus humaines, ce sérieux, cette honnêteté extérieure, ce tour d'esprit biblique, nulle nation n'est plus loin de la Grâce. De Shakespeare ² à Milton, de Milton à Byron, leur belle et sombre littérature est sceptique, judaïque, satanique. « En droit, dit très bien un légiste, les Anglais sont des juifs, les Français des chrétiens ³. » Ce qu'il dit pour le droit, un théologien l'aurait dit pour la foi. Les Indiens de l'Amérique, qui ont souvent tant de pénétration et d'originalité, exprimaient cette distinction à leur ma-

1. Nous leur devons ces mots. Celui de *mortification* était, il est vrai, employé partout dans la langue ascétique; il s'appliquait à la pénitence volontaire que fait le pécheur pour dompter la chair et apaiser Dieu; ce qui est, je crois, anglais, c'est de l'avoir appliqué aux souffrances très involontaires de la vanité, de l'avoir fait passer de la religion de Dieu à celle du moi humain.

2. Je ne me rappelle pas avoir vu le nom de Dieu dans Shakespeare; s'il y est, c'est bien rarement, par hasard et sans l'ombre d'un sentiment religieux. Le véritable héros de Milton, c'est Satan. Quant à Byron, il n'a pas trop repoussé le nom de chef de l'école satanique que lui donnaient ses ennemis; ce pauvre grand homme, si cruellement torturé par l'orgueil, n'eût pas été fâché, ce semble, de passer pour le diable en personne (voy. mon *Introduction à l'histoire universelle*, sur ce caractère de la littérature anglaise).

3. Ce mot profond, dont la portée n'a pas été sentie, pas même peut-être par celui qui l'a dit, est d'Houard (*Préface des Antennes loïs des Français conservées dans les coutumes anglaises de Littleton, etc.*).

nière : « Le Christ, disait l'un d'eux, c'était un Français que les Anglais crucifièrent à Londres; Ponce Pilate était un officier au service de la Grande-Bretagne. »

Jamais les juifs ne furent si animés contre Jésus que les Anglais contre la Pucelle. Elle les avait, il faut le dire, cruellement blessés à l'endroit le plus sensible, dans l'estime naïve et profonde qu'ils ont pour eux-mêmes. A Orléans, l'invincible gendarmerie, les fameux archers, Talbot en tête, avaient montré le dos; à Jargeau, dans une place et derrière de bonnes murailles, ils s'étaient laissé prendre; à Patay, ils avaient fui à toutes jambes, fui devant une fille... Voilà qui était dur à penser, voilà ce que ces taciturnes Anglais rumaient sans cesse en eux-mêmes... Une fille leur avait fait peur, et il n'était pas bien sûr qu'elle ne leur fit peur encore, tout enchaînée qu'elle était... Non pas elle, apparemment, mais le diable dont elle était l'agent, ils tâchaient du moins de le croire ainsi et de le faire croire.

A cela, il y avait pourtant une difficulté, c'est qu'on la disait vierge, et qu'il était notoire et parfaitement établi que le diable ne pouvait faire pacte avec une vierge. La plus sage tête qu'eussent les Anglais, le régent Bedford, résolut d'éclaircir ce point; la duchesse, sa femme, envoya des matrones qui déclarèrent qu'en effet elle était Pucelle¹. Cette déclaration favorable tourna justement contre elle, en donnant lieu à une autre imagination superstitieuse. On conclut que c'était cette virginité qui faisait sa force, sa puissance; la lui ravir, c'était la désarmer, rompre le charme, la faire descendre au niveau des autres femmes.

La pauvre fille, en tel danger, n'avait eu jusque-là

1. Faut-il dire que le duc de Bedford, si généralement estimé, comme un homme honnête et sage, « erat in quodam loco secreto ubi videbat Joannam visitari, » *Notices des mss.*, III, 372.

de défense que l'habit d'homme. Mais, chose bizarre, personne n'avait jamais voulu comprendre pourquoi elle le gardait. Ses amis, ses ennemis, tous en étaient scandalisés. Dès le commencement, elle avait été obligée de s'en expliquer aux femmes de Poitiers. Lorsqu'elle fut prise et sous la garde des dames de Luxembourg, ces bonnes dames la prièrent de se vêtir comme il convenait à une honnête fille. Les Anglaises surtout, qui ont toujours fait grand bruit de chasteté et de pudeur, devaient trouver un tel travestissement monstrueux et intolérablement indécemment. La duchesse de Bedford¹ lui envoya une robe de femme, mais par qui? par un homme, par un tailleur². Cet homme, hardi et familier, osa bien entreprendre de lui passer la robe, et comme elle le repoussait, il mit sans façon la main sur elle, sa main de tailleur sur la main qui avait porté le drapeau de la France..., elle lui appliqua un soufflet.

Si les femmes ne comprenaient rien à cette question féminine, combien moins les prêtres?... Ils citaient le texte d'un concile du iv^e siècle³, qui anathématisait ces changements d'habits. Ils ne voyaient pas que cette défense s'appliquait spécialement à une époque où l'on sortait à peine de l'impureté

1. Elle était sœur du duc de Bourgogne, mais elle avait adopté les habitudes anglaises. *Le Bourgeois de Paris* la montre toujours galopant derrière son mari... « Luy et sa femme qui partout où il alloit, le suivoit. » *Journal du Bourgeois*, ann. 1428, p. 379, éd. 1827. — « Et à cette heure s'en alloit le régent et sa femme par la porte Saint-Martin, et rencontrèrent la procession, dont ils tinrent moult peu de compte; car ils chevaucholent moult fort, et ceux de la procession ne purent reculler; si furent moult touillees de la boue que leurs chevaux jettoient par-devant et derrière. » *Ibidem*, ann. 1427, p. 362.

2. Il semblerait que les grandes dames se faisaient habiller par des tailleurs : « Cuidam Joanny Symon, sutori tunicarum... Quum induere vellet, eam accepit dulciter per manum..., tradidit unam alapam. » *Notices des mss.*, III, 372.

3. Εἰ τις γυνή διὰ νομιζομένην ἀσκησιν μεταβάλλοιτο ἀμφίασμα, καὶ ἀντὶ τοῦ εὐωθέτος γυναικείου ἀμφιάσματος, ἀνδρεῖον ἀναλάβοι, ἀνάθεμα ἔστω. Concil. Gangrense, circa annum 324, tit. XIII, apud Concil. Labbe, II, 420.

païenne. Les docteurs du parti de Charles VII, les apologistes de la Pucelle sont fort embarrassés de la justifier sur ce point; l'un d'eux suppose gratuitement que, dès qu'elle descend de cheval, elle reprend l'habit de femme; il avoue qu'Esther et Judith ont employé d'autres moyens plus naturels, plus féminins, pour triompher des ennemis du peuple de Dieu¹. Ces théologiens, tout préoccupés de l'âme, semblent faire bon marché du corps; pourvu qu'on suive la lettre, la loi écrite, l'âme sera sauvée; que la chair devienne ce qu'elle pourra... Il faut pardonner à une pauvre et simple fille de n'avoir pas su si bien distinguer.

C'est notre dure condition ici-bas que l'âme et le corps soient si fortement liés l'un à l'autre, que l'âme traîne cette chair, qu'elle en subisse les hasards, et qu'elle en réponde... Cette fatalité a toujours été pesante, mais combien l'est-elle davantage, sous une loi religieuse qui ordonne d'endurer l'outrage, qui ne permet point que l'honneur en péril puisse échapper en jetant là le corps et se réfugiant dans le monde des esprits!

VI

LA MORT

Le vendredi et le samedi, l'infortunée prisonnière dépouillée de l'habit d'homme, avait bien à craindre. La nature brutale, la haine furieuse, la vengeance, tout devait pousser les lâches à la dégrader avant qu'elle pérît, à souiller ce qu'ils allaient brûler... Ils pouvaient d'ailleurs être tentés de couvrir leur infamie d'une *raison d'Etat* selon les idées du temps; en lui ravissant sa virginité, on devait sans doute

1. « Licet ornarent se cultu solemniiori, ut gratius placerent his cum quibus agere conceperunt. » (Gerson. Opera, éd. Du Pin, IV, 859.)

détruire cette puissance occulte dont les Anglais avaient si grand'peur; ils reprendraient courage peut-être, s'ils savaient qu'après tout ce n'était vraiment qu'une femme. Au dire de son confesseur à qui elle le révéla, un Anglais, non un soldat, mais un *gentleman*, un lord se serait patriotiquement dévoué à cette exécution, il eût bravement entrepris de violer une fille enchaînée, et, n'y parvenant pas, il l'aurait chargée de coups ¹.

« Quand vint le dimanche matin, jour de la Trinité, et qu'elle dut se lever (comme elle l'a rapporté à celui qui parle) ², elle dit aux Anglais, ses gardes : « Déferrez-moi, que je puisse me lever. » L'un deux ôta les habits de femme qui étaient sur elle, vida le sac où était l'habit d'homme, et lui dit : « Lève-toi. » — Messieurs, dit-elle, vous savez qu'il m'est défendu; sans faute, je ne le prendrai point. » Ce débat dura jusqu'à midi; et enfin, pour nécessité de corps, il fallut bien qu'elle sortît et prît cet habit. Au retour, ils ne voulurent point lui en donner d'autres, quelque supplication qu'elle fit ³. »

Ce n'était pas au fond l'intérêt des Anglais qu'elle reprît l'habit d'homme et qu'elle annulât ainsi une rétractation si laborieusement obtenue. Mais en ce moment leur rage ne connaissait plus de bornes.

1. La simple Pucelle lui révéla que... « on l'avait tourmentée violemment en la prison, molestée, bastue et déchoullée, et qu'un millourt d'Angleterre l'avait forcée. » *Notices des mss.*, III, 497, d'après le ms. Soubise. — Néanmoins, le même témoin dit dans sa seconde déposition, rédigée en latin : « *Eam temptavit vi opprimere.* » (Lebrun, IV, 169.) — Ce qui fait croire que l'attentat ne fut pas consommé, c'est que, dans ses dernières lamentations, la Pucelle s'écriait : « ... Qu'il faille que mon corps, *net en entier*, qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui consumé et rendu en cendres. » *Notices des mss.*, III, 493.

2. Déposition de l'huissier Massieu qui la suivit jusqu'au bûcher. *Ibidem*, 506.

3. N'est-il pas étonnant que MM. Lingard et Turner suppriment des détails si essentiels, qu'ils dissimulent la cause qui obligea la Pucelle à reprendre l'habit d'homme? Le catholique et le protestant ne sont ici qu'Anglais.

Saintrailles venait de faire une tentative hardie sur Rouen ¹. C'eût été un beau coup d'enlever les juges sur leur tribunal, de mener à Poitiers Winchester et Bedford; celui-ci faillit encore être pris au retour, entre Rouen et Paris. Il n'y avait plus de sûreté pour les Anglais, tant que vivrait cette fille maudite, qui sans doute continuait ses maléfices en prison. Il fallait qu'elle pût.

Les assesseurs, avertis à l'instant de venir au château pour voir le changement d'habit, trouvèrent dans la cour une centaine d'Anglais qui leur barrèrent le passage; pensant que ces docteurs, s'ils entraient, pouvaient gêner tout, ils levèrent sur eux les haches, les épées, et leur donnèrent la chasse, en les appelant *traîtres d'Armagnaux* ². Cauchon, introduit à grand'peine, fit le gai pour plaire à Warwick, et dit en riant : « Elle est prise. »

Le lundi, il revint avec l'inquisiteur et huit assesseurs pour interroger la Pucelle et lui demander pourquoi elle avait repris cet habit. Elle ne donna nulle excuse, mais acceptant bravement son danger, elle dit que cet habit convenait mieux tant qu'elle serait gardée par des hommes; que d'ailleurs on lui avait manqué de parole. Ses saintes lui avaient dit « que c'était grand'pitié d'avoir abjuré pour sauver sa vie ». Elle ne refusait pas au reste de reprendre l'habit de femme. « Qu'on me donne une prison douce et sûre ³, disait-elle, je serai bonne et je ferai tout ce que voudra l'Eglise. »

1. Était-il envoyé par Charles VII pour délivrer la Pucelle? rien ne l'indique. Il croyait avoir trouvé moyen de se passer d'elle; Saintrailles se faisait mener par un petit berger gascon. L'expédition manqua, et le berger fut pris. Alain Chartier, *Chroniques du roi Charles VII*, et Jean Chartier, mai 1431, éd. Godefroy, p. 47; *Journal du Bourgeois*, p. 427, éd. 1827.

2. Déposition du notaire Manchon. *Notices des mss.*, III, 502.

3. « In loco tuto. » — Le procès-verbal y substitue « Carcer graciosus. » (Lebrun, IV, 167.)

L'évêque, en sortant, rencontra Warwick et une foule d'Anglais; et, pour se montrer bon Anglais, il dit en leur langue : « Farewell, farewell. » Ce joyeux adieu voulait dire à peu près : « Bonsoir, bonsoir, tout est fini ¹. »

Le mardi, les juges formèrent à l'archevêché une assemblée telle quelle d'assesseurs, dont les uns n'avaient siégé qu'aux premières séances, les autres jamais, au reste gens de toute espèce, prêtres, légistes et jusqu'à trois médecins. Ils leur rendirent compte de ce qui s'était passé et leur demandèrent avis. L'avis, tout autre qu'on ne l'attendait, fut qu'il fallait mander encore la prisonnière et lui relire son acte d'abjuration. Il est douteux que cela fût au pouvoir des juges. Il n'y avait plus au fond ni juges, ni jugement possible, au milieu de cette rage de soldats, parmi les épées. Il fallait du sang, celui des juges peut-être n'était pas loin de couler. Ils dressèrent à la hâte une citation, pour être signifiée le lendemain à huit heures; elle ne devait plus comparaître que pour être brûlée.

Le matin, Cauchon lui envoya un confesseur, frère Martin l'Advenu, « pour lui annoncer sa mort et l'induire à pénitence... Et quand il annonça à la pauvre femme la mort dont elle devoit mourir ce jour-là, elle commença à s'écrier douloureusement, se détendre et arracher les cheveux : « Hélas! me « traite-t-on ainsi horriblement et cruellement, qu'il « faille que mon corps, net en entier, qui ne fut ja- « mais corrompu, soit aujourd'hui consumé et rendu « en cendres! Ha! ha! j'aimerois mieux être déca- « pitée sept fois que d'être ainsi brûlée!... Oh! j'en « appelle à Dieu, le grand juge, des torts et ingra- « vances qu'on me fait! ² »

1. « Faronnelle, faictes bonne chière, il en est faict. » (Déposition d'Isambart.) *Notices des mss.*, III, 495.

2. Déposition de Jean Toutmouillé. *Notices des mss.*, t. III, 493.

Après cette explosion de douleur, elle revint à elle et se confessa, puis elle demanda à communier. Le frère était embarrassé; mais l'évêque consulté répondit qu'on pouvait lui donner la communion « et tout ce qu'elle demanderait ». Ainsi, au moment même où il la jugeait hérétique relapse et la retranchait de l'Eglise, il lui donnait tout ce que l'Eglise donne à ses fidèles. Peut-être un dernier sentiment humain s'éleva dans le cœur du mauvais juge, il pensa que c'était bien assez de brûler cette pauvre créature, sans la désespérer et la damner. Peut-être aussi le mauvais prêtre, par une légèreté d'esprit fort, accordait-il les sacrements comme chose sans conséquence qui ne pouvait après tout que calmer et faire taire le patient... Au reste, on essaya d'abord de faire la chose à petit bruit, on apporta l'eucharistie sans étole et sans lumière. Mais le moine s'en plaignit; et l'église de Rouen, dûment avertie, se plut à témoigner ce qu'elle pensait du jugement de Cauchon; elle envoya le corps du Christ avec quantité de torches, un nombreux clergé, qui chantait des litanies et disait le long des rues au peuple à genoux : « Priez pour elle ¹. »

Après la communion qu'elle reçut avec beaucoup de larmes, elle aperçut l'évêque et elle lui dit ce mot : « Evêque, je meurs par vous... » Et encore : « Si vous m'eussiez mise aux prisons d'Eglise et donné des gardiens ecclésiastiques, ceci ne fût pas advenu... C'est pourquoi j'en appelle de vous devant Dieu ² ! »

Puis, voyant parmi les assistants Pierre Morice, l'un de ceux qui l'avaient prêchée, elle lui dit : « Ah! maître Pierre, où serai-je ce soir? — N'avez-vous pas bonne espérance au Seigneur? — Oh! oui, Dieu aidant, je serai en Paradis! »

1. Déposition de frère Jean de Levozoles (Lebrun, IV, 183).

2. Déposition de Jean Toutmouillé. *Notices des mss.*, III, 494.

Il était neuf heures, elle fut revêtue d'habits de femme et mise sur un chariot. A son côté, se tenait le confesseur frère Martin l'Advenu, l'huissier Massieu était de l'autre. Le moine augustin frère Isambart, qui avait déjà montré tant de charité et de courage, ne voulut pas la quitter. On assure que le misérable Loyseleur vint aussi sur la charrette et lui demanda pardon; les Anglais l'auraient tué sans le comte de Warwick¹.

Jusque-là la Pucelle n'avait jamais désespéré, sauf peut-être sa tentation pendant la semaine sainte. Tout en disant, comme elle le dit parfois : « Ces Anglais me feront mourir », au fond elle n'y croyait pas. Elle ne s'imaginait point que jamais elle pût être abandonnée. Elle avait foi dans son Roi, dans le bon peuple de France. Elle avait dit expressément : « Il y aura en prison ou au jugement quelque trouble, par quoi je serai délivrée... délivrée à grande victoire²!... » Mais quand le roi et le peuple lui auraient manqué, elle avait un autre secours, tout autrement puissant et certain, celui de ses amies d'en haut, des bonnes et chères Saintes... Lorsqu'elle assiégeait Saint-Pierre, et que les siens l'abandonnèrent à l'assaut, les Saintes envoyèrent une invisible armée à son aide. Comment délaisseraient-elles leur obéissante fille; elles lui avaient tant de fois promis *salut et délivrance*!...

Quelles furent donc ses pensées, lorsqu'elle vit que vraiment il fallait mourir, lorsque, montée sur la charrette, elle s'en allait à travers une foule trem-

1. Ceci, au reste, n'est qu'un *on dit* (audivit dici...), une circonstance dramatique dont la tradition populaire a peut-être orné gratuitement le récit. *Notices des mss.*, III, 488.

2. Procès français, éd. Buchon, 1827, p. 79, III. — « An « suum consilium dixerit sibi quod erit liberata a præsenti « carcere? Respondet : Loquamini mecum *infra tres menses*... « Oportebit semel quod ego sim liberata... — Dominus noster « non permittet eam venire ita basse, quin habeat succursum « a Deo bene cito et *per miraculum*. » Procès latin ms., 27 février [lire 1^{er} mars], 17 mars 1431.

blante sous la garde de huit cents Anglais armés de lances et d'épées. Elle pleurait et se lamentait, n'accusant toutefois ni son Roi, ni ses Saintes... Il ne lui échappait qu'un mot : « O Rouen, Rouen ! dois-je donc mourir ici ? »

Le terme du triste voyage était le Vieux-Marché, le marché au poisson. Trois échafauds avaient été dressés. Sur l'un était la chaire épiscopale et royale, le trône du cardinal d'Angleterre, parmi les sièges de ses prélats. Sur l'autre devaient figurer les personnages du lugubre drame, le prédicateur, les juges et le bailli, enfin la condamnée. On voyait à part un grand échafaud de plâtre, chargé et surchargé de bois ; on n'avait rien plaint au bûcher, il effrayait par sa hauteur. Ce n'était pas seulement pour rendre l'exécution plus solennelle ; il y avait une intention, c'était afin que, le bûcher étant si haut échafaudé, le bourreau n'y atteignît que par en bas, pour allumer seulement, qu'ainsi il ne pût abrégier le supplice¹, ni expédier la patiente comme il faisait des autres, leur faisant grâce de la flamme. Ici, il ne s'agissait pas de frauder la justice, de donner au feu un corps mort ; on voulait qu'elle fût bien réellement brûlée vive, que placée au sommet de cette montagne de bois, et dominant le cercle des lances et des épées, elle pût être observée de toute la place. Lentement, longuement brûlée sous les yeux d'une foule curieuse, il y avait lieu de croire qu'à la fin elle laisserait surprendre quelque faiblesse, qu'il lui échapperait quelque chose qu'on pût donner pour un désaveu, tout au moins des mots confus qu'on pourrait interpréter, peut-être de basses prières, d'humiliants cris de grâce, comme d'une femme éperdue...

1. « De quoy il estoit fort marry et avoit grant compassion... » Ce détail et la plupart de ceux qui vont suivre, sont tirés des dépositions des témoins oculaires, Martin Ladvenu, Isambart, Toutmouillé, Manchon, Beaupère, Massieu, etc. Voy. *Notices des mss.*, III, 489-508.

Un chroniqueur, ami des Anglais, les charge ici cruellement. Ils voulaient, si on l'en croit, que la robe étant brûlée d'abord, la patiente restât nue, « pour oster les doubtes du peuple »; que le feu étant éloigné, chacun vînt la voir, « et tous les secrez qui povent ou doivent estre en une femme »; et qu'après cette impudique et féroce exhibition, « le bourrel remist le grant feu sur sa povre charogne ¹... »

L'effroyable cérémonie commença par un sermon. Maître Nicolas Midy, une des lumières de l'Université de Paris, prêcha sur ce texte édifiant : « Quand un membre de l'Eglise est malade, toute l'Eglise est malade. » Cette pauvre Eglise ne pouvait guérir qu'en se coupant un membre. Il concluait par la formule : « Jeanne, allez en paix, l'Eglise ne peut plus te défendre. »

Alors le juge d'Eglise, l'évêque de Beauvais, l'exhorta bénignement à s'occuper de son âme et à se rappeler tous ses méfaits, pour s'exciter à la contrition. Les assesseurs avaient jugé qu'il était de droit de lui relire son abjuration; l'évêque n'en fit rien. Il craignait des démentis, des réclamations. Mais la pauvre fille ne songeait guère à chicaner ainsi sa vie, elle avait bien d'autres pensées. Avant même qu'on l'eût exhortée à la contrition, elle s'était mise à genoux, invoquant Dieu, la Vierge, saint Michel et sainte Catherine, pardonnant à tous et demandant pardon, disant aux assistants : « Priez pour moi!... » Elle requérait surtout les prêtres de dire chacun une messe pour son âme... Tout cela de façon si dévote, si humble et si touchante, que l'émotion gagnant, personne ne put plus se contenir; l'évêque de Beauvais se mit à pleurer, celui de Boulogne sanglotait, et voilà que les Anglais eux-mêmes pleu-

1. *Journal du Bourgeois*, éd. 1827, p. 424.

raient et larmoyaient aussi, Winchester comme les autres¹.

Serait-ce dans ce moment d'attendrissement universel, de larmes, de contagieuse faiblesse, que l'infortunée, amollie et redevenue simple femme, aurait avoué qu'elle voyait bien qu'elle avait eu tort, qu'on l'avait trompée apparemment en lui promettant délivrance? Nous n'en pouvons trop croire là-dessus le témoignage intéressé des Anglais². Toutefois, il faudrait bien peu connaître la nature humaine pour douter, qu'ainsi trompée dans son espoir, elle n'ait vacillé dans sa foi... A-t-elle dit le mot? c'est chose incertaine; j'affirme qu'elle l'a pensé.

Cependant les juges, un moment décontenancés, s'étaient remis et raffermis; l'évêque de Beauvais, s'essuyant les yeux, se mit à lire la condamnation. Il remémora à la coupable tous ses crimes, schisme, idolâtrie, invocation de démons, comment elle avait été admise à pénitence, et comment « séduite par le Prince du mensonge, elle était retombée, ô douleur! *comme le chien qui retourne à son vomissement...* Donc, nous prononçons que vous êtes un membre pourri, et comme tel, retranché de l'Eglise. Nous vous livrons à la puissance séculière, *la priant toutefois de modérer son jugement en vous évitant la mort et la mutilation des membres.* »

Délaissée ainsi de l'Eglise, elle se remit en toute confiance à Dieu. Elle demanda la croix. Un Anglais lui passa une croix de bois, qu'il fit d'un bâton; elle ne la reçut pas moins dévotement, elle la baisa

1. « Episcopus Belvacensis flevit... » — « Le cardinal d'Angleterre et plusieurs autres Anglois furent contraincts plourer. » *Notices des mss.*, III, 480 [lire 489], 496.

2. L'information qu'ils firent faire sur ses prétendues rétractations n'est signée ni des témoins devant qui elles auraient eu lieu, ni des greffiers du procès. — Trois de ces témoins, qui furent interrogés plus tard, n'en disent rien, et paraissent n'en avoir pas eu connaissance. (L'Averdy, *ibidem*, 130, 448.)

et la mit, cette rude croix, sous ses vêtements et sur sa chair... Mais elle aurait voulu la croix de l'église, pour la tenir devant ses yeux jusqu'à la mort. Le bon huissier Massieu et frère Isambart firent tant, qu'on la lui apporta de la paroisse Saint-Sauveur. Comme elle embrassait cette croix, et qu'Isambart l'encourageait, les Anglais commencèrent à trouver tout cela bien long; il devait être au moins midi; les soldats grondaient, les capitaines disaient : « Comment! prêtres, nous ferez-vous dîner ici?... » Alors, perdant patience et n'attendant pas l'ordre du bailli qui seul pourtant avait autorité pour l'envoyer à la mort, ils firent monter deux sergents pour la tirer des mains des prêtres. Au pied du tribunal, elle fut saisie par les hommes d'armes qui la traînèrent au bourreau, lui disant : « Fais ton office... » Cette furie de soldats fit horreur; plusieurs des assistants, des juges même, s'enfuirent, pour n'en pas voir davantage.

Quand elle se trouva en bas dans la place, entre ces Anglais qui portaient les mains sur elle, la nature pâtit et la chair se troubla; elle cria de nouveau : « O Rouen, tu seras donc ma dernière demeure!... » Elle n'en dit pas plus, et *ne pécha pas par ses lèvres*, dans ce moment d'effroi et de trouble...

Elle n'accusa ni son Roi, ni ses Saintes. Mais parvenue au haut du bûcher, voyant cette grande ville, cette foule immobile et silencieuse, elle ne put s'empêcher de dire « Ah! Rouen, Rouen, j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort! » Celle qui avait sauvé le peuple et que le peuple abandonnait, n'exprima en mourant (admirable douceur d'âme!) que de la compassion pour lui...

Elle fut liée sous l'écriteau infâme, mitrée d'une mitre où on lisait : « Hérétique, relapse, apostate, idolâtre... » Et alors le bourreau mit le feu... Elle le vit d'en haut et poussa un cri... Puis, comme le frère qui l'exhortait ne faisait pas attention à la flamme,

elle eut peur pour lui, s'oubliant elle-même, et elle le fit descendre.

Ce qui prouve bien que jusque-là elle n'avait rien rétracté expressément, c'est que ce malheureux Cauchon fut obligé (sans doute par la haute volonté satanique qui présidait) à venir au pied du bûcher, obligé à affronter de près la face de sa victime, pour essayer d'en tirer quelque parole... Il n'en obtint qu'une, désespérante. Elle lui dit avec douceur ce qu'elle avait déjà dit : « Evêque, je meurs par vous... Si vous m'aviez mise aux prisons d'Eglise, ceci ne fût pas advenu. » On avait espéré sans doute que, se croyant abandonnée de son Roi, elle l'accuserait enfin et parlerait contre lui. Elle le défendit encore : « Que j'aie bien fait, que j'aie mal fait, mon Roi n'y est pour rien; ce n'est pas lui qui m'a conseillée. »

Cependant la flamme montait... Au moment où elle toucha, la malheureuse frémit et demanda *de l'eau bénite*; *de l'eau*, c'était apparemment le cri de la frayeur... Mais, se relevant aussitôt, elle ne nomma plus que Dieu, que ses anges et ses Saintes : « Oui, mes voix étaient de Dieu, mes voix ne m'ont pas trompée ¹!... » Que toute incertitude ait cessé dans les flammes, cela nous doit faire croire qu'elle accepta la mort pour la *délivrance* promise, qu'elle n'entendit plus le *salut* au sens judaïque et matériel, comme elle avait fait jusque-là, qu'elle vit clair enfin, et que, sortant des ombres, elle obtint ce qui lui manquait encore de lumière et de sainteté.

Cette grande parole est attestée par le témoin obligé et juré de la mort, par le dominicain qui monta avec elle sur le bûcher, qu'elle en fit descendre, mais qui d'en bas lui parlait, l'écoutait et lui tenait la croix.

1. « Quod voces quas habuerat, erant a Deo... nec credebat « per eandem voces fuisse deceptam. » *Notices des mss.*, III, 489.

Nous avons encore un autre témoin de cette mort sainte, un témoin bien grave. Cet homme, dont l'histoire doit conserver le nom, était le moine augustin, déjà mentionné, frère Isambart de La Pierre; dans le procès, il avait failli périr pour avoir conseillé la Pucelle, et néanmoins, quoique si bien désigné à la haine des Anglais, il voulut monter avec elle dans la charrette, lui fit venir la croix de la paroisse, l'assista parmi cette foule furieuse, et sur l'échafaud et au bûcher.

Vingt ans après, les deux religieux, simples moines, voués à la pauvreté et n'ayant rien à gagner ni à craindre en ce monde, déposent ce qu'on vient de lire : « Nous l'entendions, disent-ils, dans le feu, invoquer ses Saintes, son archange; elle répétait le nom du Sauveur... Enfin, laissant tomber sa tête, elle poussa un grand cri : « Jésus! »

« Dix mille hommes pleuraient... » Quelques Anglais seuls riaient ou tâchaient de rire. Un d'eux, des plus furieux, avait juré de mettre un fagot au bûcher; elle expirait au moment où il le mit, il se trouva mal; ses camarades le menèrent à une taverne pour le faire boire et reprendre ses esprits; mais il ne pouvait se remettre : « J'ai vu, disait-il hors de lui-même, j'ai vu, de sa bouche, avec le dernier soupir, s'envoler une colombe. » D'autres avaient lu dans les flammes le mot qu'elle répétait : « Jésus! » Le bourreau alla le soir trouver frère Isambart; il était tout épouvanté; il se confessa, mais il ne pouvait croire que Dieu lui pardonnât jamais... Un secrétaire du roi d'Angleterre disait tout haut en revenant : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte! »

L'Histoire de France continue ¹

Cette parole, échappée à un ennemi, n'en est pas moins grave. Elle restera. L'avenir n'y contredira point. Oui, selon la Religion, selon la Patrie, Jeanne Darc fut une sainte.

Quelle légende plus belle que cette incontestable histoire ²? Mais il faut se garder bien d'en faire une légende ³; on doit en conserver pieusement tous les traits, même les plus humains, en respecter la réalité touchante et terrible...

Que l'esprit romanesque y touche, s'il ose; la poésie ne le fera jamais ⁴. Eh! que saurait-elle ajouter?...

¹. Texte de 1841.

². Sur l'authenticité des pièces, la valeur des divers manuscrits, etc., voir le travail de M. de l'Averdy, et surtout celui du jeune et savant M. Jules Quicherat, auquel nous devons la première publication complète du Procès de la Pucelle.

³. Le cadre serait tout tracé; c'est la formule même de la vie héroïque : 1, la forêt, la révélation; 2. Orléans, l'action; 3, Reims, l'honneur; 4, Paris et Compiègne, la tribulation, la trahison; 5. Rouen, la passion. — Mais rien ne fausse plus l'histoire que d'y chercher des types complets et absolus. Quelle qu'ait été l'émotion de l'historien en écrivant cet Evangile, il s'est attaché au réel, sans jamais céder à la tentation d'idéaliser.

⁴. Je n'appelle pas poésie le poème d'Antonio Astezano (secrétaire du duc d'Orléans, ms. de Grenoble, 1435), ni celui de Chapelain. Néanmoins ce dernier, comme le remarque très-bien M. Girardin Saint-Marc (*Revue des Deux Mondes*, septembre 1838), a été traité trop sévèrement par la critique. Sa préface, qu'on a trouvée si ridicule, prouve une profonde intelligence théologique du sujet. — Shakespeare n'y a rien compris; il a suivi le préjugé national dans toute sa brutalité. — Voltaire, dans le déplorable badinage que l'on sait, n'a pas eu l'intention réelle de déshonorer Jeanne Darc; il lui rend dans ses livres sérieux le plus éclatant hommage : « Cette héroïne... fit à ses juges une réponse digne d'une mémoire éternelle... Ils firent mourir par le feu celle qui pour avoir sauvé son roi, aurait eu des autels, dans les temps héroïques où les hommes en élevaient à leurs libérateurs. » Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. 80. — Les Allemands ont adopté notre sainte et l'ont célébrée autant et plus que nous. Sans parler de la Jeanne

L'idée qu'elle avait, pendant tout le moyen âge, poursuivie de légende en légende, cette idée se trouva à la fin être une personne; ce rêve, on le toucha. La Vierge secourable des batailles que les chevaliers appelaient, attendaient d'en haut, elle fut ici-bas... En qui? c'est la merveille. Dans ce qu'on méprisait, dans ce qui semblait le plus humble, dans une enfant, dans la simple fille des campagnes, du pauvre peuple de France¹. Car il y eut un peuple, il y eut une France. Cette dernière figure du passé fut aussi la première du temps qui commençait. En elle apparurent à la fois la Vierge... et déjà la Patrie.

Telle est la poésie de ce grand fait, telle en est la philosophie, la haute vérité. Mais la réalité historique n'en est pas moins certaine; elle ne fut que trop positive et trop cruellement constatée... Cette vivante énigme, cette mystérieuse créature, que tous jugèrent surnaturelle, cet ange ou ce démon, qui, selon quelques-uns, devait s'envoler un matin², il se trouva que c'était une femme, une jeune fille, qu'elle n'avait point d'ailes, qu'attachée comme nous à un corps mortel elle devait souffrir, mourir, et de quelle affreuse mort!

Mais c'est justement dans cette réalité qui semble dégradante, dans cette triste épreuve de la nature,

Darc de Schiller, comment ne pas être touché du pèlerinage qu'accomplit M. Guido Goerres à travers toutes les bibliothèques de l'Europe et par toutes les villes de France pour recueillir les manuscrits, les traditions, les moindres traces d'une si belle histoire? Cette dévotion chevaleresque d'un Allemand à la mémoire d'une sainte française, fait honneur à l'Allemagne, à l'humanité. L'Allemagne et la France sont deux sœurs. Puissent-elles l'être toujours! (Octobre 1840.)

1. La réalité populaire me paraît avoir été bien heureusement conciliée avec l'idéalité poétique dans l'œuvre d'une jeune fille, à jamais regrettable!... Elle avait eu pour révélation ce moment unique de Juillet. Toutes les deux, l'artiste et la statue, ont été les filles de 1830.

2. Lorsqu'elle entra à Troyes, le clergé lui jeta de l'eau bénite, pour s'assurer si c'était une personne réelle, ou une vision diabolique. Elle sourit et dit : « Approchez hardiment, je ne m'envoulleray pas. » V. l'interrogatoire du 3 mars 1430.

que l'idéal se trouve et rayonne. Les contemporains eux-mêmes y reconnurent le Christ parmi les pharisiens...¹ Toutefois nous devons y voir encore autre chose, la Passion de la Vierge, le martyre de la pureté.

Il y a eu bien des martyrs; l'histoire en cite d'innombrables, plus ou moins purs, plus ou moins glorieux. L'orgueil a eu les siens, et la haine et l'esprit de dispute. Aucun siècle n'a manqué de martyrs batailleurs, qui sans doute mouraient de bonne grâce, quand ils n'avaient pu tuer... Ces fanatiques n'ont rien à voir ici. La sainte fille n'est point des leurs, elle eut un signe à part : Bonté, charité, douceur d'âme.

Elle eut la douceur des anciens martyrs, mais avec une différence. Les premiers chrétiens ne restaient doux et purs qu'en fuyant l'action, en s'épargnant la lutte et l'épreuve du monde. Celle-ci fut douce dans la plus âpre lutte, bonne parmi les mauvais, pacifique dans la guerre même; la guerre, ce triomphe du Diable, elle y porta l'esprit de Dieu.

Elle prit les armes, quand elle sut « la pitié qu'il y avoit au royaume de France ». Elle ne pouvait voir « couler le sang françois ». Cette tendresse de cœur, elle l'eut pour tous les hommes; elle pleurait après les victoires et soignait les Anglais blessés.

Pureté, douceur, bonté héroïque, que cette suprême beauté de l'âme se soit rencontrée en une fille de France, cela peut surprendre les étrangers qui n'aiment à juger notre nation que par la légèreté de ses mœurs. Disons-leur (et sans partialité, aujourd'hui que tout cela est si loin de nous) que sous cette légèreté, parmi ses folies et ses vices même, la vieille

1. L'évêque de Beauvais... « et sa compagnie ne se montrèrent pas moins affectés à faire mourir la Pucelle, que Cayphe et Anne, et les scribes et pharisiées se montrèrent affectés à faire mourir Notre-Seigneur. » *Chronique de la Pucelle*, éd. 1827, p. 40.

France ne fut pas nommée sans cause le peuple très-chrétien. C'était certainement le peuple de l'amour et de la grâce. Qu'on l'entende humainement ou chrétiennement, aux deux sens, cela sera toujours vrai.

Le Sauveur de la France devait être une femme. La France était femme elle-même. Elle en avait la mobilité, mais aussi l'aimable douceur, la pitié facile et charmante, l'excellence au moins du premier mouvement. Lors même qu'elle se complaisait aux vaines élégances et aux raffinements extérieurs, elle restait au fond plus près de la nature. Le Français, même vicieux, gardait plus qu'aucun autre le bon sens et le bon cœur ¹...

Puisse la nouvelle France ne pas oublier le mot de l'ancienne : « Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon ² ! » L'être et rester tel, entre les injustices des hommes et les sévérités de la Providence, ce n'est pas seulement le don d'une heureuse nature, c'est de la force et de l'héroïsme... Garder la douceur et la bienveillance, parmi tant d'aigres disputes, traverser l'expérience sans lui permettre de toucher à ce trésor intérieur, cela est divin. Ceux qui persistent et vont ainsi jusqu'au bout, sont les vrais élus. Et quand même ils auraient quelquefois heurté dans le sentier difficile du monde, parmi leurs chutes, leurs faiblesses et leurs *enfances* ³, ils n'en resteront pas moins les enfants de Dieu !

1. Il restait toujours *bon enfant* ; petit mot, grande chose. Personne aujourd'hui ne veut être ni *enfant* ni *bon* ; ce dernier mot est une épithète de dérision.

2. C'est le mot du Philoctète de Fénelon (*Télém.*, livre XII). L'original grec le dit aussi, mais bien faiblement, et d'ailleurs dans un autre sens. Sophocle, *Philoct.*, v. 476.

3. Saint François de Sales.

Harmoniques

La Jeanne d'Arc de Michelet occupe le centre d'un réseau de textes qui l'introduisent ou la prolongent. D'une part, la précédant, voici les épisodes de l'Histoire du Moyen Age où se reconnaît le modèle de la Passion, plus que jamais recommandé, au début du xv^e siècle, par l'Imitation de Jésus-Christ. Et voilà, d'autre part, deux des étapes de la méditation que la rencontre de Jeanne inaugure et que Michelet, du Peuple à Nos Fils, poursuit jusqu'au bout de sa vie.

1. LOUIS LE DÉBONNAIRE, OU LE ROI NU

Succédant à Charlemagne, Louis le Débonnaire, son fils, hérite du devoir difficile de maintenir l'unité de l'Empire. Il ne s'en acquitte, aux yeux de Michelet, qu'en acceptant l'humiliation et le martyre. « C'est une loi de l'histoire : un monde qui finit, se ferme et s'expie par un saint. Le plus pur de la race en porte les fautes, l'innocent est puni... L'infortuné qui vient prêter sa vie à cette immolation d'un monde social, qu'il s'appelle Louis le Débon-

naire, Charles I^{er} ou Louis XVI, n'est pas pourtant exempt de tout reproche. Sa catastrophe toucherait moins s'il était au-dessus de l'homme. Non, c'est un homme de chair et de sang comme nous, une âme douce, un esprit faible, voulant le bien, faisant parfois le mal, et sans mesure dans le repentir, livré à ce qui l'entoure, et vendu par les siens... »

Louis traite avec magnanimité les peuples rassemblés sous l'autorité impériale. Ils n'en revendiquent pas moins leur indépendance et il faut les réprimer. C'est ainsi que Bernard, neveu de Louis, comme roi d'Italie, se révolte, se soumet et périt.

Jusqu'ici le règne de Louis était, il faut le dire, éclatant de force et de justice. Il avait maintenu l'intégrité de l'Empire, étendu son influence. Les barbares craignaient ses armes et vénéraient sa sainteté. Au milieu de ses prospérités, l'âme du saint mollit, et se souvint de l'humanité. Sa femme étant morte, il fit, dit-on, paraître devant lui les filles des grands de ses Etats et choisit la plus belle. Judith, fille du comte Welf, unissait en elle le sang des nations les plus odieuses aux Francs; sa mère était de Saxe, son père, Welf, de Bavière, de ce peuple allié des Lombards, et par qui les Slaves et les Avars furent appelés dans l'Empire. Savante, dit l'histoire, et plus qu'il n'eût fallu, elle livra son mari à l'influence des hommes élégants et polis du Midi. Louis était déjà favorable aux Aquitains, chez qui il avait été élevé. Bernard, fils de son ancien tuteur, saint Guillaume de Toulouse, devint son favori, et encore plus celui de l'impératrice. Belle et dangereuse Eve, elle dégrada, elle perdit son époux.

Depuis cette chute, Louis, plus faible, parce qu'il avait cessé d'être pur, plus homme et plus sensible, parce qu'il n'était plus saint, ouvrit son cœur aux craintes, aux scrupules. Il se sentait diminué, une vertu était sortie de lui. Il commença à se repentir

de sa sévérité à l'égard de son neveu Bernard, à l'égard des moines Wala et Adalhard, qu'il s'était pourtant contenté de renvoyer aux devoirs de leur ordre. Il lui fallut soulager son cœur. Il demanda, il obtint d'être soumis à une pénitence publique. C'était la première fois depuis Théodose qu'on voyait ce grand spectacle de l'humiliation volontaire d'un homme tout-puissant. Les rois mérovingiens, après les plus grands crimes, se contentent de fonder des couvents. La pénitence de Louis est comme l'ère nouvelle de la moralité, l'avènement de la conscience.

Toutefois l'orgueil brutal des hommes de ce temps rougit pour la royauté de l'humble aveu qu'elle faisait de sa faiblesse et de son humanité. Il leur sembla que celui qui avait baissé le front devant le prêtre ne pouvait plus commander aux guerriers. L'Empire en parut, lui aussi, dégradé, désarmé. Les premiers malheurs qui commencèrent une dissolution inévitable furent imputés à la faiblesse d'un roi pénitent. En 820, treize vaisseaux normands coururent trois cents lieues de côtes, et se remplirent de tant de butin, qu'ils furent obligés de relâcher les captifs qu'ils avaient faits. En 824, l'armée des Francs ayant envahi la Navarre fut battue comme à Roncevaux. En 829, on craignit que ces Normands, dont les moindres barques étaient si redoutables, n'envahissent par terre, et les peuples reçurent ordre de se tenir prêts à marcher en masse. Ainsi s'accumula le mécontentement public. Les grands, les évêques le fomentaient; ils accusaient l'empereur, ils accusaient l'aquitain Bernard; le pouvoir central les gênait; ils étaient impatiens de l'unité de l'Empire; ils voulaient régner chacun chez soi.

Mais il fallait des chefs contre l'empereur; ce furent ses propres fils. Dès le commencement de son règne, il leur avait donné, avec le titre de roi, deux provinces frontières à gouverner et à défendre, à

Louis la Bavière, à Pepin l'Aquitaine, les deux barrières de l'Empire. L'aîné, Lothaire, devait être empereur, avec la royauté d'Italie. Quand Louis eut un fils de Judith, il donna à cet enfant, nommé Charles, le titre de roi d'Alamanie (Souabe et Suisse). Cette concession ne changeait rien aux possessions des princes, mais beaucoup à leurs espérances. Ils prêtèrent leur nom à la conjuration des grands. Ceux-ci refusèrent de faire marcher leurs hommes contre les Bretons, dont Louis voulait réprimer les ravages. L'empereur se trouva seul, Franc de naissance, mais gouverné par un Aquitain, il ne fut soutenu ni du Midi ni du Nord; nous avons déjà vu Brunehaut succomber dans cette position équivoque. Le fils aîné, Lothaire, se crut déjà empereur; il chassa Bernard, enferma Judith, jeta son père dans un monastère; pauvre vieux Lear, qui, parmi ses enfants, ne trouva point de Cordelia.

Cependant ni les grands, ni les frères de Lothaire n'étaient disposés à se soumettre à lui. Empereur pour empereur, ils aimaient mieux Louis. Les moines, qui le tenaient captif, travaillèrent à son rétablissement. Les Francs s'aperçurent que le triomphe des enfans de Louis leur ôtait l'Empire; les Saxons, les Frisons, qui lui devaient leur liberté, s'intéressèrent pour lui. Une diète fut assemblée à Nimègue au milieu des peuples qui le soutenaient. « Toute la Germanie y accourut pour porter secours à l'empereur. » Lothaire se trouva seul à son tour, et à la discrétion de son père; Wala, tous les chefs de la faction, furent condamnés à mort. Le bon empereur voulut qu'on les épargnât.

Cependant l'aquitain Bernard, supplanté dans la faveur de Louis par le moine Gondebaud, l'un de ses libérateurs, rallume la guerre dans le Midi; il anime Pepin. Les trois frères s'entendent de nouveau. Lothaire amène avec lui l'italien Grégoire IV, qui excommunie tous ceux qui n'obéiront pas au

roi d'Italie. Les armées du père et des fils se rencontrent en Alsace. Ceux-ci font parler le pape; ils font agir la nuit je ne sais quels moyens. Le matin, l'empereur, se voyant abandonné d'une partie des siens, dit aux autres : « Je ne veux point que personne meure pour moi. » Le théâtre de cette honteuse scène fut appelé le champ du Mensonge.

Lothaire, redevenu maître de la personne de Louis, voulut en finir une fois, et achever son père. Ce Lothaire était un homme à qui le sang ne répugnait pas : il fit égorger un frère de Bernard et jeter sa sœur dans la Saône; mais il craignait l'exécration publique s'il portait sur Louis des mains parricides. Il imagina de le dégrader en lui imposant une pénitence publique et si humiliante qu'il ne s'en pût jamais relever. Les évêques de Lothaire présentèrent au prisonnier une liste de crimes dont il devait s'avouer coupable. D'abord, la mort de Bernard (il en était innocent); puis les parjures auxquels il avait exposé le peuple par de nouvelles divisions de l'Empire; puis d'avoir fait la guerre en carême; puis d'avoir été trop sévère pour les partisans de ses fils (il les avait soustraits à la mort); puis d'avoir permis à Judith et autres de se justifier par sermens; sixièmement, d'avoir exposé l'Etat aux meurtres, pillages et sacrilèges, en excitant la guerre civile; septièmement, d'avoir excité ces guerres civiles par des divisions arbitraires de l'Empire; enfin d'avoir ruiné l'Etat qu'il devait défendre.

Quand on eut lu cette confession absurde dans l'église de Saint-Médard de Soissons, le pauvre Louis ne contesta rien, il signa tout, s'humilia autant qu'on voulut, se confessa trois fois coupable, pleura et demanda la pénitence publique pour réparer les scandales qu'il avait causés. Il déposa son baudrier militaire, prit le cilice, et son fils l'emmena ainsi, misérable, dégradé, humilié, dans la capitale de l'Empire, à Aix-la-Chapelle, dans la même ville où Char-

lemagne lui avait jadis fait prendre lui-même la couronne sur l'autel.

Le parricide croyait avoir tué Louis. Mais une immense pitié s'éleva dans l'Empire. Ce peuple, si malheureux lui-même, trouva des larmes pour son vieil empereur. On raconta avec horreur comment le fils l'avait tenu à l'autel pleurant et balayant la poussière de ses cheveux blancs; comment il s'était enquis des péchés de son père, nouveau Cham qui livrait à la risée la nudité paternelle; comment il avait dressé sa confession : quelle confession ! toute pleine de calomnies et de mensonges. C'était l'archevêque Ebbon, condisciple de Louis et son frère de lait, l'un de ces fils de serfs qu'il aimait tant, qui lui avait arraché le baudrier et mis le cilice. Mais en lui enlevant la ceinture et l'épée, en lui ôtant le costume des tyrans et des nobles, ils l'avaient fait apparaître au peuple comme peuple, comme saint et comme homme. Et son histoire n'était autre que celle de l'homme biblique : son Eve l'avait perdu; ou si l'on veut, l'une de ces filles des Géans qui, dans la *Genèse*, séduisent les enfants de Dieu. D'autre part, dans ce merveilleux exemple de souffrance et de patience, dans cet homme injurié, conspué, et bénissant tous les outrages, on croyait reconnaître la patience de Job, ou plutôt une image du Sauveur; rien n'y avait manqué, ni le vinaigre ni l'absinthe.

Ainsi le vieil empereur se trouva relevé par son abaissement même : tout le monde s'éloigna du parricide. Abandonné des grands (834-5), et ne pouvant cette fois séduire les partisans de son père, Lothaire s'enfuit en Italie. Malade lui-même, il vit, dans le cours d'un été (836), mourir tous les chefs de son parti, les évêques d'Amiens et de Troyes, son beau-père Hugues, les comtes Matfried et Lambert, Agimbert de Perche, Godfried et son fils, Borgarit, préfet de ses chasses, une foule d'autres. Eblon, déposé

du siège de Reims, passa le reste de sa vie dans l'obscurité et dans l'exil. Wala se retira au monastère de Bobbio, près du tombeau de saint Colomban; un frère de saint Arnulf de Metz, l'aïeul des Carlovingiens, avait été abbé de ce monastère. Wala y mourut l'année même où périrent tant d'hommes de son parti, s'écriant à chaque instant : « Pourquoi suis-je né un homme de querelle, un homme de discorde? » Ce petit-fils de Charles Martel, ce moine politique, ce saint factieux, cet homme dur, ardent, passionné, enfermé par Charlemagne dans un monastère, puis son conseiller, et presque roi d'Italie sous Pepin et Bernard, eut le malheur d'associer un nom, jusque-là sans tache, aux révoltes parricides des fils de Louis.

Cependant le Débonnaire, dominé par les mêmes conseils, faisait ce qu'il fallait pour renouveler la révolte et tomber de nouveau. D'une part, il somrait les grands de rendre aux églises les biens qu'ils avaient usurpés; de l'autre, il diminuait la part de ses fils aînés, qui, il est vrai, l'avaient bien mérité, et dotait à leurs dépens le fils de son choix, le fils de Judith, Charles le Chauve. Les enfans de Pepin, qui venait de mourir, étaient dépouillés. Louis le Germanique était réduit à la Bavière. Tout était partagé entre Lothaire et Charles. Le vieil empereur aurait dit au premier : « Voilà, mon fils, tout le royaume devant tes yeux, partage, et Charles choisira; ou, si tu veux choisir, nous partagerons. » Lothaire prit l'Orient, et Charles devait avoir l'Occident. Louis de Bavière armait pour empêcher l'exécution de ce traité, et par une mutation étrange, le père cette fois avait pour lui la France, et le fils l'Allemagne. Mais le vieux Louis succomba au chagrin et aux fatigues de cette guerre nouvelle. « Je pardonne à Louis, dit-il, mais qu'il songe à lui-même, lui qui, méprisant la loi de Dieu, a conduit au tombeau les cheveux blancs de son père. » L'em-

pereur mourut à Ingelheim dans une île du Rhin près Mayence, au centre de l'Empire, et l'unité de l'Empire mourut avec lui.

(*Histoire de France*, liv. II chap. 3, texte de 1833.)

U. Y. 110126

2. MEURTRE DANS LA CATHÉDRALE

Thomas Becket, devenu archevêque de Canterbury (Michelet écrit Kenterbury), cesse d'être le favori de Henri II. Saxon parmi les Saxons, il défend les libertés du pays de Kent. Comme le roi d'Angleterre le menace, il doit chercher refuge en France. Mais il ne renonce pas à son ministère. Il va prendre le parti héroïque de retourner à Canterbury, après que le roi de France, Louis VII, aura tenté de réconcilier Henri II et l'archevêque (1170).

Le pape se décida à suspendre l'archevêque d'Yorck pour usurpation des droits de Kenterbury, et il menaça le roi, s'il ne restituait les biens usurpés. Henri s'effraya; une entrevue eut lieu à Chignon entre l'archevêque et les deux rois. Henri promit satisfaction, montra beaucoup de courtoisie envers Thomas, jusqu'à vouloir lui tenir l'étrier au départ. Cependant l'archevêque et le roi, avant de se quitter, se chargèrent de propos amers, se reprochant ce qu'ils avaient fait l'un pour l'autre. Au moment de la séparation, Thomas fixa les yeux sur Henri d'une manière expressive, et lui dit avec une sorte de solennité : « Je crois bien que je ne vous reverrai plus. — Me prenez-vous donc pour un traître ? » répliqua vivement le roi. L'archevêque s'inclina et partit.

Ce dernier mot de Henri ne rassura personne. Il refusa à Thomas le baiser de paix, et pour messe de réconciliation, il fit dire une messe des morts. Cette messe fut dite dans une chapelle dédiée aux martyrs. Un clerc de l'archevêque en fit la remarque, et dit : « Je crois bien, en effet, que l'Eglise ne recouvrera la paix que par un martyr », à quoi Thomas répondit : « Plaise à Dieu qu'elle soit délivrée, même au prix de mon sang! » — Le roi de France avait dit aussi : « Pour moi, je ne voudrais pas, pour mon pesant d'or, vous conseiller de retourner en Angleterre, s'il vous refuse le baiser de paix. » Et le comte Thibaud de Champagne ajouta : « Ce n'est pas même assez du baiser. »

Depuis long-temps Thomas prévoyait son sort, et s'y résignait. A son départ du couvent de Pontigny, dit l'historien contemporain, l'abbé lui vit pendant le souper verser des larmes. Il s'étonna, lui demanda s'il lui manquait quelque chose, et lui offrit tout ce qui était en son pouvoir. « Je n'ai besoin de rien, dit l'archevêque, tout est fini pour moi. Le Seigneur a daigné la nuit dernière apprendre à son serviteur la fin qui l'attend. — Quoi de commun, dit l'abbé en badinant, entre un bon vivant et un martyr, entre le calice du martyr et celui que vous venez de boire? » L'archevêque répondit : « Il est vrai, j'accorde quelque chose aux plaisirs du corps, mais le Seigneur est bon, il justifie l'indigne et l'impie. »

Après avoir remercié le roi de France, Thomas et les siens s'acheminèrent vers Rouen. Ils n'y trouvèrent rien de ce qu'Henri avait promis, ni argent ni escorte. Loin de là, il apprenait que les détenteurs des biens de Kenterbury le menaçaient de le tuer, s'il passait en Angleterre. Renouf de Broc, qui occupait pour le roi tous les biens de l'archevêché, avait dit « Qu'il débarque, il n'aura pas le temps de manger ici un pain entier. » L'arche-

vêque inébranlable écrivit à Henri qu'il connaissait son danger, mais qu'il ne pouvait voir plus longtemps l'église de Kenterbury, la mère de la Bretagne chrétienne, périr pour la haine qu'on portait à son évêque. « La nécessité me ramène, infortuné pasteur, à mon église infortunée. J'y retourne par votre permission; j'y périrai pour la sauver, si votre piété ne se hâte d'y pourvoir. Mais que je vive, ou que je meure, je suis et serai toujours à vous dans le Seigneur. Quoi qu'il m'arrive à moi ou aux miens, Dieu vous bénisse, vous et vos enfans! »

Cependant il s'était rendu sur la côte voisine de Boulogne. On était au mois de novembre dans la saison des mauvais temps de mer; le primat et ses compagnons furent contraints d'attendre quelques jours au port de Wissant, près de Calais. Une fois qu'ils se promenaient sur le rivage, ils virent un homme accourir vers eux, et le prirent d'abord pour le patron de leur vaisseau venant les avertir de se préparer au passage; mais cet homme leur dit qu'il était clerc et doyen de l'église de Boulogne, et que le comte, son seigneur, l'envoyait les prévenir de ne point s'embarquer, parce que des troupes de gens armés se tenaient en observation sur la côte d'Angleterre, pour saisir ou tuer l'archevêque. « Mon fils, répondit Thomas, quand j'aurais la certitude d'être démembré et coupé en morceaux sur l'autre bord, je ne m'arrêteraïs point dans ma route. C'est assez de sept ans d'absence pour le pasteur et pour le troupeau. » « Je vois l'Angleterre, dit-il encore, et j'irai, Dieu aidant. Je sais pourtant certainement que j'y trouverai ma Passion. » La fête de Noël approchait, et il voulait, à tout prix, célébrer dans son église la naissance du Sauveur.

Quand il approcha du rivage, et qu'on vit sur sa barque la croix de Kenterbury qu'on portait toujours devant le primat, la foule du peuple se précipita, pour se disputer sa bénédiction. Quelques-uns

se prosternaient, et poussaient des cris. D'autres jetaient leurs vêtemens sous ses pas, et criaient : Béni, celui qui vient au nom du Seigneur ! Les prêtres se présentaient à lui à la tête de leurs paroisses. Tous disaient que le Christ arrivait pour être crucifié encore une fois, qu'il allait souffrir pour Kent, comme à Jérusalem il avait souffert pour le monde. Cette foule intimida les Normands qui étaient venus avec de grandes menaces, et qui avaient tiré leurs épées. Pour lui, il parvint à Kenterbury au son des hymnes et des cloches, et montant en chaire, il prêcha sur ce texte : Je suis venu pour mourir au milieu de vous. Déjà il avait écrit au pape pour lui demander de dire à son intention les prières des agonisans.

Le roi était alors en Normandie. Il fut bien étonné, bien effrayé quand on lui dit que le primat avait osé passer en Angleterre. On racontait qu'il marchait environné d'une foule de pauvres, de serfs, d'hommes armés ; ce roi des pauvres s'était rétabli dans son trône de Kenterbury, et avait poussé jusqu'à Londres. Il apportait des bulles du pape pour mettre de nouveau le royaume en interdit. Telle était en effet la duplicité d'Alexandre III. Il avait envoyé l'absolution à Henri, et à l'archevêque la permission d'excommunier. Le roi, ne se connaissant plus, s'écria : « Quoi, un homme qui a mangé mon pain, un misérable qui est venu à ma cour sur un cheval boiteux, foulera aux pieds la royauté ! le voilà qui triomphe, et qui s'assied sur mon trône ! et pas un des lâches que je nourris n'aura le cœur de me débarrasser de ce prêtre ! » C'était la seconde fois que ces paroles homicides sortaient de sa bouche, mais alors, elles n'en tombèrent pas en vain. Quatre des chevaliers de Henri se crurent déshonorés s'ils laissaient impuni l'outrage fait à leur seigneur. Telle était la force du lien féodal, telle la vertu du serment réciproque que se prêtaient l'un

à l'autre le seigneur et le vassal. Les quatre n'attendirent pas la décision des juges que le roi avait commis pour faire le procès à Becket. Leur honneur était compromis, s'il mourait autrement que de leur main.

Partis à différentes heures et de ports différens, ils arrivèrent tous en même temps à Saltwerde. Renouf de Broc leur amena un grand nombre de soldats. « Voilà donc que le cinquième jour après Noël, comme l'archevêque était vers onze heures dans sa chambre et que quelques clercs et moines y traitaient d'affaires avec lui, entrèrent les quatre satellites. Salués par ceux qui étaient assis près de la porte, ils leur rendent le salut, mais à voix basse, et parviennent jusqu'à l'archevêque; ils s'asseient à terre devant ses pieds, sans le saluer ni en leur nom, ni au nom du roi. Ils se tenaient en silence; le Christ du Seigneur se taisait aussi. »

Enfin Renaud-fils-d'Ours prit la parole : « Nous t'apportons d'outremer des ordres du roi. Nous voulons savoir si tu aimes mieux les entendre en public ou en particulier. » Le saint fit sortir les siens; mais celui qui gardait la porte, la laissa ouverte, pour que du dehors on pût tout voir. Quand Renaud lui eut communiqué les ordres, et qu'il vit bien qu'il n'avait rien de pacifique à attendre, il fit rentrer tout le monde, et leur dit : « Seigneurs, vous pouvez parler devant ceux-ci. »

Les Normands prétendirent alors que le roi Henri lui envoyait l'ordre de faire serment au jeune roi, et lui reprochèrent d'être coupable de lèse-majesté. Ils auraient voulu le prendre subtilement par ses paroles, et à chaque instant, ils s'embarrassaient dans les leurs. Ils l'accusaient encore de vouloir se faire roi d'Angleterre; puis, saisissant à tout hasard un mot de l'archevêque, ils s'écrièrent : « Comment, vous accusez le roi de perfidie? Vous nous menacez, vous voulez encore nous excommunier tous? » Et l'un

d'eux ajouta : « Dieu me garde ! il ne le fera jamais, voilà déjà trop de gens qu'il a jetés dans les liens de l'anathème. » Ils se levèrent alors en furieux, agitant leurs bras, et tordant leurs gants. Puis s'adressant aux assistans, ils leurs dirent : « Au nom du roi, vous nous répondez de cet homme, pour le représenter en temps et lieu. — Eh quoi ! dit l'archevêque, croiriez-vous que je veux m'échapper ? je ne fuirais ni pour le roi, ni pour aucun homme vivant. — Tu as raison, dit l'un des Normands, Dieu aidant, tu n'échapperas pas. » L'archevêque rappela en vain Hugues de Morville, le plus noble d'entre eux, et celui qui semblait devoir être le plus raisonnable. Mais ils ne l'écoutèrent pas, et partirent en tumulte, avec de grandes menaces.

La porte fut fermée aussitôt derrière les conjurés ; Renaud s'arma devant l'avant-cour, et prenant une hache des mains d'un charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser. Les gens de la maison, entendant les coups de haches, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie ; il ne voulut point, et on allait l'y entraîner de force, quand un des assistans fit remarquer que l'heure de vêpres avait sonné. « Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église », dit l'archevêque ; et faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille entr'ouverte.

Quand il entra dans l'église, il vit les clercs en rumeur qui fermaient les verrous des portes : « Au nom de votre vœu d'obéissance, s'écria-t-il, nous vous défendons de fermer la porte. Il ne convient pas de faire de l'église une bastille. » Puis il fit entrer ceux des siens qui étaient restés dehors.

A peine il avait le pied sur les marches de l'autel, que Renaud-fils-d'Ours parut à l'autre bout de l'église

revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchans, et criant : « A moi, à moi, loyaux servans du roi ! » Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds et brandissant leurs épées. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur, lui-même le leur défendit et quitta l'autel pour les en empêcher; ils le conjurèrent avec de grandes instances de se mettre en sûreté dans l'église souterraine ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on arrivait au faite de l'édifice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers. Pendant ce temps, les hommes armés s'avançaient. Une voix cria : « Où est le traître ? » Becket ne répondit rien. « Où est l'archevêque ? — Le voici, répondit Becket, mais il n'y a pas de traître ici; que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil vêtement ? Quel est votre dessein ? — Que tu meures. — Je m'y résigne; vous ne me verrez point fuir devant vos épées; mais au nom de Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de mes compagnons. clerc ou laïque, grand ou petit. » Dans ce moment il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les épaules, et celui qui le lui porta lui dit : « Fuis, ou tu es mort. » Il ne fit pas un mouvement; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattit contre eux, et déclara fermement qu'il ne sortirait point, et les contraignait à exécuter sur la place même leurs intentions ou leurs ordres. — Et se tournant vers un autre qu'il voyait arriver l'épée nue, il lui dit : « Qu'est-ce donc, Renaud ? je t'ai comblé de bienfaits, et tu approches de moi tout armé, dans l'église ? » Le meurtrier répondit : « Tu es mort. » — Puis il leva son épée, et d'un même coup de revers trancha la main d'un moine saxon appelé Edward Cryn, et blessa Becket à la tête. Un second coup,

porté par un autre Normand, le renversa la face contre terre, et fut assené avec une telle violence que l'épée se brisa sur le pavé. Un homme d'armes, appelé Guillaume Mautrait, poussa du pied le cadavre immobile, en disant : « Qu'ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais. »

Ils disaient en s'en allant : « Il a voulu être roi, et plus que roi; eh bien! qu'il soit roi maintenant! » Et au milieu de ces bravades, ils n'étaient pas rassurés. L'un d'eux rentra dans l'église, pour voir s'il était bien mort; il lui plongea encore son épée dans la tête, et fit jaillir la cervelle. Il ne pouvait le tuer assez à son gré.

C'est en effet une chose vivace que l'homme; il n'est pas facile de le détruire. Le délivrer du corps, le guérir de cette vie terrestre, c'est le purifier, l'orner et l'achever. Aucune parure ne lui va mieux que la mort. Un moment avant que les meurtriers n'eussent frappé, les partisans de Thomas étaient las et refroidis, le peuple doutait, Rome hésitait. Dès qu'il eut été touché du fer, inauguré de son sang, couronné de son martyre, il se trouva d'un coup grandi de Kenterbury jusqu'au ciel. « Il fut roi », comme avaient dit les meurtriers, répétant, sans le savoir, le mot de la Passion. Tout le monde fut d'accord sur lui, le peuple, les rois, le pape. Rome qui l'avait délaissé, le proclama saint et martyr. Les Normands qui l'avaient tué, reçurent à Westminster les bulles de canonisation, pleins d'une componction hypocrite, et pleurant à chaudes larmes.

Au moment même du meurtre, lorsque les assassins pillèrent la maison épiscopale, et qu'ils trouvèrent dans les habits de l'archevêque les rudes cilices dont il mortifiait sa chair, ils furent consternés; ils se disaient tout bas, comme le centurion de l'Evangile : « Véritablement, cet homme était un juste. » Dans les récits de sa mort tout le peuple

s'accordait à dire que jamais martyr n'avait reproduit plus complètement la Passion du Sauveur. S'il y avait des différences, on les mettait à l'avantage de Thomas. « Le Christ, dit un contemporain, a été mis à mort hors de la ville, dans un lieu profane et dans un jour que les Juifs ne tenaient pas pour sacré; Thomas a péri dans l'église même, et dans la semaine de Noël, le jour des Saints-Innocens. »

(Histoire de France

liv. IV, chap. 5, texte de 1833.)

3. LA CROIX, MODÈLE MÉDIÉVAL

Michelet vient de raconter la mort de saint Louis (1270), croisé malheureux, mais roi exemplaire. Prenant du recul, il se livre à une longue méditation sur le rôle que tient la Passion dans l'histoire et la culture médiévale. Elle occupe le huitième et dernier chapitre du livre III de l'Histoire de France, que l'on va lire dans sa version originale de 1833, non remaniée et qui porte ces sous-titres : « Lutte des Mendians et de l'Université. — Saint Thomas. — Doutes de saint Louis. — La Passion, comme principe d'art au Moyen Age. »

L'éternel combat de la grace et de la loi fut encore combattu au temps de saint Louis, entre l'Université et les ordres Mendians. Voici l'histoire de l'Université : au douzième siècle, elle se détache de son berceau de l'école du parvis Notre-Dame, elle lutte contre l'évêque de Paris; au treizième, elle guerroye contre les Mendians agens du pape; au quatorzième contre le pape lui-même. Ce corps formait une rude et forte démagogie, où quinze ou vingt mille jeunes gens de toute nation se formaient aux exercices dialectiques, cité sauvage dans la cité qu'ils troublaient de leurs violences et scandalisaient de leurs mœurs. C'était là toutefois depuis quelque temps la grande

gymnastique intellectuelle du monde. Dans le treizième siècle seulement, il en sortit sept papes et une foule de cardinaux et d'évêques. Les plus illustres étrangers, l'espagnol Raymond Lulle et l'italien Dante, venaient à trente et quarante ans s'asseoir au pied de la chaire de Duns Scot. Ils tenaient à honneur d'avoir disputé à Paris. Pétrarque fut aussi fier de la couronne que lui décerna notre Université que de celle du Capitole. Au seizième siècle encore, lorsque Ramus rendait quelque vie à l'Université en attendant la Saint-Barthélemy, nos écoles de la rue du Fouarre furent visitées de Torquato-Tasso. Pur raisonnement toutefois, vaine logique, subtile et stérile chicane, nos *artistes* (les dialecticiens de l'Université se donnaient ce nom) devaient être bientôt primés. Les vrais artistes au treizième siècle, orateurs, comédiens, mimes, prédicateurs populaires et enthousiastes, c'étaient les Mendians. Ceux-ci parlaient d'amour et au nom de l'amour. Ils avaient repris le texte de saint Augustin : « Aimez et faites ce que vous voudrez. » La sèche logique, qui avait eu de si grands effets au temps d'Abailard, ne suffisait plus. Le monde, fatigué dans ce rude sentier, eût mieux aimé se reposer avec saint François et saint Bonaventure sous les mystiques ombrages du Cantique des Cantiques, ou rêver avec un autre saint Jean une foi nouvelle et un nouvel Evangile.

Ce titre formidable, *Introduction à l'Evangile éternel*, fut mis en effet en tête d'un livre par Jean de Parme, général des Franciscains. Déjà l'abbé Joachim de Flores, le maître des mystiques, avait annoncé que la fin des temps était venue. Jean professa que, de même que l'ancien Testament avait cédé la place au nouveau, celui-ci avait aussi fait son temps; que l'Evangile ne suffisait pas à la perfection, qu'il avait encore six ans à vivre, mais qu'alors un Evangile plus durable allait commencer, un Evangile d'in-

telligence et d'esprit; jusque-là l'Eglise n'avait que la lettre.

Ces doctrines, communes à un grand nombre de Franciscains, furent acceptées aussi par plusieurs religieux de l'ordre de Saint-Dominique. C'est alors que l'Université éclata. Le plus distingué de ses docteurs était un esprit fin et dur, un Franc-Comtois, un homme du Jura, Guillaume de Saint-Amour. Le portrait de cet intrépide champion de l'Université s'est vu long-temps sur une vitre de la Sorbonne. Il publia contre les Mendians une suite de pamphlets éloquens et spirituels, où il s'efforçait de les confondre avec les Béghards et autres hérétiques, dont les prédicateurs étaient de même vagabonds et mendians : *Discours sur le publicain et le pharisien; Question sur la mesure de l'aumône et sur le mendiant valide; Traité sur les périls prédits à l'Eglise pour les derniers temps*, etc. Sa force est dans l'Ecriture qu'il possède et dont il fait un usage admirable; ajoutez le piquant d'une satire, qui s'exprime à demi-mot. Malheureusement, il est trop visible que l'auteur a un autre motif que l'intérêt de l'Eglise. Il y avait entre les Universitaires et les Mendians concurrence littéraire, et jalousie de métier. Les Mendians avaient obtenu une chaire à Paris, en 1230, époque où l'Université, blessée de la dureté de la régente, se retira à Orléans et à Angers. Ils l'avaient gardée cette chaire, et l'Université ne brillait point en présence de deux ordres, dont le savant était Albert-le-Grand, et le logicien saint Thomas.

Ce grand procès fut débattu à Anagni par devant le pape. Guillaume de Saint-Amour eut pour adversaires le dominicain Albert-le-Grand, archevêque de Mayence, et saint Bonaventure, général des Franciscains. Saint Thomas recueillit de mémoire toute la discussion, et en fit un livre. Le pape condamna Guillaume de Saint-Amour, mais en même temps,

il censura le livre de Jean de Parme, frappant également les raisonneurs et les mystiques, les partisans de la lettre et ceux de l'esprit.

Ce milieu si difficile à tenir, où l'Eglise essaya de s'établir et de s'arrêter sans glisser à droite ni à gauche, il fut tracé par saint Thomas; c'est là sa gloire immense. Venu à la fin du moyen-âge, comme Aristote à la fin du monde grec, il fut l'Aristote du christianisme, en dressa la législation, essayant d'accorder la logique et la foi pour la suppression de toute hérésie. Le colossal monument qu'il a élevé, ravit le siècle en admiration. Albert-le-Grand déclara que saint Thomas avait fixé la règle qui durerait jusqu'à la consommation des temps. Cet homme extraordinaire fut absorbé par cette tâche terrible, rien autre ne s'est placé dans sa vie; vie tout abstraite, dont les seuls événemens sont des idées. Dès l'âge de cinq ans, il prit en main l'Ecriture, et ne cessa plus de méditer. Il était du pays de l'idéalisme, du pays où fleurirent l'école de Pythagore et l'école d'Elée, du pays de Bruno et de Vico. Aux écoles, ses camarades l'appelaient le grand bœuf muet de Sicile. Il ne sortait de ce silence que pour dicter, et quand le sommeil fermait les yeux du corps, ceux de l'âme restaient ouverts, et il continuait de dicter encore. Un jour, étant sur mer, il ne s'aperçut pas d'une horrible tempête; une autre fois, sa préoccupation était si forte, qu'il ne lâcha point une chandelle allumée qui brûlait dans ses doigts. Saisi du danger de l'Eglise, il y rêvait toujours et même à la table de saint Louis. Il lui arriva un jour de frapper un grand coup sur la table, et de s'écrier : « Voici un argument invincible contre les Manichéens. » Le roi ordonna qu'à l'instant cet argument fût écrit. Dans sa lutte avec le Manichéisme, saint Thomas était soutenu par saint Augustin; mais dans la question de la grace, il s'écarte visiblement de ce docteur; il fait part à la liberté.

Théologien de l'Eglise, il fallait qu'il soutînt l'édifice de la hiérarchie et du gouvernement ecclésiastique. Or si l'on n'admet la liberté, l'homme est incapable d'obéissance, il n'y a plus de gouvernement possible. Et pourtant, s'écarter de saint Augustin, c'était ouvrir une large porte à celui qui voudrait entrer en ennemi dans l'Eglise. C'est par cette porte qu'est entré Luther.

Tel est donc l'aspect du monde au treizième siècle. Au sommet, *le grand bœuf muet de Sicile*, ruminant la question. Ici l'homme et la liberté, là Dieu, la grace, la prescience divine, la fatalité; à droite l'observation qui proteste de la liberté humaine, à gauche la logique qui pousse invinciblement au fatalisme. L'observation distingue, la logique identifie; si on laisse faire celle-ci, elle résoudra l'homme en Dieu; Dieu en la nature; elle immobilisera l'univers en une indivisible unité, où se perdent la liberté, la moralité, la vie pratique elle-même. Aussi le législateur ecclésiastique se raidit sur la pente, combattant par le bon sens sa propre logique, qui l'eût emporté. Il s'arrêta, ce ferme génie, sur le tranchant du rasoir entre les deux abîmes, dont il mesurait la profondeur. Solennelle figure de l'Eglise, il tint la balance, chercha l'équilibre, et mourut à la peine. Le monde qui le vit d'en bas, distinguant, raisonnant, calculant dans une région supérieure, n'a pas su tous les combats qui purent avoir lieu au fond de cette abstraite existence.

Au-dessous de cette région sublime, battaient le vent et l'orage. Au-dessous de l'Ange, il y avait l'Homme, la morale sous la métaphysique, sous saint Thomas saint Louis. En celui-ci, le treizième siècle a sa Passion : Passion de nature exquise, intime, profonde, que les siècles antérieurs avaient à peine soupçonnée. Je parle du premier déchirement que le doute naissant fit dans les ames; quand toute l'harmonie du moyen-âge se troubla, quand le grand

édifice dans lequel on s'était établi, commença à branler, quand les saints criant contre les saints, le droit se dressant contre le droit, les âmes les plus dociles, se virent condamnées à juger, à examiner elles-mêmes. Le pieux roi de France, qui ne demandait qu'à se soumettre et croire, fut de bonne heure forcé de lutter, de douter, de choisir. Il lui fallut, humble qu'il était et défiant de soi, résister d'abord à sa mère; puis se porter pour arbitre entre le pape et l'empereur, juger le juge spirituel de la chrétienté, rappeler à la modération celui qu'il eût voulu pouvoir prendre pour règle de sainteté. Les Mendians l'avaient ensuite attiré par leur mysticisme; il entra dans le tiers-ordre de Saint-François, il prit parti contre l'Université. Toutefois le livre de Jean de Parme, accepté d'un grand nombre de Franciscains, dut lui donner d'étranges défiances. On aperçoit dans les questions naïves qu'il adressait à Joinville toute l'inquiétude qui l'agitait. L'homme auquel le saint roi se confiait peut être pris pour le type de *l'honnête homme* au treizième siècle. C'est un curieux dialogue entre le mondain loyal et sincère, et l'âme pieuse et candide, qui s'avance d'un pas dans le doute, puis recule, et s'obstine dans la foi.

Le roi faisait manger à sa table Robert de Sorbonne et Joinville : « Quand le roi estoit en joie, si me disoit : Seneschal, or me dites les raisons pourquoy preudomme vaut mieux que beguin (dévot). Lors si encommençoit la noise de moy et de maistre Robert. Quand nous avions grant pièce desputé, si rendoit sa sentence et disoit ainsi : « Maistre Robert, je vourroie avoir le nom de preudomme, mès que je le feusse, et tout le remenant vous demourast : car *preudomme* est si grant chose et si bonne chose, que ucis au nommer emplist-il la bouche. »

« Il m'appela une foiz et me dit : Je n'ose parler à vous pour le subtil sens dont vous estes, de chose

qui touche à Dieu; et pour ce ai-je appelé ces frères qui ci sont, que je vous weil faire une demande : la demande fu tele : Seneschal, fit-il, quel chose est Dieu, etc... »

Saint Louis raconte à Joinville, qu'un chevalier assistant à une discussion entre des moines et des juifs, posa une question à un des docteurs juifs, et sur sa réponse, lui donna sur la tête un coup de son bâton qui le renversa. — « Aussi vous di je, fist li roys, que nul, se il n'est très bon clerc, ne doit desputer à eulz; mès l'omme lay, quant il ot mesdire de la loy crestienne, ne doit pas défendre la loy crestienne, sinon de l'épée, de quoi il doit donner parmi le ventre dedens, tant comme elle y peut entrer. »

Saint Louis disait à Joinville qu'au moment de la mort, le diable s'efforce d'ébranler la foi de l'agonisant : « Et pour ce se doit on garder et en tele manière deffendre de cest agait (piège), que en die à l'ennemie quand il envoie tele temptacion, va t'en, doit on dire à l'ennemi : Tu ne me tempteras jà à ce que je ne croie fermement touz les articles de la foy, etc... »

« Il disoit que foy et créance estoit une chose où nous devons bien croire fermement, encore n'en feussions nous certains mez que par oir dire. »

Il raconta à Joinville qu'un docteur en théologie vint trouver un jour l'évêque Guillaume de Paris, et lui exposa en pleurant qu'il ne pouvait « son cœur ahurter à croire au sacrement de l'autel ». L'évêque lui demanda si lorsque le diable lui envoyait cette tentation, il s'y complaisait : le théologien répondit qu'elle le chagrinait fort, et qu'il se ferait hacher plutôt que de rejeter l'Eucharistie. L'évêque alors le consola en lui assurant qu'il avait plus de mérite que celui qui n'a point de doutes.

Quelque légers que paraissent ces signes, ils sont graves, ils méritent attention. Lorsque saint Louis lui-même était troublé, combien d'ames devaient dou-

ter et souffrir en silence! Ce qu'il y avait de cruel, de poignant dans cette première défaillance de la foi, c'est qu'on hésitait à se l'avouer. Aujourd'hui nous sommes habitués, endurcis aux tourmens du doute, les pointes en sont émoussées. Mais il faut se reporter au premier moment où l'ame vivante encore et tiède de foi et d'amour, sentit glisser en soi le froid acier. Il y eut déchirement, mais il y eut surtout horreur et surprise. Voulez-vous savoir ce qu'elle éprouva, cette ame candide et croyante? Rappelez-vous vous-même le moment où la foi vous manqua dans l'amour, où s'éleva en vous le premier doute sur l'objet aimé.

Placer sa vie sur une idée, la suspendre à un amour infini, et voir que cela vous échappe! Aimer, douter, se sentir haï pour ce doute, sentir que le sol fuit, qu'on s'abîme dans son impiété, dans cet enfer de glace où l'amour divin ne luit jamais... et cependant se raccrocher aux branches qui flottent sur le gouffre, s'efforcer de croire qu'on croit encore, craindre d'avoir peur, et douter de son doute... Mais si le doute est incertain, si la pensée n'est pas sûre de la pensée, cela n'ouvre-t-il pas au doute une région nouvelle, un enfer sous l'enfer!... Voilà la tentation des tentations; les autres ne sont rien à côté. Celle-ci resta obscure, elle eut honte d'elle-même, jusqu'au quinzième et au seizième siècle. Luther est là-dessus un grand maître; personne n'a eu une plus horrible expérience de ces tortures de l'ame : « Ah! si saint Paul vivait aujourd'hui, que je voudrais savoir de lui-même quel genre de tentation il a éprouvée. Ce n'était pas l'aiguillon de la chair, ce n'était point la bonne Tlécla, comme le rêvent les papistes... Jérôme et les autres Pères, n'ont pas connu les plus hautes tentations; ils n'en ont senti que de puériles, celles de la chair, qui pourtant ont bien aussi leurs ennuis. Augustin et Ambroise ont eu la leur; ils ont tremblé devant le glaive...

Celle-là, c'est quelque chose de plus haut que le désespoir causé par les péchés... lorsqu'il est dit : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu délaissé; c'est comme s'il disait : Tu m'es ennemi sans cause. Ou le mot de Job : Je suis juste et innocent. »

Le Christ lui-même, dont Job était la figure, a connu cette angoisse du doute, cette nuit de l'âme, où pas une étoile n'apparaît plus sur l'horizon. C'est là le dernier terme de la Passion, le sommet de la croix. Mais tout ce qui a précédé cette borne des douleurs, tout ce que contient ce mot de Passion, dans ses sens divers, populaire et mystique, c'est ici qu'il faudrait essayer de le dire. Dans cet abîme est la pensée du moyen-âge. Cet âge est contenu tout entier dans le christianisme, le christianisme dans la Passion. La littérature, l'art, les divers développemens de l'esprit humain, du troisième siècle au quinzième, tout est suspendu à ce mystère.

Eternel mystère, qui pour avoir eu son idéal au Calvaire, n'en continue pas moins encore. Oui, le Christ est encore sur la croix, et il n'en descendra point. La Passion dure et durera. Le monde a la sienne, et l'humanité dans sa longue vie historique, et chaque cœur d'homme dans ce peu d'instans qu'il bat. A chacun sa croix et ses stigmates. Les miennes datent du jour où mon âme tomba dans ce corps misérable, que j'achève d'user en écrivant ceci. Ma Passion commença avec mon Incarnation. Pauvre âme, qu'avais-tu fait pour traîner cette chair? Vierge, tu fus lancée, comme Eve dans le jardin des séductions, ignorante et passionnée, avide et timide, toute prête à la tentation et à la chute. Vivre, c'est déjà un degré dans la Passion. : : .

Puis, cette âme, condamnée à l'hymen de la matière, s'est matérialisée volontairement. Elle a pris goût à son supplice, elle l'a embrassé, elle s'y est plongée. Elle s'est mise à voyager par la boue des carrefours, mangeant, buvant, jouissant à chaque

porte, comme ces dieux incarnés de l'Inde, qui, pour mieux simuler l'humanité, se souillent des voluptés humaines; ou si l'on veut, comme le prophète condamné à représenter par des infamies symboliques l'adultère de Jérusalem infidèle au divin Epoux.

Ceci est la Passion orientale, l'immolation de l'ame à la nature, le suicide de la liberté. Mais la liberté est vivace, elle ne veut pas mourir. Elle s'indigne contre la nature, et d'abord, elle repousse ses menaces. Elle raidit ses bras contre les lions de Némée et les hydres de Lerne. Tous les travaux que lui impose la marâtre, elle les accomplit. Elle dompte et pacifie le monde. Voilà la Passion héroïque, voilà la force, commencement de la vertu.

Encore, si tout était fini avec cette lutte extérieure. Mais que sera-ce, si l'ennemi reste en nous? si l'ame est vaincue par l'amour? si le fort trouve en soi sa défaite, si Hercule revêt lui-même la tunique brûlante, si le sage Merlin, pour obéir à sa Viviane, se couche lui-même dans son tombeau? Ce délire, les hommes l'appellent encore Passion. Celle-ci est antique, je pense; ah! dites-moi quand elle doit finir?

Contre cet ennemi nouveau Hercule n'eut d'asile que son bûcher. C'est par cette dernière épreuve, par la flamme purifiante des abstinences solitaires que passèrent pendant de longs jours les héros de la vie intérieure, les athlètes de la moralité, ces solitaires chrétiens, ces Richis de l'Inde abîmés dans la pénitence, dont l'ame acquit, disent-ils, une telle puissance que les sept mondes auraient tourné en poudre, au froncement de leur sourcil. Mais il y a encore quelque chose de plus haut que de briser sept globes, c'est de vivre pur dans l'impureté du monde, de l'aimer et de mourir pour lui.

Cette force douce et calme, cette sérénité victorieuse, la nature en rugit. L'infini matériel, en face

de cet infini moral, se compare avec trouble et dépit. Que peut-il dans sa force brutale, dans sa grandeur massive? Il ne peut que frapper. Mettez donc d'un côté en armes tous les rois, tous les peuples, et si ce n'est assez, que tous les globes tombent. En face, le roseau pensant. Voilà un étrange combat, et tel que Dieu seul serait digne d'y assister, si Dieu même ne combattait.

Elle frappe, la masse, elle brise, elle écrase... Mais c'est l'enveloppe qu'elle a écrasée. Celle-ci détruite, l'esprit s'envole en bénissant son cruel libérateur; il l'illumine et le sanctifie : tel est l'idéal de la Passion, la Passion divine. La merveille, c'est que cette Passion n'est pas toute passive. La Passion est action par le libre consentement, par la volonté du Patient; c'est même l'action par excellence, le *drame* pour employer le mot grec. La Passion, quoi qu'on ait dit, est, entre tous les sujets, le sujet *dramatique*.

Quoique la Passion soit active et volontaire, par cela seul que cette volonté est dans un corps, cette ame dans une enveloppe, ce Dieu dans un homme, il y a un moment de crainte et de doute. C'est là le tragique, le terrible du drame, c'est ce qui fait craquer le voile du temple, ce qui couvre la terre de ténèbres, c'est ce qui me trouble en lisant l'Evangile, et qui aujourd'hui encore fait couler mes larmes. Que Dieu ait douté de Dieu! qu'elle ait dit, la sainte victime : « Mon père, mon père! m'avez-vous donc délaissé? »

Toutes les ames héroïques, qui osèrent de grandes choses pour le genre humain, ont connu cette épreuve; toutes ont approché plus ou moins de cet idéal de douleur. C'est dans un tel moment que Brutus s'écriait : « Vertu, tu n'es qu'un nom. » C'est alors que Grégoire VII disait : « J'ai suivi la justice et fui l'iniquité. Voilà pourquoi je meurs dans l'exil. »

Mais d'être délaissé de Dieu, d'être abandonné

à soi, à sa force, à l'idée du devoir contre le choc du monde, c'est là une colossale grandeur. C'est là apprendre le vrai mot de l'homme, c'est goûter cette divine amertume du fruit de la science, dont il était dit au commencement du monde : « Vous saurez que vous êtes des dieux, vous deviendrez des dieux. »

Voilà tout le mystère du moyen-âge, le secret de ses larmes intarissables, et son génie profond. Larmes précieuses, elles ont coulé en limpides légendes, en merveilleux poèmes, et s'amoncelant vers le ciel, elles se sont cristallisées en gigantesques cathédrales qui voulaient monter au Seigneur!

Assis au bord de ce grand fleuve poétique du moyen-âge, j'y distingue deux sources diverses à la couleur de leurs eaux. Le torrent épique, échappé jadis des profondeurs de la nature païenne, pour traverser l'héroïsme grec et romain, roule mêlé et trouble des eaux du monde confondues. A côté coule plus pur le flot chrétien qui jaillit du pied de la croix.

Deux poésies, deux littératures : l'une chevaleresque, guerrière, amoureuse; celle-ci est de bonne heure aristocratique; l'autre toujours religieuse et populaire.

La première aussi est populaire à sa naissance. Elle s'ouvre par la guerre contre les infidèles, par Charlemagne et Roland. Qu'il ait existé chez nous dès-lors et même avant, des poèmes d'origine celtique où les dernières luttes de l'Occident contre les Romains et les Allemands, aient été célébrées par les noms de Fingal ou d'Arthur, je le crois volontiers. Mais il ne faudrait pas s'exagérer l'importance du principe indigène, de l'élément celtique. Ce qui est propre à la France, c'est d'avoir peu en propre, d'accueillir tout, de s'approprier tout, d'être la France, et d'être le monde. Notre nationalité est bien puissamment attractive, tout y vient bon gré mal gré; c'est la nationalité la moins exclusivement

nationale, la plus humaine. Le fonds indigène a été plusieurs fois submergé, fécondé par les alluvions étrangères. Toutes les poésies du monde ont coulé chez nous en ruisseaux, en torrents. Tandis que des collines de Galles et de Bretagne distillaient les traditions celtiques, comme la pluie murmurante dans les chênes verts de mes Ardennes, la cataracte des romans carlovingiens tombait des Pyrénées. Il n'est pas jusqu'aux monts de la Souabe et de l'Alsace qui ne nous aient versé par l'Ostrasie un flot des Niebelungen. La poésie érudite d'Alexandre et de Troie débordait, malgré les Alpes, du vieux monde classique. Et cependant du lointain Orient, ouvert par la croisade, coulaient vers nous, en fables, en contes, en paraboles, les fleuves retrouvés du paradis.

L'Europe se sut Europe en combattant l'Afrique et l'Asie : de là Homère et Hérodote; de là nos poèmes carlovingiens, avec les guerres saintes d'Espagne, la victoire de Charles Martel, et la mort de Roland. La littérature est d'abord la conscience d'une nationalité. Le peuple est unifié en un homme. Roland meurt aux passages solennels des montagnes qui séparent l'Europe de l'africaine Espagne. Comme les Philènes divinisés à Carthage, il consacre de son tombeau la limite de la patrie. Grande comme la lutte, haute comme l'héroïsme, est la tombe du héros, son gigantesque *tumulus*; ce sont les Pyrénées elles-mêmes. Mais le héros qui meurt pour la chrétienté, est un héros chrétien, un Christ guerrier, barbare; comme Christ, il est vendu avec ses douze compagnons; comme Christ, il se voit abandonné, délaissé. De son calvaire pyrénéen, il crie, il sonne de ce cor qu'on entend de Toulouse à Saragosse. Il sonne, et le traître Ganelon de Mayence, et l'insouciant Charlemagne, ne veulent point entendre. Il sonne, et la chrétienté pour laquelle il meurt, s'obstine à ne pas répondre. Alors, il brise son épée,

il veut mourir. Mais il ne mourra ni du fer sarrasin, ni de ses propres armes. Il enfle le son accusateur, les veines de son col se gonflent, elles crèvent, son noble sang s'écoule; il meurt de son indignation, de l'injuste abandon du monde.

Le retentissement de cette grande poésie devait aller s'affaiblissant de bonne heure, comme le son du cor de Roland, à mesure que la croisade, s'éloignant des Pyrénées, fut transférée des montagnes au centre de la Péninsule, à mesure que le démembrement féodal fit oublier l'unité chrétienne et impériale qui domine encore les poèmes carlovingiens. La poésie chevaleresque, éprise de la force individuelle, de l'orgueil héroïque, qui fut l'âme du monde féodal, prit en haine la royauté, la loi, l'unité. La dissolution de l'empire, la résistance des seigneurs au pouvoir central sous Charles-le-Chauve et les derniers Carlovingiens, fut célébrée dans Gérard de Roussillon, dans les Quatre-fils-Aymon, galopant à quatre sur un même coursier; pluralité significative. Mais l'idéal ne se pluralise pas; il est placé dans un seul, dans Renaud; Renaud de *Montauban*, le héros sur sa montagne, sur sa tour; dans la plaine, les assiégeans, roi et peuple, innombrables contre un seul, et à peine rassurés. Le roi, cet homme-peuple, fort par le nombre, et représentant l'idée du nombre, ne peut être compris de cette poésie féodale; il lui apparaît comme un lâche. Déjà Charlemagne a fait une triste figure dans l'autre cycle; il a laissé périr Roland. Ici, il poursuit lâchement Renaud, Gérard de Roussillon, il prévaut sur eux par la ruse. Il joue le rôle du légitime et indigne Eurysthée, persécutant Hercule et le soumettant à de rudes travaux.

Cette contradiction apparente entre l'autorité et l'équité, qui n'est ici, après tout, que la haine de la loi, la révolte de l'individuel contre le général, elle est mal soutenue par Renaud, par Gérard, par

l'épée féodale. Le roi, quoi qu'ils en disent, est plus légitime; il représente une idée plus générale, plus divine. Il ne peut être dépossédé que par une idée plus générale encore. Le roi prévaudra sur le baron, et sur le roi le peuple. Cette dernière idée est déjà implicitement dans un drame satirique qui, de l'Asie à la France, a été accueilli, traduit de toute nation; je parle du dialogue de Salomon et de Morolf. Morolf est un Esope, un bouffon grossier, un rustre, un *vilain*; mais tout vilain qu'il est, il embarrasse par ses subtilités, il humilie sur son trône le bon roi Salomon. Celui-ci, doté à plaisir de tous les dons, beau, riche, tout-puissant, surtout savant et sage, se voit vaincu par ce rustre malin. Contre l'autorité, contre le roi et la loi écrite, l'arme du féodal Renaud, c'est l'épée, c'est la force; celle du bouffon populaire, tout autrement perçante, c'est le raisonnement et l'ironie.

Le roi doit vaincre le baron, non-seulement en puissance, mais en popularité. L'épopée des résistances féodales doit perdre de bonne heure tout caractère populaire, et se confiner dans la sphère bornée de l'aristocratie. Elle doit pâlir surtout dans le Midi, où la féodalité ne fut jamais qu'une importation odieuse, où domina toujours dans les cités l'existence municipale, reste vivace de l'antiquité.

La pensée commune des deux cycles de Roland et de Renaud, c'est la guerre, l'héroïsme : la guerre extérieure, la guerre intérieure. Mais l'idée de l'héroïsme veut se compléter, elle tend à l'infini. Elle étend son horizon; l'inconnu poétique qui flottait d'abord aux deux frontières, aux Ardennes, aux Pyrénées, recule vers l'Orient, comme celui des anciens poussa vers l'Occident avec leur Hespérie, de l'Italie à l'Espagne, et de l'Espagne à l'Atlantide. Après les Iliades viennent les Odyssées. La poésie s'en va cherchant aux terres lointaines. — Que cherche-t-elle? L'infini, la beauté infinie, la conquête

infinie. On se souvient alors qu'un Grec, un Romain, ont conquis le monde. Mais l'Occident n'adopte Alexandre et César qu'à condition qu'ils deviennent occidentaux. On leur confère l'ordre de chevalerie. Alexandre devient un paladin; les Macédoniens, les Troyens sont aïeux des Français; les Saxons descendent des soldats de César, les Bretons de Brutus. La parenté des peuples indo-germaniques que la science devait démontrer de nos jours, la poésie l'entrevoit dans sa divine prescience.

Pendant le héros n'est pas complet encore. En vain, pour y atteindre, le moyen-âge s'est exhaussé sur l'antiquité. En vain pour compléter la conquête du monde, Aristote devenu magicien a conduit par l'air et l'Océan l'Alexandre chevaleresque. L'élément étranger ne suffisant pas, on remonte au vieil élément indigène, jusqu'au dolmen celtique, jusqu'au tombeau d'Arthur. Arthur revient, non plus ce petit chef de clan, aussi barbare que les Saxons ses vainqueurs; non, un Arthur épuré par la chevalerie. Il est bien pâle, il est vrai, ce roi des preux, avec sa reine Geneviève et ses douze paladins autour de la Table-Ronde. Ceux-ci, qu'apportent-ils au monde, après ce long sommeil où la femme assoupit Merlin? Ils rapportent l'amour de la femme, c'est là leur idée héroïque; toujours la femme, toujours Eva, ce décevant symbole de la nature, de la sensualité païenne, qui promet la joie infinie, et qui tient le deuil et les pleurs. Qu'ils aillent donc, tristes amants, dans les forêts à l'aventure, faibles et agités, tournant dans leur interminable épopée, comme dans ce cercle de Dante où flottent les victimes de l'amour au gré d'un vent éternel.

Que servaient ces formes religieuses, ces initiations, cette table des douze, ces agapes chevaleresques à l'image de la cène? Un effort est tenté pour transfigurer tout cela, pour corriger cette poésie mondaine, et l'amener à la pénitence. A côté de

la chevalerie profane qui cherchait la femme et la gloire, une autre est érigée. On lui permet à celle-ci les guerres et les courses aventureuses. Mais l'objet est changé. On lui laisse Arthur et ses preux, mais pourvu qu'ils s'amendent. La nouvelle poésie les achemine, dévots pèlerins, au mystérieux Temple où se garde le trésor sacré. Ce trésor, ce n'est point la femme; ce n'est point la coupe profane de Dschemschid, d'Hyperion, d'Hercule. Celle-ci est la chaste coupe de Joseph et de Salomon, la coupe où Notre-Seigneur fit la cène, où Joseph d'Arimathie recueillit son précieux sang. La simple vue de cette coupe, ou Graal, prolonge la vie de Titurel pendant cinq cents années. Les gardiens de la coupe et du temple, les Templistes, doivent rester purs. Ni Arthur, ni Parceval, ne sont dignes de la toucher. Pour en avoir approché, l'amoureux Lancelot reste comme sans vie pendant trente-quatre jours. La nouvelle chevalerie du Graal est conférée par des prêtres; c'est un évêque qui fait Titurel chevalier. Cette poésie sacerdotale place si haut son idéal, qu'il en est stérile et impuissant. Elle a beau exalter les vertus du Graal, il reste solitaire; les enfans de Parceval, de Lancelot et de Gauvain, peuvent seuls en approcher. Et quand on veut enfin réaliser le vrai chevalier, le digne gardien du Graal, on est obligé de prendre un sir Galahad, parfait de tout point, saint dès son vivant, mais fort ignoré. Ce héros obscur, mis au monde tout exprès, n'a pas grande influence.

Telle fut l'impuissance de la poésie chevaleresque. Chaque jour plus sophistiquée et plus subtile, elle devint la sœur de la Scholastique, une Scholastique d'amour comme de dévotion. Dans le Midi, où les jongleurs la colportaient en petits poèmes par les cours et les châteaux, elle s'éteignit dans les raffinements de la forme, dans les entraves de la versification la plus artificielle et la plus laborieuse qui fut jamais. Au Nord, elle tomba de l'épopée au

roman, du symbole à l'allégorie, c'est-à-dire au vide. Décrépite, elle grimaça encore pendant le quatorzième siècle dans les tristes imitations du triste roman de la Rose, tandis que par-dessus s'élevait peu à peu l'aigre voix de la dérision populaire dans les contes et les fabliaux.

La poésie chevaleresque devait se résigner à mourir. Qu'avait-elle fait de l'humanité pendant tant de siècles? L'homme qu'elle s'était plu dans sa confiance à prendre simple, ignorant encore, muet comme Parceval, brutal comme Roland et Renaud, elle avait promis de l'amener par les degrés de l'initiation chevaleresque à la dignité de héros chrétien, et elle le laissait faible, découragé, misérable. Du cycle de Roland à celui du Graal, sa tristesse a toujours augmenté. Elle l'a mené errant par les forêts, à la poursuite des géans et des monstres, à la recherche de la femme. Ce sont les courses de l'Hercule antique, et aussi ses faiblesses. La poésie chevaleresque a peu développé son héros; elle l'a retenu à l'état d'enfant, comme la mère imprévoyante de Parceval qui prolonge pour son fils l'imbécillité du premier âge. Aussi la laisse-t-il là, cette mère. De même que Gérard de Roussillon a quitté la chevalerie et s'est fait charbonnier, Renaud de Montauban se fait maçon, et porte des pierres sur son dos pour aider à la construction de la cathédrale de Cologne.

Le chevalier se fait homme, se fait peuple, se donne à l'Eglise. C'est qu'en l'Eglise seule est alors l'intelligence de l'homme, sa vraie vie, son repos. Pendant que cette vierge folle de l'épopée chevaleresque court par les monts et les vallées, en croupe derrière Lancelot et Tristan, la vierge sage de l'Eglise tient sa lampe allumée, en attendant le grand réveil. Assise près de la crèche mystérieuse, elle veille le peuple enfant qui grandit entre le bœuf et l'âne, pendant sa nuit de Noël; tout-à-l'heure les rois viendront l'adorer. L'Eglise est peuple elle-

même. A eux deux, ils jouent dans le temple le grand drame du monde, le combat de l'ame et de la matière, de l'homme et de la nature, le sacrifice, l'incarnation, la Passion. L'épopée chevaleresque, aristocratique, était la poésie de l'amour, de la Passion humaine, des prétendus heureux du monde. Le drame ecclésiastique, autrement dit le culte, est la poésie du peuple, la poésie de ceux qui pâttissent, des patiens, la Passion divine.

L'Eglise était alors le vrai domicile du peuple. La maison de l'homme, cette misérable mesure où il revenait le soir, n'était qu'un abri momentané. Il n'y avait qu'une maison, à vrai dire, la maison de Dieu. Ce n'est pas en vain que l'église avait droit d'asile; c'était alors l'asile universel, la vie sociale s'y était réfugiée tout entière. L'homme y priait, la commune y délibérait, la cloche était la voix de la cité. Elle appelait aux travaux des champs, aux affaires civiles, quelquefois aux batailles de la liberté. En Italie, c'est dans les églises que le peuple souverain s'assemblait. C'est à Saint-Marc que les députés de l'Europe vinrent demander une flotte pour la quatrième croisade. Le commerce se faisait autour des églises; les pèlerinages étaient des foires. Les marchandises étaient bénites. Les animaux, comme aujourd'hui encore à Naples, étaient amenés à la bénédiction; l'Eglise ne la refusait point; elle laissait *approcher ces petits*. Naguère, à Paris, les jambons de Pâques étaient vendus au parvis Notre-Dame, et chacun, en les emportant, les faisait bénir. Autrefois, on faisait mieux; on mangeait dans l'église même, et après le repas venait la danse. L'Eglise se prêtait à ces joies enfantines.

C'est qu'alors le peuple et l'Eglise, qui se recrutait dans le peuple, c'était même chose, comme l'enfant et la mère. Tous deux étaient encore sans défiance; la mère voulait à elle seule suffire à son enfant. Elle l'acceptait tout entier, sans réserve.

« ... Pandentemque sinus et totâ veste vocantem Cœruleum in gremium. »

Le culte était un dialogue tendre entre Dieu, l'Eglise et le peuple, exprimant la même pensée. Elle, sur un ton grave et passionné tour-à-tour, mêlait la vieille langue sacrée et la langue du peuple. La solennité des prières était rompue, dramatisée de chants pathétiques, comme ce dialogue des Vierges folles et des Vierges sages qui nous a été conservé. Et quelquefois aussi, elle se faisait petite, la Grande, la Docte, l'Eternelle, elle bégayait avec son enfant. Elle lui traduisait l'ineffable en puériles légendes, telles qu'il les lui fallait encore. Elle lui parlait et elle l'écoutait. Le peuple élevait la voix, non pas le peuple fictif qui parle dans le chœur, mais le vrai peuple venu du dehors, lorsqu'il entraît, innombrable, tumultueux, par tous les vomitoires de la cathédrale, avec sa grande voix confuse, géant enfant, comme le saint Christophe de la légende, brut, ignorant, passionné, mais docile, implorant l'initiation, demandant à porter le Christ sur ses épaules colossales. Il entraît, amenant dans l'église le hideux dragon du péché; il le traînait, soulé de victuailles, aux pieds du Sauveur, sous le coup de la prière qui doit l'immoler. Quelquefois aussi, reconnaissant que la bestialité était en lui-même, il exposait dans des extravagances symboliques sa misère, son infirmité. C'est ce qu'on appelait la fête des idiots, *fatuorum*. Cette imitation de l'orgie païenne, tolérée par le christianisme, comme l'adieu de l'homme à la sensualité qu'il abjurait, se reproduisait aux fêtes de l'enfance du Christ, à la Circoncision, aux Rois, aux Saints-Innocens, et aussi aux jours où l'humanité, sauvée du démon, tombait dans l'ivresse de la joie, à Noël et à Pâques. Le clergé lui-même y prenait part. Ici les chanoines jouaient à la balle dans l'église, là on traînait outrageusement l'odieux hareng du carême. La bête com-

me l'homme était réhabilitée. L'humble témoin de la naissance du Sauveur, le fidèle animal qui de son haleine le réchauffa tout petit dans la crèche, qui le porta avec sa mère en Egypte, qui l'amena triomphant dans Jérusalem, il avait sa part de la joie. Sobriété, patience, ferme résignation, le moyen-âge, plus juste que nous, distinguait en l'âne je ne sais combien de vertus chrétiennes. Pourquoi eût-on rougi de lui? le Sauveur n'en avait pas rougi... Plus tard, les naïvetés tournèrent en dérisions, et l'Eglise fut obligée d'imposer silence au peuple, de l'éloigner, de le tenir à distance. Mais aux premiers siècles du moyen-âge, quel mal en tout cela? Tout n'est-il pas permis à l'enfant? L'Eglise s'effarouchait si peu de ces drames populaires qu'elle en reproduisait sur ses murailles les traits les plus hardis. A Rouen un cochon joue du violon, à Chartres un âne tient une sorte de harpe; à Essone, un évêque tient une marotte. Ailleurs, ce sont les images des vices et des péchés sculptées dans la liberté d'un pieux cynisme. Le courageux artiste n'a pas reculé devant l'inceste de Loth, ni les infamies de Sodome.

Il y avait alors dans l'Eglise un merveilleux génie dramatique, plein de hardiesse et de bonhomie, souvent empreint d'une puérilité touchante. Personne ne riait en Allemagne quand le nouveau curé, au milieu de sa messe d'installation, allait prendre sa mère par la main et dansait avec elle. Si elle était morte, elle était sauvée sans difficulté : il mettait sous le chandelier l'âme de sa mère. L'amour de la mère et du fils, de Marie et de Jésus, était pour l'Eglise une riche source de pathétique. Aujourd'hui encore à Messine, le jour de l'Assomption, la Vierge, portée par toute la ville, cherche son fils comme la Cérès de la Sicile antique cherchait Proserpine; enfin, quand elle est au moment d'entrer dans la grande place, on lui présente tout-à-coup l'image

du Sauveur; elle tressaille et recule de surprise, et douze oiseaux qui s'envolent de son sein, portent à Dieu l'effusion de la joie maternelle.

A la Pentecôte, des pigeons blancs étaient lâchés dans l'église parmi des langues de feu, les fleurs pleuvaient, les galeries intérieures étaient illuminées. A d'autres fêtes, l'illumination était au-dehors. Qu'on se représente l'effet des lumières sur ces prodigieux monuments, lorsque le clergé, circulant par les rampes aériennes, animait de ses processions fantastiques les masses ténébreuses, passant et repassant le long des balustrades, sous ces ponts dentelés, avec les riches costumes, les cierges et les chants; lorsque la lumière et la voix tournaient de cercle en cercle, et qu'en bas, dans l'ombre, répondait l'océan du peuple. C'était là le vrai drame, le vrai Mystère, la représentation du voyage de l'humanité à travers les trois mondes, cette intuition sublime que Dante reçut de la réalité passagère pour la fixer et l'éterniser dans la *Divina Commedia*.

Ce colossal théâtre du drame sacré est rentré, après sa longue fête du moyen-âge, dans le silence et dans l'ombre. La faible voix qu'on y entend, celle du prêtre, est impuissante à remplir des voûtes dont l'ampleur était faite pour embrasser et contenir le tonnerre de la voix du peuple. Elle est veuve, elle est vide, l'église. Son profond symbolisme, qui parlait alors si haut, il est devenu muet. C'est maintenant un objet de curiosité scientifique, d'explications philosophiques, d'interprétations alexandrines. L'église est un musée gothique que visitent les habiles : ils tournent autour, regardent irrévérencieusement, et louent au lieu de prier. Encore savent-ils bien ce qu'ils louent ! Ce qui trouve grace devant eux, ce qui leur plaît dans l'église, ce n'est pas l'église elle-même; ce sera le travail délicat de ses ornemens, la frange de son manteau, sa dentelle de

Pierre, quelque ouvrage laborieux et subtil du gothique en décadence.

Hommes grossiers, qui croyez que ces pierres sont des pierres, qui n'y sentez pas circuler la sève et la vie! chrétiens ou non, révérez, baisez le signe qu'elles portent; ce signe de la Passion, c'est celui du triomphe de la liberté morale. Il y a ici quelque chose de grand, d'éternel, quel que soit le sort de telle ou telle religion. L'avenir du christianisme n'y fait rien. Qu'il soit désormais religion ou philosophie, qu'il passe du sens mystique au sens rationnel, il faudra toujours adorer en ces monuments la victoire de la moralité humaine. Ce n'est pas en vain que Christ a dit : « Que ces pierres deviennent du pain! » La pierre est devenue pain, le pain est devenu Dieu, la matière esprit, le jour où le sacrifice les a honorés, justifiés, transfigurés, transsubstantiés. Incarnation, passion, deux mots identiques, qui s'expliquent par un troisième : transsubstantiation. A trois degrés différens, c'est la lutte, l'hymen; l'identification des deux substances : dramatique et douloureux hymen dans lequel l'esprit descend et la matière souffre. Le médiateur est le sacrifice, la mort, la mort volontaire. Il y a du sang dans ces noces. Ce jour terrible, ce jour mémorable, c'était hier, c'est aujourd'hui, et demain, et toujours. Le drame éternel se joue chaque jour dans l'église. L'église est ce drame elle-même. C'est un Mystère pétrifié, une Passion de pierre, ou plutôt c'est le Patient. L'édifice tout entier, dans l'austrérité de sa géométrie architecturale, est un corps vivant, un homme. La nef, étendant ses deux bras, c'est l'Homme sur la croix; la crypte, l'église souterraine, c'est l'Homme au tombeau; la tour, la flèche, c'est encore lui, mais debout, et montant au ciel. Dans ce chœur, incliné par rapport à la nef, vous voyez sa tête penchée dans l'agonie; vous reconnaissez son sang dans la pourpre ardente des vitraux.

Touchons ces pierres avec précaution, marchons légèrement sur ces dalles. Tout cela saigne et souffre encore. Un grand mystère se passe ici. J'y vois partout la mort, et je suis tenté de pleurer. Cependant cette mort immortelle dont l'art inscrit l'image dans une efflorescente végétation, cette fleur de l'âme, ce divin fruit du monde, que la nature décore de ses feuilles et de ses roses, ne serait-ce pas, sous forme funéraire, la vie et l'amour? « Je suis noire, mais je suis belle », dit l'amante du Cantique des Cantiques. Ces voûtes sombres peuvent voiler l'hymen. Roméo et Juliette ne s'unissent-ils pas dans un tombeau? Dououreuse est l'étreinte, le baiser amer, et l'amante sourit dans les pleurs. Cette voûte immense dont le mystère est enveloppé, est-ce un linceul, est-ce une robe nuptiale?... Oui, c'est la robe de la nature, le vieux voile d'Isis, où toute créature est brodée. Ce vivant feuillage, où l'art a tissé les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel, c'est son manteau à elle, son amoureuse tunique. Il est vêtu de son amante.

La solennelle et sainte comédie roule le cercle de son drame divin dans le drame naturel que jouent le soleil et les étoiles. Elle marche de la vie à la mort, de l'incarnation à la passion, à la résurrection, pendant que la nature tourne de l'hiver au printemps. Quand le semeur a enfoui le grain dans la terre pour y porter la neige et les frimas, Dieu s'enfuit dans la vie humaine, dans un corps mortel, et plonge ce corps au sépulcre. Ne craignez rien, le grain germera de terre, la vie du tombeau, Dieu de la nature. Au souffle du printemps, soufflera l'Esprit. Quand les derniers nuages auront fui, dans le ciel transfiguré vous distinguez l'Ascension. Enfin, au temps de la moisson, la créature elle-même, mûrie par le rayon divin qui la traversa, monte avec la Vierge au Seigneur.

Comment l'humanité avait-elle atteint ce merveil-

leux symbolisme? Comment l'art avait-il cheminé dans sa longue route pour arriver si haut? je dois essayer de le dire. Mon sujet le veut aussi; bien loin de m'en écarter en ceci, j'y entre au contraire davantage, j'y descends, j'y pénètre. Le moyen-âge, la France du moyen-âge, ont exprimé dans l'architecture leur plus intime pensée. Les cathédrales de Paris, de Saint-Denis, de Reims, ces trois mots, en disent plus que de longs récits. De tels monuments sont de grands faits historiques. Que dois-je faire? les décrire, les comparer aux monuments analogues des autres pays? Cette description, cette comparaison même n'en donnerait qu'une connaissance extérieure, superficielle, confuse. Il faut aller plus loin, fouiller plus avant, il faut atteindre le principe de leur formation, la loi physiologique qui a présidé à cette végétation d'une nature particulière. Ainsi par-delà la classification artificielle et extérieure de Tournefort, la science a trouvé le système de Linné et de Jussieu. La loi organique de l'architecture gothique, j'ai dû la chercher d'une part dans le génie du christianisme, dans son principal mystère, la Passion; de l'autre, dans l'histoire de l'art, dans sa féconde métempsychose.

Ars, en latin, est le contraire d'*in-ers*; c'est le contraire de l'inaction, c'est l'action. En grec, action se dit *drame*. Le drame est l'action, ou l'art par excellence, le principe et la fin de l'art.

L'art, l'action, le drame, sont étrangers à la matière. Pour que l'inerte matière devienne esprit, action, art, pour qu'elle s'humanise et s'incarne, il faut qu'elle soit domptée, qu'elle souffre. Il faut qu'elle se laisse diviser, déchirer, battre, sculpter, tourner. Qu'elle endure le marteau, le ciseau, l'enclume, qu'elle crie, siffle, gémissse. Voilà sa Passion. Lisez dans la ballade anglaise le *Martyre de grain d'orge*, ce qu'il souffrit sous le fléau, sur le gril, dans la cuve. De même le raisin au pressoir. Le

pressoir est souvent la figure de la croix du Fils de l'homme. Homme, raisin, grain d'orge, tous prennent dans la torture leur forme la plus élevée; grossiers naguère et matériels, ils deviennent esprit. La pierre aussi s'anime et se spiritualise sous le fer, sous l'ardente et sévère main de l'artiste. L'artiste en fait jaillir la vie. Il est fort bien nommé au moyen-âge : « Le maître des pierres vives », *Magister de vivis lapidibus*.

Cette lutte dramatique entre l'homme et la nature, c'est pour elle tout à la fois Passion et Incarnation, destruction et génération. A eux deux, ils engendrent un fruit commun, mêlé du père et de la mère : Nature humanisée, matière spiritualisée, art. Mais de même que le fruit de la génération représente plus ou moins le père ou la mère, et donne tour-à-tour les deux sexes; de même, dans le produit mixte de l'art, domine plus ou moins l'homme ou la nature. Ici le signe viril, et là, le féminin. Il faut distinguer des caractères sexuels en architecture, comme en botanique et en zoologie.

Cela est frappant dans l'Inde. Elle présente alternativement des monuments mâles et femelles. Ceux-ci, vastes cavernes, vulves profondes de la nature au sein des montagnes, ont reçu dans leurs ténèbres la fécondation de l'art; elles aspirent l'homme et tendent à l'absorber dans leur sein. D'autres monuments représentent l'élan de l'homme vers la nature, la véhémence aspiration de l'amour. Ils se dressent en luxurieuses pyramides qui voudraient féconder le ciel. Aspiration, respiration, vie mortelle et mort féconde, lumière et ténèbres, mâle et femelle, homme et nature, activité, passivité; pour total, le drame du monde, dont l'art est la sérieuse parodie.

Oui, en face de cette toute-puissante nature qui se joue de nous dans la décevante fantasmagorie de ses ouvrages, nous érigeons une nature façonnée par

nous. A cette solennelle ironie du monde, à cette éternelle comédie, qui, tout en amusant l'homme, s'en joue et s'en moque, nous opposons, nous, notre Melpomène. L'homicide et charmante nature, qui nous sourit en nous écrasant, nous lui en voulons si peu que nous mettons tout notre plaisir à la suivre, à l'imiter. Spectateurs et victimes du drame, nous nous y mêlons de bonne grace, nous dignifions la catastrophe, en la comprenant, en l'acceptant, en l'idéalisant.

La fécondité de ce double drame semble avoir été saisie des Indiens. Le figuier indien, le bôdhi, l'arbre-forêt, qui de chaque rameau jette en terre un arbre, cette arcade des arcades, cette pyramide des pyramides, est l'abri sous lequel le Dieu parvint, disent-ils, à l'état parfait de la contemplation, à l'état du *bôdhi*, du bouddiste, du sage-absolu. Tel Dieu, tel arbre; leur nom devient identique, la fécondité naturelle et la fécondité intellectuelle. Cet arbre en lequel il y a tant d'arbres, cette pensée en laquelle il y a tant de pensées, ils s'élèvent ensemble, ils aspirent à l'être; c'est l'idéal de la fécondité, de la création. Aspiration, agrégation, voilà les principes mâles et femelles, paternel et maternel, les deux principes du monde, et du petit monde de l'art. Disons mieux, l'unique principe : aspiration de l'agrégation, de tous en un, de tous vers l'un, comme tendent vers la pointe toutes les lignes de la pyramide.

La forme pyramidale, la pyramide abstraite, réduite à ses trois lignes, c'est le triangle. Dans le triangle ogival, dans l'ogive, deux lignes sont courbes, c'est-à-dire composées d'un infini de lignes droites. Cette aspiration commune de lignes infinies en nombre, qui est le mystère de l'ogive, elle apparaît dans l'Inde et la Perse; elle domine dans notre Occident au moyen-âge. Aux deux bouts du monde, se présente l'effort de l'infini vers l'infini,

autrement dit, la tendance universelle, *catholique*. C'est la répétition sans fin du même dans le même, répétition échelonnée dans une même ascension. Mettez donc, comme dans les monuments indiens, pyramide sur pyramide, lingam sur lingam; entassez, comme dans nos cathédrales, ogives et roses, flèches et tabernacles, églises sur églises; et que l'humanité ne s'arrête dans l'érection de sa pieuse Babel, que quand les bras lui tomberont.

Il y a loin pourtant de l'Inde à l'Allemagne, de la Perse à la France. Identique dans son principe, l'art varie sur la route, il s'est enrichi de ses variations, et nous en a apporté le riche tribut. L'Inde a contribué, mais la Grèce aussi, Rome aussi, sans doute d'autres élémens encore.

D'abord au sortir de l'Asie, le temple grec, simple réunion de colonnes sous le triangle aplati du fronton, présente à peine un souvenir de l'aspiration au ciel qui caractérisait les monuments de l'Inde, de la Perse et de l'Égypte. L'aspiration disparaît; la beauté est ici dans l'agrégation, dans l'ordre; mais l'agrégation même est faible. Cette phalange de colonnes, cette république architecturale, n'est pas encore unie, fermée par une voûte. Dans l'art grec, comme dans la société grecque, le lien est imparfait. On sait combien le monde Hellénique fut peu uni, malgré ses amphictyonies. Républiques et républiques, cités et cités, peu d'ensemble. La colonie même ne tient à la métropole que par un souvenir religieux et filial.

Le monde Etrusque et Romain est autrement serré; de même aussi l'art italique. Ici l'arcade reparaît, elle se croise, la voûte se ferme; en d'autres termes, l'agrégation se fortifie, l'aspiration en haut veut reparaître. Tel art, telle société. Ici, il y a hiérarchie sociale; la force d'association est grande. La métropole garde sous soi ses colonies; quelque éloignées qu'elles soient, elles restent *dans la cité*. Pour

exprimer un tel monde, la colonne ne suffit pas, pas même l'arcade. Voyez les monumens de Trèves et de Nîmes, avec leurs doubles et triples étages d'arcades et de portiques; tout cela ne sera pas encore assez pour représenter ce qui va venir. L'Orient a donné la nature, la Grèce la cité, Rome la cité du droit. L'Occident et le Nord vont en faire la cité de Dieu.

On sait que l'Eglise chrétienne n'est primitivement que la basilique du tribunal romain. L'Eglise s'empare du prétoire même où Rome l'a condamnée. La cité divine envahit la cité juridique. Ici l'avocat est le prêtre, le prêteur est Dieu. Le tribunal s'élargit, s'arrondit et forme le chœur. Cette église, comme la cité romaine, est encore restreinte, exclusive; elle ne s'ouvre pas à tous. Elle prétend au mystère, elle veut une initiation. Elle aime encore les ténèbres des catacombes où elle naquit; elle se creuse de vastes cryptes qui lui rappellent son berceau. Les catéchumènes ne sont pas admis dans l'enceinte sacrée, ils attendent encore à la porte. Le baptistère est au-dehors, au-dehors le cimetière; la tour elle-même, l'organe et la voix de l'église, s'élève à côté. La pesante arcade romane scelle de son poids l'église souterraine, ensevelie dans ses mystères. Il en va ainsi, tant que le christianisme est en lutte, tant que dure la tempête des invasions, tant que le monde ne croit pas à sa durée. Mais lorsque l'ère fatal de l'an 1000 a passé, lorsque la hiérarchie ecclésiastique se trouve avoir conquis le monde, qu'elle s'est complétée, couronnée, fermée dans le pape, lorsque la chrétienté, enrôlée dans l'armée de la croisade, s'est aperçue de son unité, alors l'église secoue son étroit vêtement, elle se dilate pour embrasser le monde, elle sort des cryptes ténébreuses. Elle monte, elle soulève ses voûtes, elle les dresse en crêtes hardies, et dans l'arcade romaine reparait l'ogive orientale.

La hiérarchie romaine a entassé arcade sur arcade, la hiérarchie sacerdotale entasse ogive sur ogive, pyramide sur pyramide, temple sur temple, cité sur cité. Le temple, la cité elle-même, ne sont plus ici qu'un élément. Le monde chrétien contient tous les mondes qui ont précédé; le temple chrétien contient tous les temples. La colonne grecque y est, mais colossale, exfoliée en une gerbe de gigantesques colonnettes. L'arc romain s'y retrouve, plus solide à la fois et plus hardi. Dans la flèche reparait l'obélisque égyptien, mais l'obélisque monté sur un temple. Les figures des anges, des prophètes, debout sur les contreforts, semblent crier la prière aux quatre vents, comme l'imam sur les minarets. Les arcs-boutants qui montent aux combles de la nef avec leurs balustrades légères, leurs roues rayonnantes, leurs ponts dentelés, semblent l'échelle de Jacob, ou ce pont aigu des Persans, par où les âmes sont obligées de franchir l'abîme, au risque de perdre l'équilibre sous le poids de leurs péchés.

Voilà un prodigieux entassement, une œuvre d'Encelade. Pour soulever ces rocs à quatre, à cinq cents pieds dans les airs, les géans, ce semble, ont sué... Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa... Mais non, ce n'est pas là une œuvre de géans, ce n'est pas un confus amas de choses énormes, une agrégation inorganique... Il y a eu là quelque chose de plus fort que le bras des Titans... Quoi donc? le souffle de l'esprit. Ce léger souffle qui passa devant la face de Daniel, emportant les royaumes, et brisant les empires, c'est lui encore qui a gonflé les voûtes, qui a soufflé les tours au ciel. Il a pénétré d'une vie puissante et harmonieuse toutes les parties de ce grand corps, il a suscité d'un grain de sénevé la végétation du prodigieux arbre. L'esprit est l'ouvrier de sa demeure. Voyez comme il travaille la figure humaine dans laquelle il est enfermé, comme il imprime la physionomie, comme il en forme et

déforme les traits; il creuse l'œil de méditation, d'expérience et de douleurs, il laboure le front de rides et de pensées, les os mêmes, la puissante charpente du corps, il la plie et la courbe au mouvement de la vie intérieure. De même, il fut l'artisan de son enveloppe de pierre, il la façonna à son usage, il la marqua au-dehors, au-dedans de la diversité de ses pensées; il y dit son histoire, il prit bien garde que rien n'y manquât de la longue vie qu'il avait vécue, il y grava tous ses souvenirs, toutes ses espérances, tous ses regrets, tous ses amours. Il y mit, sur cette froide pierre, son rêve, sa pensée intime. Dès qu'une fois il eut échappé des catacombes, de la crypte mystérieuse où le monde païen l'avait tenu, il la lança au ciel cette crypte; d'autant plus profondément elle descendit, d'autant plus haut elle monta; la flèche flamboyante échappa comme le profond soupir d'une poitrine oppressée depuis mille ans. Et si puissante était la respiration, si fortement battait ce cœur du genre humain, qu'il fit jour de toutes parts dans son enveloppe; elle éclata d'amour pour recevoir le regard de Dieu. Regardez l'orbite amaigri et profond de la croisée gothique, de cet *œil ogival*, quand il fait effort pour s'ouvrir, au douzième siècle. Cet œil de la croisée gothique, est le signe par lequel se classe la nouvelle architecture. L'art ancien, adorateur de la matière, se classait par l'appui matériel du temple, par la colonne, colonne toscane, dorique, ionique. L'art moderne, fils de l'ame et de l'esprit, a pour principe, non la forme, mais la physionomie, mais l'œil; non la colonne, mais la croisée; non le plein, mais le vide. Au douzième et au treizième siècle, la croisée, enfoncée dans la profondeur des murs, comme le solitaire de la Thébaidé dans une grotte de granit, est toute retirée en soi; elle médite et rêve. Peu à peu elle avance du dedans au dehors, elle arrive à la superficie extérieure du mur. Elle rayonne en belles roses

mystiques, triomphantes de la gloire céleste. Mais le quatorzième siècle est à peine passé, que ces roses s'altèrent; elles se changent en figures flamboyantes; sont-ce des flammes, des cœurs ou des larmes? Tout cela peut-être à la fois.

Même progrès dans l'agrandissement successif de l'Eglise. L'esprit, quoi qu'il fasse, est toujours mal à l'aise dans sa demeure; il a beau l'étendre, la varier, la parer, il n'y peut tenir, il étouffe. Non, tant belle soyez-vous, merveilleuse cathédrale, avec vos tours, vos saints, vos fleurs de pierres, vos forêts de marbre, vos grands christes dans leurs auréoles d'or, vous ne pouvez me contenir. Il faut qu'autour de l'église nous bâtions de petites églises, qu'elle rayonne de chapelles. Au-delà de l'autel, dressons un autel, un sanctuaire derrière le sanctuaire; cachons derrière le chœur la chapelle de la Vierge; il me semble que là nous respirerons mieux; là il y aura des genoux de femme pour que l'homme y pose sa tête qu'il ne peut plus soutenir, un voluptueux repos par-delà la croix, l'amour par-delà la mort... Mais que cette chapelle est petite encore, comme ces murs font obstacle!... Faudrait-il donc que le sanctuaire échappât du sanctuaire, que l'arche se replaçât sous les tentes, sous le pavillon du ciel?

Le miracle, c'est que cette végétation passionnée de l'esprit, qui semblait devoir lancer au hasard le caprice de ses jets luxurieux, elle se développa dans une loi régulière. Elle dompta son exubérante fécondité au nombre, au rythme d'une géométrie divine. La géométrie et l'art, le vrai et le beau se rencontrèrent. C'est ainsi qu'on a calculé dans les derniers temps que la courbe la plus propre à faire une voûte solide était justement celle que Michel-Ange avait choisie comme la plus belle, pour le dôme de Saint-Pierre.

Cette géométrie de la beauté éclate dans le type

de l'architecture gothique, dans la cathédrale de Cologne; c'est un corps régulier qui a crû dans la proportion qui lui était propre, avec la régularité des cristaux. La croix de l'église normale est strictement déduite de la figure par laquelle Euclide construit le triangle équilatéral. Ce triangle, principe de l'ogive normale, peut s'inscrire à l'arc des voûtes; il tient ainsi l'ogive également éloignée et de la disgracieuse maigreur des fenêtres aiguës du nord, et du lourd aplatissement des arcades bysantines. Le nombre dix et le nombre douze, avec leurs subdiviseurs et leurs multiples, dominant tout l'édifice. Dix est le nombre humain, celui des doigts; douze le nombre divin, le nombre astronomique; ajoutez-y sept, en l'honneur des sept planètes. Dans les tours, et dans tout l'édifice, les parties inférieures dérivent du carré et se subdivisent en octogone; les supérieures, dominées par le triangle, s'exfolient en hexagone, en dodécagone. La colonne a dans le rapport de son diamètre à la hauteur les proportions de l'ordre dorique. La hauteur égale à la largeur de l'arcade, conformément au principe de Vitruve et de Pline. Ainsi dans ce type de l'architecture gothique, subsistent les traditions de l'antiquité.

L'arcade jetée d'un pilier à l'autre, est large de cinquante pieds. Ce nombre se répète dans tout l'édifice. C'est la mesure de la hauteur des colonnes. Les bas-côtés ont la moitié de la largeur de l'arcade, la façade en a le triple. La longueur totale de l'édifice a trois fois la largeur totale, autrement dit neuf fois la largeur de l'arcade. La largeur du tout est égale à la longueur du chœur et de la nef, égale à la hauteur du milieu de la voûte. La longueur est à la hauteur, comme deux est à cinq. Enfin l'arcade, les bas-côtés, se reproduisent au-dehors dans les contreforts et les arcs-boutants qui soutiennent l'édifice. Le nombre sept, le nombre des sept dons

du Saint-Esprit, des sept sacremens, est aussi celui des chapelles du chœur; deux fois sept, celui des colonnes qui le soutiennent.

Cette prédilection pour les nombres mystiques se retrouve dans toutes les églises. Celle de Reims a sept entrées; celles de Reims et de Chartres sept chapelles autour du chœur. Le chœur de Notre-Dame de Paris a sept arcades. La croisée est longue de 144 pieds (16 fois 9), large de 42 (6 fois 7); c'est aussi la largeur d'une des tours, et le diamètre d'une des grandes roses; les tours de la même église ont 216 pieds (17 fois 12). On y compte 297 colonnes ($297 : 3 = 99$, qui, divisé par 3 = 33, qui, divisé par 3 = 11), et 45 chapelles (5×9). Le clocher qui en surmontait la croisée avait 104 pieds comme la voûte principale. Notre-Dame de Reims a dans son œuvre 408 pieds ($: 2$ donne 204, hauteur des tours de Notre-Dame de Paris; $204 : 17 = 12$). Chartres 396 pieds ($: 6 = 66$, qui divisé par 2 = 33 = 3×11). Les nefs de Saint-Ouen de Rouen, et des cathédrales de Strasbourg et de Chartres, sont toutes les trois de longueur égale (244 pieds). La Sainte-Chapelle de Paris est haute de 110 pieds ($110 : 10 = 11$), longue de 110, large de 27 (3° puissance de 3).

A qui appartenait cette science des nombres, cette mathématique divine? à aucun homme mortel, mais à l'église de Dieu. A l'ombre même de l'église, dans les chapitres et les monastères, le secret s'en transmettait avec les enseignemens des mystères chrétiens. L'église pouvait seule accomplir ces miracles de l'architecture. Souvent, pour terminer un monument, elle y appelait tout un peuple. Cent mille hommes travaillaient à la fois à celle de Strasbourg, et tel était le zèle, que la nuit ne pouvait interrompre le travail; ils continuaient aux flambeaux. Souvent encore, l'église prodiguait les siècles, elle accomplissait lentement une œuvre parfaite. Renaud de Montauban portait déjà des pierres à la cathédrale

de Cologne, et on y travaille encore aujourd'hui. Rien ne résistait à cette force patiente.

Que l'art gothique ait eu des analogues à Bysance, dans la Perse ou l'Espagne, cela n'est pas douteux. Mais qu'importe après tout? Il appartient au lieu où il a eu sa plus profonde racine, où il s'est approché le plus près de son idéal. Nos cathédrales normandes sont singulièrement nombreuses, belles, variées; leurs filles d'Angleterre sont prodigieusement riches, délicatement, subtilement ouvragées. Mais le génie mystique est plus fortement marqué, ce semble, dans les églises d'Allemagne. Il y avait là une terre bien préparée, un sol fait exprès pour porter les fleurs de Christ. Nulle part l'homme et la nature, le frère et la sœur, n'ont joué, sous l'œil du Père, d'amour plus pure et plus enfantine. L'ame allemande s'est prise avec bonhomie, aux fleurs, aux arbres, aux belles montagnes de Dieu, et elle en a bâti dans sa simplicité des miracles d'art, comme, à la naissance de l'enfant Jésus, ils arrangent le bel arbre de Noël, tout chargé de guirlandes, de rubans et de girandoles, pour la joie des petits enfans. C'est là que le moyen-âge enfanta des ames d'or, qui ont passé sans qu'on en sût rien, des ames candides, puériles à la fois et profondes, qui ont à peine soupçonné le temps, qui ne sont pas sorties du sein de l'éternité, laissant couler le monde devant elles sans distinguer dans ses flots orageux autre chose que le bleu du ciel. Comment se sont-ils appelés? qui le sait?... On sait seulement qu'ils étaient de cette obscure et vaste association répandue partout. Ils avaient leurs loges à Cologne et à Strasbourg. Leur signe aussi ancien que la Germanie, c'était le marteau de Thor. Du marteau païen, sanctifié dans leurs mains chrétiennes, ils continuaient par le monde le grand ouvrage du Temple nouveau, renouvelé du Temple de Salomon. Avec quel soin ils ont travaillé, obscurs qu'ils étaient et perdus dans l'association, avec quelle

abnégation d'eux-mêmes, il faut, pour le savoir, parcourir les parties les plus reculées, les plus inaccessibles des cathédrales. Elevez-vous dans ces déserts aériens, aux dernières pointes de ces flèches où le couvreur ne se hasarde qu'en tremblant, vous rencontrerez souvent, solitaires sous l'œil de Dieu, aux coups du vent éternel, quelque ouvrage délicat, quelque chef-d'œuvre d'art et de sculpture, où le pieux ouvrier a usé sa vie. Pas un nom, pas un signe, une lettre : il eût cru voler sa gloire à Dieu. Il a travaillé pour Dieu seul, *pour le remède de son âme*. Un nom qu'ils ont pourtant conservé par une gracieuse préférence, c'est celui d'une vierge qui travailla pour Notre-Dame de Strasbourg; une partie des sculptures qui couronnent la prodigieuse flèche, y fut placée par sa faible main. Ainsi dans la légende, le roc que tous les efforts des hommes n'avaient pu ébranler, roule sous le pied d'un enfant.

C'est aussi une vierge que la patronne des *maçons*, sainte Catherine, qu'on voit avec sa roue géométrique, sa rose mystérieuse, sur le plan de la cathédrale de Cologne. Une autre vierge, sainte Barbe, s'y appuie sur sa tour, percée d'une trinité de fenêtres. Tous ces humbles *maçons* travaillaient pour la Vierge. Leurs cathédrales, exhaussées à peine d'une toise par génération, lui adressent leurs tours mystiques. Elle seule sait tout ce qu'il y a là de vies humaines, de dévouemens obscurs, de soupirs d'amour et de prières. *O mater Dei!*

Sorti du libre élan mystique, le gothique, comme on l'a dit sans le comprendre, est le genre libre. Je dis libre, et non arbitraire. S'il s'en fût tenu au beau type de Cologne, s'il fût resté assujéti par l'harmonie géométrique, il eût péri de langueur. Dans d'autres parties de l'Allemagne, en France, en Angleterre, moins dominé par le calcul et l'idéalisme religieux, il a reçu davantage l'empreinte variée de l'histoire. Ainsi que le droit allemand, trans-

porté en France, perd son caractère symbolique, prend un caractère plus *réel*, plus historique, plus variable, plus susceptible d'abstractions successives, de même l'art gothique y perd de sa divinité, pour y représenter avec la pensée religieuse toute la variété des circonstances réelles, des hommes et des temps. L'art allemand, plus impersonnel, a rarement nommé les artistes; les nôtres ont marqué nos églises de leur ardente personnalité; on lit leur nom sur les murs de Notre-Dame de Paris, sur les tombeaux de Rouen, sur les pierres tumulaires et les méandres de l'église de Reims. L'inquiétude du nom et de la gloire, la rivalité des efforts poussa ces artistes à des actes désespérés. A Caen, à Rouen, on retrouve l'histoire de Dédale tuant son neveu par envie. Vous voyez dans une église de cette dernière ville, sur la même pierre, les figures hostiles et menaçantes d'Alexandre de Berneval et de son disciple poignardé par lui. Leurs chiens, couchés à leurs pieds, se menacent encore. L'infortuné jeune homme, dans la tristesse d'un destin inaccompli, porte sur sa poitrine l'incomparable rose où il eut le malheur de surpasser son maître.

Comment compter nos belles églises du treizième siècle? Je voulais du moins parler de Notre-Dame de Paris. Mais quelqu'un a marqué ce monument d'une telle griffe de lion, que personne désormais ne se hasarderait d'y toucher. C'est sa chose désormais, c'est son fief; c'est le majorat de Quasimodo. Il a bâti, à côté de la vieille cathédrale, une cathédrale de poésie, aussi ferme que les fondemens de l'autre, aussi haute que ses tours. Si je regardais cette église ce serait comme livre d'histoire, comme le grand registre des destinées de la monarchie. On sait que son portail, autrefois chargé des images de tous les rois de France, est l'œuvre de Philippe-Auguste; le portail sud-est de saint Louis, le septentrional de Philippe-le-Bel; celui-ci fut fondé de la

dépouille des Templiers, pour détourner sans doute la malédiction de Jacques Molay. Ce portail funèbre a dans sa porte rouge le monument de Jean-sans-Peur, l'assassin du duc d'Orléans. La grande et lourde église, toute fleurdelisée, appartient à l'histoire plus qu'à la religion. Elle a peu d'élan, peu de ce mouvement d'ascension si frappant dans les églises de Strasbourg et de Cologne. Les bandes longitudinales qui coupent Notre-Dame de Paris, arrêtent l'élan; ce sont plutôt les lignes d'un livre. Cela raconte au lieu de prier.

Notre-Dame de Paris est l'église de la monarchie; Notre-Dame de Reims celle du sacre. Celle-ci est achevée, contre l'ordinaire des cathédrales. Riche, transparente, pimpante dans sa coquetterie colossale, elle semble attendre une fête; elle n'en est que plus triste, la fête ne revient plus. Chargée et surchargée de sculptures, couverte plus qu'aucune autre des emblèmes du sacerdoce, elle symbolise l'alliance du roi et du prêtre. Sur les rampes extérieures de la croisée batifolent les diables, ils se laissent glisser aux pentes rapides, ils font la moue à la ville, tandis qu'au pied du Clocher-à-l'Ange le peuple est pilorié.

Saint-Denis est l'église des tombeaux; non pas une sombre et triste nécropole païenne, mais glorieuse et triomphante, toute brillante de foi et d'espoir, large et sans ombre, comme l'âme de saint Louis qui l'a bâtie; simple au-dehors, belle au-dedans; élancée et légère, comme pour moins peser sur les morts. La nef s'élève au chœur par un escalier qui semble attendre le cortège des générations qui doivent monter, descendre, avec la dépouille des rois.

A l'époque où nous sommes parvenus, l'architecture gothique avait atteint sa plénitude, elle était dans la beauté sévère de la virginité, moment court, moment adorable, où rien ne peut rester ici-bas. Au moment de la beauté pure, il en succède un autre que nous connaissons bien aussi. Vous savez, cette

seconde jeunesse, quand la vie a déjà pesé, quand la science du bien et du mal perce dans un triste sourire, qu'un pénétrant regard s'échappe des longues paupières; alors ce n'est pas trop de toutes les fêtes pour donner le change aux troubles du cœur. C'est le temps de la parure et des riches ornemens. Telle fut l'église gothique à ce second âge; elle porta dans sa parure une délicieuse coquetterie. Riches croisées coiffées de triangles imposans, charmans tabernacles appendus aux portes, aux tours, comme des chatons de diamans, fine et transparente dentelle de pierre filée au fuseau des fées; elle alla ainsi de plus en plus ornée et triomphante, à mesure qu'au-dedans le mal augmentait. Vous avez beau faire, souffrante beauté, le bracelet flotte autour d'un bras amaigri; vous savez trop, la pensée vous brûle, vous languissez d'amour impuissant.

L'art s'enfonça chaque jour davantage dans cet amaigrissement. Il s'acharna sur la pierre, s'en prit à elle de la vie qui tarissait, il la creusa, la fouilla, l'amincit, la subtilisa. L'architecture devint la sœur de la scolastique. Elle divisa et subdivisa. Son procédé fut aristotélique, sa méthode celle de saint Thomas. Ce fut comme une série de syllogismes de pierres qui n'atteignaient pas leur conclusion. On trouve de la froideur dans ces raffinemens du gothique, dans les subtilités de la scolastique, dans la scolastique d'amour des troubadours et de Pétrarque. C'est ne pas savoir ce que c'est que la passion, combien elle est ingénieuse, opiniâtre, acharnée, subtile et aiguë dans ses poursuites ardentes. Altérée de l'infini dont elle a entrevu la fugitive lueur, elle donne aux sens une vivacité extraordinaire, elle devient un verre grossissant, qui distingue et exagère les moindres détails. Elle le poursuit, cet infini, dans l'imperceptible bulle d'air où flotte un rayon du ciel, elle le cherche dans l'épaisseur d'un beau cheveu blond, dans la dernière fibre d'un cœur pal-

pitant. Divise, divise, scalpel acéré, tu peux percer, déchirer, tu peux fendre le cheveu et trancher l'atome, tu n'y trouveras pas ton Dieu.

En poussant chaque jour plus avant cette ardente poursuite, ce que l'homme rencontra, ce fut l'homme même. La partie humaine et naturelle du christianisme se développa de plus en plus et envahit l'église. La végétation gothique, lassée de monter en vain, s'étendit sur la terre et donna ses fleurs. Quelles fleurs? des images de l'homme, des représentations peintes et sculptées du christianisme, des saints, des apôtres. La peinture et la sculpture, les arts matérialistes qui reproduisent le fini, étouffèrent peu à peu l'architecture; celle-ci, l'art abstrait, infini, silencieux, ne put tenir contre ses sœurs plus vives et plus parlantes. La figure humaine varia, peupla la sainte nudité des murs. Sous prétexte de piété, l'homme mit partout son image; elle y entra comme Christ, comme apôtre ou prophète; puis en son propre nom, humblement couchée sur les tombeaux; qui eût refusé l'asile du temps à ces pauvres morts? ils se contentèrent d'abord d'une simple dalle, où l'image était gravée; puis la dalle se souleva, la tombe s'enfla, l'image devint une statue; puis la tombe fut un mausolée, un catafalque de pierres qui emplit l'église; que dis-je? ce fut une chapelle, une église elle-même. Dieu, resserré dans sa maison, fut heureux de garder lui-même une chapelle. L'homme s'était intronisé dans l'église chrétienne; que restait-il à celle-ci, sinon de redevenir païenne, de revêtir la forme du temple Hellénique?

L'architecture repose sur deux idées : l'idée naturelle, idée d'ordre; l'idée surnaturelle, celle de l'infini. Dans l'art grec, l'ordre domine l'idée naturelle et rationnelle. La puissante colonne grecque, élégamment groupée, porte à son aise un léger fronton; le faible porte sur le fort; cela est logique et humain. L'art gothique est surnaturel, surhumain. Il est né

de la croyance au miraculeux, au poétique, à l'absurde. Ceci n'est pas une dérision; j'emprunte le mot de saint Augustin : *Credo quia absurdum*. La maison divine, par cela qu'elle est divine, n'a pas besoin de fortes colonnes; si elle accepte un appui matériel, c'est pure condescendance; il lui suffisait du souffle de Dieu. Ces appuis, elle les réduira à rien, s'il est possible. Elle aimera à placer des masses énormes sur de fines colonnettes. Le miracle est évident. Là est pour l'architecture gothique le principe de vie; c'est l'architecture du miracle. Mais c'est aussi son principe de mort. Ce miracle humain remplit imparfaitement la condition du miracle. L'idée du miracle, c'est celle d'un acte instantané, d'un *fiat*, d'un secours subit accordé aux nécessités du genre humain; alors il est sublime. Un miracle régulier, comme le cours du soleil, devient trivial et sans effet. Un miracle immobile, pétrifié, sans nécessité urgente, produit tout l'effet de l'absurde. L'amour aime à croire l'absurde; c'est encore un dévouement, une immolation. Mais le jour où l'amour manquera, l'étrangeté, la bizarrerie des formes ressortiront à loisir, et le sentiment du beau sera choqué, tout aussi bien que la logique.

S'il est de l'essence de l'art d'être désintéressé, d'être à soi-même son but, l'art gothique est moins art que l'art grec. Celui-ci veut le beau, rien de plus; c'est un art jeune, qui se satisfait de la forme. Le gothique veut le bon et le saint; l'art y est comme moyen de religion, comme puissance morale. L'art au service d'une religion de la mort, d'une morale qui prescrit l'annihilation de la chair, doit rencontrer et chérir le laid. La laideur volontaire est un sacrifice, la laideur naturelle une occasion d'humilité. La pénitence est laide, le vice plus laid. Le dieu du péché, le hideux dragon, le diable, est dans l'église, vaincu, humilié, mais enfin il y est. Le genre grec divinise souvent la bête; les lions de

Rome, les coursiers du Parthénon sont restés des dieux. Le gothique bestialise l'homme, pour le faire rougir de lui-même, avant de le diviniser. Voilà la laideur chrétienne. Où est la beauté chrétienne? Elle est dans cette tragique image de macérations et de douleur, dans ce pathétique regard, dans ces bras ouverts pour embrasser le monde. Beauté effrayante, laideur adorable, que nos vieux peintres n'ont pas craint d'offrir à l'âme sanctifiée. Faut-il qu'il vienne un temps où l'homme y cherche autre chose, où il préfère les graces de la vie au sublime de la mort, où il chicane sur les formes un Dieu mort pour lui?

Dans tout le gothique, sculpture, architecture, il y avait, avouons-le, quelque chose de complexe, de vieux, de pénible. La masse énorme de l'église s'appuie sur d'innombrables contreforts, laborieusement dressée et soutenue, comme le Christ sur la croix. On fatigue à la voir entourée d'états innombrables qui donnent l'idée d'une vieille maison qui menace, ou d'un bâtiment inachevé.

Oui, la maison menaçait, elle ne pouvait s'achever. Cet art, attaquable dans sa forme, défaillait aussi dans son principe social. La société d'où il est sorti, était trop inégale et trop injuste. Le régime de castes, tout atténué qu'il était par le christianisme, subsistait encore. L'Eglise sortie du peuple eut, de bonne heure, peur du peuple; elle s'en éloigna, elle fit alliance avec la féodalité sa vieille ennemie, puis avec la royauté victorieuse de la féodalité. Elle s'associa aux tristes victoires de la royauté sur les communes qu'elle-même avait aidées à leur naissance. La cathédrale de Reims porte au pied d'un de ses clochers l'image des bourgeois du quinzième siècle, punis d'avoir résisté à l'établissement d'un impôt. Cette figure du peuple pilorié est un stigmate pour l'église elle-même. La voix des suppliciés s'élevait avec les chants. Dieu acceptait-il volontiers un

tel hommage? Je ne sais; mais il semble que des églises bâties par corvées, élevées des dîmes d'un peuple affamé, toutes blasonnées de l'orgueil des évêques et des seigneurs, toutes remplies de leurs insolens tombeaux, devaient chaque jour moins lui plaire. Sous ces pierres, il y avait trop de pleurs.

Le moyen-âge ne pouvait suffire au genre humain. Il ne pouvait soutenir sa prétention orgueilleuse d'être le dernier mot du monde, la *Consommation*. Le temple devait s'élargir. L'étreinte divine que promettaient au genre humain les bras étendus du Christ, elle devait se réaliser. Dans cette étreinte devait s'opérer la merveille de l'amour, l'identification de l'objet aimant et l'objet aimé. L'humanité devait reconnaître le Christ en soi-même, apercevoir en soi la perpétuité de l'incarnation et de la passion. Il la remarqua en Job et Joseph; il la retrouva dans les martyrs. Cette intuition mystique d'un Christ éternel, renouvelé sans cesse dans l'humanité, elle se représente partout au moyen-âge, confuse, il est vrai, et obscure, mais chaque jour acquérant un nouveau degré de clarté. Elle y est spontanée et populaire, étrangère, souvent contraire, à l'influence ecclésiastique. Le peuple, tout en obéissant au prêtre, distingue fort bien du prêtre, le saint, le Christ de Dieu. Il cultive d'âge en âge, il élève, il épure cet idéal dans la réalité historique. Ce Christ de douceur et de patience, il apparaît dans Louis-le-Débonnaire conspué par les évêques; dans le bon roi Robert, excommunié par le pape; dans Godefroi de Bouillon, homme de guerre et gibelin, mais qui meurt vierge à Jérusalem, simple *baron* du Saint-Sépulcre. L'idéal grandit encore dans saint Thomas de Kentebury, délaissé de l'Eglise et mourant pour elle. Il atteint un nouveau degré de pureté en saint Louis, roi prêtre et roi homme. Tout-à-l'heure l'idéal généralisé va s'étendre dans le peuple; il va se réaliser au quinzième siècle, non-seulement dans l'homme du

peuple, mais dans la femme, dans la femme pure, dans la Vierge; appelons-la du nom populaire, la Pucelle. Celle-ci, en qui le peuple meurt pour le peuple, sera la dernière figure du Christ au moyen-âge.

Cette transfiguration du genre humain qui reconnut l'image de son Dieu en soi, qui généralisa ce qui avait été individuel, qui fixa dans un présent éternel ce qu'on avait cru temporaire et passé, qui mit sur la terre un ciel; elle fut la rédemption du monde moderne, mais elle parut la mort du christianisme et de l'art chrétien. Satan poussa sur l'Eglise inachevée un rire d'immense dérision; ce rire est dans les grotesques du quinzième et du seizième siècle. Il crut avoir vaincu; il n'a jamais pu apprendre, l'insensé, que son triomphe apparent n'est jamais qu'un moyen. Il ne vit point que Dieu n'est pas moins Dieu, pour s'être fait humanité; que le temple n'est pas détruit, pour être devenu grand comme le monde. Il ne vit pas que, pour être immobile, l'art divin n'est pas mort, mais que seulement il reprend haleine; qu'avant de remonter vers Dieu, l'humanité a dû une fois encore descendre en soi, s'éprouver, s'examiner, se compléter dans la fondation d'une société plus juste, plus égale, plus divine.

En attendant, il faut que le vieux monde passe, que la trace du moyen-âge achève de s'effacer, que nous voyions mourir tout ce que nous aimions, ce qui nous allaita tout petit, ce qui fut notre père et notre mère, ce qui nous chantait si doucement dans le berceau. C'est en vain que la vieille église gothique élève toujours au ciel ses tours suppliantes, en vain que ses vitraux pleurent, en vain que ses saints font pénitence dans leurs niches de pierre... « Quand le torrent des grandes eaux déborderait, elles n'arriveront pas jusqu'au Seigneur. » Ce monde condamné s'en ira avec le monde romain, le monde grec, le monde oriental. Il mettra sa dépouille à côté

de leur dépouille. Dieu lui accordera tout au plus, comme à Ezéchias, un tour de cadran.

En est-ce donc fait, hélas! n'y aura-t-il pas miséricorde? Faut-il que la tour s'arrête dans son élan vers le ciel? faut-il que la flèche retombe, que le dôme croule sur le sanctuaire; que ce ciel de pierre s'affaisse et pèse sur ceux qui l'ont adoré... La forme finie, tout est-il fini? N'y a-t-il rien pour les religions après la mort? Quand la chère et précieuse dépouille, arrachée de nos mains tremblantes, descend au cercueil, ne reste-t-il rien?... Ah! je me fie, pour le christianisme et pour l'art chrétien, dans ce mot même que l'Eglise adresse à ses morts : « Qui croit en moi ne peut mourir. » Seigneur, le christianisme a cru, il a aimé, il a compris; en lui se sont rencontrés Dieu et l'homme. Il peut changer de vêtement, mais périr, jamais. Il se transformera pour vivre encore. Il apparaîtra un matin aux yeux de ceux qui croient garder son tombeau, et ressuscitera le troisième jour.

(*Histoire de France*, liv. IV, chap. dernier.)

4. LE GRAND FERRÉ, « UN BON FRANÇAIS »

Depuis la bataille de Poitiers (1356), le roi Jean le Bon est prisonnier des Anglais. Mais les Français ne se résignent pas à leur misère. Dans les campagnes, la Jacquerie s'étend. Révolte d'une classe, mais aussi de la nation.

La Jacquerie, commencée contre les nobles, continua contre l'Anglais. La nationalité, l'esprit militaire, naquirent peu à peu. Le premier signe peut-être de ce nouvel esprit se trouve, dès l'an 1359, dans un récit du continuateur de Nangis. Ce grave témoin qui note jour par jour tout ce qu'il voit et entend, sort de sa sécheresse ordinaire, pour conter tout au long une de ces rencontres, où le peuple des campagnes laissé à lui-même commença à s'enhardir contre l'Anglais. Il s'y arrête avec complaisance : C'est, dit-il naïvement, que la chose s'est passée près de mon pays, et qu'elle a été menée bravement par les paysans, *par Jacques Bonhomme*.

Il y a un lieu assez fort au petit village près Compiègne, lequel dépend du monastère de Saint-Corneille. Les habitants, voyant qu'il y avait péril pour eux, si les Anglais s'en emparaient, l'occupèrent, avec la permission du Régent et de l'abbé, et s'y établirent avec des armes et des vivres. D'autres y vinrent des

villages voisins, pour être plus en sûreté. Ils jurèrent à leur capitaine de défendre ce poste jusqu'à la mort. Ce capitaine qu'ils s'étaient donné du consentement du Régent, était un des leurs, un grand et bel homme, qu'on appelait Guillaume-aux-Allouettes. Il avait avec lui pour le servir un autre paysan d'une force de membres incroyable, d'une corpulence et d'une taille énorme, plein de vigueur et d'audace, mais avec cette grandeur de corps, ayant une humble et petite opinion de lui-même. On l'appelait Le Grand-Ferré. Le capitaine le tenait près de lui, *comme sous le frein*, pour le lâcher à propos. Ils s'étaient donc mis là deux cents, tous laboureurs ou autres gens qui gagnaient humblement leur vie par le travail de leurs mains. Les Anglais qui campaient à Creil, n'en tinrent grand compte, et dirent bientôt : Chassons ces paysans, la place est forte et bonne à prendre. On ne s'aperçut pas de leur approche, ils trouvèrent les portes ouvertes et entrèrent hardiment. Ceux du dedans qui étaient aux fenêtres, sont d'abord tout étonnés, de voir ces gens armés. Le capitaine est bientôt entouré, blessé mortellement. Alors Le Grand-Ferré et les autres se disent : Descendons, vendons bien notre vie; il n'y a pas de merci à attendre. Ils descendent en effet, sortent par plusieurs portes, et se mettent à frapper sur les Anglais, comme s'ils battaient leur blé dans l'aire; les bras s'élevaient, s'abattaient, et chaque coup était mortel. Le Grand voyant son maître et capitaine frappé à mort, gémit profondément, puis il se porta entre les Anglais et les siens qu'il dominait également des épaules, maniant une lourde hache, frappant et redoublant si bien qu'il fit place nette; il n'en touchait pas un qu'il ne fendît le casque ou n'abattît les bras. Voilà tous les Anglais qui se mettent à fuir; plusieurs sautent dans le fossé et se noient. Le Grand tue leur porte-enseigne, et dit à un de ses camarades de porter la bannière anglaise

au fossé. L'autre lui montrant qu'il y avait encore une foule d'ennemis entre lui et le fossé : Suis-moi donc, dit Le Grand. Et il se mit à marcher devant, jouant de la hache à droite et à gauche, jusqu'à ce que la bannière eût été jetée à l'eau... Il avait tué en ce jour plus de quarante hommes... Quant au capitaine, Guillaume-aux-Allouettes, il mourut de ses blessures, et ils l'enterrèrent avec bien des larmes, car il était bon et sage... Les Anglais furent encore battus une autre fois par Le Grand. Mais cette fois hors des murs. Plusieurs nobles Anglais furent pris, qui auraient donné de bonnes rançons, si on les eût rançonnés, *comme font les nobles*; mais on les tua, afin qu'ils ne fissent plus de mal. Cette fois Le Grand, échauffé par cette besogne, but de l'eau froide en quantité, et fut saisi de la fièvre. Il s'en alla à son village, regagna sa cabane et se mit au lit, non toutefois sans garder près de lui sa hache de fer qu'un homme ordinaire pouvait à peine lever. Les Anglais ayant appris qu'il était malade, envoyèrent un jour douze hommes pour le tuer. Sa femme les vit venir, et se mit à crier : O mon pauvre Le Grand, voilà les Anglais, que faire?... Lui, oubliant à l'instant son mal, il se lève, prend sa hache, et sort dans la petite cour : Ah! brigands, vous venez donc pour me prendre au lit, vous ne me tenez pas encore... Alors s'adossant à un mur, il en tue cinq en un moment; les autres s'enfuient. Le Grand se remit au lit; mais il avait chaud, il but encore de l'eau froide; la fièvre le reprit plus fort, et au bout de quelques jours, ayant reçu les sacrements de l'église, il sortit du siècle, et fut enterré au cimetière de son village. Il fut pleuré de tous ses compagnons, de tout le pays; car lui vivant, jamais les Anglais n'y seraient venus.

Il est difficile de ne pas être touché de ce naïf récit. Ces paysans qui ne se mettent en défense qu'en

demandant permission, cet homme fort et humble, ce bon géant, qui obéit volontiers, comme le saint Christophe de la légende, tout cela présente une belle figure du peuple. Ce peuple est visiblement simple et brute encore, impétueux, aveugle, demi-homme et demi-taureau... Il ne sait ni garder ses portes, ni se garder lui-même de ses appétits. Quand il a battu l'ennemi, comme blé en grange, quand il l'a suffisamment charpenté de sa hache, et qu'il a pris chaud à la besogne, le bon travailleur, il boit froid, et se couche pour mourir. Patience; sous la rude éducation des guerres, sous la verge de l'Anglais, la brute va se faire homme. Serrée de plus près tout à l'heure, et comme tenaillée, elle échappera, cessant d'être elle-même, et se transfigurant; Jacques deviendra Jeanne, Jeanne la vierge, la Pucelle.

Le mot vulgaire : *un bon Français* date de l'époque des Jacques et de Marcel. La Pucelle ne tardera pas à dire : « *Le cœur me saigne, quand je vois le sang d'un François.* »

Un tel mot suffirait pour marquer dans l'histoire le vrai commencement de la France. Depuis lors, nous avons une patrie. Ce sont des Français que ces paysans, n'en rougissez pas, c'est déjà le peuple Français, c'est vous, ô France. Que l'histoire vous les montre beaux ou laids, sous la capuce de Marcel, sous la jaquette des Jacques, vous ne devez pas les méconnaître. Pour nous, parmi tous les combats des nobles, à travers les beaux coups de lance où s'amuse l'insouciant Froissart, nous chercherons ce pauvre peuple. Nous l'irons prendre dans cette grande mêlée, sous l'éperon des gentilshommes, sous le ventre des chevaux. Souillé, défiguré, nous l'amènerons tel quel au jour de la justice et de l'histoire, afin que nous puissions lui dire, à ce vieux peuple du quatorzième siècle : « Vous êtes mon père et vous êtes ma mère. Vous m'avez conçu dans les

larmes. Vous avez sué la sueur et le sang pour me faire une France. Bénis soyez-vous dans votre tombeau. Dieu me garde de vous renier jamais! »

(*Histoire de France*, liv. VI, chap. 3.)

5. LES DANSES MACABRES

Lorsque Charles VI meurt, fou, en 1422, la détresse du royaume, dont les armées anglaises occupent une grande partie, est à son comble. C'est le temps de la danse des morts, donnée en spectacle au cimetière des Innocents. Michelet, obsédé lui-même d'idées macabres, la dépeint longuement, avant de célébrer le sursaut spirituel qu'entraînera la venue de la Pucelle.

Après avoir dit la mort du roi, il faudrait dire la mort du peuple. De 1418 à 1422, la dépopulation fut effroyable. Dans ces années lugubres, c'est comme un cercle meurtrier : la guerre mène à la famine, et la famine à la peste; celle-ci ramène la famine à son tour. On croit lire cette nuit de l'Exode où l'ange passe et repasse, touchant chaque maison de l'épée.

L'année des massacres de Paris [1418], la misère, l'effroi, le désespoir amenèrent une épidémie qui enleva, dit-on, dans cette ville seule, quatre-vingt mille âmes. « Vers la fin de septembre, dit le témoin oculaire, dans sa naïveté terrible, on mouroit tant et si vite, qu'il falloit faire dans les cimetières de grandes fosses où on les mettoit par trente et quarante, arrangés comme lard, et à peine poudrés de terre. On ne rencontroit dans les rues que prêtres qui portoient notre Seigneur. »

En 1419, il n'y avait pas à récolter; les laboureurs étaient morts ou en fuite : on avait peu semé, et ce peu fut ravagé. La cherté des vivres devint extrême. On espérait que les Anglais rétabliraient un peu d'ordre et de sécurité, et que les vivres deviendraient moins rares; au contraire, il y eut famine. « Quand venoient huit heures, il y avoit si grande presse à la porte des boulangers, qu'il faut l'avoir vu pour le croire... Vous auriez entendu dans tout Paris des lamentations pitoyables des petits enfants qui crioient : « Je meurs de faim. » On voyoit sur un fumier, vingt, trente enfants, garçons et filles, qui mouroient de faim et de froid. Et il n'y avoit pas de cœur si dur, qui, les entendant crier la nuit : « Je meurs de faim », n'en eût grand pitié. Quelques-uns des bons bourgeois achetèrent trois ou quatre maisons dont ils firent hôpitaux pour les pauvres enfants. »

En 1421, même famine et plus dure. Le tueur de chiens était suivi des pauvres, qui, à mesure qu'il tuait, dévoraient tout, « chair et trippes ». La campagne, dépeuplée, se peuplait d'autre sorte : des bandes de loups couraient les champs, grattant, fouillant les cadavres; ils entraient la nuit dans Paris, comme pour en prendre possession. La ville, chaque jour plus déserte, semblait bientôt être à eux : on dit qu'il n'y avait pas moins de vingt-quatre mille maisons abandonnées.

On ne pouvait plus rester à Paris. L'impôt était trop écrasant. Les mendiants (autre impôt) y affluaient de toute part, et à la fin il y avait plus de mendiants que d'autres personnes, on aimait mieux s'en aller, laisser son bien. Les laboureurs de même quittaient leurs champs et jetaient la pioche; ils se disaient entre eux : « Fuyons aux bois avec les bêtes fauves... adieu les femmes et les enfants... Faisons le pis que nous pourrons. Remettons-nous en la main du Diable. »

Arrivé là, on ne pleure plus; les larmes sont finies, ou parmi les larmes même éclatent de diaboliques joies, un rire sauvage... C'est le caractère le plus tragique du temps, que, dans les moments les plus sombres, il y ait des alternatives de gaîté frénétique.

Le commencement de cette longue suite de maux, « de cette douloureuse danse », comme dit le Bourgeois de Paris, c'est la folie de Charles VI, c'est le temps aussi de cette trop fameuse mascarade des satyres, des mystères pieusement burlesques, des farces de la Bazoche.

L'année de l'assassinat du duc d'Orléans a été signalée par l'organisation du corps des ménestriers. Cette corporation, tout à fait nécessaire sans doute dans une si joyeuse époque, était devenue importante et respectable. Les traités de paix se criaient dans les rues à grand renfort de violons; il ne se passait guère six mois qu'il n'y eût une paix créée et chantée.

L'aîné des fils de Charles VI, le premier dauphin, était un joueur infatigable de harpe et d'épinette. Il avait force musiciens, et faisait venir encore, pour aider, les enfants de chœur de Notre-Dame. Il chantait, dansait et « balait », la nuit et le jour, et cela l'année des Cabochiens, pendant qu'on lui tuait ses amis. Il se tua, lui aussi, à force de chanter et de danser.

Cette apparente gaîté, dans les moments les plus tristes, n'est pas un trait particulier de notre histoire. La chronique portugaise nous apprend que le roi D. Pedro, dans son terrible deuil d'Inès qui lui dura jusqu'à la mort, éprouvait un besoin étrange de danse et de musique. Il n'aimait plus que deux choses, les supplices et les concerts. Et ceux-ci, il les lui fallait étourdissants, violents, des instruments métalliques, dont la voix perçante prît tyranniquement le dessus, fît taire les voix du dedans et remuât le corps, comme d'un mouvement d'automate. Il avait tout exprès pour cela de longues trompettes d'argent.

Quelquefois, quand il ne dormait pas, il prenait ses trompettes avec des torches, et il s'en allait dansant par les rues; le peuple alors se levait aussi, et soit compassion, soit entraînement méridional, ils se mettaient à danser tous ensemble, peuple et roi, jusqu'à ce qu'il en eût assez, et que l'aube le ramenât épuisé à son palais.

Il paraît constant qu'au quatorzième siècle, la danse devint, dans beaucoup de pays, involontaire et maniaque. Les violentes processions des Flagellans en donnèrent le premier exemple. Les grandes épidémies, le terrible ébranlement nerveux qui en restait aux survivants, tournaient aisément en danse de Saint-Gui. Ces phénomènes sont, comme on sait, de nature contagieuse. Le spectacle des convulsions agissait d'autant plus puissamment qu'il n'y avait dans les âmes que convulsions et vertige. Alors les sains et les malades dansaient sans distinction. On les voyait dans les rues, dans les églises, se saisir violemment par la main et former des rondes. Plus d'un, qui d'abord en riait ou regardait froidement, en venait aussi à n'y plus voir, la tête lui tournait, il tournait lui-même et dansait avec les autres. Les rondes allaient se multipliant, s'enlaçant; elles devenaient de plus en plus vastes, de plus en plus aveugles, rapides, furieuses à briser tout, comme d'immenses reptiles qui, de minute en minute, iraient grossissant, se tordant. Il n'y avait pas à arrêter le monstre; mais on pouvait couper les anneaux; on brisait la chaîne électrique, en tombant des pieds et des poings sur quelques-uns des danseurs. Cette rude dissonance rompant l'harmonie, ils se trouvaient libres; autrement, ils auraient roulé jusqu'à l'épuisement final et dansé à mort.

Ce phénomène du quatorzième siècle ne se représente pas au quinzième. Mais nous y voyons, en Angleterre, en France, en Allemagne, un bizarre divertissement qui rappelle ces grandes danses popu-

lares de malades et de mourants. Cela s'appelait la danse des morts, ou danse macabre. Cette danse plaisait fort aux Anglais qui l'introduisirent chez nous.

On voyait naguère à Bâle, on voit encore à Lucerne, à la Chaise-Dieu en Auvergne, une suite de tableaux qui représentent la Mort entrant en danse avec des hommes de tout âge, de tout état, et les entraînant avec elle. Ces danses en peinture furent destinées à reproduire de véritables danses en nature et en action. Elles durent certainement leur origine à quelques-uns des mimes sacrés qu'on jouait dans les églises, aux parvis, aux cimetières, ou même dans les rues aux processions. L'effort des mauvais anges pour entraîner les âmes, tel qu'on le voit partout encore dans les bas-reliefs des églises, en donna sans doute la première idée. Mais, à mesure que le sentiment chrétien alla s'affaiblissant, ce spectacle cessa d'être religieux, il ne rappela aucune pensée de jugement, de salut, ni de résurrection, mais devint sèchement moral, durement philosophique et matérialiste. Ce ne fut plus le Diable, fils du péché, de la volonté corrompue, mais la Mort, la mort fatale, matérielle et sous forme de squelette. Le squelette humain, dans ses formes anguleuses et gauches au premier coup d'œil, rappelle, comme on sait, la vie de mille façons ridicules, mais l'affreux *riktus* prend en revanche un air ironique... Moins étrange encore par la forme que par la bizarrerie des poses, c'est l'homme et ce n'est pas l'homme... Ou, si c'est lui, il semble, cet horrible baladin, étaler avec un cynisme atroce la nudité suprême qui devait rester vêtue de la terre.

Le spectacle de la danse des morts se joua à Paris en 1424 au cimetière des Innocents. Cette place étroite où pendant tant de siècles l'énorme ville a versé presque tous ses habitants, avait été d'abord tout à la fois un cimetière, une voirie, hantée la nuit des voleurs, le soir des folles filles qui faisaient leur

métier sur les tombes. Philippe-Auguste ferma la place de murs, et pour la purifier, la dédia à saint Innocent, un enfant crucifié par les juifs. Au quatorzième siècle, les églises étant déjà bien pleines, la mode vint parmi les bons bourgeois de se faire enterrer au cimetière. On y bâtit une église; Flamel y contribua, et mit au portail des signes bizarres, inexplicables qui, au dire du peuple, recélaient de grands mystères alchimiques. Flamel aida encore à la construction des charniers qu'on bâtit tout autour. Sous les arcades de ces charniers étaient les principales tombes; au-dessus régnaient un étage et des greniers, où l'on pendait demi-pourris les os que l'on tirait des fosses; car il y avait peu de place; les morts ne reposaient guère; dans cette terre vivante, un cadavre devenait squelette en neuf jours. Cependant tel était le torrent de matière morte qui passait et repassait, tel le dépôt qui en restait, qu'à l'époque où le cimetière fut détruit, le sol s'était exhaussé de huit pieds au-dessus des rues voisines. De cette longue alluvion des siècles s'était formée une montagne de morts qui dominait les vivants.

Tel fut le digne théâtre de la danse Macabre. On la commença en septembre 1424, lorsque les chaleurs avaient diminué, et que les premières pluies rendaient le lieu moins infect. Les représentations durèrent plusieurs mois.

Quelque dégoût que pût inspirer et le lieu et le spectacle, c'était chose à faire réfléchir de voir, dans ce temps meurtrier, dans une ville si fréquemment, si durement visitée de la mort, cette foule famélique, malade, à peine vivante, accepter joyeusement la Mort même pour spectacle, la contempler insatiablement dans ses moralités bouffonnes, et s'en amuser si bien qu'ils marchaient sans regarder sur les os de leurs pères, sur les fosses béantes qu'ils allaient remplir eux-mêmes.

Après tout, pourquoi n'auraient-ils pas ri en atten-

dant? C'était la vraie fête de l'époque, sa comédie naturelle, la danse des grands et des petits. Sans parler de ces millions d'hommes obscurs qui y avaient pris part en quelques années, n'était-ce pas une curieuse ronde qu'avaient menée les rois et les princes, Louis d'Orléans et Jean-sans-Peur, Henri V et Charles VI! Quel jeu de la mort, quel malicieux passe-temps d'avoir approché ce victorieux Henri, à un mois près, de la couronne de France! Au bout de toute une vie de travail, pour survivre à Charles VI, il lui manquait un petit mois seulement... Non! pas un mois, pas un jour! Et il ne mourra pas même en bataille; il faut qu'il s'alite avec la dysenterie et qu'il meure d'hémorrhôides.

Si l'on eût trouvé un peu dures ces dérisions de la Mort, elle eût eu de quoi répondre. Elle eût dit qu'à bien regarder, on verrait qu'elle n'avait guère tué que ceux qui ne vivaient plus. Le conquérant était mort, du moment que la conquête languit et ne put plus avancer; Jean-sans-Peur, lorsqu'au bout de ses tergiversations, connu enfin des siens même, il se voyait à jamais avili et impuissant. Partis et chefs de partis, tous avaient désespéré. Les Armagnacs, frappés à Azincourt, frappés au massacre de Paris, l'étaient bien plus encore par leur crime de Monttereau. Les Cabochiens et Bourguignons avaient été obligés de s'avouer qu'ils étaient dupes, que leur duc de Bourgogne était l'ami des Anglais; ils s'étaient vus forcés, eux qui s'étaient crus la France, de devenir Anglais eux-mêmes. Chacun survivait ainsi à son principe et à sa foi; la mort morale, qui est la vraie, était au fond de tous les cœurs. Pour regarder la danse des morts, il ne restait que des morts.

Les Anglais même, les vainqueurs, à leur spectacle favori, ne pouvaient qu'être mornes et sombres. L'Angleterre, qui avait gagné à sa conquête d'avoir pour roi un enfant français par sa mère, avait bien l'air d'être morte, surtout s'il ressemblait à son

grand-père Charles VI. Et pourtant en France, cet enfant était Anglais, c'était Henri VI de Lancastre; sa royauté était la mort nationale de la France même.

Lorsque, quelques années après, ce jeune roi anglo-français, ou plutôt ni l'un ni l'autre, fut amené dans Paris désert par le cardinal Winchester, le cortège passa devant l'hôtel Saint-Paul, où la reine Isabeau, veuve de Charles VI, était aux fenêtres. On dit à l'enfant royal que c'était sa grand-mère; les deux ombres se regardèrent; la pâle jeune figure ôta son chapeyron et salua; la vieille reine, de son côté, fit une humble révérence, mais se détournant, elle se mit à pleurer.

(*Histoire de France*, liv. IX, chap. 3.)

6. L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Ce chapitre essentiel de l'Histoire de France qui succède au tableau des danses macabres, introduit le récit de la fulgurante carrière de Jeanne d'Arc.

« Les plus mortes morts » sont les meilleures, disait un sage, les plus près de la résurrection.

C'est une grande force de n'espérer plus, d'échapper aux alternatives des joies et des craintes, de mourir à l'orgueil et au désir... Mourir ainsi, c'est plutôt vivre.

Cette mort vivante de l'âme la rend calme et intrépide. Que craindrait d'ici, celui qui n'est plus d'ici? Que peuvent contre un esprit toutes les menaces du monde?

L'Imitation de Jésus-Christ, le plus beau livre chrétien après l'Evangile, est sorti, comme lui, du sein de la mort. La mort du monde ancien, la mort du moyen-âge, ont porté ces germes de vie.

Le premier manuscrit de l'Imitation que l'on connaisse, paraît être de la fin du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième. Depuis 1421, les copies deviennent innombrables. On en a trouvé vingt dans un seul monastère. L'imprimerie naissante s'employa principalement à reproduire l'Imitation. Il en existe deux mille éditions latines, mille

françaises. Les Français en ont fait soixante traductions, les Italiens trente, etc.

Ce livre universel du christianisme a été revendiqué par chaque peuple comme un livre national. Les Français y montrent des gallicismes, les Italiens des italianismes, les Allemands des germanismes.

Tous les ordres du sacerdoce, qui sont comme des nations dans l'Eglise, se disputent également l'Imitation. Les prêtres la réclament pour Gerson, les chanoines réguliers pour Thomas de Kempen, les moines pour un certain Gersen, moine bénédictin. Bien d'autres pourraient réclamer aussi. Il s'y trouve des passages de tous les saints, de tous les docteurs. Saint François de Sales a seul bien vu dans cette obscure question : « L'auteur, dit-il, c'est le Saint-Esprit. »

L'époque n'est pas moins controversée que l'auteur et la nation. Le treizième siècle, le quatorzième, le quinzième prétendent à cette gloire. Le livre éclate au quinzième, et devient alors populaire, mais il a bien l'air de partir de plus loin et d'avoir été préparé dans les siècles antérieurs.

Comment en eût-il été autrement ? Le christianisme, dans son principe même, n'est autre chose que l'imitation du Christ. Le Christ est descendu pour nous encourager à monter. Il nous a proposé en lui le suprême modèle.

La vie des saints ne fut qu'imitation ; les règles monastiques ne sont pas autre chose. Mais le mot d'*imitation* ne put être prononcé que tard. Le livre que nous appelons ainsi, porte dans plusieurs manuscrits un titre qui doit être fort ancien : *Livres de vie*. *Vie* est synonyme de *règle* dans la langue monastique. Ce livre n'aurait-il pas été, dans sa première forme, une *règle des règles*, une fusion de tout ce que chaque règle contenait de plus édifiant ? Il semble particulièrement empreint de l'esprit de

sagesse et de modération qui caractérisait le grand ordre, l'ordre de Saint-Benoît.

Ces maîtres expérimentés de la vie intérieure, sentirent de bonne heure que, pour diriger l'âme dans une voie de perfectionnement réel, solide et sans rechute, il fallait proportionner la nourriture spirituelle aux forces du disciple, donner le lait aux faibles, le pain aux forts. De là les trois degrés (connus, il est vrai, de l'antiquité), qui ont formé la division naturelle du livre de l'Imitation : vie purgative, illuminative, unitive.

A ces trois degrés semblent répondre les titres divers que ce livre porte encore dans les manuscrits. Les uns, frappés du secours qu'il donne pour détruire en nous le vieil homme, l'intitulent : *Reformatio hominis*. Les autres y sentent déjà la douceur intime de la grâce, et l'appellent : *Consolatio*. Enfin l'homme relevé, rassuré, prend confiance dans ce Dieu si doux; il ose le regarder, le prendre pour modèle, il s'avoue la grandeur de sa destination, il s'élève à cette pensée hardie : *Imiter Dieu*, et le livre prend ce titre : « *Imitatio Christi*. »

Le but fut ainsi marqué haut de bonne heure; mais ce but fut manqué d'abord par l'élan même et l'excès du désir.

L'imitation au treizième, au quatorzième siècle, fut ou trop matérielle ou trop mystique. Le plus ardent des saints, celui de tous peut-être qui fut le plus violemment frappé au cœur de l'amour de Dieu, saint François, en resta à l'imitation du Christ pauvre, du Christ sanglant, aux stigmates de la Passion. Le franciscain Ubertino de Casal, Ludolph, et même Tauler, nous proposent encore à imiter toutes les circonstances matérielles de la vie du Seigneur. Lorsqu'ils laissent la lettre et s'élèvent à l'esprit, l'amour les égare, ils dépassent l'imitation, ils cherchent l'union, l'unité de l'homme et de Dieu. Sans doute, telle est la pente de l'âme, elle ne demande qu'à périr

en soi pour n'être plus qu'en l'objet aimé. Et pourtant, tout serait perdu pour la passion, si elle arrivait, l'imprudente, à son but, à l'unité même; dans l'unité, il n'y aurait plus place à l'amour; pour aimer, il faut rester deux.

Tel fut l'écueil où échouèrent tous les mystiques pendant le treizième et le quatorzième siècle, le grand Rusbrock lui-même qui écrivait contre les mystiques.

La merveille de l'Imitation, dans la forme où elle fut arrêtée (peut-être vers 1400), c'est la mesure et la sagesse. L'âme y marche entre les deux écueils : matérialité, mysticité; elle y touche et n'y heurte pas; elle passe, comme si elle ne voyait point le péril; elle passe dans sa simplicité... Prenez garde, cette simplicité-là n'est pas une qualité naïve, c'est bien plutôt la fin de la sagesse; comme la *seconde ignorance*, dont parle Pascal, l'ignorance qui vient après la science.

— Cette simplicité dans la profondeur est particulièrement le caractère du troisième livre de l'Imitation. L'âme détachée du monde au premier, s'est fortifiée dans la solitude du second. Au troisième, ce n'est plus solitude; l'âme a près d'elle un compagnon, un ami, un maître et de tous le plus doux. Une gracieuse lutte s'engage, une aimable et pacifique guerre entre l'extrême faiblesse et la force infinie qui n'est plus que la bonté. On suit avec émotion toutes les alternatives de cette belle gymnastique religieuse; l'âme tombe, elle se relève, elle retombe, elle pleure. Lui, il la console : « Je suis là, dit-il, pour t'aider toujours, et plus encore qu'auparavant, si tu te confies en moi... Courage! tout n'est pas perdu... Tu te sens souvent troublé, tenté; eh! bien, c'est que : *Tu es homme et non pas Dieu, Tu es chair et non pas ange*. Comment pourrais-tu toujours demeurer en même vertu; l'ange ne l'a pu au ciel, ni le premier homme au paradis... »

Cette intelligence compatissante de nos faiblesses et de nos chutes, indique assez que ce grand livre a été achevé, lorsque le christianisme avait longtemps vécu, lorsqu'il avait acquis l'expérience, l'indulgence infinie. On y sent partout une maturité puissante, une douce et riche saveur d'automne; il n'y a plus là les âcretés de la jeune passion. Il faut, pour en être venu à ce point, avoir aimé bien des fois, désaimé, puis aimé encore. C'est l'amour se sachant lui-même et goûtant profondément cette science, l'amour harmonisé qui ne périra plus par folie d'amour.

Je ne sais si le *premier* amour est le plus ardent, mais le plus grand, à coup sûr, le plus profond, c'est le *dernier*. On a vu souvent que, vers le milieu de la vie, et le milieu déjà passé, toutes les passions, toutes les pensées, finissaient par graviter ensemble et aboutir à une seule. La science même, multipliant les idées et les points de vue, n'était plus alors qu'un miroir à facettes où la passion reproduisait à l'infini son image, se réfléchissant, s'enflammant de sa propre réflexion... Telles se rencontrent parfois les tardives amours des sages, ces vastes et profondes passions, qu'on n'ose sonder... Telle, et plus profonde encore, la passion qu'on trouve en ce livre; grande comme l'objet qu'elle cherche, grande comme le monde qu'elle quitte... Le monde?... Mais il a péri. Cet entretien tendre et sublime a lieu sur les ruines du monde, sur le tombeau du genre humain. Les deux qui survivent, s'aiment et de leur amour et de l'anéantissement de tout le reste.

Que la passion religieuse soit arrivée d'elle-même, et sans influence du dehors, à un tel sentiment de solitude, on a peine à l'imaginer. On croirait plutôt que si l'âme s'est détachée si parfaitement des choses d'ici-bas, c'est qu'elle s'en est vue délaissée. Je ne sens pas seulement ici la mort volontaire d'une âme sainte, mais un immense veuvage et la mort d'un

monde antérieur. Ce vide que Dieu vient remplir, c'est la place d'un monde social qui a sombré tout entier, corps et biens, Eglise et patrie. Il a fallu pour faire un tel désert, qu'une Atlantide ait disparu.

Maintenant comment ce livre de solitude devint-il un livre populaire? Comment, en parlant de recueillement monastique, a-t-il pu contribuer à rendre au genre humain le mouvement et l'action?

C'est qu'au moment suprême où tous avaient défailli, où la mort semblait imminente, le grand livre sortit de sa solitude, de sa langue de prêtre, et il évoqua le peuple dans la langue du peuple même. Une version française se répandit, version naïve, hardie, inspirée. Elle parut sous le vrai titre du moment : « *Internelle consolation.* »

La Consolation est un livre pratique et pour le peuple. Elle ne contient pas le dernier terme de l'initiation religieuse, le dangereux quatrième livre de l'*Imitatio Christi*.

L'*Imitatio*, dans la disposition générale de ses quatre livres, suit une sorte d'échelle ascendante (abstinence, ascétisme, communication, union). La Consolation part du second degré, de la douceur de la vie ascétique; elle va chercher des forces dans les communications divines, et elle redescend à l'abstinence, au détachement, c'est-à-dire à la pratique. Elle finit par où l'*Imitatio* a commencé.

Si le plan général de la Consolation n'a pas, comme celui de l'*Imitatio*, le noble caractère d'une initiation progressive, en revanche la forme, le style sont bien supérieurs. Les lourdes rimes, les cadences grossières que l'on a cherchées dans le latin barbare de l'*Imitatio*, disparaissent presque partout dans la Consolation française. Le style y offre précisément le caractère qui nous charme dans les sculptures du quinzième siècle, la naïveté et déjà l'élégance. Naïveté, netteté à la Froissart, mais avec un

mouvement tout autrement vif et bref, comme d'une âme bien émue... Ajoutez que dans certains passages du français on sent une délicatesse de cœur, dont l'original ne se doute pas.

Quelle dut être l'émotion du peuple, des femmes, des malheureux (les malheureux alors, c'était tout le monde), lorsque pour la première fois ils entendirent la parole divine, non plus dans la langue des morts, mais comme parole *vivante*, non comme formule cérémonielle, mais comme la voix vive du cœur, leur propre voix, la manifestation merveilleuse de leur secrète pensée... Cela seul était déjà une résurrection. L'humanité releva la tête, elle aima, elle voulut vivre. « Je ne mourrai point, je vivrai, je verrai encore les œuvres de Dieu! »

« Mon loyal ami et époux, ami si doux et débonnaire, qui me donnera les ailes de vraie liberté, que je puisse trouver en vous repos et consolation... O Jésus, lumière de gloire éternelle, seul soutien de l'âme pèlerine; pour vous est mon désir sans voix, et mon silence parle... Hélas! que vous tardez à venir! Venez donc consoler votre pauvre. Venez, venez, nulle heure n'est joyeuse sans vous... — Ah! je le sens, Seigneur, vous êtes revenu, vous avez eu pitié de mes larmes et de mes soupirs... Louange à vous, vraie Sagesse du Père! tout vous loue et bénit, mon corps, mon âme, et aussi toutes vos créatures!... »

La transmission du livre populaire fut rapide, on ne peut en douter. Le genre humain, au commencement du quinzième siècle, éprouva un besoin tout nouveau de reproduire, de répandre la pensée; ce fut comme une frénésie d'écrire. Les écrivains faisaient fortune, non plus les belles mains, mais les plus agiles. L'écriture, de plus en plus hâtée, risquait de devenir illisible... Les manuscrits, jusqu'alors enchaînés dans les églises, dans les couvents, avaient rompu la chaîne et couraient de main en main. Peu de gens savaient lire, mais celui qui

savait, lisait tout haut; les ignorants écoutaient d'autant plus avidement; ils gardaient, dans leurs jeunes et ardentes mémoires, des livres entiers.

Il fallait bien lire, écouter, penser tout seul, puisque l'enseignement religieux et la prédication manquaient presque partout. Les dignitaires ecclésiastiques abandonnaient ce soin à des voix mercenaires. Nous avons vu en 1405 et 1406 que pendant deux hivers, deux carêmes, il n'y eut point de sermon à Paris; à peine y eut-il un culte.

Et quand ils parlaient, que disaient-ils? ils proclamaient leurs dissensions, leurs haines; ils maudissaient leurs adversaires. Comment s'étonner que l'âme religieuse se soit retirée en soi, qu'elle n'ait plus voulu entendre la voix discordante des docteurs, mais une seule voix, celle de Dieu? « Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute... Les fils d'Israël disaient jadis à Moïse : Parle-nous; que le Seigneur ne nous parle pas, *de peur que nous ne mourions*. Ce n'est pas là ma prière, ô Seigneur. Non, que Moïse ne parle point, ni lui, ni les prophètes... Ils donnent la lettre; Vous, vous donnez l'esprit. Parlez vous-même, ô Vérité éternelle, *afin que je ne meure point*. »

Ce qui fait la force de ce livre, c'est qu'avec cette noble liberté chrétienne, il n'y a nul esprit polémique, à peine quelques allusions aux malheurs du temps. Le pieux auteur reste dans un silence plein de respect en présence des infirmités de notre vieille mère l'Eglise...

Que l'Imitation soit ou non un livre français, c'est en France qu'elle eut son action. Cela est visible, non-seulement par le grand nombre des versions françaises (plus de soixante!), mais surtout parce que la version principale est française, version éloquente et originale qui fit du livre monastique un livre populaire.

Au reste, il y a une raison plus haute et qui finit

cette vaine dispute : l'Imitation fut donnée au peuple qui ne pouvait plus se passer de l'Imitation. Ce livre utile ailleurs sans doute, était ici une suprême nécessité. Nulle nation n'était descendue plus avant dans la mort, nulle n'avait besoin davantage de fouiller au fond de l'âme la source de vie qui y est cachée. Nulle ne pouvait mieux entendre le premier mot du livre : « Le royaume de Dieu est en vous, dit notre Seigneur Jésus-Christ. Rentre donc de tout ton cœur en toi-même, et laisse ce méchant monde... Tu n'as point ici de demeure permanente, où que tu sois. Tu es étranger et pèlerin; tu n'auras repos en nul lieu, sinon au cœur, quand tu seras vraiment joint à Dieu. Que regardes-tu donc çà et là pour trouver repos? Soit ton habitation aux cieux par l'amour, et point ne regarde les choses de ce monde qu'en passant, car elles passent et viennent à néant, et toi aussi comme elles... »

Ce langage de mélancolie sublime et de profonde solitude, à qui s'adressait-il mieux qu'au peuple, au pays où il n'y avait plus que ruine? L'application semblait directe. Dieu semblait parler à la France, et lui dire, comme il dit au mort : « Dès l'éternité, je t'ai connu par ton nom; tu as trouvé grâce, je te donnerai le repos? »

Il ne fallait pas moins que cette bonté, pour ranimer des cœurs si près du désespoir. L'Eglise universelle avait défailli, l'église nationale avait péri; de plus (terrible tentation de blasphème!) une église étrangère était entrée, par la conquête et le meurtre, en possession de la France; le maître étranger avait apparu « comme roi des prêtres. »

La France, après avoir tant souffert du fol orgueil des fols, avait appris avec les Anglais à en connaître un autre, l'orgueil des sages. Elle avait enduré les pieux enseignements d'Henri V, entre le carnage d'Azincourt et les supplices de Rouen. Mais cela n'était rien encore; elle vit dans les vrais rois de

l'Angleterre, en ses évêques, l'étrange spectacle de la sagesse sans l'esprit de Dieu. Le roi des prêtres mort, elle eut (c'était le progrès naturel), elle eut le prêtre-roi, la réalisation d'un terrible idéal, inconnu aux âges antérieurs, la royauté de l'usure dans l'homme d'église, la violence meurtrière dans le pharisaïsme... un Satan!... mais sous forme nouvelle; non plus cette vieille figure de Satan honteux et fugitif. Non, Satan autorisé, décent, *respectable*, Satan riche, gras dans son trône d'évêque, dogmatisant, jugeant et réformant les saints.

Satan étant devenu cette vénérable personne, le rôle opposé restait à notre Seigneur. Il fallait qu'il fût amené par les constables devant ce grave *chief-justice*, comme un misérable *échappé de paroisse*, que dis-je, comme hérétique ou sorcier, comme violemment suspect d'être en relation avec le démon, ou démon lui-même; il fallait que notre Seigneur se laissât condamner et brûler, comme diable, par le Diable... Les choses doivent aller jusque-là... C'est alors que l'assistance émerveillée verra cet honnête homme de juge, se troubler à son tour, perdre contenance et se tordre dans son hermine... Alors chacun reprendra son rôle naturel; le drame sera complet, le Mystère consommé....

L'Imitation de Jésus-Christ, sa Passion reproduite dans la Pucelle, telle fut la rédemption de la France.

Une objection peut s'élever maintenant que personne ne ferait tout à l'heure. N'importe; dès ce moment nous pouvons y répondre.

L'esprit de ce livre, c'est la résignation. Cet esprit, répandu dans le peuple, eût dû, ce semble, le calmer, l'endormir, loin d'inspirer l'héroïsme de la résistance nationale. Comment expliquer cette apparente opposition?

C'est que la résurrection de l'âme n'est point celle de telle ou telle vertu, c'est que toutes les vertus

se tiennent. C'est que la résignation ne revint pas seule, mais l'espoir, qui est aussi de Dieu, et avec l'espoir, la foi dans la justice... L'esprit de l'Imitation fut pour les clercs patience et *passion*; pour le peuple ce fut l'*action*, l'héroïque élan d'un cœur simple...

Et qu'on ne s'étonne pas si le peuple apparut ici en une femme, si de la patience et des douces vertus, une femme passa aux vertus viriles, à celles de la guerre, si la sainte se fit soldat. Elle a dit elle-même le secret de cette transformation, c'est un secret de femme : « LA PITIÉ qu'il y avait au royaume de France!... »

Voilà la cause, ne l'oublions jamais, la cause suprême de cette révolution. Quant aux causes secondaires, intérêts politiques, passions humaines, nous les dirons aussi; toutes doivent essayer leurs forces. venir heurter au but, succomber, s'avouer impuissantes, rendant hommage ainsi à la grande cause morale qui seule les rendit efficaces.

(*Histoire de France*, liv. X, chap. 1.)

7. L'HOMME DE GÉNIE

A la fin de la seconde partie du Peuple, deux chapitres composent le portrait de l' « homme de génie ». Michelet prend pour modèles les figures héroïques qu'il a admirées au cours de sa carrière d'historien de la France.

CHAPITRE VII

L'instinct des simples. L'instinct du génie.

— *L'homme de génie est par excellence le simple, l'enfant et le peuple.*

J'ai lu dans la vie d'un grand docteur de l'Eglise, qu'étant revenu, après sa mort, dans son monastère, il honora de son apparition, non les premiers de ses frères, mais le dernier, le plus simple, un pauvre d'esprit. Celui-ci en eut cette faveur de mourir trois jours après. Il avait sur le visage une joie vraiment céleste. « On pouvait, dit le légendaire, lui dire le vers de Virgile :

« Petit enfant, connais ta mère à son sourire! »

C'est un fait remarquable, que la plupart des hommes de génie ont une prédilection particulière pour les enfants et les simples. Ceux-ci, de leur côté, ordinairement timides devant la foule, muets devant les gens d'esprit, éprouvent en présence du génie

une sécurité complète. Cette puissance qui impose à tout le monde, elle les rassure au contraire. Ils sentent qu'ils ne trouveront là nulle moquerie, mais bienveillance et protection. Alors, ils se trouvent vraiment dans leur état naturel, leur langue se délie, et l'on peut voir que ces gens qu'on a nommés simples, parce qu'ils ignorent le langage convenu, n'en sont bien souvent que plus originaux, surtout très-imaginatifs, doués d'un singulier instinct pour saisir des rapports fort éloignés.

Ils rapprochent et lient volontiers, divisent, analysent peu. Non-seulement toute division coûte à leur esprit, mais elle leur fait peine, leur semble un démembrement. Ils n'aiment pas à scinder la vie, et tout leur paraît avoir vie. Les choses, quelles qu'elles soient, sont pour eux comme des êtres organiques, qu'ils se feraient scrupule d'altérer en rien. Ils reculent du moment qu'il faut déranger par l'analyse ce qui présente la moindre apparence d'harmonie vitale. Cette disposition implique ordinairement de la douceur naturelle et de la bonté; on les appelle *bonnes gens*.

Non-seulement ils ne divisent pas, mais dès qu'ils trouvent une chose divisée, partielle, ou ils la négligent, ou ils la rejoignent en esprit au tout dont elle est séparée; ils recomposent ce tout avec une rapidité d'imagination qu'on n'attendait nullement de leur lenteur naturelle. Ils sont puissants pour composer en proportion de leur impuissance pour diviser. Ou plutôt, il semble, à voir une opération si facile qu'il n'y ait là ni puissance, ni impuissance, mais un fait nécessaire, inhérent à leur existence. En effet, c'est en cela qu'ils existent comme *simples*.

Une main paraît dans la lumière. Le raisonneur conclut que sans doute il y a dans l'ombre un homme dont on ne voit que la main; de la main, il conclut l'homme. Le simple ne raisonne pas, ne conclut pas; tout d'abord, en voyant la main, il dit :

« Je vois un homme. » Et il l'a vu en effet des yeux de l'esprit.

Ici, tous deux sont d'accord. Mais, dans mille occasions, le simple qui, sur une partie, voit un tout qu'on ne voit pas, qui, sur un signe, devine, affirme un être invisible encore, fait rire et passe pour fol.

Voir ce qui ne paraît aux yeux de personne, c'est la seconde vue. Voir ce qui semble à venir, à naître, c'est la prophétie. Deux choses qui font l'étonnement de la foule, la dérision des sages, et qui sont généralement un don naturel de simplicité.

Ce don, rare chez les hommes civilisés, est, comme on sait, fort commun chez les peuples simples, qu'ils soient sauvages ou barbares.

Les simples sympathisent à la vie, et ils ont, en récompense, ce don magnifique, qu'il leur suffit du moindre signe pour la voir et la prévoir.

C'est là leur parenté secrète avec l'homme de génie. Ils atteignent souvent sans effort, par simplicité, ce qu'il obtient par la puissance de simplification qui est en lui; en sorte que le premier du genre humain et ceux qui semblent les derniers, se rencontrent très-bien et s'entendent. Ils s'entendent par une chose, leur sympathie commune pour la nature, pour la vie, qui fait qu'ils ne se complaisent que dans l'unité vivante.

Si vous étudiez sérieusement dans sa vie et dans ses œuvres ce mystère de la nature qu'on appelle l'homme de génie, vous trouverez généralement que c'est celui qui, tout en acquérant les dons du critique, a gardé les dons du simple. Ces deux hommes, opposés ailleurs, sont conciliés en lui. Au moment où son critique intérieur semble l'avoir poussé à l'infinie division, le simple lui maintient l'unité présente. Il lui conserve toujours le sentiment de la vie, la lui garde indivisible. Mais, quoique le génie ait en lui les deux puissances, l'amour de l'harmonie vivante, le tendre respect de la vie sont chez lui si

forts, qu'il sacrifierait l'étude et la science elle-même, si elle ne pouvait s'obtenir que par voie de démembrement. Des deux hommes qui sont en lui, il laisserait celui qui divise; le simple resterait, avec sa force ignorante de divination et de prophétie.

Ceci est un mystère du cœur. Si le génie, à travers les divisions, les anatomies fictives de la science, conserve en lui toujours un simple, qui ne consent jamais à la vraie division, qui tend toujours à l'unité, qui craint de la détruire dans la plus petite existence, c'est que le propre du génie, c'est l'amour de la vie même, l'amour qui fait qu'on la conserve, et l'amour qui la produit.

La foule qui voit tout cela confusément et du dehors, sans pouvoir s'en rendre compte, trouve parfois que ce grand homme est un *bon* homme et un *simple*. Elle s'étonne du contraste; mais il n'y a pas de contraste; c'est la simplicité, la bonté, qui sont le fonds du génie, sa raison première, c'est par elle qu'il participe à la fécondité de Dieu.

Cette bonté qui lui donne le respect des petites existences que les autres ne regardent pas, qui l'arrête parfois tout à coup, pour ne pas détruire un brin d'herbe, elle est l'amusement de la foule. L'esprit de simplicité qui fait que les divisions n'entravent jamais son esprit, qui sur une partie, un signe, lui fait voir, prévoir un être entier, un système que personne ne devine encore, cette faculté merveilleuse est justement celle qui fait l'étonnement, le scandale presque, du vulgaire. Elle le sort du monde, en quelque sorte, le met hors de l'opinion, hors du lieu, du temps... lui qui seul y doit laisser trace.

La trace qu'il y laissera, ce n'est pas seulement l'œuvre de génie. C'est cette vie même de simplicité, d'enfance, de bonté et de sainteté, où tous les siècles viendront chercher une sorte de rafraîchissement moral. Telle ou telle de ses découvertes deviendra peut-être moins utile dans le progrès du genre

humain; mais sa vie qui parut de son vivant le côté faible, où l'envie se dédommageait, restera le trésor du monde et l'éternelle fête du cœur.

Certes, le peuple a bien raison d'appeler cet homme un simple. C'est le simple par excellence, l'enfant des enfants, il est le peuple, plus que n'est le peuple même.

Je m'explique. Le simple a des côtés inintelligents, des vues troubles et indécises, où il flotte, cherche, suit plusieurs routes à la fois, et sort du caractère de simple. La simplicité du génie, qui est la vraie, n'a jamais rien de ces vues louches : elle s'applique aux objets, comme une lumière puissante qui n'a pas besoin de détour, parce qu'elle pénètre et traverse tout.

Le génie a le don d'enfance, comme ne l'a jamais l'enfant. Ce don, nous l'avons dit, c'est l'instinct vague, immense, que la réflexion précise et rétrécit bientôt, de sorte que l'enfant est de bonne heure questionneur, épilogueur, et tout plein d'objections. Le génie garde l'instinct natif dans sa grandeur, dans sa forte impulsion, avec une grâce de Dieu que malheureusement l'enfant perd, la jeune et vivace espérance.

Le peuple, en sa plus haute idée, se trouve difficilement dans le peuple. Que je l'observe ici ou là, ce n'est pas lui, c'est telle classe, telle forme partielle du peuple, altérée, et éphémère. Il n'est dans sa vérité, à sa plus haute puissance, que dans l'homme de génie; en lui réside la grande âme... Tout le monde s'étonne de voir les masses inertes, vibrer au moindre mot qu'il dit, les bruits de l'Océan se taire devant cette voix, la vague populaire traîner à ses pieds... Pourquoi donc s'en étonner? Cette voix, c'est celle du peuple; muet en lui-même, il parle en cet homme, et Dieu avec lui. C'est là vraiment qu'on peut dire : « *Vox populi, vox Dei.* »

Est-ce un Dieu, ou est-ce un homme? Faut-il, pour

l'instinct du génie, que nous cherchions des noms mystiques, inspiration? révélation? — C'est la tendance du vulgaire; il lui faut se forger des dieux. — « L'instinct? la nature? Fi! disent-ils. Si ce n'était que l'instinct, nous ne serions pas entraînés. C'est l'inspiration d'en haut, c'est le bien-aimé de Dieu, c'est un Dieu, un nouveau messiel » — Plutôt que d'admirer un homme, d'admettre la supériorité de son semblable, on le fera inspiré de Dieu, Dieu s'il le faut; chacun se dit qu'il n'a pas fallu moins qu'un rayon surnaturel pour l'éblouir à ce point... Ainsi, l'on met hors de la nature, hors de l'observation et de la science, celui qui fut la vraie nature, celui que la science, entre tous, devait observer; on exclut de l'humanité celui qui seul était *homme*... Cet homme par excellence, une imprudente adoration le rejette au ciel, l'isole de la terre des vivants, où il avait sa racine... Eh! laissez-le donc parmi nous, celui qui fait la vie d'ici-bas. Qu'il reste homme; qu'il reste peuple. Ne le séparez pas des enfants, des pauvres et des simples, où il a son cœur, pour l'exiler sur un autel. Qu'il soit enveloppé dans cette foule dont il est l'esprit, qu'il plonge en pleine vie féconde, vive avec nous, souffre avec nous; il pourra dans la participation de nos souffrances et de nos faiblesses la force que Dieu y a cachée, et qui sera son génie même.

CHAPITRE VIII

L'enfantement du génie, type de l'enfantement social.

Si la perfection n'est point d'ici-bas, ce qui en approche le plus, c'est selon toute apparence l'homme harmonique et fécond qui manifeste son excellence intérieure par une surabondance d'amour et de force, qui la prouve non-seulement par des actes

passagers, mais pas des œuvres immortelles où sa grande âme restera en société avec tout le genre humain. Cette surabondance de dons, cette fécondité, cette création durable, c'est apparemment le signe que là nous devons trouver la plénitude de la nature et le modèle de l'art. L'art social, de tous le plus compliqué, doit bien regarder si ce chef-d'œuvre de Dieu, où la riche diversité s'accorde dans l'unité féconde, ne pourrait lui donner quelques lumières sur l'objet de ses recherches.

Qu'on me permette donc d'insister sur le caractère du génie, de pénétrer dans son harmonie intérieure, de regarder la sage économie et la bonne police de cette grande cité morale qui tient dans une âme d'homme.

Le génie, la puissance inventive et génératrice, suppose, nous l'avons dit, qu'un même homme est doué des deux puissances, qu'il réunit en lui ce qu'on peut appeler les deux sexes de l'esprit, l'instinct des simples et la réflexion des sages. Il est en quelque sorte homme et femme, enfant et mûr, barbare et civilisé, peuple et aristocratie.

Cette dualité, qui étonne, et qui fait que le vulgaire le regarde souvent comme un phénomène bizarre, une monstruosité, c'est ce qui lui constitue, au plus haut degré, le caractère normal et légitime de l'homme. A vrai dire, lui seul est homme, et il n'y en a pas d'autres. Le simple est une moitié d'homme, le critique une moitié d'homme; ils n'engendrent pas; encore moins les médiocres, qu'on pourrait appeler les *neutres*, n'ayant ni l'un ni l'autre sexe. Lui, qui est seul complet, seul aussi il peut engendrer; il est chargé de continuer la création divine. Tous les autres sont stériles, sauf les moments où ils se reconstituent par l'amour une sorte d'unité double; leurs aptitudes naturelles, transmises par la génération, restent impuissantes jusqu'à ce qu'elles rencontrent l'homme complet qui seul a la fécondité.

Ce n'est pas que l'étincelle instinctive, inspiratrice, ait manqué à tous ces hommes, mais chez eux, la réflexion bientôt la glace ou l'obscurcit. Le privilège du génie, c'est qu'en lui l'inspiration agit par devant la réflexion, sa flamme brûle en pleine lumière. Tout se traîne chez les autres, lentement, successivement; l'intervalle les stérilise. Le génie comble l'intervalle, joint les deux bouts, supprime le temps, il est un éclair de l'éternité...

L'instinct, rapide à ce point, touche à l'acte, et devient acte; l'idée concentrée ainsi, se fait vivante et engendre.

Tel autre, aujourd'hui vulgaire, avait aussi reçu en germe cette dualité féconde des deux personnes, du simple et du critique; mais sa malignité naturelle a de bonne heure détruit l'harmonie; dès les premiers pas dans la science, l'orgueil est venu, la subtilité, le critique a tué le simple. La réflexion, sottement fière de sa virilité précoce, a méprisé l'instinct, comme un faible enfant; vaniteuse, aristocratique, elle s'est mêlée, dès qu'elle a pu, à la foule dorée des sophistes, elle a renié, devant leurs risées, l'humble parenté qui la rapprochait trop du peuple. Elle les a devancées; de peur qu'ils ne s'en moquassent, elle s'est mise, chose impie, à se moquer de son frère... Eh bien! elle restera seule; seule elle ne fait pas un homme. Celui-ci est impuissant.

Le génie ne connaît rien à cette triste politique. Il n'a garde d'étouffer sa flamme intérieure, par crainte des risées du monde; il ne les entend même pas. En lui la réflexion n'a rien d'amer, ni d'ironique, elle traite avec ménagements les *enfance*s de l'instinct. Cette moitié instinctive a besoin que l'autre l'épargne; faible et vague, elle est sujette aux mouvements désordonnés, parce qu'étant pleine d'aspiration, aveugle d'amour, elle se précipite au devant de la lumière. La réflexion sait bien que, si elle est supérieure en ce qu'elle a déjà la lumière, elle

est inférieure à l'instinct, comme chaleur féconde, comme concentration vivante. Entre elles, c'est une question d'âge plutôt que de dignité. Tout commence sous forme d'instinct. La réflexion d'aujourd'hui fut instinct hier. Lequel vaut mieux? Qui le dira?... Le plus jeune et le plus faible a peut-être l'avantage...

La fécondité du génie, répétons-le, tient, en grande partie sans nul doute, à la bonté, douceur et simplicité de cœur, avec lesquelles il accueille les faibles essais de l'instinct. Il les accueille en lui-même, dans son monde intérieur, et tout autant dans l'extérieur, chez l'homme et dans la nature. Partout il sympathise aux simples, et sa facile indulgence évoque incessamment des limbes de nouveaux germes de pensée.

D'eux-mêmes, ils volent à lui. Je ne sais combien de choses qui n'avaient pas forme encore, qui flottaient seules et délaissées, elles viennent à lui sans crainte. Et lui, l'homme au regard perçant, il ne veut pas examiner si elles sont informes, grossières, il les accueille et leur sourit, il leur sait gré d'être vivantes, les absout et les relève... De cette clémence, il résulte pour lui ce singulier avantage, c'est que tout vient l'enrichir, le secourir, le fortifier. Le monde, pour tous les autres, est un sablonneux désert où ils cherchent et ne trouvent pas.

Dans cette âme, pleine et comble des dons vivants de la nature, comment ne viendrait pas l'amour? Une chose aimée surgit... D'où vient-elle? on ne peut le dire. Elle est aimée, il suffit... Elle va croître et vivre en lui, comme lui-même vit dans la Nature, accueillant tout ce qui viendra, se nourrissant de toute chose, s'augmentant et s'embellissant, devenant la fleur du génie, comme lui-même est la fleur du monde.

Type sublime de l'adoption... Ce point vivant qui tout à l'heure apparut obscur encore, couvé de l'œil paternel, il va s'organisant, se vivifiant, il s'illu-

mine de splendeur, c'est une grande invention, une œuvre d'art, un poème... J'admire cette belle création dans son résultat; mais combien j'aurais voulu la suivre en sa génération, dans la tendre incubation sous laquelle commença sa vie, sa chaleur!

Hommes puissants, en qui Dieu accomplit ces grandes choses, daignez donc nous dire vous-mêmes quel fut le moment sacré où l'invention, l'œuvre d'art, jaillit pour la première fois... quelles furent dans votre âme les premières paroles avec cet être nouveau, le dialogue qui s'engagea en vous entre la vieille sagesse et la jeune création, le doux accueil qu'elle lui fit, comment elle l'encouragea, rude et brute encore, la forma sans la changer, et, loin de gêner sa liberté, fit tout pour qu'elle devint libre, qu'elle fût vraiment elle-même.

Ah! si vous révéliez cela, vous auriez éclairé, non-seulement l'art, mais l'art moral aussi, l'art de l'éducation et de la politique. Si nous savions la culture que donne le génie au bien-aimé de sa pensée, comment ils vivent entre eux, par quelle adresse et quelle douceur, sans attenter à son originalité, il l'anime à se produire selon sa nature, nous aurions à la fois, la règle de l'art et le modèle de l'éducation, de l'initiation civile.

Bonté de Dieu, c'est là qu'il faut que nous vous contemplions! C'est dans cette âme supérieure où la sagesse et l'instinct sont si bien harmonisés, que nous devons chercher le type pour toute œuvre sociale. L'âme de l'homme de génie, cette âme visiblement divine, puisqu'elle crée comme Dieu, c'est la cité intérieure sur laquelle nous devons modeler la cité extérieure, afin qu'elle soit divine aussi.

Cet homme est harmonique et productif quand les deux hommes qui sont en lui, le simple et le réfléchi, s'entendent et s'entr'aident.

Eh bien! la société sera au plus haut point harmonique et productive, si les classes cultivées, réflé-

chies, accueillant et adoptant les hommes d'instinct et d'action, reçoivent d'eux la chaleur, et leur prêtent la lumière.

« Quelle différence! dira-t-on. Ne voyez-vous pas que dans l'âme d'un seul homme, la cité intérieure se compose du même et du même? entre deux parents si proches, facile est le rapprochement. Dans la cité politique, que d'éléments opposés, discordants, que de résistances variées! la donnée est ici infiniment plus complexe; que dis-je? l'un des objets comparés est presque le contraire de l'autre; dans l'un je ne vois que la paix, et dans l'autre que la guerre. »

Plût au ciel que l'objection fût raisonnable, que je pusse l'accepter! Plût à Dieu que la discorde ne fût que dans la cité extérieure et que, dans l'intérieure, dans l'apparente unité de l'individu, il y eût vraiment la paix!... Je sens plutôt tout le contraire... La bataille générale du monde est moins discordante encore que celle que je porte en moi, la dispute de moi avec moi, le combat de *l'homo duplex*.

Cette guerre est visible en tout homme. S'il y a dans l'homme de génie trêve et pacification, cela tient à un beau mystère, aux sacrifices intérieurs que ses puissances opposées se font les unes aux autres. Le fonds de l'art, comme celui de la société, ne l'oubliez point, c'est le sacrifice.

Cette lutte est dignement payée. L'œuvre qu'on croirait inerte et passive, modifie son ouvrier. Elle l'améliore moralement, récompensant ainsi la bienveillance dont l'entoura le grand artiste, quand elle était jeune, faible, informe encore. Il l'a faite, mais elle le fait; elle le rend, à mesure qu'elle grandit, très-grand et très-bon. Si le monde entier, avec ses misères, ses nécessités, ses fatalités hostiles, ne pesait sur lui, on verrait qu'il n'est point d'homme de génie qui, pour l'excellence du cœur, ne soit un héros.

Toutes ces épreuves intérieures que le monde ne

sait guère, préservent le génie de toute misère d'orgueil. S'il repousse, au nom de son œuvre, la stupide risée du vulgaire, c'est pour elle, et non pour lui. Il reste intérieurement dans une douceur héroïque, toujours enfant, peuple et simple. Quoi qu'il accomplisse de grand, il est du côté des petits. Il laisse aller la foule des vaniteux, des subtils, se promener dans le vide, se réjouir de moqueries, de sophismes, de négations. Qu'ils triomphent, qu'ils courent, tant qu'ils veulent, dans les voies du monde... Lui, il reste tranquille là où viendront tous les simples, aux marches du trône du Père.

Et c'est par lui qu'ils y viendront. Quel appui, quel protecteur ont-ils autre que lui? Il est leur commun héritage à ces déshérités, leur glorieux dédommagement. Il est leur voix à ces muets, leur puissance à ces impuissants, l'accomplissement tardif de toutes leurs aspirations. En lui, finalement, ils sont glorifiés, et sauvés par lui. Il les entraîne et les enlève tous, dans la longue chaîne des classes et des genres en lesquels ils se divisent : femmes, enfants, ignorants, pauvres d'esprit, et avec eux, nos humbles compagnons de travail qui n'ont eu que le pur instinct, et derrière ceux-ci, les tribus infinies de la vie inférieure, aussi loin que l'instinct s'étend.

Tous se réclament du Simple, à la porte de la Cité où ils doivent entrer tôt ou tard. « Que venez-vous faire ici? qui êtes-vous, pauvres simples? — Les petits frères de l'aîné de Dieu. »

(*Le Peuple*, deuxième partie, chap. 7 et 8.)

8. « MON LIVRE »

Le chapitre de Nos Fils (liv. V, chap. 2) consacré aux livres populaires, conclut une longue méditation que Michelet a inaugurée, vers 1840, alors qu'il acquérait le « sens du peuple », et qu'il a poursuivie dans Le Banquet (II^e partie, chap. 6) ainsi que dans le Journal.

Dans ma jeunesse un mot me frappait quelquefois, un mot que l'ouvrier, le pauvre, répétaient volontiers : « Mon livre. »

On n'était pas, comme aujourd'hui, inondé de journaux, de romans, d'un déluge de papiers. On n'avait guère qu'un livre (ou deux), et on y tenait fort, comme le paysan tient à son almanach. Ce livre unique inspirait confiance. C'était comme un ami. A tel moment de vide, où un ami vous eût mené au cabaret, on restait près des siens, et on prenait « son livre ».

On lisait beaucoup moins, avec un esprit neuf, on y mettait du sérieux, et la disposition qu'on avait ce jour-là. Selon qu'il faisait beau ou laid, selon qu'on était gai ou triste, heureux ou non, plus ou moins pauvre, ce livre complaisant se colorait diversement. Nul ami plus docile. Le camarade souvent qui vient

vous voir est discordant; il vous vient gai quand on est triste. L'ami imprimé? non. Je ne sais comment il se faisait qu'il se mettait toujours à l'unisson.

On l'avait lu vingt fois. Il ne dominait point par l'attrait de la nouveauté, comme tant de livres d'aujourd'hui qui prétendent être neufs et s'imposent à ce titre. Ce livre aimé était réellement un texte élastique, qui laissait le lecteur broder dessus. Il ne pouvait donner l'information diverse des livres d'aujourd'hui. Mais en revanche il stimulait, éveillait l'initiative. La pensée solitaire, se lisant à travers, souvent entre les lignes, voyait, trouvait, créait. C'est ainsi que Rousseau, qui eut si peu de livres, ressasant son Plutarque, finit par y trouver et l'*Inégalité*, et le *Contrat social*, et tant d'autres de ses écrits.

Pour bien des jeunes cœurs qui ont besoin du rythme, le livre unique, su par cœur, est un récitatif qui soutient, qui anime, qui fait comme *la chaîne* du tissu des pensées, sur laquelle *l'ingegno* surajoute sa *trame* féconde. Pour beaucoup d'Italiens (un peu légers) suffit le Tasse. Pour moi, c'était Virgile; son demi-chant, très bas, me roulant dans l'esprit, n'interrompait jamais, harmonisait plutôt, soutenait l'incessant effort du travailleur.

Le curieux dans ce livre unique, c'est qu'on y lit parfois bien mieux que ce qu'il dit, parfois tout le contraire. Voyez l'Américain avec sa Bible juive. De ce livre souvent servile et de passive attente, il déduit en pratique juste son opposé, l'élan illimité du moi et l'esprit d'action.

Un des grands stoïciens, fondateur du Portique, était un ouvrier qui travaillait la nuit de ses mains, gagnait sa vie, pour librement philosopher le jour. J'ai vu avec vénération un ouvrier (Ponty) qui ne voulut jamais que des métiers de nuit. Longtemps chiffonnier, puis veilleur au chemin de Saint-Germain, le matin, après un court somme, proprement

habillé, il se mettait à lire, à penser, à écrire. Nature forte et sérieuse à qui la volonté si haute donnait une vraie distinction.

Que lisait-on alors? Les réimpressions de Voltaire furent avidement achetées sous la Restauration. Lecture assez confuse. Pour dégager l'esprit et le résultat net de ces grandes bibles polémiques du siècle précédent, il faut un degré rare de jugement, de lucidité.

Juillet et les années suivantes furent un volcan de livres, une éruption trouble d'utopies, de romans socialistes. Bibles nouvelles, bien plus confuses encore, mêlées d'idées ingénieuses et de chimères souvent touchantes par un sentiment vrai. Les hommes valaient mieux que les livres. Plusieurs furent des natures excellentes, adorables. En 1839, à Lyon, conduit par un homme très bon qui n'inspirait nulle défiance, je vis une chose attendrissante et dont le souvenir m'émeut toujours. Je vis la chambre nue d'un apôtre de ces idées, pauvre ouvrier sans pain, ses enfants maigres et chétifs. La femme (une vraie lionne) rôdait pour la pâture de la famille. Il s'était épuisé d'argent et de santé pour acheter, donner, répandre ces petits livres qui allaient nous faire tous heureux. Tout l'accablait, surtout sa femme qui haussait les épaules. Mais sa sérénité, sa douceur, étaient incomparables. Jamais je n'avais vu un cœur plus généreux, plus tendre. Son communisme était de tout donner, de se donner et sa vie même. C'était fait. Il était perdu, fort malade de la poitrine, mais toujours souriant, aimable et bon, sans haine pour la société.

Un tas de ces brochures était sur sa table. J'en lus. Ce qui me frappa, c'est que toutes partaient de l'idée d'un *miracle* qu'elles proposaient sérieusement : d'un trait biffer un monde et en refaire un autre.

Maladie singulière, incurable, de l'esprit humain. Depuis le 2 décembre, le grand flot des romans qui nous ont envahis, bien autrement fangeux, est domi-

né surtout par l'idée d'aventures, de bonheur improbable, de loterie grossière, l'idée californienne, de *gros lot* et de lingot d'or. Toujours la foi aveugle au *miracle*, au hasard, au coup d'Etat du sort, qui dispense d'effort, de travail, de persévérance.

Les livres qu'il nous faut, ce sont précisément les plus contraires à l'idée de miracle. Ce sont *les livres d'action*.

J'entends par là ceux qui apprennent à agir, à compter sur soi, la foi aux seuls effets du travail, de la volonté.

Des livres vrais d'abord. La vie est courte. Nous n'avons pas le temps de nous farcir l'esprit d'un tas de vains mensonges qu'il faudra oublier demain. Les enfants ont ici l'instinct droit de nature. Quand vous leur racontez quelque chose : « Est-ce vrai ? » C'est le mot qu'ils disent d'abord.

Les voyages sont bons, sauf pourtant les mirages, les espérances vaines. Ils sont bons quand ils donnent la réalité crue, non l'idée romanesque des fortunes gagnées sans effort. Le héros du travail, lutteur infatigable, vainqueur de la nature, le *Robinson* est une histoire très vraie, et compilée de faits réels.

Les Robinsons de l'industrie, qui, sans bouger, ont fait des voyages si durs à travers tout obstacle, ce sont nos saints. J'adore ces sublimes voyages de nos grands travailleurs, ces montées admirables des Jacquart et des Stephenson.

Comment du lourd abîme où sur nous pèse un monde, on monte en soulevant la terre avec son front, leur vie le fait connaître. Mais avec ces légendes, ces bibles du travail, je voudrais avant tout la *Bible de la France*, l'histoire du long effort par lequel ce grand ouvrier, le peuple, d'âge en âge, a pu se faire lui-même. Nul pauvre travailleur, s'il refait en esprit le chemin de nos pères et les suit, ne suc-

combera. Il sera soutenu et agrandi de la grande âme, la voyant dans ses luttes, heurtant, tombant souvent, souvent se relevant, et toujours inspirée d'indomptable courage et de jeune espérance.

Si l'on ouvre mon cœur à ma mort, on lira l'idée qui m'a suivi : « Comment viendront les livres populaires? »

Qui en fera? Difficulté énorme. Trois choses y sont requises qui vont bien peu ensemble. *Le génie et le charme* (ne croyez pas qu'on puisse faire avaler au peuple rien de faible, de fade). *Un tact d'expérience*, très fin, très sûr. Et enfin (quelle contradiction!) il y faudrait la divine *innocence*, l'enfantine sublimité, qu'on entrevoit parfois dans certaines jeunes créatures, mais pour un court moment, comme un éclair du ciel.

O problème! être vieux et jeune, tout à la fois, être un sage, un enfant!

J'ai roulé ces pensées toute ma vie. Elles se représentaient toujours et m'accablaient. Là, j'ai senti notre misère, l'impuissance des hommes de lettres, des subtils. Je me méprisais.

Je suis né peuple, j'avais le peuple dans le cœur. Les monuments de ses vieux âges ont été mon ravissement. J'ai pu, en 1846, poser le droit du peuple plus qu'on ne fit jamais; en 1864 sa longue tradition religieuse. Mais sa langue, sa langue, elle m'était inaccessible. Je n'ai pas pu le faire parler.

Après l'horrible et ténébreuse affaire du 24 juin 1848, courbé, accablé de douleurs, je dis à Béranger : « Oh! qui saura parler au peuple? lui faire les nouveaux évangiles? Sans cela nous mourons. » Cet esprit ferme et froid répondit : « Patience! ce sont eux qui feront leurs livres. »

Dix-huit ans sont passés. Et ces livres où sont-ils?

(Nos Fils, liv. V, chap. 2.)

Dossier

VIE DE MICHELET

- 1798 — 21 août. Michelet vient au monde, rue de Tracy, n° 16, au coin de la rue Saint-Denis.
- 1810 — Octobre. Michelet commence ses humanités, en suivant les cours de M. Mélot; il rencontre Poincot, qui devient son ami intime.
- 1812 Entrée au Collège Charlemagne. Fermeture de l'imprimerie paternelle, en vertu des décrets impériaux qui limitent le nombre des imprimeurs.
- 1814 Le père de Michelet obtient une place de gérant dans la maison de santé du Dr Duchemin, rue de Buffon, n° 7, où il s'installera avec les siens.
- 1815 — 9 février. Mort de la mère de Michelet.
Septembre. Mort du grand-père paternel de Michelet.
- 1816 — Août. Michelet remporte, au Concours Général, le second prix de discours latin, les premiers prix de discours français et de version latine.
- 1817 — 15 mai. Michelet bachelier ès lettres.
- 1818 — 8 juillet. Michelet licencié ès lettres. Il s'installe dans l'ancienne maison de Sedaine, rue de la Roquette, n° 49, en compagnie de son père, de Mme Fourcy et de Mlle Pauline Rousseau, employées à la maison de santé du Dr Duchemin, qui vient de fermer ses portes.
Octobre. Michelet entre, comme répétiteur, à la pension Briand, rue Saint-Gilles.

- 1819 Michelet soutient avec succès ses deux thèses de doctorat ès lettres, intitulées l'une : *Examen des vies des hommes illustres de Plutarque*, l'autre : *De percipienda infinitate secundum Lockium*.
- 1821 — 14 février. Mort de Poincot.
 21 septembre. Michelet est reçu au concours, récemment institué, de l'agrégation des lettres. Il occupe la troisième place, son ami Poret la première.
 13 octobre. Michelet est nommé professeur suppléant au Collège Charlemagne.
- 1822 — Octobre. Michelet obtient un poste au Collège Sainte-Barbe, avec la promesse qu'il enseignera l'histoire.
- 1823 — Décembre. Mort de Mme Fourcy, qui a tenu lieu de mère à Michelet.
- 1824 — Avril. Rencontre de Cousin.
 20 mai. Michelet épouse Pauline Rousseau.
 28 août. Naissance d'Adèle.
- 1825 — Mai. Michelet rencontre Quinet chez Cousin et se lie d'amitié avec lui. Mise en vente du *Tableau chronologique de l'histoire moderne, depuis la prise de Constantinople (1453) jusqu'à la Révolution française*.
 17 août. Discours prononcé à la distribution des prix du Collège Sainte-Barbe, sur l'unité de l'enseignement classique.
- 1826 — Mai. Mise en vente des *Tableaux synchroniques de l'histoire moderne (1453-1648)*.
- 1827 — Janvier. Michelet est nommé professeur de philosophie et d'histoire à l'Ecole Normale Supérieure.
 8 mars. Mise en vente des *Principes de la philosophie de l'histoire*, traduits de Vico et précédés d'un *Discours sur le système et la vie de Vico*.
 1^{er} avril. Michelet s'établit rue de l'Arbalète, n° 27.
 15 novembre. Mise en vente de la première partie du *Précis de l'histoire moderne*.
- 1828 — 15 avril. Mise en vente de la seconde partie du *Précis de l'histoire moderne*.
 16 août-18 septembre. Voyage d'Allemagne.
 Septembre. Michelet devient le professeur de Louise

Marie-Thérèse, princesse de Berry, petite-fille de Charles X, âgée de neuf ans.

1829 — *Septembre*. Michelet doit renoncer à enseigner la philosophie aux Normaliens.

17 novembre. Naissance de Charles.

1830 — 19 mars-20 avril. Voyage d'Italie.

Septembre : Michelet est choisi pour enseigner l'histoire à la princesse Clémentine, cinquième enfant de Louis-Philippe, âgée de treize ans.

21 octobre. Michelet est nommé chef de la section historique des Archives Royales, dont Daunou est conservateur en chef.

21 novembre-5 décembre. Michelet pose, sans succès, sa candidature au Collège de France.

1831 — 1^{er} avril. Mise en vente de *l'Introduction à l'Histoire universelle*.

Juillet. Mise en vente de *l'Histoire de la République romaine*.

Août. Voyage de Normandie et de Bretagne.

Octobre. Voyage dans les Ardennes.

1832 — 1^{er}-8 septembre. Voyage de Belgique.

1833 — 1^{er} décembre. Mise en vente des tomes I et II de *l'Histoire de France*.

Décembre. Michelet suppléant de Guizot à la Sorbonne.

1834 — 9 janvier. *Discours d'ouverture*, prononcé à la Sorbonne.

5 août-5 septembre. Voyage d'Angleterre.

1835 — *Février-mars*. Michelet malade.

Août. Nouvelle édition du *Vico*, augmenté d'une *Vie de Vico par lui-même*.

18 août-25 septembre. Voyage d'Aquitaine.

15 septembre. Mise en vente des *Mémoires de Luther*.

Décembre. Michelet doit renoncer à suppléer Guizot. Lenormand le remplace.

1836 — *Septembre*. Michelet abandonne son logement de la rue Saint-Victor, n° 39, où il vit depuis 1831, pour s'établir rue des Postes, n° 12.

1837 — *Juin*. Mise en vente du tome III de *l'Histoire de France et des Origines du droit français*, cher-

chées dans les symboles et formules du droit universel.

22 juin-18 juillet. Voyage de Belgique et de Hollande.

1838 — 13 février. Michelet obtient une chaire « d'histoire et de morale » au Collège de France.

Mars. Michelet est élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

23 avril-juillet. Michelet donne ses premiers cours au Collège de France sous la forme d'une « introduction à l'histoire de France ».

8 juillet-17 août. Voyage d'Italie.

10 octobre. Michelet, pressé par Cousin de donner un enseignement plus régulier, donne sa démission de professeur à l'Ecole Normale.

Décembre. Michelet consacre son cours de 1838-1839 (Collège de France) à l'histoire des *xiv^e* et *xv^e* siècles.

1839 — 24 mars-7 avril. Voyage de Lyon.

24 juillet. Mort de Pauline.

24-26 août. Séjour à Meaux, où Pauline passa une partie de sa jeunesse.

18-23 septembre. Voyage de Dieppe.

Décembre. Michelet étudie, dans son cours de 1839-1840, l'Italie de la Renaissance.

1840 — Février. Mise en vente du tome IV de *l'Histoire de France*.

5 mai. Mme Dumesnil, mère d'Alfred Dumesnil, qui suit avec passion les cours du Collège de France, rend visite, pour la première fois, à Michelet.

25 juillet-16 août. Voyage de Belgique.

Décembre. Michelet étudie encore, dans son cours de 1840-1841, la Renaissance. Mickiewicz est nommé professeur au Collège de France.

1841 — Janvier. Michelet se rend à Rouen, invité par les Dumesnil.

Février. Mme Dumesnil, qui doit séjourner à Paris pour y être soignée, s'installe dans une aile de la maison de Michelet.

4-6 août. Michelet se repose à Fontainebleau en compagnie de son amie, d'Alfred, d'Adèle et de Charles.

23 août. Mise en vente du tome V de l'*Histoire de France*.

Août. Edition de documents relatifs au *Procès des Templiers*.

24 août-5 septembre. Séjour à Vascœuil et à Rouen.

1842 — 8 janvier. Yanoski est chargé de suppléer Michelet au Collège de France.

3 février. Quinet donne ses premières leçons au Collège de France.

7 avril-26 mai. Michelet reprend son enseignement et consacre son cours de 1842 à l'histoire des temps modernes.

31 mai. Mme Dumesnil meurt chez Michelet.

2 juin. Elle est enterrée au Père-Lachaise.

5 juin-12 juin. Séjour à Vascœuil et à Rouen.

19 juin-30 juillet. Voyage d'Allemagne.

Septembre. Michelet obtient les faveurs de Marie, sa servante.

Décembre. Nouvelles éditions de l'*Introduction à l'histoire universelle* et de l'*Histoire de la République romaine*.

22 décembre. Michelet se propose de développer, dans son cours de 1842-1843, une nouvelle interprétation du Moyen Age.

1843 — 21 avril. Mariage de la princesse Clémentine.

27 avril. Michelet décide de consacrer ses leçons du second semestre à l'étude de la Compagnie de Jésus.

1^{er} juin. Dernière leçon de l'année au Collège de France.

8-10 juillet. Michelet se rend à Rouen pour préparer le mariage d'Adèle et d'Alfred Dumesnil.

15 juillet. Mise en vente des *Jésuites*.

3 août. Mariage d'Adèle à Boisguillaume, près de Rouen.

8 août-1^{er} septembre. Voyage de Suisse.

12 novembre. Les professeurs du Collège de France, en majorité hostiles à Michelet, prennent une décision destinée à le mettre dans l'embarras : tout professeur qui ne donne, chaque semaine, qu'une

des deux heures de cours dues, devra confier l'autre à un suppléant.

1844 — 3 janvier. Michelet commence son cours annuel; il professera treize leçons, du 3 janvier au 9 mai, sur le thème : Rome et la France.

4 janvier. Mise en vente du tome VI de l'*Histoire de France*.

Avril. Le cours de Mickiewicz suspendu.

18 mai-22 juin. Voyage à travers la Provence et le Massif Central.

Novembre. Michelet, qui s'est séparé de Marie, obtient les faveurs de Victoire, sa seconde servante.

1845 — 15 janvier. Mise en vente d'un livre inspiré par le cours de 1844 : *Du prêtre, de la femme et de la famille*.

25 janvier. Michelet donne la première des douze leçons du cours de 1845, consacré à l'« esprit de la Révolution ».

14 avril. Interpellations, à la Chambre des Pairs, sur les cours de Michelet et Quinet, dont Cousin prend la défense.

Mai. Michelet se démet de ses fonctions de professeur privé de la princesse Clémentine.

10-12 juin. Michelet se rend à Rouen, à Vascœuil et au Tôl, chez Eugène Noël, ami d'Alfred Dumesnil.

13 juillet. Les professeurs du Collège de France décident que les cours ne devront, en aucun cas, s'écarter des sujets annoncés.

28 juillet-12 août. Voyage de Normandie.

10-14 octobre. Séjour à Fontainebleau.

1846 — 28 janvier. Mise en vente du *Peuple*.

29 janvier. Leçon d'ouverture du cours sur « la nationalité française ».

Avril. Le cours de Quinet est suspendu.

15-31 mai. Séjour de Michelet en Normandie.

11 juin. Dernière leçon du cours annuel.

24 août-12 septembre. Voyage de Belgique.

18 novembre. Mort du père de Michelet.

1847 — 10 février. Mise en vente du tome I de l'*Histoire de la Révolution*.

11 février. Michelet reprend son cours, dont le sujet

sera : « Mirabeau et l'esprit de la Révolution. »

22 mai-2 juin. Séjour à Vascœuil.

1^{er}-15 juillet. Voyage de Hollande.

Fin août. Voyage de Dieppe.

Fin octobre. Michelet reçoit la première lettre que lui écrit de Vienne une jeune admiratrice, Athénaïs Mialaret, dame de compagnie de la princesse Cantacuzène.

15 novembre. Mise en vente du tome II de l'*Histoire de la Révolution*.

Décembre. Michelet écrit à Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, pour implorer la grâce des insurgés polonais, et à la Diète helvétique pour qu'elle traite généreusement les catholiques, vaincus, du Sonderbund.

16 décembre. Michelet commence à professer son cours de 1847-1848; il choisit pour sujet : « La rénovation sociale et la Révolution. »

1848 — 2 janvier. Le cours de Michelet est suspendu. Michelet décide de publier, semaine par semaine, les leçons prévues.

24 février. La révolution éclate.

6 mars. Michelet reprend son cours, devant un public enthousiaste.

10 mars. Michelet refuse de se présenter à la députation dans les Ardennes; il désigne Alfred comme candidat.

Avril. Mise en vente de *L'Etudiant*, recueil des leçons données au Collège de France depuis le début de l'année.

10-18 juillet. Séjour à Vascœuil.

7-13 septembre. Nouveau séjour à Vascœuil.

8 novembre. Athénaïs Mialaret arrive à Paris et rencontre Michelet.

Décembre. Mort de Letronne, administrateur du Collège de France, que remplace Barthélemy Saint-Hilaire, hostile à Michelet.

1849 — 25 janvier. Michelet inaugure, au Collège de France, un cours sur l'amour et l'éducation.

10 février. Mise en vente du tome III de l'*Histoire de la Révolution*.

5 mars. Michelet s'installe rue de Villiers, n° 43.

12 mars. Il épouse Athénaïs Mialaret, à la mairie du XII^e arrondissement.

13-27 août. Voyage en Belgique et dans les Ardennes; visite du champ de bataille de Jemmapes.

1^{er}-15 octobre. Michelet siège, comme juré, à la Cour d'Assises.

27 décembre. Il inaugure, au Collège de France, un cours sur l'éducation populaire et sur la femme.

1850 — 10 février. Mise en vente du tome IV de l'*Histoire de la Révolution*.

2 juillet. Naissance d'Yves-Jean-Lazare Michelet.

24 août. L'enfant meurt; il est ondoyé, par la volonté d'Athénaïs.

1^{er}-8 septembre. Séjour à Fontainebleau.

26 décembre. Michelet inaugure, au Collège de France, un cours consacré, comme le précédent, à l'éducation populaire.

1851 — 11 mars. Michelet, accusé par l'administrateur du Collège de France, Barthélemy Saint-Hilaire, de dispenser un enseignement trop polémique et trop irrégulier, se défend devant ses collègues, qui ne le soutiennent pas.

13 mars. Le cours de Michelet est suspendu.

20 mars. Les étudiants manifestent contre la suspension du cours.

12 juillet-2 août. Voyage à Bordeaux et Arcachon.

24 octobre. Michelet refuse le demi-traitement de professeur au Collège de France qui lui est octroyé.

26 novembre. Mise en vente d'un premier épisode de la *Légende d'or de la démocratie*, intitulé : *Légende de Kosciuszko*.

1852 — 11 avril. Michelet, Quinet, Mickiewicz, professeurs au Collège de France, sont destitués.

12 mai. Les Michelet, par économie, s'installent dans un meublé, rue Léonie, n° 12.

3 juin. Michelet s'abstient de prêter le serment exigé des fonctionnaires par l'Empire.

9 juin. Il quitte définitivement les Archives, où il exerçait, depuis 1830, les fonctions de chef de la section historique.

12 juin. Départ pour Nantes. Installation dans une

vaste demeure, assez délabrée, du quartier Barbin.
2 juillet. Michelet commence à rédiger le tome VI de *l'Histoire de la Révolution*.

1853 Sans autre précision de date : mise en vente de *Jeanne d'Arc* par Hachette.

Février-mars. Fatigue et maladie.

1^{er} août. Mise en vente du tome VI de *l'Histoire de la Révolution*.

12 août-10 septembre. Séjour à Pornic.

16 octobre. Départ pour Paris. Les Michelet quittent Nantes définitivement.

29 octobre. Départ pour l'Italie; le voyage se fait par petites étapes.

15 novembre. Mise en vente d'un second épisode de la *Légende d'or*, intitulé : *Principautés danubiennes*. Madame Rosetti.

18 novembre. Michelet décide de passer l'hiver à Nervi, près de Gênes, pour réparer ses forces défaillantes. Il s'établit dans une maison qui donne sur la via Aurelia, à deux pas de la mer.

1854 — 21 janvier. Mise en vente des *Légendes démocratiques du Nord*, composées de *Kosciuszko*, de *Madame Rosetti* et des *Martyrs de la Russie*.

12 mars. Michelet travaille au *Banquet*, dont les chapitres achevés seront publiés en 1879, après sa mort.

29 mars. Achèvement des *Femmes de la Révolution*, dont Delahays va assurer la diffusion.

7-19 avril. Séjour à Gênes.

20 avril-4 juin. Séjour à Turin.

5-30 juin. Séjour à Acqui. Bains de boue salutaires.

1^{er}-18 juillet. Les Michelet rentrent à Paris par la Savoie et la Suisse. Ils passent à Genève une dizaine de jours.

10 août. Installation rue de l'Ouest, n° 44 (actuellement : rue d'Assas, n° 76).

16 août. Michelet se met à rédiger *l'Histoire de la Renaissance*.

1855 — 1^{er} février. Mise en vente de *l'Histoire de la Renaissance* (t. VII de *l'Histoire de France*).

- 21 avril-2 juillet. Michelet travaille à l'*Histoire de la Réforme* et prépare *L'Oiseau*.
 2 juillet. Mise en vente de l'*Histoire de la Réforme* (t. VIII de l'*Histoire de France*).
 6-15 juillet. Voyage en Belgique et en Hollande. Le 15, à Anvers, Michelet apprend la mort de sa fille, Adèle Dumesnil.
 17 juillet. Enterrement d'Adèle.
 8-20 août. Séjour à Sainte-Adresse.
 24 août-12 septembre. Séjour au Havre. Michelet travaille à *L'Oiseau* et au tome IX de l'*Histoire de France*, où il racontera les guerres de religion.
 28 novembre. Mort de Mickiewicz.
- 1856 — 8 mars. Mise en vente du tome IX de l'*Histoire de France*.
 12 mars. Mise en vente de *L'Oiseau*.
 15-30 mars. Michelet met en chantier le tome X de l'*Histoire de France* et songe à *L'Amour*.
 6 juillet-30 septembre. Voyage en Suisse (Genève, Montreux, Berne, Interlaken, Lucerne).
 10 novembre. Mise en vente du tome X de l'*Histoire de France*, dont le sous-titre est : *La Ligue*.
- 1857 — Janvier. Maladie d'Athénaïs. La rédaction du tome XI de l'*Histoire de France*, que domine le personnage de Henri IV, est commencée.
 27 mai. Mise en vente du tome XI de l'*Histoire de France*.
 1^{er} juin. Les Michelet se rendent à Fontainebleau pour y passer l'été. Rédaction de *L'Insecte* et du *Louis XIII* (*Histoire de France*, t. XII).
 17 octobre. Mise en vente de *L'Insecte*.
 30 octobre. Retour à Paris.
 22 décembre. Départ pour Hyères, où les Michelet s'installent pour l'hiver.
- 1858 — Mars. Mise en vente du tome XII de l'*Histoire de France*.
 6-11 mai. Voyage de Hyères à Paris.
 21 juin-1^{er} août. Séjour à Granville. Michelet rédige *L'Amour*.
 2-12 août. Voyage de Granville à Pornic.
 13 août-28 octobre. Séjour à Pornic. Michelet achève

L'Amour, le 1^{er} octobre, et prépare le tome XIII de l'*Histoire de France*, consacré au règne de Louis XIV.

29 octobre. Retour à Paris.

17 novembre. Mise en vente de *L'Amour*.

1859 — 1^{er} janvier. Idée de *La Femme*.

Février-mai. Rédaction de *La Femme* et du *Louis XIV*.

1^{er} juin. Les Michelet se rendent à Saint-Georges-de-Didonne, aux portes de Royan, et s'y installent pour l'été.

24-31 octobre. Terribles tempêtes, dont Michelet évoquera le souvenir dans *La Mer* (l. I, ch. vii).

7 novembre. Retour à Paris.

21 novembre. Mise en vente de *La Femme*.

Décembre. La rédaction du *Louis XIV* progresse rapidement.

1860 — 23 avril. Michelet commence à écrire *La Mer*.

27 avril. Mise en vente du tome XIII de l'*Histoire de France*.

7 juin-4 juillet. Séjour à Rouen et à Vascœuil.

5 juillet-28 juillet. Séjour à Forges-les-Eaux.

29 juillet-30 août. Séjour à Etretat. Michelet travaille à *La Mer*.

21 décembre. La rédaction de *La Mer* est achevée.

1861 — 15 janvier. Mise en vente de *La Mer*.

28 février. Michelet entreprend de rédiger un roman, qui demeurera inachevé, *Sylvine ou les Mémoires d'une femme de chambre*.

27 avril. Rédaction d'une préface pour *Le Prêtre*, réédité.

20 juin-5 août. Voyage en Normandie et séjour à Veules. Michelet renonce à *Sylvine*.

22 août-18 septembre. Les Michelet séjournent à Veytaux, près de Montreux, où ils retrouvent les Quinet. Rédaction des *Mémoires d'une jeune fille honnête*.

19-26 septembre. Voyage de Veytaux à Toulon.

27 septembre. Les Michelet louent une villa aux abords de Toulon et décident d'y passer l'hiver.

Décembre. Michelet achève de rédiger le tome XIV de l'*Histoire de France*, consacré à la fin du règne

de Louis XIV et au duc de Bourgogne. Il établit le plan de *La Sorcière*.

1862 — *Février*. Mise en vente du tome XIV de l'*Histoire de France*.

16 avril. Mort, à Strasbourg, de Charles Michelet, phtisique, qui était employé des Chemins de fer.

3 mai. Rédaction du tome XV de l'*Histoire de France (la Régence)*.

25 mai. Visite de Flaubert et de Bouilhet.

5 août-27 septembre. Séjour à Saint-Valery-en-Caux.

28 octobre. Fin de la rédaction de *La Sorcière*.

7 novembre. Hachette, qui craint la saisie du livre, renonce à éditer *La Sorcière*.

15 novembre. *La Sorcière* est mise en vente par Dentu et Hetzel.

1863 — 2 mars. Reprise de la rédaction de *Sylvine*.

9 avril-5 septembre. Séjour à Montauban, patrie de la famille d'Athénaïs. Michelet rédige le tome XV de l'*Histoire de France* et conçoit le projet d'une *Bible de l'humanité*, réplique à la *Vie de Jésus* de Renan.

6-20 septembre. Voyage, par étapes, de Montauban à Saint-Jean-de-Luz.

21 septembre-29 octobre. Séjour à Saint-Jean-de-Luz. Mise en vente du tome XV de l'*Histoire de France* : la Régence, le 1^{er} octobre. Michelet se met à rédiger la *Bible de l'humanité*.

23 novembre. A Paris, les Goncourt rendent visite à Michelet.

1864 — 3 mars. Bal masqué chez les Michelet, rue d'Assas. Athénaïs s'est déguisée en femme de Watteau.

Mars-juin. Rédaction de la *Bible de l'humanité*.

14 juillet-1^{er} octobre. Séjour à Saint-Valery-en-Caux. Achèvement de la *Bible de l'humanité*.

31 octobre. Mise en vente de la *Bible de l'humanité*.

1^{er} novembre. Michelet, après avoir rangé ses papiers, en brûle une partie.

1865 — 4 janvier. Michelet commence à rédiger le tome XVI de l'*Histoire de France* : Louis XV.

Février. Triage des papiers intimes.

- 4 mai. Claude Bernard appelé au chevet d'Athénaïs.
 30 juin-24 juillet. Séjour à Veytaux, où résident les Quinet.
 25 juillet-31 août. Séjour à Saint-Gervais. Idée de *La Montagne*.
 10 septembre. A Annecy, Michelet se recueille devant la tombe d'Eugène Sue.
 11 septembre-5 décembre. Séjour à Aix-les-Bains. La rédaction de *Louis XV* progresse.
 10 décembre. Installation à Hyères, pour l'hiver.
- 1866 — 9 janvier. Nouvelle préface pour *l'Histoire romaine*, rééditée.
 3 mars. Rédaction du « Credo du XVIII^e siècle », qui doit figurer dans le *Louis XV*.
 24 avril-4 mai. Voyage, par étapes, de Hyères à Paris. Le 1^{er} mai, mise en vente du tome XVI de *l'Histoire de France*.
 4 mai. Michelet travaille déjà au tome XVII de *l'Histoire de France : Louis XVI*.
 7 août. Rédaction d'un article sur le Collège de France pour *Paris-Guide*.
 21 août-13 septembre. Séjour à Bagnoles.
 16 décembre. Installation à Hyères.
- 1867 — Janvier-février. Rédaction du *Louis XVI*.
 4 mai-6 juin. Séjour à Veytaux, où Michelet achève le *Louis XVI*.
 7 juin-28 juin. Séjour à Bex.
 29 juin-21 juillet. Promenades suisses et retour à Paris.
 1^{er} août. Michelet commence à écrire *La Montagne*.
 10 octobre. Mise en vente du tome XVII de *l'Histoire de France*.
 24 décembre. La rédaction de *La Montagne* s'achève.
- 1868 — 25 janvier. Les Michelet retournent à Hyères.
 1^{er} février. Mise en vente de *La Montagne*.
 30 avril. Retour à Paris.
 Mai. Début de la rédaction de *Nos Fils*.
 Juillet. Rédaction d'une nouvelle préface pour *l'Histoire de la Révolution*.
 6 août-30 septembre. Séjour à Glion.
 Novembre. Michelet travaille à *Nos Fils*.

- 1869 — 22 février. Michelet décide d'écrire pour l'*Histoire de France*, que Lacroix va rééditer, une grande Préface.
 11 avril. Projet de deux recueils de souvenirs, *L'Enfant* et *Le Livre des Livres*.
 26 juillet-20 août. Séjour à Engelberg. Rédaction de *Nos Fils*.
 21 août-2 septembre. Voyage à travers la Suisse.
 3-28 septembre. Séjour à Amphion. Envoi à Lacroix de la Préface de l'*Histoire de France*.
 29 septembre. Retour à Paris.
 12 novembre. Mise en vente de *Nos Fils*. Projet d'une *Histoire du XIX^e siècle*.
- 1870 — 5 février. Refus d'une candidature à l'Académie française.
 31 mars. La première partie de l'*Histoire du XIX^e siècle* est achevée.
 19 juillet. La France déclare la guerre à l'Allemagne.
 5 août. Michelet signe l'*Appel au peuple allemand et au peuple français*, rédigé, à Londres, par des émigrés politiques, dont Marx, Engels et Louis Blanc.
 2 septembre. Départ pour Montreux.
 29 octobre. Installation à Florence.
 8 décembre. Rédaction de *La France devant l'Europe*.
- 1871 — 25 janvier. Mise en vente de *La France devant l'Europe*, à Florence.
 9 février. Michelet a la fièvre.
 7 mars. Installation à Pise.
 30 avril. Attaque d'apoplexie.
 13 mai. Retour à Florence.
 22 mai. Nouvelle attaque, à l'annonce de l'écrasement de la Commune. L'écriture de Michelet en restera altérée.
 26 juin-29 septembre. Reprise du travail. Suite de la rédaction de l'*Histoire du XIX^e siècle*.
 30 septembre-24 octobre. Séjour à Vevey.
 27 octobre. Arrivée à Hyères.
- 1872 — Février. Achèvement du tome I de l'*Histoire du XIX^e siècle*.

3 avril. Mise en vente du volume.

Mai. Retour à Paris. Le 1^{er}, livraison à l'imprimeur du chap. I du tome II de l'*Histoire du XIX^e siècle*.
Octobre. Fluxion de poitrine. Demi-paralysie de la main droite.

1873 — 15 mars. Mise en vente du tome II de l'*Histoire du XIX^e siècle*.

2 juin-3 octobre. Séjour à Bex et Glion.

6-31 octobre. Séjour à Aix-les-Bains

1^{er} novembre. Installation à Hyères. Rédaction du tome III de l'*Histoire du XIX^e siècle*.

1874 — Janvier. Rédaction d'une préface pour le tome III de l'*Histoire du XIX^e siècle*, qui est prêt (il sera publié en 1875).

9 février. Michelet meurt, à Hyères. Une crise cardiaque l'a frappé quatre jours auparavant.

HISTOIRE DU TEXTE

Lorsque, rédigeant l'Histoire de France, il aborde Jeanne d'Arc, Michelet la connaît déjà pour l'avoir présentée à ses élèves et à ses lecteurs. Leur première rencontre remonte à 1829. Le jeune maître de conférences d'histoire et de philosophie à l'Ecole Normale poursuit son cours¹ sur le Moyen Age, commencé en novembre 1828. Dans la vingt et unième leçon, que l'on peut dater d'avril, il oppose au désastre d'Azincourt le sursaut de la délivrance d'Orléans et du sacre de Reims. Bien qu'il se borne à résumer la carrière de la Pucelle, il en esquisse une interprétation. Elle ne sera pas récusée dans l'Histoire de France. Dès 1829, Michelet soutient que l'originalité de l'héroïne ne fut pas dans ses visions, communes chez « des âmes très pures, exaltées par le désintéressement » et qui sont « portées à attribuer leurs sentiments personnels à des révélations célestes », mais dans « la réforme morale qu'elle exerça » en donnant l'exemple de la compassion et de la non-violence.

Jeanne d'Arc était née à Domrémy près de Vaucouleurs; ses parents étaient de pauvres paysans, mais du

1. On doit à François Berriot une transcription complète des *Cours de l'Ecole Normale*, d'après les rédactions manuscrites des élèves de Michelet ((Bibliothèque de l'Ecole). Elle n'a pas été encore éditée. Mais on peut la consulter au Centre de recherches révolutionnaires et romantiques de l'Université de Clermont-Ferrand (Bibliothèque André Monglond).

moins indépendants : toute leur fortune consistait dans un petit champ et dans des bestiaux. Durant ses premières années, elle montra une singulière candeur, une bonté de cœur extraordinaire; encore enfant elle céda son lit à deux étrangers fugitifs : personne ne donnait plus d'aumônes. Au temps de ses victoires elle disait souvent : « Le cœur me saigne à la vue du sang d'un Français. » Elle avait une grande dévotion à sainte Catherine et à sainte Marguerite : elle aimait à tresser des couronnes et à fréquenter une chapelle voisine; elle prétendait entendre la voix des deux saintes qui entretenaient bientôt avec elle des communications régulières. En tous temps, et surtout dans les époques de barbarie, les âmes très pures, exaltées par le désintéressement, ont dû être portées à attribuer leurs sentiments personnels à des révélations célestes; ne sachant pas comment elles arrivèrent à une idée, elles l'attribuent à Dieu : ainsi s'expliquent l'Ange de Mahomet et le démon de Socrate...

L'armure de Jeanne prouve qu'elle était assez grande et forte, mais sans que sa taille eût rien d'extraordinaire. Elle ne manquait point de hardiesse; elle avait l'habitude de monter à cheval. Le récit des maux de la guerre civile et de la guerre étrangère la pénétrait de douleur. Un jour elle crut entendre « ses voix » qui lui ordonnaient de faire lever le siège d'Orléans et de faire sacrer le roi à Reims. Devant faire part de son projet à son père et à sa mère qui voulaient la marier et l'avaient promise à un jeune homme, elle s'adressa à son oncle. Il la mena au seigneur de Baudricourt qui d'abord se moqua de Jeanne d'Arc et engagea son oncle à la ramener chez elle pour être souffletée; mais enfin, vaincu par sa fermeté, il lui donna une escorte de quelques gentilshommes. Elle partit à l'instant même et n'hésita pas à traverser cent cinquante lieues d'un pays infesté par les ennemis. En peu de temps, sa vertu, sa constance, son caractère héroïque inspirèrent à ses conducteurs un tel enthousiasme qu'ils déclarèrent, dans la suite, qu'ils ne l'avaient jamais regardée comme une femme. Elle couchait tout armée; quelques-uns de ses conducteurs la crurent possédée du diable et ils voulurent la jeter dans une carrière, mais sa vertu triompha

de toutes les défiances. Enfin, elle parut devant le roi; il s'était caché parmi ses courtisans, pourtant, quoique Jeanne ne l'eût jamais vu, elle le reconnut à l'instant. Elle fut examinée par des théologiens sur la foi catholique, et elle répondit à toutes leurs questions avec autant de bon sens que de candeur. On commença alors à prendre une certaine confiance en elle : le roi lui donna un état, quelques écuyers et quelques gentilshommes. Bientôt elle exerça sur eux une influence qui se communiqua à l'armée tout entière.

Un point sur lequel il faut insister, c'est que la Pucelle dut ses succès à la réforme morale qu'elle exerça par la religion : que l'on se rappelle les réformes précédentes, la Jacquerie, les Maillotins, les Cabochins, combien de sang avaient fait couler ces infructueuses tentatives! au contraire la réforme de la Pucelle fut pure de tout excès; ce fut une réforme populaire et singulièrement désintéressée. Une femme du peuple sauvait la France; alors le côté tendre du christianisme, qui amène les chrétiens aux autels d'une femme, fut ravivé avec beaucoup de force. Jamais la Pucelle ne donnait la mort; dans les combats elle portait seulement un étendard, et, quand, plus tard, on lui demanda comment elle enfonçait les escadrons anglais, elle répondit : « J'entrais avec mon étendard et tout le monde suivait... » Elle voulait aller sur-le-champ à Orléans : « Je ne durerais qu'un instant disait-elle; il faut se hâter! » Blessée sous les murs d'Orléans, elle versa des larmes, mais bientôt, arrachant le trait, elle reparut sur les murs et à l'instant les redoutes ennemies furent escaladées. Il faut songer qu'alors se trouvaient dans l'armée anglaise des capitaines illustres, par exemple Talbot qui, chez les Anglais, occupe le même rang que, chez nous, Dunois et Richemont. Les Anglais, effrayés, levèrent le siège d'Orléans; la Pucelle insista alors pour que le roi allât droit à Reims se faire sacrer; presque tout le conseil s'opposa à cet avis et cependant l'événement prouva qu'il était le meilleur : il fallait que la victoire parût venir d'en haut.

Après le sacre, Jeanne, alléguant que sa mission était terminée, voulut se retirer mais le roi n'y consentit pas; peut-être alors une confiance humaine pré-

valut sur l'avis de la conscience. Elle prit part au siège de Compiègne et y fut faite prisonnière. On peut juger de la terreur qu'elle avait inspirée aux Anglais par l'ordonnance du Bedford « quos terribiliter puellae exanimaverint ». Elle fut livrée à des juges ecclésiastiques qui la condamnèrent comme sorcière; ses succès étaient regardés comme surnaturels et on ne pouvait les expliquer que par Dieu ou par le diable : il était normal que les Anglais les expliquassent par le diable. Ce qu'il y a d'inexcusable, c'est leur perfidie et leur mauvaise foi; on lui avait défendu de porter des habits d'homme, et, ensuite, après lui avoir enlevé ceux de son sexe, on ne lui laissa que des habits d'homme : à l'instant où elle s'en revêtit, elle fut surprise, et, comme hérétique, condamnée au feu. Pendant son séjour en prison elle avait mis sa confiance dans un ecclésiastique qui cherchait à tirer d'elle des révélations; il la suivit jusque sur l'échafaud mais, ne pouvant pousser jusqu'au bout son rôle odieux, il lui demanda pardon.

Cependant la France était sauvée. L'insolence des Anglais et les prétentions de Gloucester sur le Hainaut amenèrent la paix entre le roi et le duc de Bourgogne; le traité d'Arras lui céda Auxerre et les villes de la Somme. Dès lors, ce fut cause gagnée. Dans la Guyenne, ils résistèrent plus longtemps : Bordeaux se révolta deux fois.

Michelet ne saurait, pour l'instant, développer son étude. Il manque d'information. Il est surtout fasciné par un autre personnage héroïque, Luther, dont il a décidé d'écrire la biographie. Cependant, à partir de 1831, le cours de ses travaux, consacrés désormais à l'histoire du peuple dont il est le fils et dont les journées de Juillet ont fait éclater la grandeur, ne tarde pas à le ramener vers Jeanne. Il ne l'oublie pas dans le Précis de l'histoire de France (octobre 1833), où il reprend, en l'améliorant, le premier hommage de 1829 :

En 1429, lorsque rien ne semblait pouvoir soustraire Orléans aux Anglais, une jeune fille, Jeanne d'Arc, de Domremi, près Vaucouleurs (frontière de Champagne et Lorraine), se présente au roi à Chinon, et déclare qu'elle

délivrera Orléans. Elle se fait croire et respecter de cette cour corrompue et moqueuse. On lui donne des armes, mais son arme, c'est le drapeau de Jésus-Christ. Elle entre dans Orléans aux chants des prêtres. Les Anglais n'osent l'arrêter. En un mois elle les chasse de leurs forts et leur fait lever le siège (8 mai 1429). Elle leur enlève encore Beaugenci, fait prisonniers Suffolk et Talbot; puis elle prend le roi par la main, et, à travers toute la France anglaise, elle le mène à Reims où il est sacré.

Elle eût voulu retourner alors à son village; mais on ne le permit pas. Elle croyait elle-même que sa mission était finie. En défendant Compiègne, elle tomba entre les mains des Bourguignons qui la livrèrent aux Anglais. Ceux-ci crurent expliquer leurs défaites en la faisant brûler comme sorcière; leur diabolique orgueil le voulait ainsi. Ils la firent juger par une cour ecclésiastique qui, malgré sa bonne volonté, ne savait comment trouver en ses paroles de quoi la condamner. Elle répondait avec un sens et une douceur admirables. On lui demandait si elle ne disait pas aux chevaliers qui portaient des étendards semblables au sien, qu'ils seraient heureux à la guerre : « Non, répondit-elle; je disois : Entrez hardiment parmi les Angloys, et j'y entrais moi-même. » Cette monstrueuse procédure, où les formes furent violées autant que l'équité, n'avait pu amener qu'une condamnation à la réclusion perpétuelle. Ce n'est pas là ce qu'il fallait aux Anglais. Ils trouvèrent moyen, par un infâme guet-apens, de la faire brûler comme relapse [1431].

La sorcière brûlée, le charme devait être brisé; mais les affaires des Anglais n'en allèrent pas mieux.

Mais c'est dans l'Histoire de France, comme il se doit, que Jeanne va occuper le rang qui lui revient : l'un des premiers. Il lui est reconnu dès 1833. Le Tableau de la France, publié en tête du tome second, la glorifie : « Une fille des frontières de Lorraine et de Champagne, une pauvre paysanne, Jeanne d'Arc, releva la moralité nationale; en elle apparut, pour la première fois, la grande image du peuple, sous une forme virginale et pure. » Dans l'admirable chapitre (l. III, chapitre 8) qui conclut le même volume, Jeanne reparait. M. Symbole (c'est le surnom que Michelet porte au Quartier Latin), convaincu

que la Passion fut le modèle de toute la culture médiévale, annonce que, dans sa représentation de l'histoire du Moyen Age, Jeanne sera « la dernière figure du Christ » :

Le peuple, tout en obéissant au prêtre, distingue fort bien du prêtre le saint, le Christ de Dieu. Il cultive d'âge en âge, il élève, il épure cet idéal dans la réalité historique. Ce Christ de douceur et de patience, il apparaît dans Louis-le-Débonnaire conspué par les évêques; dans le bon roi Robert, excommunié par le pape; dans Godefroi de Bouillon, homme de guerre et gibelin, mais qui meurt vierge à Jérusalem, simple baron du Saint-Sépulcre. L'idéal grandit encore dans saint Thomas de Kenterbury, délaissé de l'Eglise et mourant pour elle. Il atteint un nouveau degré de pureté en saint Louis, roi prêtre et roi homme. Tout à l'heure l'idéal généralisé va s'étendre dans le peuple; il va se réaliser au *xv^e* siècle, non seulement dans l'homme du peuple, mais dans la femme, dans la femme pure, dans la Vierge; appelons-la du nom populaire, la Pucelle. Celle-ci, en qui le peuple meurt pour le peuple, sera la dernière figure du Christ au moyen âge.

En attendant que la suite de l'Histoire de France lui permette de la conter, Michelet médite la Passion de Jeanne. Il lui réserve une leçon, la quatorzième, dans le cours qu'il inaugure à la Sorbonne, le 9 janvier 1834, comme suppléant de Guizot. Puis une autre, la quinzième, dans le cours d'histoire du Moyen Age qu'il professe à l'Ecole Normale pendant l'année 1834-1835. Il dispose, cette fois, d'une documentation honorable, puisée sinon dans les actes des deux procès de Rouen, du moins dans les larges extraits qu'en on faits ses prédécesseurs : L'Averdy, Lebrun de Charmettes et Buchon¹. Il affine

1. L'Averdy, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi...*, t. III, Paris, 1790; Lebrun de Charmettes, *Histoire de Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans*, 4 vol., Paris, 1817; Buchon, *Collection des chroniques nationales françaises*, t. XXXIV, Paris, 1827. Michelet consulte aussi P. de Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne et de la maison de Valois*, t. V et VI, Paris, 1825, et Berriat de

considérablement son analyse. Qu'il s'agisse de la psychologie de l'héroïne, de la division, en cinq épisodes, de son épopée, de la narration de ses hauts faits, de la signification de sa mort, du tableau de la misère de la France ou de l'éclaircissement du rôle des femmes dans l'histoire nationale, le cours de 1834-1835 marque une étape décisive :

Dans toute l'histoire de France, il n'y a pas un fait plus étonnant que l'apparition et la mort de la Pucelle. Charlemagne, Bonaparte, les Croisades, la Révolution Française, tous ces grands hommes, toutes ces grandes choses, supérieurs à ce que les annales des autres pays offrent de plus sublime en ce genre, s'expliquent encore : l'événement de Jeanne d'Arc est presque au-dessus de l'intelligence. C'est à tel point qu'un grand nombre n'ont pas voulu y croire. Pourtant, si une vérité historique peut être réputée telle, c'est bien celle-là. Je ne dis pas qu'il faille se fonder sur les innombrables panégyriques dont la Pucelle a été l'objet. Laissons là les louanges et les poètes, laissons là le mélodrame de Schiller, présentons-nous à l'étude de cette époque avec toutes les préventions qui ont valu aux cochers de Londres la farce ignoble de Henri IV : les monuments sont si nombreux et à la fois si éclatants que, pour ne pas se rendre à leur témoignage, il faudrait être frappé d'aveuglement. D'abord, il y a les chroniques contemporaines, les histoires non pas seulement françaises mais étrangères; il y a les confidences privées, les lettres de familles de plusieurs témoins oculaires; il y a l'autorité des hommes les plus respectables et les plus éclairés de l'époque, de plusieurs papes, de plusieurs illustres docteurs, de Jean Gerson, et, ce qui est encore plus probant que tout cela, il y a les actes cancellés de deux procès. Faudra-t-il accorder à l'incrédulité que l'inspiration officielle a présidé au procès de révision? Cela n'est guère croyable. Cent vingt témoins, de toutes les conditions, presque tous vieillards, y ont déposé dans le même sens; parmi eux, on voyait les plus illustres capitaines de la France, tous

Saint-Prix, Jeanne d'Arc, ou Coup d'œil sur les révolutions de France au temps de Charles VI et de Charles VII, et surtout de la Pucelle d'Orléans, Paris, 1817.

ces terribles compagnons de Richemont et de Dunois, si peu complaisants envers le pouvoir qu'ils étaient encore tout chauds des tumultes de la Praguerie. Mais soit, accordons tout. Il est impossible de reculer devant le procès que ses ennemis ont intenté à la Pucelle. La minute des interrogatoires est là, ce sont les réponses de l'accusée garanties par la signature de Pierre Cauchon, son plus acharné persécuteur. Et il n'y a pas à dire que ces pièces soient des contrefaçons : il est de ces choses qu'un faussaire ne trouve pas, par exemple la sublimité des idées. Or rien n'est comparable pour le fond et pour le langage à toutes les reparties dont Jeanne d'Arc accabla ses juges.

Si nous nous arrêtons si longuement à démontrer l'authenticité de ce fait, c'est qu'il n'est pas que surprenant : il peut passer pour l'avènement de la nationalité française. Avant la Pucelle, il y avait haine contre les Anglais; il y avait des hostilités vives de provinces à provinces, puis des passions politiques; mais le sentiment national n'avait pas encore été exprimé. Le premier mot en fut dit par elle au siège d'Orléans : « Quand je vois le sang d'un Français, les cheveux me dressent sur la tête. » Auparavant, un Breton eût pu dire cela d'un Breton, un Bourguignon d'un Bourguignon; il n'était venu à personne l'idée de le dire de la nation. Ainsi la nationalité, ce sentiment si noble et si vivace dans notre pays, ce sentiment que nous retrouvons au *xvii^e* siècle résumé dans la monarchie et manifesté par Louis XIV dans cette parole si belle et si peu comprise « l'Etat, c'est moi ! », qui, plus tard, éclate des décrets de la Convention et foudroie l'Europe coalisée, que Napoléon transforme de nouveau et revêt d'expressions si sublimes, soit qu'il écrive à son frère Louis qui jetait dans les journaux hollandais des insinuations contre le passé de la France « N'attaquez pas la vieille France pour louer la nouvelle : tout ce qui s'est fait ici j'en suis solidaire ! », soit qu'il s'écrie aux jours de malheur : « J'étais un Peuple Empereur... », ce sentiment, il apparaît pour la première fois dans une femme.

Ce serait peut-être ici le lieu d'examiner l'influence des femmes sur notre histoire. Ne parlons pas de ces Gauloises dont les anciens trouvaient l'autorité si surprenante; ne parlons pas de ces femmes franques qui savaient

si bien maîtriser leurs maris barbares. Prenons l'époque où la France commence réellement, l'avènement des Capétiens. C'est Robert et sa chère Berthe; c'est Philippe I^{er} et la princesse de Montfort, puis Louis le Jeune, puis Saint Louis presque en adoration devant sa mère. A partir de Charles VI, il n'y a plus d'interruption; depuis Isabelle de France jusqu'à Marie-Antoinette, la France n'a cessé d'être gouvernée par des femmes. Par des femmes, c'est-à-dire par l'esprit de société, et, comme le peuple français est éminemment sociable, il n'est pas étonnant que sa culture ait été non pas solitaire, comme celle de l'Allemagne et des autres pays, mais de salon, de société. Si nous cherchons plus avant, nous verrons que la femme représente l'inspiration par opposition à la réflexion. Dans les grandes crises où la réflexion était impuissante, où les hommes ne voyaient plus, l'inspiration découvrit quelque chose. Il n'est pas besoin de rappeler les Sibylles, les femmes juges chez les Israélites, les Vellédas, nos annales abondent en enthousiasme de cette sorte : ainsi les quatre-vingts femmes d'Amiens qui, au xii^e siècle, prirent les armes et furent toutes blessées; ainsi les quatre cents femmes qui défendirent Marseille en 1237, et l'héroïne du Dauphiné Phillis de la Tour du Pin, et Jeanne Hachette, et les femmes de Beauvais. Même du temps de la Pucelle, on vit plusieurs femmes se battre au siège d'Orléans. Qu'une jeune femme eût pris les armes et se soit offerte au combat, ce n'est donc pas là le merveilleux de l'histoire. Mais des choses si extraordinaires accompagnèrent l'apparition de Jeanne d'Arc, que toute prévision humaine en fut renversée, et que les plus incrédules y virent de fait un signe de la présence du diable ou du doigt de Dieu.

On s'attendait depuis longtemps à ce qu'une femme paraîtrait. Dernièrement encore une visionnaire était venue du midi exprès pour annoncer à Charles VII qu'il lui était apparu des armes, et que, comme elle avait éprouvé une grande frayeur, sa vision l'avait rassurée, lui apprenant que cet appareil n'était pas pour elle mais pour une autre femme qui ne tarderait pas à venir. Cette prophétie s'était rapidement accréditée dans l'esprit du peuple, nourrie peut-être par l'accroissement du culte de la Vierge (car, à cette époque, la mère du Christ

avait envahi tout le Christianisme, et si quelqu'espoir restait encore au milieu des misères du temps, il venait de Notre-Dame) confirmée d'ailleurs par des vers attribués à l'enchanteur Merlin qui disaient que le royaume de France, perdu par une femme, serait sauvé par une femme... Il était bien évident que la reine Isabelle avait beaucoup contribué à la ruine présente des affaires, quelle autre femme se présenterait pour le salut? On attendait.

En ce temps-là, les calamités de la France étaient pires qu'on ne les avait jamais vues. Les campagnes étaient désertes; les villes, changées en places d'armes, mouraient de faim. Depuis sept ans, les misères de 1421 n'avaient pas cessé à Paris. La situation du roi légitime n'était pas plus heureuse : ses capitaines le servaient à crédit, car il était si à court d'argent qu'il avait été contraint de vendre sa vaisselle pour baptiser Louis XI. « Tant de la pécune du roi que de la mienne », disait un jour son trésorier, « je n'ai pas en tout quatre écus ». Une fois qu'il voulait traiter La Hire et Xaintrailles, il n'eut à leur offrir qu'un poulet et une queue de mouton. Mais ce qui, bien plus que cette pauvreté, affligeait les bons et honnêtes Français, c'était de voir l'insouciance du prince, et tous les tripotages de ses courtisans. Il n'y avait plus moyen de s'entendre à la cour du pauvre roi de Bourges, tant l'intrigue s'y démenait. Les Français étaient occupés à pousser contre les Ecossais, le président Louvet contre Tanneguy du Chatel; les secrétaires d'Etat s'injuriaient et tiraient l'épée en plein conseil. On avait pu espérer que la connétablie du prince Richemont ramènerait un peu d'ordre dans les affaires, il n'en fut rien : le Breton ne pouvait agir parce que le conseil était contre lui. Deux fois de suite, il vint prendre au lit les favoris du roi et les faire justicier sous ses yeux. Il avait beau les remplacer par des gens sur lesquels il comptait, à peine avait-il tourné le dos que ses créatures commençaient à cabaler contre lui. Il y succomba : on lui apporta un édit qui le frappait d'exil au moment où il venait de vendre ses bijoux pour payer des soldats.

Une place couvrait la France royaliste : Orléans, située au coude où la Loire se rapproche le plus de la Seine. L'admirable position de cette ville a fait d'elle, en quelque

sorte, un cœur autour duquel a reflué la vie nationale toutes les fois qu'elle a été chassée de ses extrémités. Tant qu'Orléans restait à Charles VII, il était sûr du midi, et tenait l'ennemi comme en respect dans ses conquêtes. L'avantage du lieu, compris autrefois par Attila, ne put échapper aux capitaines de l'Angleterre : le siège d'Orléans fut résolu. Dès lors, tout parut fini. Le roi parlait de se retirer en Dauphiné; on pensait que les Orléanais, qui s'étaient résignés à la défense, n'y tiendraient pas deux mois.

Quand Henri VI, lors de son arrivée dans son nouveau royaume, traversait en grande pompe les rues de Paris, la sexagénaire Isabeau, oubliée depuis longtemps dans la solitude de l'Hôtel Saint Paul, fut mise à la fenêtre, et forcée à regarder passer la brillante cavalcade. A la vue de son petit-fils qui, levant les yeux sur elle, soulevait à peine son chapeau, la vieille pleura des larmes amères et défaillit. C'était l'image de la France : il semblait qu'elle n'avait plus qu'à se détourner devant la gloire insolente de son vainqueur, et à finir dans les larmes.

A l'entrée des forêts qui couvrent la Lorraine, il y avait un village appelé Domrémy, habité par des pâtres et des bergers. C'est là que Jeanne d'Arc naquit et passa son enfance. Les habitudes du berger, le courage exigé par cette vie de périls et de fatigues, la solitude dans laquelle elle plonge l'esprit, toutes ces causes favorisent puissamment l'enthousiasme : aussi la jeune fille s'était montrée de bonne heure facile aux impressions, et surtout fervente dans la foi. Elle haïssait les Anglais du plus profond de son cœur; car, comme son village tenait pour la France, elle avait vu de près les maux de la guerre. Plus d'une fois, à l'approche d'une bande d'Anglais ou de Bourguignons, il lui avait fallu s'enfuir avec son troupeau dans le château voisin; ses parents même avaient été forcés de s'expatrier, et l'on assure que dans cet exil elle avait été contrainte de se faire servante dans une hôtellerie. C'était, au rapport des villageois, la meilleure fille du pays; les renseignements qui furent pris lors du procès de révision la qualifient de « bona et bene conditionata ». Laborieuse, couseuse, fileuse infatigable après ses rudes travaux, elle se vantait à ses juges d'être meilleure fileuse qu'aucune femme de Rouen. Compatissante

envers les pauvres gens et d'une charité extrême, on la vit plus d'une fois donner son lit aux malheureux, et aller passer la nuit au grenier.

Les forêts de la Lorraine étaient toutes remplies des traditions merveilleuses de Roland, du Cheval Bayard et de Merlin. Jeanne d'Arc allait souvent tresser des fleurs pour la Vierge sous un grand orme appelé « l'arbre des fées » et dont on racontait une foule de choses miraculeuses. Près de Domrémy il y avait un bois appelé « le bois chenu », et, par une coïncidence singulière, la prophétie disait que le salut viendrait « a nemore canuto ». Toutes ces légendes portèrent à l'imagination de la jeune fille : elle tomba en extase. Lorsque le parti de ses parents fut ruiné, elle crut entendre des voix célestes qui lui ordonnaient de s'armer et d'aller combattre : elle pleura, les voix insistèrent. Bientôt, elle put distinguer saint Michel, puis sainte Catherine et sainte Marguerite. Ces apparitions n'avaient rien d'effrayant : les saintes lui semblaient être environnées d'une grande clarté, la tête couronnée de pierreries. Elle ne remarqua jamais si elles avaient des bras ou d'autres membres. Toutefois, elle disait avoir embrassé leurs genoux. Saint Michel se montrait moins souvent ; tantôt elle les voyait très petits, tantôt de grandeur naturelle. Plus tard, elle disait à son écuyer au sujet de ses voix que l'une était toujours avec elle ; l'autre allait et venait ; la troisième délibérait avec les deux premières. Elle les appelait « Messire le Conseil des Messires », et, quand on lui demandait quel était « Messire », elle répondait « Dieu », en sorte qu'elle semblait alors entendre la Trinité. Ces conversations intérieures avaient pour elle une douceur ineffable, et lorsqu'elles se taisaient, elle pleurait à chaudes larmes. On ne put jamais tirer d'elle des renseignements plus précis, mais, pour ce qui était du fait des apparitions, elle les soutint jusqu'à la mort.

Il y avait environ quatre ans que Jeanne d'Arc avait ses visions lorsqu'elle se décida à exécuter l'entreprise qui lui était commandée. Son père disait qu'il aimerait mieux la voir noyée qu'allant ainsi au milieu des gendarmes ; son oncle se chargea d'elle, et la conduisit à Vaucouleurs devant le chevalier qui gouvernait cette place pour Charles VII. Ce chevalier était un homme de

guerre appelé Baudricourt, incrédule et peu disposé à penser que le siège d'Orléans en irait mieux par la présence de cette pauvre fille. Aussi, la première fois qu'il l'entendit, il haussa les épaules, et dit qu'il fallait la renvoyer chez elle « bien souffletée ». Jeanne ne se rebuta point, elle resta à Vaucouleurs chez la femme d'un charron, et là, à cause de sa piété et de sa sagesse, elle eut bientôt par le peuple une immense réputation. Elle communiait tous les dimanches, faisait du bien aux pauvres, et ne cessait son travail que pour se mettre en prières. Sa renommée parvint jusqu'au duc de Lorraine, qui, alors saisi d'une maladie dangereuse l'appela vers lui pour la consulter; mais elle déclina cet honneur, ne s'y sentant point appelée. L'idée du voyage d'Orléans ne la quittait pas; elle disait toujours : « Il faut que je sois devers le roi avant la mi carême, dussai-je m'user les jambes jusqu'aux genoux. » A la fin, deux gentils-hommes s'offrent pour la conduire; Baudricourt le permet, sur un édit du roi, et la congédie en lui disant : « Va, adviennne que pourra ! »

A la fin de février 1429, Jeanne d'Arc se mit en route. Elle n'avait alors guère plus de dix-sept ans, car, deux ans après, elle n'était pas majeure. D'après les témoignages des contemporains, elle était belle, forte, et singulièrement adroite aux exercices du corps, ayant conduit plus d'une fois les chevaux de son père. Les habitants de Vaucouleurs lui donnèrent un habit d'homme, un cheval et un archer, et elle partit avec les deux seigneurs qui devaient lui servir de guides. Le chemin était long et difficile; il fallait traverser toute la France ennemie. Les voyageurs devaient, sous peine de vie, chercher les hameaux perdus, les bois, les chemins détournés. Les compagnons de la Pucelle perdirent plus d'une fois courage; l'envie leur prit un jour de la jeter dans une carrière, mais, dès qu'elle ouvrait la bouche, ses paroles décelaient tant de résignation, de sagesse et de modestie, que les autres en étaient dans l'admiration et ne pouvaient plus la regarder que comme une sainte. Enfin, elle arriva à Bourges. On sait avec quelle assurance elle se présenta devant le roi. Celui-ci la reçut bien, parce qu'il avait autour de lui des hommes rusés et adroits, comme Dunois et la Trémouille, qui surent lui faire pro-

fliter de cette singulière apparition. Toutefois, pour rassurer le peuple, on prolongea les examens. Jeanne fut interrogée par les docteurs en théologie de Poitiers : à toutes les questions, elle répondait avec une admirable présence d'esprit. On lui demandait un signe : « Ai-je promis de rien faire à Poitiers? », répondit-elle. « Envoyez-moi à Orléans avec si peu de gens d'armes que vous voudriez, et vous verrez. » « Mais », lui objectait-on, « si Dieu veut délivrer la France, il n'a pas besoin de gens d'armes. — Eh mon Dieu! les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire. » Les docteurs furent saisis d'admiration en entendant de telles paroles dans la bouche d'une fille qui, comme elle le disait elle-même, ne savait « ne A ne B », et l'évêque de Poitiers déclara qu'elle était inspirée de l'esprit de Dieu. Ce n'est pas tout : il courait par ce temps une opinion que le diable ne pouvait faire pacte avec une vierge. En raison de cette croyance, Jeanne eut à subir un nouvel examen en présence de la Reine de Sicile; elle en sortit triomphante. Alors seulement, il fut bien avéré qu'elle était la femme promise. On lui donna des armes et un équipage. Guy de Laval, qui la vit à cette époque, raconte dans une lettre qu'elle était d'apparence divine, armée de blanc sur un cheval noir, la tête nue et les cheveux taillés à la mode des chevaliers. Son étendard, qu'elle avait fait broder d'après le conseil de ses voix, était blanc et semé de fleurs de lys, avec une image de Jésus-Christ tenant un globe, et deux anges en adoration; sur l'autre côté, était écrit en lettres d'or, « Jhésus Maria ». Elle portait à son côté une petite hachette et une épée, marquée de cinq croix, qu'elle avait fait venir de Notre-Dame de Fierbois.

On l'envoya à Orléans : c'était la dernière ressource. Il n'y avait plus d'argent, plus d'impôt à espérer, car on avait fait contribuer jusqu'aux mendiants : dernièrement encore, au commencement du carême, Dunois et les capitaines, ayant attaqué un convoi que Bedford, envoyait aux assiégeants, s'étaient fait battre par la yeomanry. La ville était alors environnée de bastilles et de redoutes; depuis sept mois qu'ils étaient en présence, les Anglais avaient fait d'immenses travaux. Sur

la rive droite, les retranchements étaient complets; une ligne non interrompue de forts suivait toutes les sinuosités de la ville et la tenait captive entre elle et la rivière. Quant à la gauche, elle était inaccessible, parce que le pont avait été coupé par le milieu, et qu'une formidable forteresse en défendait la tête précisément à l'entrée du portereau. Plusieurs autres ouvrages s'échelonnaient encore sur les flancs de cette maîtresse bastille et couvraient le fleuve. Ainsi emprisonné, Orléans ne pouvait pas recevoir une âme que les Anglais n'y missent ordre : cela paraissait évident. Le 29 avril 1429, la Pucelle s'y introduisit avec une compagnie de gens d'armes et une procession de moines et de chapelains. Aussitôt, elle se rendit au conseil. Elle y trouva le découragement : les généraux voulaient attendre; elle voulut attaquer et, malgré les capitaines, elle entraîna le peuple aux bastilles de la rive droite. Son assurance était étonnante : avant d'attaquer, elle avait écrit une lettre aux Anglais où elle les sommait, de la part de Dieu, de se retirer au delà de la mer. Ceux-ci n'en firent que rire, et, du haut des remparts, ils l'accablèrent d'injures, l'appelant « ribaude, vachère », si bien qu'à la fin elle se mit à pleurer. Néanmoins, les raileries et les risées des Lords ne tardèrent pas à cesser quand ils virent que la vachère les menait battant de bastille en bastille et les rejetait victorieuse au delà de la Loire.

Une seule bastille restait aux Anglais sur la rive droite; on attendait pour l'attaquer l'arrivée d'un nouveau convoi. Le conseil entra, le clergé en tête, et accompagné de la Pucelle qui s'était rendue au devant de lui. Laissons parler la déposition de son écuyer, le sire Daulon :

« Dict qu'alors, il qui parle, lequel estoit las et travaillé, se mit sur une couchette en la chambre de ladicté Pucelle pour ung poy s'y reposer; et, aussi s'y mit icelle avecque son hostesse sus un aultre lit pour pareillement s'y dormir et reposer; mais, ainsi que ledict déposant commençait à prendre repos, soubdainement icelle Pucelle s'éveilla, et lors, lui demanda il qui parle que elle voulait. Laquelle respondit : en mon Dieu, mon conseil m'a dict que je voise contre les Anglais, mais ie

ne sçois si ie doibs aler à leurs bastilles. Sur quoy se leva ledict déposant, et incontinent et le plutot qu'il put, arma ladicte Pucelle. Dict que ainsi qu'il armoit oygrant grant bruit et grant cri que fesoient ceux de ladicte cité en disant que les ennemys portoient grant dommange aux Français, et, adonc, il qui parle pareillement se fit armer, en quoy fesant, sans le sceu d'icelui, s'en partit ladicte Pucelle de la chambre, et yssit en la rue où elle trouva un page monté sur un cheval, lequel tout à coup fit descendre dudict cheval, et incontinent monta dessus, et le plus droit et le plus diligemment qu'elle put tira son chemin droit à la porte de Bourgogne. Dit que, incontinent il qui parle suivit ladicte Pucelle; mais si tost ne sceut aler que elle qui fut ja à icelle porte. Dict qu'ainsy qu'ils arrivoient à icelle porte veirent que l'on aportoît l'un des gens d'icelle cité lequel estoit très fort blecé, et adonc ladicte Pucelle demanda à ceux qui le portaient qui estoit celuy homme; lesquels lui respondirent que c'estoit un Français; lors fit elle : Ma, je n'ai oncques vu le sang de France que les cheveux ne me dressent sur la testel. »

Le tumulte venait d'une attaque imprévue que des hommes d'armes avaient opérée sur la bastille Saint Loup. L'assaut avait été très rude, mais les Français, en trop petit nombre, commençaient à déguerpir, quand arriva la Pucelle : elle courut en avant avec son petit drapeau, et la bastille fut emportée aux yeux de Talbot qui s'arrachait les cheveux, voyant tout cela du fort des Tournelles.

La rive droite délivrée, la Pucelle se décida à tomber sur la rive gauche. Même assurance, même succès. Le triple fossé des Tournelles est franchi, le boulevard emporté, la bastille prise, la garnison bloquée sur le pont qu'elle avait coupé, et canonnée par les bourgeois d'Orléans.

Le lendemain, toute la ville, montée sur les remparts, regardait l'armée anglaise qui vidait la campagne et s'enfuyait au pas de course. En dix jours, les ouvrages de sept mois avaient été renversés, et la puissance étrangère tellement minée qu'elle ne devait plus en revenir.

Aussitôt après la délivrance d'Orléans, la Pucelle se met en route avec trois mille hommes et court après

Suffolk et ses compagnies, elle l'enferme dans Jargeau, l'y assiège, et le fait prisonnier. Elle passe. elle arrive dans la Beauce près de Pathay. Une armée l'y attendait sous les ordres de Talbot et de Falstoff, les deux plus grands capitaines de l'Angleterre. Elle fait résoudre la bataille, les Anglais sont mis en fuite dès les premières charges; Talbot est pris. A peine délassée de cette victoire, elle retourne à Bourges. Elle était infatigable : on a calculé qu'en dix-huit mois, elle avait fait douze cents lieues de chemin. Elle va donc trouver Charles VII et lui déclare que sa mission est de le mener sacrer à Reims. Aller à Reims, c'était traverser la France ennemie : toutes les villes des chemins appartenaient soit aux Bourguignons, soit aux Anglais. N'importe, elle fait décider cette imprudence héroïque. Châtillon est pris, Auxerre est pris, Troyes est pris; en dix-huit jours on arrive à Reims. Avant le sacre, la Pucelle avait écrit une lettre au duc de Bourgogne pour le supplier de cesser ses inimitiés avec le roi. Elle assiste à la cérémonie tenant à la main son drapeau, lequel, disait-elle, ayant été de la peine, devait bien être de l'honneur. Bien des places étaient vides au banc des douze pairs, mais aucun n'y songeait, on n'avait d'yeux et d'idées que pour la jeune fille. C'était à qui toucherait son armure, à qui baiserait ses vêtements. Quand le roi eut été oint, on la vit s'approcher de lui, et, se mettant à genoux, elle s'écria : « Or ça, gentil roi, est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre pour montrer que êtes vrai roi, et celui auquel seul doit appartenir le royaume ». Elle voulait après cela se retirer. Elle avait trouvé à Reims toute sa famille et lui avait dit : « Je m'en veux retourner garder mes moutons avec vous. » Selon elle, sa mission était finie; mais elle était trop utile pour qu'on la laissât si tôt, et le roi l'empêcha de partir. Dès lors son enthousiasme sembla l'abandonner; de tristes pressentiments lui parcoururent l'esprit, et plus d'une fois on l'entendit dire : « Je ne durerai qu'un an ou guère plus. »

En revenant de Reims, Charles VII rencontra deux fois l'armée ennemie, et deux fois celle-ci refusa la bataille. La terreur qu'inspirait la Pucelle était si

grande qu'à la seule vue de son étendard, les gens des communes anglaises prenaient la fuite jusqu'à leur pays : plus d'une fois il fallut des ordonnances du roi pour les ramener guerroyer sur le continent. Laon, Soissons, Provins, Château-Thierry se rendent aux Français. On arrive à Paris.

Ici les choses changèrent de face. La malheureuse cité souffrait de si horribles misères depuis bientôt vingt-cinq ans qu'elle n'était plus capable d'un sentiment de patriotisme. Que lui faisait la Pucelle? Elle ne demandait que du pain. Un effroyable égoïsme avait remplacé toutes les passions politiques. On n'était plus pour Armagnac, pour Bourgogne, mais chacun pour soi. Les Anglais eux-mêmes y étaient haïs, mais c'étaient les pourvoyeurs; on voulait vivre et on tenait à eux. Paris se mit donc en état de défense. Les Français étaient venus camper sur la butte des Moulins; la Pucelle s'avança sous les murs pour donner l'assaut, mais, comme elle franchissait le second fossé, sondant le terrain avec la lance de son drapeau, une flèche lui traversa les deux cuisses, et on l'emmena presque mourante à Saint-Denis. Le siège fut abandonné. Jeanne eut encore quelques succès en Berry. En 1431, on l'envoya à la défense de Compiègne, et là, dans une sortie malheureuse, elle fut prise par un Picard, les portes de la ville ayant été fermées sur elle. Le duc de Luxembourg l'acheta pour la revendre très cher aux Anglais.

Telle fut la vie militaire de la Pucelle. D'abord de grands succès, puis des revers plus grands encore. Au reste, ces événements ne sont pas particuliers à l'héroïne dont nous racontons la vie. Tous les héros en sont là : c'est le destin des âmes sublimes d'étonner le monde sous toutes les faces de la fortune, et, dans presque tous les temps, la gradation a été la même. Considérée sous ce point de vue, la vie de la Pucelle peut se formuler comme en cinq actes qu'on intitulerait de la sorte : Orléans, l'action; Reims, la récompense; Paris, la tribulation; Compiègne, la trahison; Rouen, la passion.

Quoique le gouverneur de Compiègne ait été un très méchant homme, on ne peut pas néanmoins avancer

comme un fait certain qu'il ait trahi la Pucelle. Mais, ce qu'on ne saurait révoquer en doute, c'est beaucoup de mauvaise volonté dans ceux qui suivaient la jeune fille. Beaucoup de gentilshommes étaient jaloux de sa gloire. « Ecoute-t'on donc », disait un jour le sire de Gamaches, « l'avis d'une péronnelle de bas lieu et non celui d'un chevalier tel que je suis ? » Aussi bien les gens d'armes la souffraient avec peine à cause des réformes qu'elle avait introduites dans l'armée. Elle défendait de jurer, empêchait les jeux de hasard, et remplaçait les filles de joie par des confesseurs. Un jour elle avait cassé son épée de Fierbois sur le dos d'une femme de mauvaise vie. Beaucoup non plus ne comprenaient pas son enthousiasme. Ce vieux brutal de Richemond, dont le plus grand souci était de faire brûler par le Poitou tous les malheureux qu'on soupçonnait de sorcellerie, lui avait dit en la voyant pour la première fois : « Jeanne, si vous venez de Dieu je ne vous crains pas ; et si du diable, encore moins. »

Plus d'une fois la force d'inspiration la rendit hautaine et entière dans ses commandements. Elle menait La Hire et Dunois ; souvent, elle disait à ce dernier : « Batard, batard, si tu ne fais cela, au vrai nom de Dieu, je te ferai couper la tête. »

Les morgues humiliées et la licence longtemps restreinte prirent leur revanche à Compiègne. Le peuple s'en doutait bien, et ce fut longtemps une tradition, chez lui, que, la veille de son malheur, la Pucelle, après avoir communiqué dans l'église Saint-Jacques, s'appuya tristement contre un pilier, et dit à la foule : « Mes bons amis et chers enfants, je vous le dis en vérité, il y a un homme qui m'a vendue ; je suis trahie et je serai bientôt livrée à la mort. Priez Dieu pour moi. » On sait comment ses ennemis la traitèrent quand ils furent maîtres d'elle, dans combien de prisons ils la traînèrent, quel infâme procès ils n'eurent pas honte de lui intenter.

Nous ne nous arrêterons pas à tous les interrogatoires que subit la Pucelle. Mais nous extrairons, des pièces qui subsistent encore, toutes les nullités du procès :

1° Le principal juge fut l'évêque de Beauvais, et le procès eut lieu dans le diocèse de Rouen.

2° L'accusée en appela au Pape et au concile de Bâle; elle ne fut pas écoutée.

3° Elle récusait plusieurs des juges; ceux-ci n'en restèrent pas moins.

4° Elle demanda des juges mi-partie; on ne le lui accorda point.

5° Elle n'eut pas de conseil, quoique mineure.

6° C'était la juridiction ecclésiastique qui s'était saisie d'elle, et on la garda dans les prisons séculières.

7° Aux diverses séances, les assesseurs parurent en nombre différent.

8° Aux séances, les Anglais tiraient l'épée sur quiconque s'avisait d'apporter une décharge.

9° Les interrogatoires ne furent pas lus à la Pucelle, mais la condamnation fut prononcée sur douze articles choisis en un consistoire secret.

10° Les scribes falsifièrent plusieurs des dépositions en les écrivant.

11° Des espions furent appostés dans la prison.

12° On lui donna un confesseur qui dévoila tout ce qu'elle lui confiait et lui suggéra des réponses qui pouvaient la perdre... Toutes ces iniquités furent couvertes du voile de l'inquisition, et la procédure fut conduite suivant les formes du Saint Office.

Ce qu'il y a d'admirable dans toute la suite de cette ignoble affaire, c'est la contenance que la patiente y garda. Si l'on peut supposer un reste de conscience dans les juges qui étaient là, de quels supplices ne durent-ils pas être torturés quand cette simple et pauvre personne rétorquait à leurs insidieux arguments d'une manière si victorieuse et si éclatante pour la vertu! Maintes fois on croirait assister à une pièce de Corneille, tant le style des réponses est vert et mâle, tant la sublimité des idées est grande. A cela, il se mêle une brusquerie, une tournure populaire, naïve et forte, qui vous charme. Par exemple le duc de Luxembourg vint un jour dans sa prison avec le duc de Warwick et lui dit : « Jeanne, nous venons vous délivrer mais vous ne guerroyerez plus contre nous. » « Ah! Monseigneur », lui répondit-elle, « cela n'est ni en votre vouloir, ni en votre pouvoir; je sais bien que ces Anglais me feront mourir, mais ils auront beau faire, ils viendraient cent

mille godden de plus qu'ils n'auront pas le royaume!... » Si l'on n'avait retenu le comte de Warwick, il lui aurait passé son épée au travers du corps.

Dans les interrogatoires, les plus insidieuses questions lui étaient posées. Ainsi, au sujet de son apparition de saint Michel, on lui demanda s'il parlait anglais. « R. — Comment voulez-vous qu'il parle anglais s'il n'est pas du parti des Anglais? — D. A-t-il des cheveux? — R. Pourquoi les lui aurait-on coupés? — Est-il nu? — R. Croyez-vous que Notre Seigneur n'ait pas de quoi le vêtir... » Au sujet de son drapeau : « — D. Pourquoi le portiez-vous? — R. Je l'avais en guise de lance pour éviter de tuer quelqu'un; je n'ai jamais tué personne. — D. Mais vous l'aviez à Reims? — R. Il avait été de la peine; c'était bien juste qu'il fût de l'honneur. » Et comme on lui objectait qu'il fallait qu'il fût ensorcelé pour entraîner les soldats : « En mon Dieu, non », dit-elle, « je disais seulement aux gens d'armes : allez contre les Anglais! et j'allais moi-même la première avec lui, et eux suivaient ». Un frère mineur lui demandait si elle s'était jamais trouvée en un lieu où des Anglais fussent tués : « Oui. Mais pourquoi ne se retirent-ils pas en leur pays? » Un seigneur anglais, alors présent, ne put s'empêcher de dire : « Vraiment, c'est une bonne femme : si elle était anglaise!... »

Quoi qu'on pût faire, l'accusation fut forcée d'abandonner les faits de sorcellerie. Elle ne retint que deux chefs : le crime d'avoir porté des habits d'hommes et le refus de se soumettre à l'Eglise. Quoi qu'on puisse penser des juges, il faut avouer qu'ici ils avaient les textes pour eux : En 342, il avait été défendu aux femmes de porter des habits d'hommes. Le concile de Saltzbourg, tenu dans le *xiv^e* siècle, avait renouvelé la défense. A coup sûr la Pucelle n'avait qu'une réponse à faire pour confondre ses ennemis : c'est qu'au milieu des soldats, il lui était impossible de se vêtir autrement; par un admirable scrupule de pudeur, elle ne le fit pas. Quand les juges lui posèrent la question, elle se tut; le délit fut consigné. Pour ce qui est du second chef, il faut reconnaître aussi qu'en ce dernier martyre il y avait quelque chose qui lui faisait préférer la voix intime à toute autorité extérieure. On lui dit un jour : « Vos voix ne

vous ont-elles pas appelées, Fille de Dieu? — Oui, avant le siège d'Orléans, et même après mes voix m'ont dit souvent Jeanne la Pucelle, Fille de Dieu.» Cet aveu donnait beaucoup de prise sur elle, parce que, se disant Fille de Dieu, elle s'égalait en puissance à l'Eglise, et par conséquent, n'avait plus besoin d'elle. C'est ce qu'elle exprima par la suite avec beaucoup plus de précision quand elle dit qu'une fois que ses voix lui avaient commandé, elle n'obéirait plus « ne a un curé, n'a prestre ». Le tribunal, joyeux de tenir sa proie par ce côté, réitéra la question sous une autre forme, mais plus perfide : « Jeanne, êtes-vous en la grâce de Dieu? » Si elle disait oui, on la condamnait comme orgueilleuse; si elle répondait non, on concluait à l'hérésie. Un assesseur, touché de pitié, se hasarda à représenter que la question était peut-être un peu trop subtile, on le fit taire et Pierre Cauchon reprit : « Jeanne êtes-vous dans la grâce de Dieu? » Elle repartit : « Si j'y suis, Dieu veuille m'y tenir; si je n'y suis pas, Dieu veuille m'y mettre. »

Les juges foudroyés se levèrent et la séance en resta là pour ce jour.

On s'y prit autrement. On fit à l'accusée une distinction subtile de l'Eglise Triomphante du ciel, et de la Militante sur la terre : grâce à son confesseur elle finit par se persuader que se soumettre à l'Eglise c'était reconnaître le tribunal composé de ses ennemis; elle n'avait garde de le faire. Frère Isambart, un des assesseurs, indigné de ces manœuvres, lui expliqua que l'Eglise Militante, c'était le Pape et les Conciles : « Appelez-en au Concile général de Bâle », lui dit-il. « Qu'est-ce qu'un concile général? — Une congrégation de l'Eglise universelle, et il s'y trouve autant de docteurs de votre parti que de celui des Anglais. — Oh! je m'y sou mets en ce cas. — Taisez-vous, de par le diable! » s'écria Cauchon. Et il défendit aux scribes d'écrire cette réponse. « Hélas », dit la Pucelle, « vous écrivez ce qui est contre moi, et ne voulez pas écrire ce qui est pour. » Le soir du même jour, frère Isambart reçut l'avis que s'il recommençait, on le jetterait à la Seine.

Ces scandaleux débats n'étaient rien auprès de l'infâme comédie qui était préparée pour y mettre fin. On

voulait un aveu public. A cet effet, on amena la Pucelle sur la place Saint-Ouen en présence des Anglais et du peuple assemblé. L'appareil du lieu était terrible : tous les juges étaient assis sur des échafauds, et, au milieu, à côté d'un grand bûcher, le bourreau et un moine se tenaient dans la fatale charrette. Un prédicateur, qui était venu là contre sa conscience, puisqu'il disait qu'il aimerait mieux être en Belgique qu'à Rouen, entama un sermon furieux contre la maison de France et contre les hérétiques, à la fin duquel, se tournant vers la patiente, il lui cria : « Abjure ou tu seras arsel ! » Alors, on lui lut une formule d'abjuration en deux articles : « Qu'est-ce qu'abjurer ? » demanda la Pucelle. « — C'est reconnaître l'Eglise universelle. — Ah bien j'abjure. » Pendant ce temps, un Anglais qui se tenait près d'elle tira adroitement de sa manche un cahier de plusieurs pages et le substitua à la formule qu'on venait de lire. La jeune fille sans défiance laissa tomber en souriant une goutte d'encre sur le fatal écrit ; comme si ce n'était pas assez pour les persécuteurs, ils lui saisirent la main et lui firent tracer une croix. Alors on la condamna au pain de douleur et à l'eau d'angoisse, et on la ramena en prison. Cependant les Anglais, qui ne comprenaient pas la comédie, ne s'arrangeaient pas du dénouement ; plusieurs tiraient l'épée et couraient déjà sur l'évêque, disant qu'il avait volé l'argent du roi. Celui-ci leur répondit d'un air tout paternel : « Nous la rattraperons. »

De retour dans sa prison, la Pucelle se repentit de ce qu'elle avait fait. On peut croire que les Anglais avaient envie de la déshonorer avant de la faire mourir, car ils mirent des soldats avec elle, et comme elle demandait des habits de femme, la duchesse de Bedford lui envoya un tailleur pour prendre ses mesures. Jeanne resta pure au milieu de ces violences. Mais, de toute manière, il fallait qu'elle se prît aux pièges dont l'entouraient ses ennemis. Ayant été condamnée pour s'être revêtue d'habits d'homme, si elle tombait en récidive, elle était déclarée relapse, délaissée par l'Eglise, et abandonnée au bras séculier. Pendant qu'elle dormait, on lui ôta sa robe, et on mit à la place un juste-au-corps. A son réveil, elle eut beau se plaindre, demander ses

vêtements, on ne l'écouta pas. Force lui fut de retomber, et son arrêt fut dit. L'évêque de Beauvais vint un matin dans sa prison, il la vit en habits d'homme et sortit aussitôt en se frottant les mains. Warwick passait par là : « Farewell! Farewell! », lui cria-t-il; et il courut faire prononcer la condamnation.

Quand la Pucelle apprit qu'elle allait être justiciée, le cœur lui manqua. La jeune fille effaça l'inspirée; la chair l'emporta un moment sur l'esprit : ce sont les larmes du Christ au Jardin des Oliviers. Elle pleurait, elle s'arrachait les cheveux : « Rouen, Rouen », disait-elle, « devais-je finir ici? réduire en cendres mon pauvre corps qui n'a rien de corrompu! » Quand il fallut marcher au supplice, ses voix reprirent le dessus; ses derniers moments furent ceux d'un martyr.

Laissons parler le curé de Rouen qui la conduisit au bûcher :

« Le mercredi après la Trinité — 30 Mai 1431 — Frère Martin l'Advenu l'administra, et, ce fait, fut menée au vieil marché. Et, a costé d'elle estoit le dict Fr. Martin et celui qui parle, accompagné de huit cens hommes de guerre aiant haches et glaives. Et, elle estant au Marché, après la prédication en laquelle elle eut grande constance et moult paisiblement l'ouït, monstrant grans signes et évidence et claires apparences de sa contrition, pénitence et ferveur de foy, en requérant aussi à toutes manières de gens et à quelque condition ou estat qu'ils fussent, tant de son parti que d'autre, mercy très humblement, en requérant qu'ilz voulsissent prier pour elle, en leur pardonnant le mal qu'ils lui avaient faict. Elle persévéra et continua très long espace de temps, comme de une demi heure, et jusqu'à la fin, dont les juges assistans et même plusieurs anglais furent provoqués à grants larmes et pleurs, et, de faict très amèrement pleurèrent. Et, quant elle fut délaissée par l'Eglise, celui qui parle estoit encore avec elle, et a grande dévotion demanda à avoir la croix; et, ce voyant, un Anglais qui estoit là présent en fit une petite du bois d'un baton qu'il lui bailla. Et devotement la receut et la baisa en faisant piteuses lamentations et recognitions à Dieu Nostre Redempteur, et mit icelle croix en son sein entre sa chair et vestemens. Et outre demanda humblement

à il qui parle qu'il lui fist avoir la croix de l'Eglise afin que continuellement elle la puisse voir jusques à la mort. Et il qui parle fit tant que le clerc de la Paroisse St-Sauveur lui apporta. Laquelle apportée elle l'embrasse moult étroitement et longuement jusques à ce que elle fut attachée à la tache. En tant qu'elle fesoit les dites dévotions et piteuses lamentations fut fort précipitée par les Anglais et mesmes par aultres capitaines; et disaient de lui laisser en leurs mains pour plustot la faire mourir, disant à il qui parle : comment, nous ferez-vous ici diner? Et incontinent sans aucune forme ou signe de jugement l'envoyèrent au feu en disant au maistre de l'œuvre : fais ton devoir. Et ainsi fut menée et attachée, et en continuant les louanges et lamentations dévotes envers Dieu et les Saints, des le derrain mot, en trepassant, cria à haute voix : *Jhésus!* »

Le peuple ne s'y trompa point. Il vit dans tout cela une forme de la passion, et cette fin douloureuse consacra à ses yeux la Vierge qu'il n'avait encore qu'admiration. De même que les angoisses du Christ avaient opéré autrefois la régénération du monde, de même au xv^e siècle les larmes pieuses de la Pucelle régénérèrent la France, et le patriotisme révélé par elle sous les murs d'Orléans fut pour le peuple une vertu du jour où elle l'eut scellé par sa mort. Ainsi, cette grande idée de la sanctification de la vertu que le Moyen Age appela la Passion et que le monde avait suivie de siècle en siècle dans Loris le Pieux, dans Robert le Pieux, dans Saint Louis, se produisit encore une fois dans la Pucelle au profit de la nationalité française. C'était la dernière : au bûcher de Rouen finissait le Moyen Age, mais aussi commençaient les Temps Modernes. Jeanne d'Arc, le dernier des martyrs, est en même temps la première figure patriotique.

En 1491, nous pouvons regarder le peuple français comme hors de ses langes; la première éducation est finie. Les coups de verges des Philippes et des Charles lui ont appris l'unité; les coups de lance de l'Anglais le patriotisme. Au xiv^e siècle, il s'est montré capable de l'administration par les légistes; au xv^e siècle capable de la guerre par la Pucelle, en même temps que ses accès de colère enseignaient qu'on ne lui enlève pas

impunément sa substance. Viendra bientôt Jacques Cœur qui donnera le premier exemple d'un marchand admis à soutenir le trône. Et toujours ainsi le peuple ira gagnant, jusqu'au jour où, maître de tous ses droits, il proclamera sa force et, comme Charles V, éconduira ses curateurs.

Un an plus tard, le 19 avril 1836, Michelet consacre une nouvelle leçon, la vingt-quatrième de son cours de l'Ecole Normale, à celle qui fut « le dernier martyr » du Moyen Age. Il s'appuie sur son étude de 1835. Mais il l'enrichit de plusieurs développements majeurs. Il insiste sur la « tendresse » dont Jeanne fit preuve dans les combats, sur le « sentiment de la nationalité » qu'elle rendit conscient. Il élargit la portée du procès en rapprochant l'accusée de « tous les grands novateurs » qui, comme Socrate ou Jésus, opposèrent l'« inspiration » à la « loi écrite » :

Dans la première partie du xv^e siècle, la France était réduite à une situation bien critique. Après le sanglant désastre d'Azincourt, les massacres des Armagnacs, le funeste traité de Troyes, les victoires d'Henri V et les rapides conquêtes du duc de Bedford au nom du jeune Henri VI, on désespérait du salut de la France. La misère et la dépopulation étaient au comble : hors des villes et des bourgs fortifiés, dit un contemporain, il n'y avait plus de maison debout depuis Laon jusqu'en Allemagne. L'art paraissait atteint d'une caducité semblable : les fabliaux prenaient la place des poèmes ; le maniéré, le précieux des détails remplaçaient dans l'architecture les hardies et sévères proportions des beaux temps de l'art gothique. Les vaines subtilités de la logique avaient étouffé, usé la théologie et la littérature. Il en était à peu près ainsi dans le reste de l'Europe... En Allemagne, l'ignoble Wenceslas, déposé comme empereur, avait survécu dix-huit ans comme roi de Bohême, mais il était mort de terreur lorsque Jean Ziska avait pris les armes pour soutenir et propager les doctrines de Jean Huss et de Jérôme de Prague condamnés par le concile de Constance. La Bohême donnait la première l'exemple d'un royaume chrétien qui

se séparait du catholicisme. Le successeur de Wenceslas, dans la double dignité de roi des Romains et de la Bohême, Sigismond, luttait avec peine contre un mouvement d'indépendance et contre les attaques victorieuses des Ottomans (1419). En Italie, chaque république gémissait sous le joug de tyrans; à l'exception de Florence où la vie n'était pas encore cependant bien active, le mouvement littéraire n'avait pas commencé : c'était néanmoins le pays le plus heureux de l'Europe. L'Espagne, le pays chrétien, catholique par excellence, obéissait aux Juifs et aux Maures : toutes les places y étaient occupées par eux. L'Espagne n'était plus le pays de la croisade; elle n'était pas encore celui de l'inquisition. Dans cet état des choses, l'humanité était découragée; la littérature nous peint fidèlement cette situation des esprits. Le plus célèbre écrivain du *xv^e* siècle, Jean Gerson, a bien quelquefois, dans ses nombreux ouvrages, un mouvement fébrile qui ressemble à de la chaleur; mais le plus souvent il est froid, subtil, et vide. Le livre le plus remarquable du siècle, c'est sans doute « *L'Imitation* »; on peut le définir : le mysticisme devenu raisonnable. C'est ce double caractère, inconnu à tous les autres ouvrages de la même époque, qui en fait le grand mérite. Mais « *L'Imitation* » prêche au fond l'immobilité : c'est un livre excellent pour accomplir le perfectionnement intérieur; il ne peut apprendre à agir. Un livre comme celui-là ne pouvait renouveler le monde.

La France devait être sauvée par les femmes. Le génie de notre pays, c'est avant tout l'inspiration; aussi l'influence des femmes y a-t-elle toujours été très grande. Dès les temps germaniques de notre histoire, nous avons les noms de Clotilde, de Brunehilde, de Nantechilde. Plus tard, au *x^e* siècle, Bertrade fait asseoir à ses pieds son premier époux Foulques d'Anjou et son second mari Philippe I^{er}. Dans les siècles suivants, Blanche de Castille gouverne vingt ans la France. Après la Pucelle, l'influence des femmes semble augmenter encore : c'est la dame de Beaujeu, c'est Anne de Bretagne, c'est Diane de Poitiers. Puis viennent les régences de Catherine, de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche; puis le règne de Mme de Maintenon; enfin le règne plus scan-

daleux des maîtresses du *xviii*^e siècle. On pourrait s'étonner de voir la femme prendre les armes. Mais déjà, au *xiv*^e siècle, on avait vu dans la longue guerre pour la succession de Bretagne, Jeanne de Blois et Jeanne de Montfort soutenir avec un courage héroïque les droits, l'une de son fils enfant, l'autre de son mari prisonnier. Plus tard, sous Louis XI, une autre femme, Jeanne Hachette, devait défendre Beauvais contre les Bourguignons.

Voilà quel fut le progrès de la femme réelle; voyons quel avait été celui de la femme idéale, de la Vierge. La fête de la Purification avait commencé dès le *v*^e siècle à Constantinople. Là aussi, s'était agitée la grande question du « christotokos » et du « théotokos ». Enfin la Vierge avait été déclarée mère de Dieu : « théotokos ». Mais c'est dans l'Occident surtout, que le culte de la Vierge avait fait de plus rapides progrès. Au *xi*^e siècle, nous voyons établir successivement les fêtes de l'Assomption, de la Conception, de la Présentation, de l'Annonciation : la Vierge grandissait toujours. A la fin du *xiv*^e siècle, eurent lieu les longues querelles de la Sorbonne et des Dominicains relativement à l'immaculée Conception; le peuple, le roi, et le pape d'Avignon s'étaient déclarés contre les Dominicains et pour l'immaculée Conception de la Vierge qui gagnait chaque jour dans la faveur populaire. La dévotion pour la mère du Christ faisait même oublier celle pour Dieu : dans un pèlerinage très fréquenté au *xiv*^e siècle, l'autel de Dieu le Père ne reçut pas une seule offrande pendant une année; dans le même intervalle, l'autel du Christ reçut quatre francs, et celui de la Vierge neuf cents!

Aussi la dévotion populaire espérait-elle, au *xv*^e siècle, que, si un miracle se faisait, ce serait par la Vierge ou par une vierge. Il fallait en effet un miracle pour sauver la France; les Français avaient perdu tout le nord du royaume; le pauvre roi de Bourges ne possédait plus que quelques provinces au midi de la Loire. Les Anglais, soutenus par les ducs de Bourgogne et de Bretagne, venaient de mettre le siège devant Orléans. Cette ville prise, c'était une croyance générale que la France entière serait perdue. L'animosité populaire était grande. Jeanne dit plus tard que, dans le village de Domremy, il ne se

trouvait qu'un seul Bourguignon, et elle avoua que, malgré la douceur de son caractère, elle n'aurait pas été fâchée de le voir tuer. Le siège d'Orléans semblait sur le point de se terminer à l'avantage des Anglais : les Français venaient d'être défaits à l'ignoble bataille des Harengs (1429).

Jeanne d'Arc, fille d'un paysan de Domremy, près de Vaucouleurs, sur les limites de la Champagne et de la Lorraine, se crut appelée à sauver la France. Elle n'avait que vingt ans, mais les esprits étaient alors pleins de ces merveilleuses histoires de la Bible, où les petits et les faibles triomphent des forts et des grands, Judith d'Holopherne, le jeune David de Goliath. Puis, dans ce village reculé, avait pénétré une vieille prophétie de Merlin qui annonçait que la France, perdue par une femme, serait sauvée par une femme. La reine Isabelle paraissait désignée par la première : Jeanne crut qu'elle était la seconde. Situé sur le bord du Bois-Chenu, à l'entrée de la forêt des Ardennes, le village de Domremy était un village de bergers : les bergers, suivant les croyances populaires, étaient ordinairement sorciers. La famille de Jeanne portait le nom de Dulis ; ce nom de « Lis » qui se trouvait dans son nom lui paraissait un présage de la destinée qui l'attendait. Au milieu de la forêt se trouvait un grand arbre qu'on appelait « l'arbre des fées ». C'est là que Jeanne allait le plus souvent garder ses troupeaux ; c'était là que lui apparaissaient les visions qui lui annonçaient sa mission ; c'est là qu'elle voyait saint Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite : c'est là qu'elle entendait « ses voix » comme elle les appelait, et conversait avec elles. Jeanne était jeune et courageuse ; cependant elle n'était pas formée encore : son corps présentait un affaiblissement physique qui sert aussi à expliquer sa conduite. Laborieuse et charitable, elle cédait son lit aux pauvres. Dès l'âge de treize ans, elle avait cru entendre ces voix mystérieuses qui lui annonçaient sa mission, et, pour être plus libre de l'accomplir, elle s'était vouée à une virginité perpétuelle. Elle avait été demandée en mariage par un jeune homme de Toul ; ses parents voulaient qu'elle l'épousât : elle refusa constamment, et comme le jeune homme se prétendait fiancé avec elle, elle plaïda contre lui avec

plus de force qu'on ne l'aurait attendu et gagna sa cause. On a dit qu'elle avait été élevée dans une hôtellerie; cela n'est pas impossible; ses parents auraient pu être aubergistes dans leur village : aujourd'hui encore, en Allemagne, ce métier est rempli par des hommes honorables et instruits. D'ailleurs, il est certain que son éducation avait été rude et laborieuse.

Bien persuadée de sa mission, Jeanne se fit conduire par un de ses oncles auprès de Robert de Baudricourt qui commandait dans la petite ville de Vaucouleurs au nom de Charles VII. Elle lui annonça sa mission; le capitaine la crut folle et se moqua d'elle. Mais Jeanne ne se rebuta point; elle revint par deux fois à lui avec plus d'insistance encore, répétant qu'il fallait absolument qu'elle allât vers le noble dauphin, parce que son seigneur le roi du ciel le voulait ainsi. Deux gentilshommes, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, crurent les premiers à sa mission, et s'offrirent à la conduire auprès de Charles VII alors à Chinon. Elle prit des habits d'homme, et partit avec ces deux gentilshommes, deux serviteurs, son troisième frère Pierre d'Arc, et deux archers. C'était une entreprise dangereuse de traverser alors une si grande étendue de pays au milieu des troupes de Bourguignons, d'Anglais et de brigands qui se répandaient de tous côtés. Cependant, elle échappa à tous les périls : elle imposait à ses guides par quelque chose d'étrange et de majestueux; et telle fut, pendant tout le voyage, la décence et la réserve de sa conduite qu'elle ne leur fit, dirent-ils, jamais l'effet d'une femme. Arrivée à Chinon (24 février 1429), elle fut présentée au roi et le reconnut au milieu de la foule. Charles VII crut à sa mission; la Pucelle — c'est le nom sous lequel on commença dès lors à la désigner — prit le roi à part et lui révéla un grand secret. Peut-être s'agit-il de la légitimité plus que douteuse de Charles VII.

Des théologiens l'examinèrent à Chinon; renvoyée à Poitiers où siégeait alors le Parlement, elle y fut interrogée par de nouveaux docteurs. Partout, elle répondit avec un bon sens parfait; partout, elle confirma ce qu'elle avait dit déjà à Vaucouleurs sur le caractère divin de sa mission, sur les ordres que lui donnaient des voix intérieures. On prit des renseignements sur

sa conduite passée, et ce ne fut qu'après toutes ces précautions que l'on consentit à lui obéir. Les prêtres, dès cette époque, se montraient peu favorables à la Pucelle; l'église hiérarchique s'était toujours montrée malveillante à l'égard des mystiques : ce fut là une des causes de sa condamnation.

Le roi fit donner à la Pucelle un habit blanc, un cheval noir, une petite hache qu'elle portait suspendue à sa ceinture, mais sans jamais s'en servir, et enfin, un étendard sur lequel elle fit graver une croix et au bas ces deux mots : « Jhésus-Marie ». Elle partit à la tête d'une petite armée réunie à Blois et destinée à introduire des secours et des vivres dans Orléans. Arrivée devant cette ville, elle force les soldats à renvoyer les femmes de mauvaise vie qu'ils conduisaient avec eux, à se confesser, et à communier; elle se mit à la tête d'une procession pour implorer le secours du ciel. Les Anglais n'osèrent l'attaquer; elle les somma, au nom de « Messire » — c'est ainsi qu'elle appelait Dieu — de quitter la France, s'empara de quelques bastilles et de quelques forts qu'ils avaient élevés autour de la ville, et, secondée par le Bâtard, entra dans Orléans. Les Bourgeois et les soldats qui défendaient la ville sont alors remplis d'enthousiasme; les Anglais ne se défendent plus que faiblement : Jeanne les attaque sans cesse, les harcèle, les poursuit, les frappe de terreur. Cependant, au milieu des horreurs de la guerre, elle conservait toujours la tendresse et la sensibilité d'une femme. Un Anglais, Guillaume Glasdale, que les Français nommaient Classidas, lui ayant un jour dans une sortie adressé des paroles injurieuses, Jeanne se mit à pleurer; elle pleura de même à une légère blessure qu'elle avait reçue à la main; elle pleura encore lorsque ce même chevalier anglais eut été tué. Sa conduite était admirable de pureté et de religion : elle entendait jusqu'à trois messes par jour, se confessait et communiait souvent; elle priait avec ferveur; elle ne vivait qu'avec des femmes dont la conduite était la plus vertueuse. Cependant elle entendait toujours « ses voix »; toujours elle avait ses visions. Un jour qu'elle s'était jetée sur un lit pour prendre du repos, elle se réveilla tout à coup, s'écriant que les Anglais attaquaient la porte de Bour-

gogne; elle s'arma à la hâte, courut à leur rencontre, et les repoussa. Une autre fois, comme les Français faiblissaient dans leur attaque, elle se retira du combat et se mit à prier : l'armée retourna à la bataille avec une nouvelle ardeur et attribua le succès aux prières de la Pucelle. Sa sensibilité était vivement excitée à la vue des malheurs de la France : « le cœur me saigne », dit-elle un jour, « quand je vois couler le sang d'un Français ». C'est le premier mot où l'on voit apparaître le sentiment de la nationalité.

Le 8 mai 1429, les Anglais, battus dans toutes les sorties, levèrent le siège d'Orléans. Jeanne, qui regardait le premier objet de sa mission comme accompli, se rendit à Tours auprès de Charles VII et lui proposa de le conduire à Reims pour l'y faire sacrer. Telle était la confiance qu'inspiraient ses premiers avantages, que l'on ne douta pas du succès de cette nouvelle entreprise. Déjà, la conquête de l'Orléanais avait suivi de près la délivrance d'Orléans. Jargeau, Beaugency, Meung sur la Loire ouvrirent leurs portes à l'armée royale. Jeanne rejoignit ensuite le connétable de Richemont et les principaux officiers de Charles VII, Beaumanoir, La Hire, Xaintrailles. Les Anglais furent vaincus à Patay dans la Beauce, Talbot et Scales furent faits prisonniers : Suffolk était déjà tombé entre les mains des Français (18 juin). Les Anglais étaient découragés; la Pucelle en profita pour conduire le roi vers Reims. L'armée s'empara d'Auxerre, de St Florentin, de Troyes. C'est devant cette ville qu'elle éprouva d'abord une légère résistance de la part des Anglais; mais cet unique obstacle que le roi trouva dans sa marche fut bientôt franchi, et Charles entra dans Reims le 16 juillet. Le roi ayant été solennellement sacré dans cette ville, Jeanne crut que sa mission était finie : elle ne devait, disait-elle, durer qu'un an. Elle demanda à retourner auprès de ses parents : on ne le lui permit pas. Dès lors, elle eut de tristes pressentiments de sa fin prochaine; elle écrivit à son père et à sa mère pour leur demander pardon de les avoir quittés. Un jour, elle s'attendrit dans la cathédrale de Reims au milieu d'une troupe d'enfants : « Mes enfants », leur dit-elle, « pleurez sur moi, car je mourrai bientôt. » D'ailleurs, elle commençait à

être odieuse aux gens de guerre : elle défendait au brave La Hire lui-même de jurer ; elle le forçait d'aller à confesse. Elle écartait les filles de joie qui vivaient avec les soldats : un jour, son épée qu'elle avait prise derrière l'autel de sainte Catherine se brisa entre ses mains pendant qu'elle chassait de l'armée une de ces femmes. Ce fut un triste présage : l'épée qu'on lui donna ne pouvait remplacer celle qui avait fait de si grandes choses.

Cependant elle continua de combattre, blessée grièvement au siège de Paris : ce fut le commencement de ses malheurs. Elle se fixa ensuite dans Compiègne qu'assiégeaient les Anglais. Le 24 mai 1430, elle fit contre eux une vigoureuse sortie ; mais elle se laissa entraîner trop loin par son cheval, et, lorsqu'elle revint vers la ville, elle trouva les barrières fermées. Le gouverneur Guillaume Flavy, était, dit-on, jaloux de ses succès. Elle tomba entre les mains de Jean de Luxembourg qui l'envoya au château de Beaurevoir en Picardie où elle fut humainement traitée par les dames de sa famille. Enfermée dans une tour, elle tenta de s'évader : mais elle tomba, fut saisie, et bientôt livrée aux Anglais. Le duc de Bedford, au nom de Henri VI, et le duc de Bourgogne, avaient sommé Jean de Luxembourg de la remettre entre leurs mains moyennant rançon. Le comte était forcé d'obéir : c'était la loi féodale. Entre les mains des Anglais son sort n'était pas douteux : l'université, le clergé lui étaient contraires ; leur haine se joignait au ressentiment qu'éprouvaient les Anglais de leurs nombreuses défaites. Cependant, ce ne fut qu'au bout de six mois qu'on la conduisit à Rouen pour y être jugée comme sorcière par l'autorité ecclésiastique. L'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, y instruisit son procès qui ne commença que le 12 janvier 1431. Les formes suivies dans cette affaire furent bien, en apparence, les mêmes que dans les procès ordinaires de sorcellerie ; cependant, il y eut presque en tout une monstrueuse iniquité.

L'évêque Cauchon était un théologien habile, un prêtre zélé, mais un homme dur et farouche. Il agissait autant par haine ecclésiastique que par soumission pour les Anglais. Une première irrégularité du procès, c'est le

défaut de publicité; on soupçonne les juges d'avoir falsifié les lettres écrites sous la dictée de la Pucelle : elle les en accusa elle-même. Les interrogatoires des témoins furent supprimés quand ils étaient favorables à l'accusée. Les clercs de l'évêché furent appelés comme juges; plusieurs n'arrivèrent qu'à la fin du procès et prirent part à la condamnation sans avoir assisté à tout le cours des débats : plusieurs se retirèrent indignés avant la fin et furent remplacés par d'autres juges mieux disposés en faveur des Anglais mais qui n'avaient pas suivi le commencement de l'affaire. On rejeta l'appel que Jeanne avait formé d'abord au pape, puis au concile alors assemblé à Bâle; on lui refusa le tribunal mixte de Français et d'Anglais qu'elle demandait; on fit enfin, de toutes les pièces de l'accusation, un extrait infidèle sur lequel on opéra, et dans lequel on résuma douze charges. On plaça dans sa prison un prêtre nommé Nicolas Loyseleur qui trahit sa confiance et lui conseilla de rétracter les sortilèges dont on l'accusait. C'était s'avouer coupable : elle le fit, mais sans bien savoir ce qu'elle faisait. Cependant, malgré tout cela, il n'y avait pas encore moyen de l'envoyer à l'échafaud : on la condamna, le 23 mai 1431 « à chartre perpétuelle avec pain de douleur et eau de tristesse »; c'étaient les termes consacrés pour indiquer une réclusion perpétuelle. A la lecture de cet arrêt, les Anglais, qui voulaient sa mort, témoignèrent leur indignation : « Laissez faire » leur dit Cauchon, « nous trouverons bien moyen de la reprendre sur un autre point. » Cependant, les Anglais étaient impatients; des scribes cachés s'occupèrent de recueillir toutes ses conversations : on espérait pouvoir ainsi la faire condamner comme relapse. Ils tentèrent même, dit-on, de l'empoisonner. Enfin ils eurent recours à un autre moyen plus sûr. On avait défendu à Jeanne, dans sa condamnation, de reprendre des habits d'hommes, et la duchesse de Bedford lui avait envoyé un habillement complet de son sexe. Mais on le lui enleva pendant la nuit, et on mit dans sa prison ses anciens habits d'homme. En même temps, un soldat entra dans sa chambre; pour échapper à ses violences, Jeanne reprit les habits qu'elle avait sous la main. Aussitôt, on entra dans sa chambre, on constata le

fait. Le supplément d'Instruction ne fut pas long : le mardi 29 mai, elle fut condamnée à mort comme relapse et le lendemain brûlée, à neuf heures du matin, sur la place du Marché-Vieux à Rouen.

La procédure de Jeanne d'Arc est injustifiable sans aucun doute; mais, au fond, les Anglais avaient raison. La défense faite aux femmes de porter des habits d'hommes datait du ⁱⁱⁱ^e siècle; elle avait été fréquemment reproduite par les conciles. D'autre part, la Pucelle avait dit qu'elle préférerait obéir à « ses voix intérieures » plutôt qu'à l'Eglise : c'est là précisément ce que disent tous les hérétiques. Evidemment, la loi écrite était contre elle; c'est du reste le cas dans lequel se trouvent tous les grands novateurs, Socrate, le Christ. C'est le duel régulier de la loi écrite et de l'inspiration : la première l'emporte d'abord ordinairement et envoie à la mort ceux qui l'ont violée. En cela, la loi écrite n'a pas tout à fait tort : si les doctrines que les réformateurs ont prétendu introduire sont utiles, leur mort ne sert qu'à en hâter le développement; si, au contraire, elles sont funestes, elles périssent avec eux.

La Pucelle est en un sens le dernier martyr religieux et le premier martyr patriotique. Les protestants ont eu quelque chose de rigide et d'austère qui touche beaucoup moins. Il y avait bien dans la Pucelle un côté qui était tout féminin, c'est cette sensibilité, cet enthousiasme dont elle donna tant de preuves; mais il y avait aussi dans son caractère quelque chose de violent et de colérique qui devait être expié. Elle n'avait pas versé le sang, mais elle l'avait fait verser; elle en devait être punie.

Cependant, lorsqu'on parcourt ses longs interrogatoires, lorsqu'on lit les questions captieuses que lui adressaient ses juges, et ses réponses pleines de bon sens, de pureté et de bonne foi, on se sent pénétré pour elle d'une profonde admiration. On l'interroge sur son étendard : « Je le portais » dit-elle, « au lieu de lance pour éviter de tuer quelqu'un; je n'ai jamais tué personne. » Et puisqu'on voulait savoir quelle vertu elle supposait dans cette bannière, elle répondait : « Je disais : entrez hardiement parmi les Anglais! et j'y entraais moi-même. » On lui parle du sacre de Reims où elle

avait tenu son étendard près de l'autel : « Il avait été à la peine; c'était bien raison », dit-elle « qu'il fut à l'honneur. » N'est-ce pas la scène des Pharisiens avec le Christ? « Etes-vous en état de grâce? » lui demandèrent un jour ses juges. Cette question était insidieuse : si elle affirmait, on lui répondait qu'un chrétien ne peut jamais être sûr de la grâce de Dieu; si elle niait, alors on pouvait la condamner d'après ses aveux mêmes... « Si je n'y suis » répondit-elle « Dieu veut m'y mettre; si j'y suis, il veut m'y tenir. » Simple et sublime réponse qui ne serait pas déplacée dans l'Evangile même!

Charles VII paraît n'avoir rien fait pour sauver la Pucelle : le peuple se montra plus reconnaissant à son égard; pendant longtemps, il refusa de croire à sa mort. Du reste, les Anglais n'obtinrent pas le résultat qu'ils espéraient de son supplice : vingt-deux ans après son exécution, Bordeaux tomba entre les mains des Français, et les Anglais, chassés de toutes parts, battus sur tous les points, ne conservèrent plus en France que la ville de Calais (1453).

La rédaction de l'Histoire de France, cependant, progresse. Le tome III est publié en juin 1837. Il contient un tableau du XIV^e siècle défini comme l'« ère nationale de la France », que Michelet résume ainsi : « La bourgeoisie apparaît dans la révolution de Marcel, le paysan dans la Jacquerie, la France elle-même dans la guerre des Anglais. » La nation s'éveille donc. Mais en sur-saut. Aucun des droits qu'elle se découvre n'est encore acquis. C'est le temps des révoltes sans lendemain. Michelet, en les relatant, porte son regard au-delà. Il les juge en se référant au combat de Jeanne, qui, tout en les répétant, les fera oublier. Le Grand Ferré, héros de la Jacquerie, représente un peuple « simple et brute encore, impétueux, aveugle, demi-homme et demi-taureau ». Mais patience! « Sous la rude éducation des guerres, sous la verge de l'Anglais, la brute va se faire homme. Serrée de plus près tout à l'heure, et comme tenaillée, elle échappera, cessant d'être elle-même, et se transfigurant; Jacques deviendra Jeanne, Jeanne la vierge, la Pucelle. Le mot vulgaire : un bon Français

date de l'époque des Jacques et de Marcel. La Pucelle ne tardera pas à dire : « Le cœur me saigne, quand je vois le sang d'un Français. » »

Lorsqu'il est élu, le 8 janvier 1838, au Collège de France, Michelet a déjà mis en chantier les tomes IV et V de l'Histoire de France (de la mort de Charles V : 1380, à la mort de Charles VII : 1461). Il y travaille encore pendant toute l'année qui suit. L'ensemble des sept leçons dans lesquelles il traite, au Collège, du 15 avril au 27 mai 1839, des « révolutions de l'esprit nouveau »¹, en considérant le premier tiers du XV^e siècle (1400-1431), prouve que l'historien a définitivement arrêté son interprétation de l'épisode de la Pucelle. Il est conscient de l'importance de L'Imitation de Jésus-Christ, manuel de la foi intérieure dont Jeanne suit la leçon en se fiant à ses voix. Il l'est aussi de l'originalité du témoignage de l'héroïne, qui allie, à ses yeux, la pureté des premiers martyrs de l'Eglise et la vaillance des « martyrs du protestantisme ».

Aussitôt après la mise en vente du tome IV de l'Histoire de France (février 1840), Michelet se met à écrire sa Jeanne d'Arc, qui doit figurer au début du tome V. Le 17 avril, Vendredi Saint, il la mentionne pour la première fois dans le Journal, en notant qu'il l'abandonne, « vers deux heures », pour se rendre au tombeau de Pauline, sa femme, morte le 24 juillet 1839. Dans ses dossiers se trouve une table de concordance des deux procès, qu'il a dressée avec l'aide de Buchon et améliorée après la lecture de L'Averdy. La rédaction des deux chapitres prévus (liv. X, ch. 3 et 4) se révèle malaisée. Le manuscrit, que conserve la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, offre des corrections innombrables. La plupart sont des radiations. Peu à peu s'imposent les qualités que l'écrivain préfère, mais qu'il lui faut conquérir : densité, énergie, nervosité. En octobre, Michelet touche au but. Il marque, comme il l'écrit dans le Journal, sans indiquer le jour, un « point d'arrêt entre la Pucelle et Jacques Cœur ». Il se rend, en promeneur, à Meudon,

1. Le Cours professé au Collège de France (second semestre 1839), d'après les notes d'Alfred Dumesnil, le futur gendre de Michelet, a été publié par Oscar A. Haac, dans la Revue d'histoire littéraire de la France, 1954, n° 3 : juillet-septembre.

tout ému d'emprunter, pour le retour, le chemin de fer. La lettre qu'il adresse, le 20 novembre, à Chéruef, le Rouennais, son ancien élève, annonce un nouveau progrès; deux autres chapitres (liv. XI, ch. 1 et 2) ont été livrés à l'imprimeur. Au cours de l'hiver, Quicherat, normalien lui aussi, qui s'apprête à éditer le Procès de Jeanne d'Arc¹, relit les épreuves des deux chapitres où paraît l'héroïne. Le 23 août 1841, Hachette met en vente le tome V de l'Histoire de France.

L'épisode de la Pucelle ne manque pas de retenir tout particulièrement l'attention du public. On l'admire ou on le critique avec une égale passion. Sous la Seconde République, Emile Souvestre, qui organise des lectures publiques au Conservatoire de musique, l'inscrit au programme d'une soirée de l'hiver 1849-1850. Le lendemain, il écrit à Michelet : « L'épisode de Ferré, à la fin de la guerre de la jacquerie, a excité un vif intérêt, mais celui de la Pucelle a visiblement attendri tout le monde. Il y avait là des forgerons en blouse qui s'essuyaient les yeux du revers de la main sans se cacher. J'espère bien renouveler, grâce à vous, ces émotions. Dans notre temps de vertige, je crois utile de ramener aux grandes réalités de l'histoire, de montrer au peuple qu'il a une famille et ne doit point brûler les papiers de noblesse transmis par elle. Au milieu des paradoxes vermoulus qu'on nous donne pour des nouveautés, tâchons de ne point laisser perdre le fil qui rattache le passé à l'avenir et sauvons au moins la tradition. » Michelet, aussi préoccupé que Souvestre par le problème de l'éducation populaire, qu'il expose dans ses cours du Collège de France, ne songe pourtant pas au service qu'une publication séparée de Jeanne d'Arc rendrait à la cause de la République. Il tire de l'histoire polonaise le premier épisode : « Légende de Kosciuszko » de la Légende d'or de la démocratie, qu'il a pris la décision de composer, le 17 mars 1851. C'est Louis Hachette qui va le ramener vers Jeanne. L'ancien normalien n'est pas devenu un apôtre de la démocratie. Mais il observe le marché du livre et prévoit le succès des collections populaires. Le rapide développement du rail lui donne l'idée de fonder, à l'intention

1. J. Quicherat, *Procès de Jeanne d'Arc*, 5 vol., Paris, 1841-49.

des voyageurs, de plus en plus nombreux, une Bibliothèque des chemins de fer. Connaissant la qualité et le succès de la « légende » incluse dans le tome V de l'Histoire de France, il souhaite lui réserver l'un des volumes de la série. Michelet accepte sa proposition. Le 12 novembre 1851, il note dans le Journal qu'il prépare Jeanne d'Arc, « comme brochure séparée ».

Son travail de révision consiste, d'abord, à réunir les deux chapitres en un seul récit, qui sera divisé, conformément au schéma indiqué dès 1841¹, en cinq séquences sous-titrées. Il convient ensuite d'écrire une introduction. Le 17 novembre, Michelet consigne un projet qui n'aura pas de suite : « Le soir, rêvé la cathédrale de feu (des purifiés) pour la préface de Jeanne d'Arc. » Le lendemain, l'opération se reproduit : « Le matin, L'Evangile éternel pour la même préface. » Faut-il, enfin, apporter des corrections au texte de 1841 ? Michelet procède avec prudence. Il supprime les allusions à la suite de l'Histoire de France, les notes, en petit nombre, qu'il juge inutiles. Il remanie surtout quelques passages dont il n'est plus satisfait. Il étoffe le premier alinéa : « L'originalité de la Pucelle, qui fit son succès, ce ne fut pas tant sa vaillance, ou ses visions ; ce fut son bon sens. A travers son enthousiasme, cette fille du peuple vit la question et sut la résoudre. » Il censure, ici et là, certains excès de langage. Il renonce à accabler les théologiens consultés par Cauchon (p. 118, après : « ... sous bonne garde », 1841 : « C'était un spectacle étrange de voir ces théologiens, ces docteurs, travailler de toutes leurs forces à ruiner ce qui faisait le fondement de leur doctrine et le principe religieux du Moyen Age en général, la croyance aux révélations, à l'intervention des êtres surnaturels. Ils doutaient du moins de celles des anges, mais leur foi au diable était tout entière »). Il atténue sa sévérité envers les Anglais (p. 132, après : « ... le mob anglais », 1841 : « toujours si féroce... ». P. 133, après : « ... la Grâce », 1841 : « C'est le seul peuple qui n'ait pu revendiquer l'imitation de Jésus ; un

1. Histoire de France, 1. X, ch. 4, in fine, note. Voir, plus haut (p. 148-151), les pages qui suivaient, en 1841, le récit de la mort de Jeanne ; l'appel de note figure au deuxième alinéa, après le mot « légende » (p. 148).

Français pouvait écrire ce livre, un Allemand, un Italien, jamais un Anglais. » Ibidem, après : « ...satanique », 1841 : « antichrétienne »). Mais la retouche la plus significative se situe au début du récit de la « tentation » (V). Michelet, qui, en 1851, se croit guéri de la nostalgie des grandes fêtes chrétiennes, retranche du récit des tourments de Jeanne, écartée de la communion des fidèles le jour de Pâques, la méditation, toute personnelle, qu'il y avait introduite, après le premier alinéa P 123, après : « ...elle resta dans sa mort! », 1841 :

Faisons les fiers, tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui. Mais qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne, ou dans les captivités volontaires de l'étude, dans ses âpres et solitaires poursuites, qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et comme leur doux reproche maternel?... Qui ne voit, sans les envier, ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la table divine rajeunis et renouvelés?... L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste... Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose alors la plume et ferme le livre; il ne peut s'empêcher de dire : « Ah! que ne suis-je pas avec eux, un des leurs, et le plus simple, le moindre de ces enfants! »

La nouvelle version de la Jeanne d'Arc est composée par l'imprimeur pendant l'hiver 1852-1853. En juin, Michelet, qui a refusé de prêter serment à l'Empire, s'établit à Nantes. C'est là, d'après le Journal, qu'il achève, le 24, de corriger les épreuves. Hachette rédige un « Avis des éditeurs ». Michelet se demande si l'allusion faite à Quicherat est assez flatteuse. Il consulte l'intéressé, qui répond à son ancien maître, le 9 août, pour le rassurer : « Dans le monde où on parle de quelque chose, on parle de la réimpression de votre Jeanne et on s'en réjouit. Je vous laisse à penser si je fais chœur. Veuillez ne pas vous inquiéter davantage de la note qui me concerne. Quelle qu'elle soit, je me trouve traité au-delà de ce que je mérite. Je ne fais pas la vérité, je la dégage; et une fois déagée, je la considère comme appartenant à tout le monde. Il n'importe

pas qu'elle vienne de moi ou d'un autre, mais seulement qu'elle ait de bons apôtres comme vous... »

La Jeanne d'Arc est mise en vente, avec un certain retard, en 1853. Hachette la réédite en 1856, avec de menus changements (dans la ponctuation, l'orthographe, la disposition du dialogue des interrogatoires), dont l'intérêt reste douteux et dont l'auteur n'a sans doute pas pris lui-même l'initiative. Une nouvelle édition, largement fautive, a lieu en 1863. Le texte de 1863 est réimprimé, sans corrections, en 1873, un an avant la mort de Michelet.

La présente édition reproduit le texte de 1853, sans tenir compte des retouches, peu cohérentes et parfois injustifiées, qui furent apportées aux chapitres 3 et 4 du livre X de l'Histoire de France dans la réédition de l'ouvrage en 1861¹. On notera toutefois que Michelet, en 1861, prit soin de joindre à la dernière note du chapitre 4, traitant des « voix » de la Pucelle, une citation de l'Histoire de France d'Henri Martin : « M. Henri Martin a donné une explication rationnelle et profonde des voix et des visions de Jeanne d'Arc : " Le philosophe pourrait soutenir que l'illusion de l'inspiré consiste à prendre pour une révélation apportée par des êtres extérieurs, anges, saints ou génies, les révélations de cette personnalité infinie qui est en nous, et qui parfois, chez les meilleurs et les plus grands, manifeste par éclairs des forces latentes dépassant presque sans mesure les facultés de notre condition actuelle. Dans la langue des anciennes philosophies et des religions les plus élevées, ce sont les révélations du féroce mazdéen, du bon démon (celui de Socrate), de l'ange gardien, de cet autre Moi qui est le moi éternel, en pleine possession de lui-même, l'awen des Celtes " (Triades des Bardes Gallois). Hist. de France, tome VI, p. 143, note. »

Il a paru bon, enfin, de ne pas priver le lecteur des réflexions que Michelet développait, en 1841, à la suite du récit de la Passion de Jeanne (Hist. de France, liv. X, chap. 4, fin). Elles sont reproduites p. 148-151 avec cette mention : « L'Histoire de France continue... »

1. Ce fut aussi le parti pris de Charles Rudler dans sa très savante édition (Paris, Hachette. 1925, 2 vol.).

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Michelet eut des prédécesseurs : érudits et historiens, tels que L'Averdy, Lebrun de Charmettes, Buchon, Barante, Berriat de Saint-Prix¹, écrivains tels que Christine de Pisan, qui composa, en 1429, le *Dittié de Jeanne d'Arc*, Chapelain, auteur du poème épique de *La Pucelle* (1656) et Voltaire, dont *La Pucelle* parut en 1757. Mais c'est lui qui conçut, selon son expression, « la formule même de la vie héroïque » de Jeanne. Elle s'imprima d'autant mieux dans les esprits et les imaginations que Quicherat publiait simultanément, de 1841 à 1849, les cinq volumes des *Procès*.

D'où la fortune singulière du personnage dans l'histoire de la culture moderne. Les *Procès* ont été plusieurs fois réédités et traduits (dernière édition intégrale, celle de la Société de l'Histoire de France, Paris, 1961; *Les Procès de Jeanne d'Arc*, extraits présentés par Georges et Andrée Duby, collection « Archives », Gallimard, 1973). Les études historiques se sont multipliées : H. Wallon : *Jeanne d'Arc*, Paris, 1867; A. France : *La Vie de Jeanne d'Arc*, Paris, 1908; G. Hanotaux : *Jeanne d'Arc*, Paris, 1911; J. Calmette : *Jeanne d'Arc*, Paris, 1946; Edith Thomas : *Jeanne d'Arc*, Paris, 1947; Régine Pernoud : *Vie et mort de Jeanne d'Arc*, Paris, 1953; A. Bossuat : *Jeanne d'Arc*, Paris, 1968; H. Guillemin : *Jeanne d'Arc*², Paris,

1. Voir, dans la présente édition, *l'Histoire du texte*, p. 281, n. 1.

2. Régine Pernoud critique sévèrement la méthode de Guillemin dans *Jeanne devant les Cauchons*, Paris, 1970.

1970. Parmi les œuvres littéraires inspirées par l'héroïne dont Michelet assura la « résurrection », se détachent, de Péguy : *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (1897) et *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* (1911), de B. Shaw : *Sainte Jeanne* (1923) et de Claudel : *Jeanne au bûcher* (1939).

Les critiques, de leur côté, n'ont pas manqué de s'intéresser à Michelet, historien de la Pucelle. On consultera notamment Gabriel Monod : *La Vie et la pensée de Jules Michelet*, Paris, champion, 1923 (t. II, l. 3, *passim*) ; Gustave Rudler : *Michelet, historien de Jeanne d'Arc*, 2 vol., Paris, P.U.F., 1925-1926 ; Jean-Louis Cornuz : *Jules Michelet. Un aspect de la pensée religieuse au XIX^e siècle*, Genève-Lille, Droz-Giard, 1955 (ch. 13) ; Paul Viallaneix : *La Voie royale, essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, nouvelle édition, Paris, Flammarion, 1971 (l. III, ch. 2).

La curiosité et la passion, religieuse ou nationaliste, ont revêtu l'humble et pure bergère d'une gloire qui n'est pas toujours de bon aloi. Mais la *Jeanne d'Arc* de Michelet suffit à rejeter dans l'ombre certaine statue resplendissante d'or et toutes les effigies sorties, pendant un siècle, des ateliers de Saint-Sulpice.

Préface, par Paul Viallaneix.

7

JEANNE D'ARC

| | |
|---|-----|
| Avis des éditeurs. | 36 |
| Introduction. | 37 |
| I. Enfance et vocation de Jeanne. | 43 |
| II. Jeanne délivre Orléans et fait sacrer le roi à Reims. | 66 |
| III. Jeanne est trahie et livrée. | 79 |
| IV. Le procès — Jeanne refuse de se soumettre à l'Église. | 102 |
| V. La tentation. | 123 |
| VI. La mort. | 136 |
| <i>L'Histoire de France</i> continue [texte de 1841] | 148 |

HARMONIQUES

| | |
|--------------------------------------|-----|
| Louis le Débonnaire ou le roi nu. | 155 |
| Meurtre dans la cathédrale. | 163 |
| La Croix, modèle médiéval. | 172 |
| Le Grand Ferré, « un bon Français ». | 217 |
| Les danses macabres. | 222 |
| L'Imitation de Jésus-Christ. | 230 |
| L'homme de génie. | 241 |
| « Mon livre. » | 253 |

DOSSIER

| | |
|-----------------------|-----|
| Vie de Michelet. | 261 |
| Histoire du texte. | 276 |
| Note bibliographique. | 317 |

*Achevé d'imprimer
le 20 mai 1974
Firmin-Didot S.A.
Paris - Mesnil - Ivry.
Imprimé en France.
N° d'édition : 18976.
Dépôt légal : 2^e trimestre 1974. — 4116*

Jules Michelet Jeanne d'Arc

La sorcière avait dix-huit ans; c'était une belle fille et fort désirable, assez grande de taille, la voix douce et pénétrante.

Elle se présenta humblement, « comme une pauvre petite bergerette », démêla au premier regard le roi, qui s'était mêlé exprès à la foule des seigneurs, et quoiqu'il soutînt d'abord qu'il n'était pas le roi, elle lui embrassa les genoux. Mais, comme il n'était pas sacré, elle ne l'appelait que Dauphin : « Gentil Dauphin, dit-elle, j'ai nom Jehanne la Pucelle. Le Roi des cieux vous mande par moi que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims, et vous serez lieutenant du Roi des cieux, qui est roi de France. »

« Les hommes comme vous sont nécessaires ; puisque les siècles sont des sphinx, il faut qu'ils aient des Œdipes » (lettre de Victor Hugo à Michelet).